





Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
1007/A







Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
1007/A



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
1007/A





Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
1007/A

ER

no 16



John Sevier





*John Rhodes*



2.12.0

1007

A

32

1677  
17.09

P. C. 44. 1110

was  
Rip

One of the Shandy Library  
In Dr. Ferriar's Museum?  
His work is of great rarity  
& Dr. F. was long before L. C.  
procure a copy at any price.

3. 10. 63 - my / -

FR

1830



S E R E E S .  
DE GVILLAVME  
BOVCHET, IVGE  
ET CONSVL DES  
MARCHANDS A  
Poictiers.

LIVRE PREMIER.

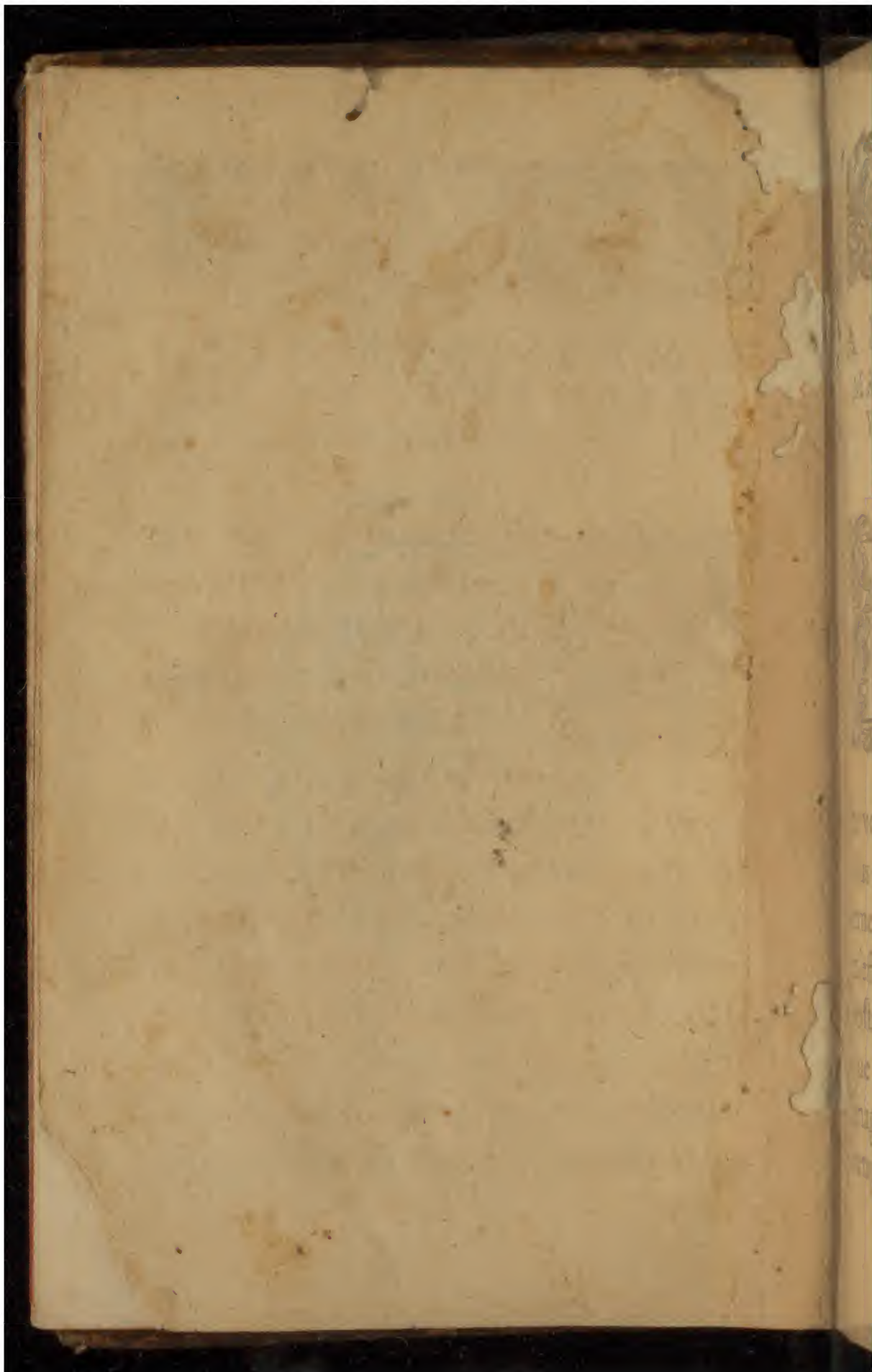
*Et nugæ Seria ducunt.*



A PARIS,  
Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau à  
l'enseigne de S. Claude.

1585.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.







A MESSIEURS LES  
MARCHANDS DE LA  
VILLE DE POICTIERS.

**L**E sentiment que i'ay  
tousiours eu, Messieurs,  
de l'honneur qu'il vous  
pleut me deferer lors que  
ie fus constitué par vous  
en la charge & dignité  
de vostre Iuge & Consul, a faict que mō  
plus grand desir a depuis esté non seu-  
lement de m'acquiter de mon deuoir, &  
m'efforcer de satisfaire au iugement de  
vostre electiō, mais aussi de laisser quel-  
que marque qui peust rendre tesmoi-  
gnage de combien ie me repute vostre  
teny & obligé. Ce que i'ay pēsé ne pou-

ā ij



uoir mieux faire qu'en vous dédiant par-  
tie de mes labeurs : entre lesquels i'ay  
choisy ce petit Liure, dont ie vous fais  
present, d'autant plus volontiers qu'il  
m'a semblé proprement vous conuenir:  
attendu que les discours libres & gail-  
lards contenuz en iceluy, se ressentent  
encores de l'anciēne preud'homme du  
bon vieux temps & simplicité de nos  
peres, qui alloient à la bōne foy, passans  
le temps à conuerser & rire ensemble, au  
parauant que la naïfue bonté de leur na-  
turel fust corrompue par le malheur des  
guerres ciuiles, qui ont chassé par leur  
diuision l'amitié, concorde & priuauté,  
qui ne peut estre sans la fiance mutuelle  
entre les hommes. Laquelle contagion  
i'ose dire auoir moins penetré en nostre  
endroiect, qu'en autres gents de quelque  
vacatiō qu'on les veuille choisir. Estât as-  
sez notoire que le principal instrument  
par le moyē duquel nous exerçons diuer-

fement nos commerces, est la foy & loy-  
auté : sans laquelle aucun traffic ne peut  
subsister. Et vous diray. Messieurs, avec  
verité, qu'en vous fournissant la mar-  
chandise qu'icy ie vous presente, ie ne  
me suis en rien esloigné de ceste bonne  
coustume : vous asseurant, foy de mar-  
chand, que ie l'ay garnie des meilleures  
estoffes qui fussent en ma boutique. Qui  
est cause que ie ne vous en monstre vn  
petit eschantillon seulement, mais la  
moitié de toute la piece, afin de vous fai-  
re mieux congnoistre que vous n'estes  
point trompez. Aussi n'ay- ie pas peur  
qu'elle ne vous contente, congnoissant  
assez vostre candeur & bonne volonté.  
Mais s'il se trouue quelques facheux n'e-  
stans de nostre estat, à qui de prime face  
elle ne plaise, ie les prieray d'excuser  
mon peu de moyen, qui ne me permet  
auoir en tout mon magasin de meil-  
leur assortiment pour ceste heure. Ce

ã iij



qui neantmoins ne les doit inciter à  
m'auoir en mespris. Car si quelquefois  
les Romains ont bien daigné prendre la  
patience d'escouter vn rustic du Danu-  
be, qui surmonta leur attente, il ne leur  
deura fascher de prester les oreilles ou  
leurs yeux à vn marchand Poiçteuin, a-  
uec lequel ils trouueront, peut estre, de-  
quoy se contenter mieux qu'ils n'esper-  
rent. A Poiçtiers ce quinzième iour  
d'Aoust, 1584.





DISCOVRS DE  
L'AVTHEVR SVR SON  
LIVRE DE SEREE.

**E**NTRE plusieurs plaisirs & honne-  
stes passe-temps qu'on recherche pour  
l'allegement du corps & recreation de  
l'esprit, j'ay opinion que les banquets &  
conuis non sumptueux, tiennent le pre-  
mier lieu, principalement ceux qui se font entre fami-  
liers, voisins & amys, sans grand appareil: lesquels le  
poëte Epigrammataire propose pour vne espee de bon  
heur & felicité de nostre vie: estans tels banquets con-  
ficts en toute amytie, soulas, & repos: comme au con-  
traire ceux qu'on celebre avec grande solennité, bom-  
bans, & despence, sont tumultueux, & pleins de con-  
fusion. Et tout ainsi qu'au banquet facile, & entre pa-  
reils, l'homme est conuié & semond à toute parsimonie,  
modestie, & temperance, & par iceluy luy est proposee  
la consolation de l'esprit, aussi le banquet farcy d'une  
delicatesse & diuersité de viandes, l'inuite au plaisir  
& ressasiment du corps. Ioinct que les conuiz parti-  
â iiij



culiers & familiers, où chacun apporte sa portion, sont plus libres, au rapport d'Hesiodé, plus honnestes, & plus sobres. Parquoy ie ne me scaurois saouler de louer l'honneste coustume & façon de viure de laquelle l'on vse en plusieurs villes de nostre France, où les parents, amis & voisins s'accordēt à porter chacū son petit ordinaire en la maison tantost de l'un tantost de l'autre: lesquelles assemblees, à ceste cause ont esté appellees des Latins, conuiuia per vices agitata, cest à dire, qui se font alternatiuement, & l'un apres l'autre, par ceux d'un mesme voisinage. Et là, sans aucuns frais extraordinaires, & comme dit Hesiodé, avec beaucoup de plaisir & peu de despense, les compagnons de table iouyssent de ce souper, conioincts ensemble d'une douce union, & cōcorde. Ce qui a esté cause que les Grecs ont appellé ces conuis Symposia philetica, & les Latins amica conuiuia, c'est à dire banquetts d'amys. Aussi disoit Marcus Cato que la table faisoit entre autres choses des amis, & les entretenoit en bonne volonté les uns enuers les autres: parce que le conuy & la table commune sont propres & idoines pour moderer & faire abbaïsser les hautains, qui par là se rendent sociables avec les autres: étant difficile d'y garder sa grandeur & seuerité. Encores que Pericles ayt esté de contraire aduis, & n'ait approuué ceste amytié de table, disant que l'homme perd sa liberté, & met sa reputation en danger, quand il va boire & manger en



la maison d'autrui. Mais Athenee confirmant l'opinion de Caton, dit que le conuy, & principalement le vin, beu en iceluy, a une certaine efficace & puissance pour attirer l'amytie de ceux qui boient & mangent avec nous, & entretenir une egalité entre le peuple. C'est pourquoy les anciens auoyent accoustumé de faire manger & boire ensemble à certains iours tous ceux d'un mesme village, & s'appelloit ce banquet commessatio, de Comé, qui signifie village, & le iour que cela se faisoit ce nommoit Philotesia, venant ce nom Grec d'amytie. Aussi trouuons nous en la primitive Eglise, qu'il se faisoit entre les Chrestiens des festins, qu'ils nommoient Agapas en Grec, c'est à dire dilection & charité. A quoy se rapporte nostre pain benist qu'encores auourd'huy plusieurs villageois, mesmes en Poitou, appellent vulgairement la charité. A ceste cause aux banquets des Grecs, il y auoit tousiours quelqu'un qui partageoit les viandes, & se nommoit Daitros: & un autre qui auoit charge de regarder si tous beuoyent egalemēt, & de mesme vin, qui s'appelloit œnopta. Et ordonnoient les anciens ces banquets publics, pour entretenir amitié, & conseruer une egalité entre les citoyens, comme une chose grandement plaisante & agreable au peuple: lesquels banquets pour ceste raison ont esté nommez des mesmes Grecs Sissitia, & des Latins Sodalitates, presque semblables aux Confrairies des artisans de nostre France, esquelles



encores auioird'huy nous les voyons boire & manger ensemble. Et outre tout cela, ces banquets publics seruoient aux ieunes enfans comme de colleges de temperance, & ciuilité. Or si les anciens ont fait si grand cas & estime de ces banquets publics, & si nous mesmes voyageans quelque fois auons prins du plaisir aux hostellerics à deuiser avec plusieurs personnes incongneues, estans assis à mesme table: ie vous laisse à penser combien l'aïse doit estre plus grande, où le banquet est composé seulement de parèts, de familiers, & amis. Esquels chacun portant son ordinaire, on dresse un festin seigneurial & magnifique: tous ne pouuans pas en leurs maisons courir leur table d'une variété & abondance de viandes & de vins: là où ceux qui se treuuent en ces conuis frequentez de familiers & voisins, ont autant de sortes de viandes & de vins, qu'il y a de personnes au souper: banquets bien plus grāds que ceux d'Homere: là où les Roys & grands seigneurs n'ont pour tout potage, & tous mets, que du bœuf rosty: & plus grands que le festin du triomphe de César, où il ny auoit que de trois sortes de vins, encores trouua l'on cela bien estrange. Mais laissant à part la refection du corps, comme la chose moins considerable en ces banquets, i'estime plus la refection & contentement de l'esprit qu'on prend en iceux, que toute autre chose: car comme dit Epietete, il faut en mangeant & beuuant traicter aussi bien l'esprit que le corps. Et dequoy le



ſçauroit on micux repaiſtre que du deuis, qui ſe peut  
dire l'ame du conuy? Caton l'aiſné, comme teſmoigne  
Ciceron en ſon liure de l'eſtat de vieillesſe, prenoit  
plaiſir de ſe trouuer és conuis, à cauſe des propos  
ioyeux qui ſ'y tiennent: & diſoit que pour viure heu-  
reuſement il eſtoit conuenable & expedient de viure  
auec gens de bien & recreatifs. Et en ce meſme liure  
de Ciceron, iceluy Caton dit: Je me trouue iournelle-  
ment à banqueter auec mes voiſins, où nous paſſons  
vne partie de la nuit, en deuſant enſemble: eſtimant  
plus les conuis pour deuſer auec nos amys, que pour le  
plaiſir des viandes & friands morceaux. C'eſt ſelon  
mon aduis ce qui a meu Plutarque de dire que les Mu-  
ſes ne doyuent eſtre moins familiares de Bacchus que les  
Nymphes: ce qui eſt pareillement confirmé par He-  
ſiode, lequel aſſocie Bacchus auec Mercure: pour nous  
apprendre que les propos doctes & recreatifs des ban-  
quets reſiouyſſent les corps & les eſprits, autant ou  
plus que fait le vin. Outre laquelle reſeſtion de l'eſ-  
prit & du corps, ces mediocres & familiers conuis  
& banquets, accompagnez de leurs Serees, ſeruent  
encores pour acquerir la congnoiſſance de pluſieurs  
ſciences: l'un diſcourant d'une choſe, l'autre d'un au-  
tre, & par ce moyen chacun ſera ſans peine partici-  
pant de ce qu'il n'auroit peu comprendre à par ſoy, qu'  
auec un longs temps, & trauail. Eſchole vrayement  
Pythagorique, pour eſtre exercée par vne communi-



cation liberale, & non mercenaire: estant tres-certain qu'un homme de lettres faiët plus de profit en une heure qu'il employe à discourir & raisonner avec ses semblables, qu'il ne feroit en un iour se tenant solitaire, & renfermé en une estude. Et si vous m'alle-guez qu'en ces banquets ni en leurs Serees, il n'y a pas gueres de temps pour dire & apprendre beaucoup de choses, ie vous respondray qu'il en y a bien assez, estant employé, comme font les gens vertueux & sçauans, qui n'en perdent une seule minute: car les menestriers, chantres, & bouffons, en qui le vulgai-re se plaist, n'empeschent gueres leurs Serees, ayans en eux mesmes assez dequoy se recreer & resiouyr, sans le ministere des farçeurs, badins, danseurs, & au-tres telles gens, dont ils se passent aisément. Et à la ve-rité, ie trouue la musique, avec ses instrumens, les bouffonneries & badinages inutiles, & de nul ou peu de proffit, és banquets, où on est exempt de passions & d'ennuis: car en mangeant & beuuant, sommes nous pas assez ioyeux & gaillards? Iamais on ne cher-che le Medecin qu'en accident de maladie, qui nous detient & nous menace de danger: là où au contrai-re, les ignorans & gourmands ne peuuent estre és banquets seuls ensemble, par ce qu'ils ne prennent point de plaisir à ce qu'ils disent, ni au propos que les autres tiennent, à cause de leur grossiere ignorance, qui faiët qu'ils sont contraints de louer à grand prix la



voix des chantres, le vent des fleustes, & la main des violons : mais les doctes deuis sont les ieux & plaisirs des hommes sages & sçauans. C'est pourquoy Alcibiades reiettoit toute musique & badinerie durât qu'il estoit à table, tout cela luy ostât le plaisir qu'il prenoit à deuiser familièrement avec ceux du conui. Que si durât le souper, ou peu apres, & durant les Serees, quelques uns s'accommodas au lieu & au temps, ont meslé parmi leurs propos serieux, quelques discours plaisans & recreatifs, & que gens de vertu & honnestes, ayent proferé quelque parolle vn peu libre, ie leur mettray en barbe, pour defence, les Anciens qui ont approuué les conuis acroamatiques, c'est à dire, assaisonnez de quelque bonne saulce, & sauoureux saupiquet de contes recreatifs, & plaisantes sornettes : imitans en cela les bõs peintres, lesquels laissent de l'ombre en leurs ouurages, pour leur donner iour plus clair & illustre, parce que le banquet rempli de doctes deuis & serieux propos, se rend à la fin fascheux & ennuyeux, s'il n'est temperé de faceties, & rencontres ioyeuses & gaillardes. Que si l'un est moderé par l'autre, vous ne sçauriez penser la recreation & le plaisir qui en prouient. Platon en son banquet n'a point oublié de ietter vn entre-mets de Comedie touchant l'amour : encores que tout le reste du Sympose ne fut que graues & sages discours de Philosophie. Et ne fault point blasmer ceux qui estans à table, ou tost apres, disent quelques



mots de risée, & iettent à la traaverse quelque ioyeu-  
té: car, comme dict Zenon, le sage faict bien & seam-  
ment toutes choses, & c'est tout vn qu'il face, estant  
tousiours semblable à soy mesme, & ne s'oubliant ia-  
mais en son deuoir de faire choses honnestes & ver-  
tueuses, aussi bien és petites choses de risée, qu'és grādes  
& serieuses: car ceux qui se mōstrent graues & seueres  
és conuis en chose de risée, se rendent ridicules à l'en-  
droict des plus sages & mieux aduisez. Si doncques  
ceux qui meslēt quelques risées parmi les propos pleins  
d'erudition & de doctrine, sont excusables: combien  
le doit estre celui qui les a colligees, & couchees par  
escrit? Aussi me doute-ie bien, que si ie n'eusse mis en  
lumiere que les deuils doctes de ces soupers & Serees, les  
plus lettrez & resolu, enuieux du bien d'autrui, qui  
rient & blasment ce qui ne leur agree, voulans tous-  
iours auoir pour eux la meilleure part, eussent dict ce  
que souloit dire Apollodore des liures de Chrysippe, que  
si les sentences des autres en estoient ostees, les pages de-  
meureroient blanches & vuides. Mais ie prieray ces  
censeurs de les remplir: que si i'ay defrobbé quelque  
chose, quel interest y ont ils? ce n'est pas d'eux, ni rien du  
leur. Parquoy ven que la diuersité des opinions est si  
grande, que les hommes qu'on pense de meilleur iuge-  
ment, blasment aucunes fois les choses iustes & droi-  
cturieres, & haut-louent les iniustes & mauuaises, se  
moquent de ce qui est docte & bien faict, & donnent



louange à ce qui est grossier & gauffe, & que les plus accorts & aduisez, comme dict Petrarque, voyans le meilleur s'attachet tousiours au pire: me deffiant de ces tant resolu & habiles gens, ie me suis aduisé de gagner la faueur du menu peuple, qui prend plaisir à ce qu'il entend, & en estant ignorant, demeure estonné, & se esmerueille de ce qu'il ne sçait & n'entend pas: ce qui m'a faict mettre par escrit aussi bien les choses de risée, qui ont esté tenues en ces conuis & Serees, que les plus doctes & serieuses. Et que sçay-ie si on pourra point dire de ces Serees, comme quelqu'un a laissé par escrit de ses œuvres?

Et pourrez, vous sçauans, quelque plaisir y prendre: Vous, non sçauans, pourrez en riant y apprendre.

Toutesfois, il me semble que ie ne merite d'estre moqué ne reprins avec raison, ni des uns, ni des autres, d'auoir entremeslé les propos doctes & serieux, avec les plaisans & gaillards: puis que Xenophon dict, qu'il faut mettre en sa memoire & remarquer non seulement les choses graues & utiles, proferees par hommes sçauans & vertueux, ains aussi les plus legeres, ioyeuses, & recreatiues. Que si vous accusez de folie ceux qui ont mis en ieu ces plaisanteries & risées, & moy de les auoir racontées, ie pourray à bon droit autant en dire de vous, qui vous amusez à les lire. Mais Aristote respondra pour eux, pour moy, & pour vous: qui dit que nulle ame n'est exempte de quelque meslange de folie.



Si en mon priué nom, ie suis accusé de n'auoir gardé aucun ordre en colligeant ce qui a esté dit en ces banquetz & Serees: quel ordre faut il garder, quand il est question de rire? Si outre on ne trouue pas bon que i'aye introduit vne Fesse tondue, vn Drolle, vn Franc-à tripe, qui veulent rire, Lycurge permit bien aux Lacedemoniens d'vser en leurs festins de brocards & attaintes mordantes, que les Grecs appellent Scommata, les Latins Diçteria. Aussi voit on le Sympose de Platon estre farci de fols & de gaudisseurs, qui se brocardent & moquent l'un de l'autre. Les conuiz des nobles & doctes Romains, qui se celebroyent durant la feste des Saturnales, estoient ils pas abondans en ieux, ruses & recreatifs propos de table? Les anciens ne proposoyent ils pas en leurs festins, des questions argues & difficiles à entendre, & à souldre, toutesfois ioyeuses & plaisantes, qu'ils appelloyent gryphi & ænigmata? En Homere les plus grans seigneurs estriuent ensemble, se tansans l'un l'autre: estans tellement yures & trempéz de vin, qu'ils ietterent quelque fois à la teste d'Vlysse vn pied de beuf. Quelle plus grande Drollerie voudriez vous? Que si d'autre part il en y a qui trouuent bonnes les plaisanteries de nos soupers & Serees, comme estant propres & peculieres au vin, & à la table: mais disent que les discours serieux & doctes se doiuent traicter ailleurs qu'entre le vin & les viandes: ie les prie de considérer les conuiz des Philosophes, qui se faisoient en  
l'Acad.



*L'Academie, ou en l'eschole d'Aristote nommee Ly-  
cium, lesquels estoyent pleins de disputes doctes &  
fructueuses, & fondez pour cela: estant permis entre  
les viandes & le vin de discourir des sciences: de ma-  
niere que celuy qui sequestre la Philosophie du ban-  
quet, il faiët pis que celuy qui en oste la lumiere. Plu-  
tarque dit qu'en la feste Agronienne les fēmes cherchèt  
Bacchus, cōme s'il s'enfuyoit: puis cessants de le pour-  
suyre, disent qu'il s'est retiré avec les Muses, & qu'il  
est caché avec elles: voulant par cela signifier & faire  
entendre que la folie & fureur engēdree par le vin, est  
moderee & retenue par les Muses. Les anciens ne se  
contentoyent pas estans à table de parler ensemble, &  
discourir des ces choses graues & serieuses, mais d'abō-  
dant auoyent des lecteurs, que les Grecs appellent Ana-  
gnostæ, pour lire quelque matiere: comme il s'observe  
encore auiourd'huy és religiōs & colleges bien reiglez.  
Nous lisons qu'Alexandre Seuer, Empereur, & en  
mangeant, & en beuuant, & apres aussi, lisoit, ou fai-  
soit lire pour se recreer: & que Tibere & Adrian pro-  
posoyent durant le souper, & apres des questions &  
problemes, ayans des lecteurs, pour ressassier & recreer  
l'esprit aussi bien que le corps: ce qu'ils faisoient à l'i-  
mitation des Pythagoriens, qui admettoient la lecture  
des liures apres le repas, comme tesmoigne Iamblichus.  
Il y a bien plus: nous trouuons en Homere, que les sei-  
gneurs de plus grande authorité mesloyent en leurs ta-*



bles & serees non seulement des discours Philosophiques, mais parloyent aussi de la guerre, & disputoyent s'il falloit prēdre Troye d'assault & par force de guerre, ou par surprinse. En Virgile *AEnée* en mangeant & beuuant, raconte a Didon le sac & la destruction de Troye. Cornele Tacite dit que les Allemands entre les viandes & le vin deliberent de la paix, & de la guerre, & font leurs mariages, & qu'en trinquant garoux l'un à l'autre, ils contractent amytié, iurent la paix, & passent leurs contracts, & accords, ne deliberās iamais des grandes affaires. sinō entre les gobelets: affin de desconourir le cœur d'un chacun, qui alors ne tient rien secret, suyuant le prouerbe qui dit, *In vino veritas*: estant la seule raison, comme dit monsieur Muret, pour laquelle les Germains vuydēt tant de vaisseaux de vin qu'ils peuuent rencontrer, pour trouuer la verité. A ce propos la Montagne dit que ceux qui veulent practiquer avec les Allemands, se mettēt en grande peine, s'ils ne sçauēt boire d'autāt à eux, & que beaucoup d'Ambassadeurs se sont enyurez avec eux, pour l'aduancemēt & despesche des affaires de leurs maistres, ou d'eux mesmes: voulans les Allemands qu'on face ce qu'ils font, affin que rendans yures ceux qui traffiquent avec eux, le vin puisse faire desborder leurs plus intimes secrets: cōme le moust bouillant en un vaisseau pousse amōt tout ce qu'il a dans le fond. A ceste cause Platon appelle la verité fille du vin. Ruffus dit que les Perses voulās trai-



Ester de la Republique, s'y mettoient apres boire : parce  
que le vin sert à aiguïser l'esprit & la raison, & sur  
tout à trouuer la verité, dōt Xenophon rend plus am-  
plement la cause, disant qu'ils le font afin que le vin  
leur ayant accreu le courage, ils parlent avec plus de li-  
berté: qui est peut estre l'occasion pourquoy Plutarque  
appelle Bacchus bon conseiller. Quant a ceux qui vou-  
droient blasmer la façon de rire librement, qui a esté  
gardee en nos Serrees, ie pense leur auoir assez satisfait  
par les discours contenuz cy dessus, ne leur voulant di-  
re sinon, que s'ils sont hommes, ils doyuent penser qu'il  
n'y a rien qui leur soit plus propre que le ris. Et quelque  
chose qu'en veuille dire Platon, reprenant Homere de  
ce qu'il fait rire les Dieux demesurément, il n'est point  
mal seant à gens d'authorité de rire en temps & lieu.  
Democrite, qui fut vn plus grand Philosophe qu'au-  
cuns ne pensent, ne faisoit que rire à pleine gorge de  
tout ce qu'il voyoit & oyoit. Ce qu'aucuns Abderites  
reputoyent à folie, qui fut cause qu'ils enuoyerent Hip-  
pocrate pour le guerir, mais ce grand Medecin publia  
qu'il n'estoit ny fol ny resueur, ains le plus sage de son  
temps. Si vous voulez forclorre le riz de la table, qui  
doit estre ioyeuse, il faut en oster la parole: & si vous  
en ostez la parole, vous en ostez l'ame: comme à bon  
droict ont estimé plusieurs des anciens, qui ont dit, qu'il  
vaudroit mieux oster le vin des conuis que le parler.  
C'est pourquoy il me semble que Zenon estant en vn



banquet, où estoient des ambassadeurs, ne fit son deuoir en ce qu'il ne dit vn seul mot. Vray est qu'un homme ignorant ou fol faiēt vn acte de sagesse quād il s'abstiēt de parler, par ce qu'en se taisant il ne manifeste son imperfection: mais celuy qui est sage, sçauant, & de bon esprit, se faiēt tort s'il en use de mesme: d'autant que nō seulement il cache ce qu'il y a de bon en luy: mais encor se rend suspect d'ignorance ou de folie en ne disant rien. Non toutesfois que ie vueille approuuer le trop de langage, ains trouue bon qu'on parle avec mediocrité, & que le propos qu'on tient à la table soit hōneste, recreatif, & retenu, sans user de trop grande indiscretion & liberté: autrement nous donnerions occasion de penser de nous que le vin nous auroit eschauffé la ceruelle: mesmement si les propos sentent leur calomnie & de traction, ce qui est vn peu difficile à euitier es bāquets, où il n'y a sauce si delicate & sauoureuse au palais, que la mesdisance est à l'oreille, ce dit le poete. Que si vous prenez ceste occasion pour blasmer nos Serees, disans qu'il estoit impossible qu'entre les tables & le vin, il n'eschappast quelque parole à la volée, qu'on eust trouuee mauuaise si elle eust esté proferee en public, pour response. Nous pratiquions l'institution de Lycurge, enseignant que le plus ancien du conui demeurāt à la porte, disoit à ceux qui entroyent, leur monstrant la porte, Nulle parole ne sorte par icy: & si nous souuenoit de Flaccus, lequel ayāt inuité Torquatus à souper, luy pro-



mit de prendre garde qu'il ne s'y trouuaſt aucun lequel  
peuſt eſuâter & rapporter dehors les propos qui y ſeroiẽt  
tenus. Car ſur tout nous chaſſions & ne pouuions aymer  
ceux, qui mangeans & beuuâs avec nous, retenoyẽt les  
propos qui ſe tiennent au banquet, pour puis apres les al-  
ler rapporter & ſlagorner au premier rencontrẽ, ſuy-  
uant le prouerbe qui dit, Odi memorẽ compoto-  
rẽ. Ce qui eſt confirmé par les anciens qui auoyẽt cou-  
ſtume de dedier à Bacchus, & l'oubliance & les ver-  
ges: voulât monſtrer qu'il ne falloir rien retenir en ſa  
memoire de ce qu'on faiſoit & diſoit entre les viandes  
& le vin, & que ſ'il y auoit quelque faute, on la de-  
uoit corriger d'une peine legere & non rigoureuſe. Or  
cõbien qu'il ſoit difficile en grande cõpagnie de banque-  
teurs qu'il ne s'en trouue de rapporteurs, meſdiſans, &  
faſcheux, ſi eſt ce que le nõbre des inuitez ne fut iamais  
limité à ces ſoupers & Serees, à cauſe d'un dire ancien,  
qu'Homere a mis en un ſeul vers Grec, qui eſt, qu'au  
conui des ſages, des ſçauans, & gens de bien, les doctes,  
les vertueux, s'y peuuent trouuer, & y ſont les bien ve-  
nus, encores qu'ils ne ſoyent inuitez: auſſi qu'il eſt mal-  
aiſé, principalement en vne ville, limiter les conuiez,  
car on ne s'eſt iamais accordé du nombre qu'il faut gar-  
der aux conuis, & combien il faut qu'on ſoit en un  
banquet. Le conui de Plato eſtoit de vingt, Var-  
ro le faiet de neuf: Iamblichus dict, qu'ès ban-  
quetz Pithagoriques ils n'eſtoient que ſept: Xe-  
c̃ iij



nophon veut que le maistre du conui face le neufiesme . De mesurer le nombre des conuiez selon l'apprest & les viandes , il n'estoit point de besoin , chacun apportant sa portion . Que si nous craignons le nombre , c'estoit pour euitier la confusion , & de peur qu'il n'y eust place à la table pour tous : estant vne des principales choses où celuy qui faiët le conui doit plus regarder : car si la table ne peut receuoir tous ceux qui sont conuiez , celuy qui les aura semond sera plus remarqué de faute d'esprit , que s'il y auoit faute de viures : d'autant qu'on se peut excuser si l'appareil n'est grand , ou sur les seruiteurs , ou qu'on n'a peu rien trouuer au marché , mais s'il n'y a place pour tous les appelez , cela ne se peut imputer qu'au peu de iugement de celuy qui faiët le banquet , qui est cause de la honte que recoient & ceux qui sont assis , & ceux qui ne le peuuent estre . Si bien que plusieurs ont dict que c'est vne mesme vertu de bien dresser vne armee contre ses ennemis , & dresser bien vn banquet pour ses amis . Les Romains auoyent si grand peur de tomber en ce reproche , que ceus qui triũphoyent à Romme , apres auoir conuié les Consuls , les prioient de ne venir point , si quelques autres suruenus empeschoient qu'il y eust place pour tous . Nous gardions encores ceste coustume , qu'y ayant place pour tous , le maistre du conui n'auoit point la peine de faire asseoir chacun en son rang , car si tost que le Benedicité estoit dict , on prenoit place comme on se trouuoit



sans aucune ceremonie, & nous moquions de ceux qui  
sont marris quand on les faiet asseoir au lieu plus bas,  
pensans d'eux que ce soit comme des astres, qui pour e-  
stre plus hauts, ou plus bas, deviennent meilleurs ou pi-  
res. Aussi que le seigneur de la Montagne diët, qu'en  
quelque lieu qu'il soit à la table, il a les yeux & les o-  
reilles par tout: parce, diët il, qu'on trouue souuent les  
premiers sieges saisis par les hommes moins capables,  
& que les grandeurs de Fortune ne se trouuent gueres  
mestees à la suffisance: si bien que pour euitier ceste su-  
perstition de table, d'estre au haut bout, ou au plus bas:  
& aussi afin que chacun participast aux mesmes pro-  
pos & deuis de table, comme ils vsoyent en commun  
de mesmes viandes, & qu'entre nous vne egalité y fust  
observee, il se trouua quelques vns de nos Serees, qui fi-  
rent faire des tables rondes, à l'imitation d'Artus Roy  
de la grande Bretaigne, lequel institua les Cheualiers de  
la table ronde: car estans pareils en vertu & vaillance,  
il auoit peur que la difference des lieux de la table, n'e-  
gendrast quelque inegalité entr'eux. Ce que les He-  
breux ont bien observee, lesquels pour garder vne egali-  
té, & qu'il n'y eust ni haut ni bas bout, appellent leurs  
conuis Circuitus: par ce qu'ils s'asseoyent en rond  
quand ils prennent leurs repas, comme en vne table rō-  
de. Or si quelqu'un, se contentant de tout ce que dessus,  
ne doute plus sinon pourquoy ces conuis se faisoient au  
soir, dont est venue l'appellation de Serees, r'ay bien de-



quoy l'acheuer de cōtenter: s'il veut cōsiderer que chacun ayant tout le iour mis ordre à ses affaires, se trouue bien plus libre sur le soir, ayant plus de moyē & de loisir de tenir lōgue table, & demeurer apres le repas aux Serees, pour deuiser, & se regaillardir ensemble. A ceste cause, quasi toutes nations ont prins plus tost leur repas & refectiō, & se sont plus tost assemblez avec leurs parents, amis, & voisins, au soir & au souper, qu'en autre temps. Et de là est venu que le mot cœna est dit par etymologie Grecque, quasi communio: ioinct que les Romains ne mangeoyent gueres qu'une fois le iour, ce qui se faisoit sur le soir: que s'ils mangeoyent quelque chose auant le principal repas, c'estoit bien peu, encore estoit ce en lieu priuē, & à part. Parquoy suyuant les anciens, & Galien, qui dit autremēt qu' Auicene, qu'il est plus sain & meilleur de manger & boire beaucoup au souper, qu'au disner, à cause du dormir qui ayde à la digestiō, nous faisons noz banquetts bien auant en la nuit, imitans Socrate & Agathon, qui demurerent toute la nuyt au bāquet de Platon: & suyuant l'opinion des Medecins qui approuuēt les repas nocturnes, à cause que la Lune corrompt toutes choses ayseement, ce qui conuient à la digestiō: la concoctiō se faisant par putrefactiō. Pour toutes ces raisons, le doctē Turnebus dit que les cōuis & bāquets qui se font de iour, ne sont point festins faictz en temps & saison, & que pour ceste cause ils estoient dictz Intē-



pestiua conuiuia. Ne pensez pas pourtant, encores  
que nos festins, & leurs Serees, s'estendissent bien auant  
en la nuit, que ce fust pour la gourmandise, & frian-  
disse, ou grand appareil de viures, & pour nous seruir  
de la nuit, laquelle avec l'amour & le vin prent toute  
licence, dont est que Bacchus a esté appelé Noctur-  
nus: mais ce qui nous y retenoit, c'estoit la société &  
compagnie des honnestes, sçauants, & vertueux, qui  
s'y trouuoient, ne pouuans viure seuls en leurs maisons,  
comme font les lebroux & loups-garoux, qui mangent  
tous seuls, & qui par ie ne sçay quel mespris & hayne  
de la conuersation des hommes, ont delaisé & aban-  
donné la société d'iceux: là où Dieu nous a mis au mon-  
de & produictz pour viure en société, & non pas en  
solitude, comme bestes sauuages: l'homme solitaire estât  
figuré par les sacrees lettres des Aegyptiens, par le lie-  
ure, qui est au giste, où ne sont iamais deux ensemble.  
Aristote le confirme, quand il dit, que qui vit solitai-  
rement, il est plus semblable à une beste, qu'à un homme:  
ce que Homere aussi tesmoigne quand il dit:

Celuy meschant & sans loy faut il dire,  
Qui refuit l'homme, & à part se retire.

Ie croy que ces chimeres, maussades & rechigneux,  
avec leur manie, pensent estre transformez en vais-  
seaux de terre, & pourtant n'osent approcher des  
autres, de peur d'estre brisez & froissez: ou bien  
ne sachant parler ny respondre, ne veulent fai-  
re les gens sçauants de leur ignorance. Or si ces



missantropes viennent à blasmer nos longues tables  
& Serees, comme nuisantes à la santé, qu'ils entendent  
que nous estions plus longs, & prenions plus de souci à  
refectionner l'esprit que le corps, duquel neantmoins  
nous auions aussi quelque soin: car les nappes estans le-  
uees, on se retiroit de la table, & chacun prenant place,  
on se mettoit en repos, pour ayder à la digestion, qui se  
fait mieux quand on est assis que quand on est debout,  
ou qu'on s'exerce: parce qu'alors le cueur n'est point  
embesogné à fournir d'esprits aux sens pour exercer  
leur office, ains les enuoye aux parties où la digestion se  
faict. Si ne veux ie pas pourtāt esloigner ces Serees gue-  
res loin de la table, afin qu'elle me serue d'excuse si on y  
trouue quelque chose à redire. Que si la table, le vin, &  
les gobelets entre lesquels elles ont prins naissance, à la  
verité sentans plus le vin que l'huyle, ne vous ferment  
la bouche, que le titre du liure pour le moins me serue  
de couuerture. Car au pis aller, qui ne sçait que les Se-  
rees ne sont faictes que pour les contes des vieilles, pour  
le caquet des femmes, & des filles, pour le babil des  
chambrières filans leurs quenouilles, & pour recreer  
l'esprit, qui apres le manger & le boire est plus subtil  
& gaillard? Que si le tiltre des Serees ne me deffend,  
voire qu'il soit occasion de me calomnier encores plus,  
que voulez vous que i'y face, puis qu'Heraclides mes-  
me n'a peu euitier que le titre de son liure n'ait esté mo-  
qué? car ayant intitulé son liure Ponou encomium,



c'est à dire, louange de travail, le Roy Ptolomee faisant acheter tous les exemplaires, en osta la premiere lettre de ce mot Ponou, & intitula le liure Onou encomium, c'est à dire, louange d'asne. Pour le moins ce tiltre de Seree seruira, afin qu'on ne demande point, où est le liure de ce tiltre, comme on faiët aux autres superbes tiltres. De dire que i'ay redigé par escrit en m'esbatant seulement, ce qui a esté diët par ceux qui ont assisté en nos assemblees, ie ne veux user de telle vanité, mais dire franchement que i'ay trauaillé à les recueillir autant qu'il m'a esté possible, & n'ay peu faire mieux: tellement que s'il y a quelque faulte, ie n'en demande autre excuse, que mon peu de suffisance: dont il n'est ia besoin que ces repreneurs ordinaires prennent la peine de m'accuser, veu que ie le confesse moy mesme. Encores moins me vouldra l'on croire, si ie di qu'on m'a desrobbé cest oeuvre, ou arraché des mains, & mis en lumiere, auant que d'y auoir mis la derniere main: aussi ie mentirois euidentement, veu que moy mesme l'ay imprimé, comme estant chose de si peu de valeur, qu'autre n'y eust voulu employer ny son argët ny sa peine. Mais ie diray biē, que ie l'ay imprimé d'une ancre non commune aux autres Imprimeurs: laquelle i'ay faiëte, mixtiōnee & cōposée avec ius d'Absynthe, qui empeschera que les rats, les sourits, les teignes, & autres vermines ne le puissent ronger ne manger. Le feu mesme, qui tout consomme, ne le pourra reduire en cendres, ayant mouillé son pa-



pier avec une certaine composition, que tout le monde n'est capable de comprendre. Mesme la pourriture, ver mollissure, & les vers ne pourront consommer le dessus, ayant arrousé sa couverture de l'huile de Cedre, que les Grecs appellent Cedreleon. Ou du moins si ie ne le puis garder qu'il ne vieillisse, comme font toutes choses humaines, si l'empescheray-ie qu'il ne serue de cornets aux apothicaires, merciers & beurriers: car tout ce qui sera empaqueté du papier mouillé de ceste eau, & imprimé de ceste ancre, se corrompra, & sera dangereux & pestifere à manger, si bien que toutes les drogues & especeries, qui auront esté mises dans ces cornets, serviront d'autant d'aconit, de sublimé, & autres poisons: voire mesme ceux qui le feront servir à un usage encores plus vil, en sentiront une grande dysenterie & excoriation es parties plus cachees, & possible la mort. Lequel secret n'estant communiqué à tous les Imprimeurs, ie leur conseille qu'ils ne s'amusement point à reimprimer ce mien recueil, qui ne leur tourneroit à grand aduantage. Si toutes fois il s'en trouue quelques uns à qui l'esperance du gaing commande plus que la courtoisie & honnesteté qu'ils doiuent à ceux qui sont d'un mesme estat, tellement que sans auoir esgard au priuilege du Prince, à moy concedé, ils soyent si temeraires que de l'imprimer, ce que ie ne pense pas, ie prendray de là un argument que ces Serrees ne finiront pas si tost, encores que mon ancre ne les ait imprimees, veu

que ces brouillons & banqueroutiers en feront plus que  
on n'en scauroit employer & gaster en tout ce que des-  
sus . Et si me feront à croire que ie suis habile homme,  
voyant mon labeur si bien receu : ce qui me donnera  
courage de le continuer, & en publier le second liure,  
qui est desia tout prest, sans que i'en soye retardé par la  
perte qui m'aduiendra de l'auarice de telles gens : sça-  
chant assez qu'ils feront croistre mon honneur avec  
leur gaing.



## Extraict du Priuilege.

**P**A R Grace & priuilege du Roy dōné à Fōtaine-bleau, le 29. de Iuillet, l'an mil cinq cens quatre vingts quatre, signé par sadicte Majesté en son Conseil B R V L A R T, & seellé du grand seau, en cire iaune à simple queue: il est permis à G V I L L A V - M E B O V C H E T, Iuge & Consul des Marchāds à Poictiers d'imprimer, ou faire imprimer, par tel imprimeur qu'il voudra, vn Liure intitulé L E S S E - R E E S. Faisant deffenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres de quelque qualité qu'ils soyēt, de n'imprimer ou faire imprimer, ne mettre en vête lesdictes Serees, que de l'impressiō dudit BOVCHET, à cōpter du iour de ces presentes, iusques au terme de neuf ans consecutifs: sur peine de cōfiscatiō desdicts liures, amende arbitraire, dommages & interests, & autres peines contenues audit priuilege.

**P**A R permission du sire Iacques Bouchet, marchād libraire à Poictiers, Il est permis à Gabriel Buon aussi Marchand libraire à Paris d'imprimer ou faire imprimer le premier liure des S E R E E S du Sicur Bouchet son frere, le 15. Ianuier mil cinq cens quatre vingts cinq.

LES SEREES DE  
CE LIVRE.

- |    |   |           |
|----|---|-----------|
| 1  | Du Vin.   | Fueil. 1. |
| 2  | Del'Eau.  | 37.       |
| 3  | Des Femmes & des Filles.                                    | 48.       |
| 4  | Des Roys qu'on crie le Roy-boit.                            | 70.       |
| 5  | Des nouvellement mariez & mariees.                          | 93.       |
| 6  | Du poisson.   | 126.      |
| 7  | Des chiens.   | 143.      |
| 8  | Des Cocus & des Cornards.                                   | 161.      |
| 9  | Des Iuges, des Aduocats, des procces, & playdeurs.          | 188.      |
| 10 | Des Medecins & de la Medecine.                              | 208.      |
| 11 | Des Chevaux, des Iuments, des Affines & des Mules & Mulets. | 234.      |
| 12 | Des babillards & des causeurs.                              | 251.      |



DE

60

C

DE

60

C

DE

60

C

DE

60

C

DE

60

C



S E R E E S  
D E G V I L L A V M E  
B O V C H E T , I V G E E T  
C O N S V L D E S M A R C H A N S  
à P o i c t i e r s .

P R E M I E R E S E R E E .

*Du Vin.*

**N**E desplaise aux Dames, le  
Vin va tousiours deuant:  
comme celuy qui accroist  
la chaleur naturelle, qui for-  
tifie la digestion, prouoque  
l'vrine, humecte le corps, e-  
stant incontinant digeré &  
transmué en nostre substance, & distribué en  
toutes les parties du corps, engendrant le bon  
sang, dont vient le bon sens. Puis donc que le  
vin va deuant, & que les Grecs ont appellé  
leurs conuis *Thoinas* & *Symposes*, (comme on  
m'a faict à croire) pour y boire ensemble: à

a



# PREMIERE

cause que le vin est le principal du banquet, vous ne trouuerez estrange s'il mene la danse, & que nos Serees se commencent par celuy sans lequel elles seroyent froides, fades, muettes, ou du tout auortees, ou pour le moins elles seroyent pleines de propos tragiques, melancholiques & ennuieux, veu le temps auquel elles ont prins naissance & accroissement. Qui pouuoit mieux faire oublier les meurtres, la perte des amis & des biens, la misere & malheurte qu'apportent les guerres ciuiles, que ce bon pere Bacchus (homme de bien, & non point vn yurongne) qui les a arrousees de sa douce liqueur? A ceste cause les Grecs l'ont nomme *Ixus*, encore disons nous Chere-lie, & les Latins *Liber*, de ce qu'il deslie de soucy, mettant les tristes pensees soubz le pied, mesmes aux vieillards, le vin leur estant come le lait aux enfans, & le dernier plaisir naturel. Platon dit que Dieu a donne le vin aux hommes pour medecine salutaire contre le chagrin de la vieillesse: car tout ainsi, dit il, que le fer s'amollist par la force du feu, aussi le corps du vieillard est rendu plus maniable & humain par le vin. A raison dequoy les Poetes ont baillie la couronne de lierre à Bacchus, pour demonstrier que le vin entretient l'homme en sa verueur,



comme le lierre est tousiours verdoyant. Les Egyptiens quand ils vouloyent signifier par leurs lettres Hieroglyphiques la ioye, ils mettoient la vigne. Les Latins disent que la vigne est appelée *vitis* quasi *vita*. Que si vous songez seulement en la vigne, ou de boire la nuit, ou au vin, cela est vn bõ presage, & vn bõ heur qui vous doit aduenir: cõme vous trouuez de l'eschançon de Pharaõ qui predict la deliurãce de Ioseph. Outre plus, le vin chasse la tristesse du cœur mieux que l'or, il donne courage au ieune, vigueur au vieillard, couleur au blesme, au coüard faict venir le cœur (remede plus assëuré que l'Asserai ou Opiũ des Turcs) au paresseux il donne la diligence, conforte le cœur & le cerueau, chasse la froideur de l'estomach, oste la puanteur de la bouche, est bon pour le mal des dens, refueille la puissance aux refroidis, faict supporter le trauail aux plus lassez, non seulement aux hommes, mais aussi es bestes. Philippes de Commines, raconte que estant à la guerre, il auoit vn cheual fort vieil & recreu, qui se destacha vne nuit, & trouua vn seau plein de vin, qu'il beut, & que le lendemain en vne bataille, il ne trouua iamais cheual si alegre, si dispos, ne si courageux. Les Anciens ont eu le vin en si grand pris, que



P R E M I E R E

ceux qui le presentoyent estoient ieunes enfans, les plus nobles qu'on pouuoit trouuer. Le fils de Menelaus bailloit du vin en vn banquet. Euripide estant ieune baille à boire aux faulseurs d'Athenes au temple d'Appollon. Ceux qui donnoient le vin au Prytanee, & à Rome aux publics sacrifices du peuple, estoient choisis d'entre tous les plus nobles. Comme au contraire, on ne mettoit que les personnes les plus abiectes & viles pour administrer l'eau aux plaideurs, dont est venu l'Adage, *Ad aquā malus*. Encores auourd'huy le vin est si precieux, & tant estimé & honoré de tous, que les Allemās & François quand ils veulent honorer les estrangers, leur enuoyent du vin, aussi bien que les Romains, qui appelloient ce vin, *vinum honorarium*. Puis donc qu'il n'y a chose en ce monde tant recommandee que le vin, ny qui recree plus l'esprit de l'homme, & le rende plus subtil & ioyeux, engendrant beaucoup de sang, dont vient la ioye: ie ne craindray à commencer ces Serees par le vin, puis que les propos & deuis honnestes, plaisans & ioyeux, qui ont esté tenus en ces Serees, ont prins leur naissance & aduancement de ceste excellente liqueur. Les esprits estans ioyeux & subtiliez, n'enfantent ils pas leurs semblables?



Rabelais ne dit pas fans raison,  
*Furieux est, de bon sens ne iouist,*  
*Qui boit bon vin, & ne s'en resiouist.*

Or ces Serces ne pouuoient micux sortir en lumiere qu'apres auoir soupé, où le plus souuent on se dispense de plier vn peu plus le coude qu'en autre repas. Et aussi qu'il n'y a rien qui plus ayde à nostre fanté, & à la concoctiō, qu'apres auoir recreé & repeu le corps, recreer & repaistre l'esprit par ces discours plaisans, honnestes, & ioyeux: se sentans du bon sang & bon sens qu'engēdre le bon vin, dont ils sont procedez. Et ne crains pas, encores qu'Horace ait dict,

*Laudibus arguitur vini vinosus Homerus,*  
 qu'en louant le bon pere Bacchus, & commençant ces Serces par le vin, dont elles ont prins leur vie, & leur estre, qu'on m'estime vn bon yurongne, & qu'on die que les Bacchanales ont tousiours esté celebrees par de bōs iurongnes: car par vn gentil anagrāme, ou inuersiō & transpositiō de lettres, c'est à dire, par de bons vigneronns. Je craindray moins la sotte opinion d'aucuns, qui sans raison ont dict, qu'anciennement les vignes se plantoyent plus tost pour boire du vin en maladie, qu'en fanté: de sorte, disent ils, que le vin ne se vendoit pas es



P R E M I E R E

tauernes, ains és boutiques des Apothicaires. Et à ce propos nous alleguent vne loy que Zeleucus donna aux Locriens: par laquelle celuy qui beuuoit du vin sans le congé du Medecin, estant malade, estoit puni, encores qu'il reuint en santé. Car ie leur respons qu'Hypocrate permettoit le vin aux fieures chauldes & aigues, pour ayder la digestion, & renforcer le patient. Asclepiades Medecin a faiët vn liure de l'vtilité qui procede du vin donné aux malades. Mnesitheus diët que Bacchus fut appelé Medecin & Guerisseur. Si ne voulez croire à ceux cy, regardez qu'en diët S. Augustin en son liure des Vierges sacrees. Et ne m'arresterray à l'Ediët de Domitian, qui deffendit à tous ceux de l'Asie d'auoir des vignes, à cause des seditions qui procedoyent de l'abondance du vin. Et encores moins à ce que l'Empereur bailla permission aux François & Espagnols de planter des vignes en leur pays, par priuilege & recompense: Et à ce qu'anciennement le vin n'estoit pas commun, & qu'il ne se bailloit qu'aux banquets des Princes, & ce par grand honneur: ce qui s'obserue encores enuers les estrangers, à cause disoyent ils, du mal qui procede du vin. N'estant pas raisonnable, pour l'yurongnerie d'aucuns que le vin offense,



qu'on doiue deffendre le vin, plustost que punir telle faulte, & que la faulte de peu doiue estre chastiee par la peine de tous. Que si vous m'alleguez qu'Icarus fut meurdry aux Indes, pour leur auoir apprins à faire le vin, à cause qu'ils disoyent qu'on leur auoit baillé du venin : car quand ils commencerent à taster du vin, ils deuindrent comme insensez & enragez : vous pouuez lire qu'ils en furent depuis bien marris, & punis, & le mal qui est suruenue à ceux qui ont contemn  le dieu Bacchus, c me   Penthee, &   Lycurgus. Plutarque parlant de la vertu du vin, di t que la peste estant en l'armee de C sar, il vint   prendre vne ville d'assaut, où estans les soldats entrez, & y trouuans de fort bons vins, ils en beurent tant que la peste cessa.

C E qui bailla occasion   tous ceux de la Seree de parler du vin, de ses effectz, & de sa vertu, fut que quelqu'un s'apperceut apres le souper qu'un des nostres auoit deschauff  Bertrand, & qu'on ne s'estoit point moqué de luy, ne luy ayant point tenu le bec en l'eau. La plus part de la Seree excusoit cestuy cy qui s'estoit ainsi mis dedans : parce que quand on est en compagnie ioyeuse, on tient plus l gue table, tenant plus longue table, on mange d'a-

a iij



# P R E M I E R E

uantage, à cause de la diuersité des viandes, en mangeant on s'altere: car la viande tire à soy l'humidité du corps comme vne esponge: le corps estant desseché, tombe en soif. Les autres disoyent qu'en parlant & deuissant l'on s'altere, & qu'il n'y a si sage ne si sobre qui en compagnie ne soufle plus à l'encensoir qu'à son particulier, osté Socrate, qui disoit n'auoir iamais plus mangé en vn festin qu'en sa maison. Et aussi que la diuersité des vins, que les banquets apportēt, cause diuers effects, voire és plus sobres: là où à l'étrece de table on boit du blanc, au milieu du gris & claret, à la deserte du rouge, & de diuerses sortes d'un chacun: combien que Cæsar en son triomphe n'e bailla que de quatre sortes. De ceste diuersité de vins se leua vne dispute: à sçauoir si le vin rouge & claret estoient plus chaults que le blanc. Ceux qui soustenoyent le vin rouge & claret estre plus chaults que le blanc, disoyēt les choses chaudes extrêmement tendre à vne couleur rougeastre & iaune, comme est le vin rouge & claret: plus le vin rouge nourrir mieux que le blanc, parquoy conuenir mieux és meigres, & le blanc aux gras: estant donc le vin rouge plus salutaire és complexions froides, corrigeant la froideur, & consumant le



flegme, cela demontre qu'il est plus chault, & par consequent enyurer plus tost que le blâc. Ceux qui estoient de contraire aduis, se defendoyent d'un seul & fort argument, disans le vin rouge estre plus froid que le blâc, d'autant qu'il est plus terrestre, le blanc tenant plus de l'air: & tant plus que quelque chose tient de la terre, elle est plus froide: comme au contraire, tant plus elle tient de l'air, elle est plus chaude, & a plus d'esprits. A ceste cause l'eau mise au vin rouge, disoyēt ils, le rafraichit plus que mise au vin blanc: le vin rouge, qui est plus froid que le blanc, estant plus terrestre: & le vin blanc plus chault, & tenant plus de l'air. Aussi que tous les vins forts & excellâs, cōme la Maluoisie, le Muscat, d'Andelousie, & autres estrâges, sont blancs, & leur dōne l'on le nō de masle, & au rouge de femelle. Cestuy de qui on ne s'estoit point moqué, pour ne luy auoir tenu le bec en l'eau, qui seruit de subiect à ceste premiere Seree, voyāt que ceste dispute, à son aduis, se faisoit pour l'amour de luy, voulut bien leur montrer qu'il n'en auoit que quelques grains, encores qu'il aymast autant le rouge que le blanc, pourueu qu'il fut bon. Et à fin d'accorder ceux qui ne s'accordoyent point en sa teste, pour mieux apres accorder



P R E M I E R E

ceux qui en disputoyent, va dire au rouge, au claret, au gris, & au blanc, qu'il auoit prins durant le souper, qui l'auoyét aussi prins, & qu'ils commençoient à luy monter en la teste. Accordez vous, si vous voulez, car si vous ne vous accordez, ie vous ietteray par la fenestre: comme souuent faisoit l'Empereur Caligule. Ayant esté à l'escolle de Syluius, il vouloit pratiquer ce qu'il luy auoit ouy dire à vne de ses leçons, que pour garder que les forces de nostre estomach ne s'appareissent, qu'il est bõ vne fois le mois les esuciller par cest excez & exercice, & les piquer, pour les garder de s'engourdir: Et aussi qu'Avicene tient que l'ebriété aucune fois est profitable. Cela fait, il ne laissa pas de doctement discourir sur ce different: encores que la lāgue trop humectee le fist vn peu bégayer. Et va dire, que quand Galien appelle le vin blanc, qui est petit, *Vinum aquosum*, qu'il dit auoir moins de force que les autres, nourrir moins, n'estre si fumeux, ne si chault, que cela s'entend si on faiēt comparaison des vins rouges & des blācs d'vn mesme terrouër: car ie vous assure, disoit-il, que le vin blanc de Beaulne, ou d'Onix, est plus fort, plus chault, & enyure plustost, que le vin rouge de Poictou: comme aussi le vin du Rhin, & le vin



Grec, qui sont blancs, sont sans comparaison, quant à la force & chaleur, bien autres que les vins rouges de France, fussent ils de Graue ou d'Orleans. Qu'il soit ainſy, dit-il en continuât, ie m'en vay vous faire vn conte assez gentil & plaifant, par lequel vous iugerez la force, la chaleur, & la vertu du vin Grec blanc: ſi la diuerſité des vins que j'ay beu durant le ſouper, & le trop que j'en ay prins, comme vous penſez, ne m'a oſté toute la memoire. Le grand Roy François, reſtaurateur des Lettres, & l'appuy des Lettrez, auoit entre autres vins vne bouteille de vin Grec, lequel luy auoit eſté enuoyé ou de Falerne, ou de l'isle de Chio, appellee pour le iourd'huy l'isle de Sio, & par les modernes mariniers, Capobianco, qui eſt ſelon du Pinet, le *Phalacrum promōtorium* de Pline, en l'isle de Corſou, où croiſſent les meilleurs vins de toute la Grece: Deſquels les Anciens en leurs banquets & feſtins ont fait grand eſtime, comme recite Pline, diſant que Cæſar distribua au feſtin d'un ſien triomphe, cent amphores de vin de Falerne, & cent caques ou feuilletes de vin de Chio. Or il aduint qu'un archer de la garde Eſcoſſoiſe, ſe trouuant en la ſommellerie du Roy, trouua moyen de crocheter vne de ces bouteilles



P R E M I E R E

qui y estoient, mais la fortune voulut qu'il rencontra la bouteille où estoit ce vin Grec, entre toutes les autres, le trouuât si bõ qu'il n'e laissá pas vne goutte. Durant le souper il souuint au Roy de son vin Grec, qui en va demander : L'eschançon voulant verser de ce vin en la coupe, trouua la bouteille asséchée & vuyde : qui s'adressant au Roy luy dist, que son vin Grec auoit esté beu, & que la bouteille auoit esté si dextrement crocheteé, qu'il ne scauoit qui en accuser. Tous ceux qui estoient au souper du Roy, se regardans l'un l'autre, craignans que le Roy se fachaist, voyent que cest Escossois portoit sa halebarde tout de costé, ne se pouuant luy mesme tenir droit, & que cõtre sa coustume il n'auoit fait riẽ que babil-ler durãt le souper, estãt beaucoup plus ioyeux qu'õ ne l'auoit iamais veu : le vin chãgeant les mœurs selon l'obiet qu'il rencontre. Le Roy voyant que tous auoyent l'œil sur cest archer, le regardant va dire, que celuy qui auoit si biẽ faict l'essay de son vin Grec, deuoit estre quelque bon compagnon, & homme de bien, & qu'il ne s'en soucioit pas, n'aymant pas les vins si forts, ne si fumeux, & que celuy qui l'auoit beu le pouuoit dire hardiment. L'escossois s'assurant vn peu, s'approche du Roy, & se



mettant à genoux, confessa que c'estoit luy qui auoit beu son vin Grec. Le Roy voyant bien qu'il auoit haussé le temps, luy demande en riant, cōme sçais-tu que c'est du vin Grec que tu as beu, veu qu'il estoit entre d'autres bouteilles pleines d'autres vins? L'archer asseura le Roy que c'estoit du vin Grec qu'il auoit beu, car, disoit-il au Roy, beuuant à mesme la bouteille, le vin qui en sortoit, & tōboit en ma gorge, disoit, & faisoit Grec, grec, grec. Le Roy se print si fort à rire, qu'il dit que pour rien du mōde il n'eust voulu auoir beu ce vin, & qu'il trouuoit meilleure la récontre que s'il eust beu le vin. Et si enuoya son archer boire au gobelet, & depuis ne le rencontra iamais sans rire, & luy parler du vin Grec. Ceux qui estoient au souper du Roy, ayant veu la bouteille, & sachant la force & vertu du vin Grec, s'esmerueilloient comme cest Escossois en si peu de temps, & d'un seul traict, auoit peu vuidé vne telle bouteille, quand vn d'entre eux, qui volontiers estoit compagnon en beuerie de cest Escossois, va dire qu'il ne trouuoit estrange qu'un homme eust vuidé vne bouteille, veu qu'il vuidoit bien un puis, mais qu'il trouuoit plus difficile d'en auoir tant beu, & en si peu de temps, mesmement beuuant en



P R E M I E R E

vne bouteille, qui faisoit Grec, grec. Vn hōme docte, qui estoit là, comme le Roy Frāçois en auoit tousiours aupres de luy, va dire que cest Archer auoit biē beu à tire-lerigot. Tous ceux qui estoient là le prièrent de leur interpreter que c'estoit à dire boire à tire-lerigot, & qu'il n'y auoit pas long temps qu'ō auoit veu deux vieilles, qui se disoyent l'une à l'autre, ie boy à toy à tire-lerigot, & qu'ils ne sçauoyent quel langage ce pouuoit estre. Il leur va dire, sans se faire prier d'auātage, que *larynx laryngos*, estoit vne partie de la trachyartere, que cela valoit autāt, que si on disoit, ie boy à toy, & i'ēploye & eslargis tant que ie puis ma trachyartere, & mon gosier. Les femmes qui estoient en ceste Seree, vont interrompre cestuy qui auoit faict ce conte, le priant bien fort de ne mesler les femmes parmy le vin, ne les yurongneries: d'autant, disoyent elles, que les hommes ont assez de subiect en eux mesmes, quand il est questiō de parler de biē boire, sans s'attacher aux femmes, qui ne boiuēt pas tant la moictié que les hōmes. Pour le prouuer vne d'entre elles va dire. Si nous beuuiōs autant que vous autres hommes, nous serions tousiours yures, à cause que nous sommes oyssiues, & ceux qui sont oylists s'enyurent facilement: au cōtraire



ceux qui trauaillent, comme vous faiçtes, s'en-  
yurent moins, & sont plustost defenyurez, le  
trauail defechant les vapeurs, & estans mon-  
tees, les dissipans. Vn ieune homme (que trou-  
ueriez en toutes ces Serees en vouloir aux fem-  
mes) voyant ceste Dame si doctement discou-  
rir, luy confessa que les femmes veritablemēt  
ne s'enyuroiēt pas tant que les hōmes, nō pas,  
disoit il à ceste Dame, que ne beuuez autant  
cōme nous, mais d'autāt que vous estes humi-  
des & froides, le vin venant à tōber en vne si  
grāde humidité & froideur, se trouuant vain-  
cu, il perd sa force & vertu. Qui demōstre vo-  
stre humidité, adioustoit il, c'est que vous estes  
contrainctes de pisser souuēt (soit dict sans of-  
fense) qui vous soulage quand auez trop beu.  
Puis vous auez la chair rare & poreuse, molle  
& delicate, & vos conduicts ouuers & larges,  
cōme chacun sçait, qui faiçt que les vapeurs a-  
yans leur sortie libre, ne peuuēt pas vous trou-  
bler le cerueau comme à nous. Et afin que le  
croyez, Athenec dict que les Assyriens n'al-  
loyent iamais à la tauerne sans leurs femmes,  
& encores qu'elles beussent à leurs maris, & à  
tous ceux qui estoient dans le cabaret, si est ce  
que les femmes ramenoyent leurs maris en  
leurs maisons. Ceste honneste Dame, repliqua



P R E M I E R E

ainfi . Je ferois esmerueillee si Balthasar (ainfi auoit il nom) se presentoit vne fois sans gaudir & rire : mais ie vous respons , que ce n'est ny l'humidité, ny la froideur , ny autre chose, qui empesche de nous enyurer, ains que nous sommes plus sages & plus sobres que vous autres, ayans en nos corps autant ou plus de chaleur que vous, qui cause l'appetit de boire, & ayant beu , ayde à la chaleur du vin à faire monter les vapeurs en la teste , & nous enyureroit si nous beuions autant comme vous. Trouuez vous pas, adiousta elle , qu'anciënement quād on brusloit les corps morts , on mettoit vne femme avec dix hommes, pour les faire micux brusler ? Son aduersaire luy va repliquer , que ce n'estoit pas à dire que les corps des femmes fussent plus chauds , par ce qu'on les mesloit avec ceux des hommes, mais que cela se faisoit à cause qu'ils estoient plus gras . Elle ne laissa pourtant à luy demander , qui faiēt que nous voyons par experience, que les femmes endurent micux le froid que les hommes & ne demādent pas tant d'habillemens ? N'est-ce pas , disoit elle , qu'elles sont plus chaudes ? Balthasar ne fut sans responce, car il luy va dire , que si les femmes enduroient micux le froid que les hommes , & en estoient moins  
offensees,



offensees, ne demandans pas tant de vestemens, ce n'est pas, comme aucuns ont voulu dire, qu'elles soyent plus chaudes que les hommes, mais c'est qu'une chacune chose s'offense moins de son semblable. Or bien, dict elle, j'ay ce que ie demande, car si les femmes sont plus froides que les hommes, elles ne boient pas donc tant qu'eux: parce que l'appetit de bien boire viét de chaleur, & tant plus vn homme est chault, tant plus il est subiect au vin. Que l'homme soit plus chault que la femme, il appert de ce qu'elle est foible, timide & poureuse, & d'autât plus les hommes sont chauds, tant plus sont ils forts, vaillans, & hardis, & tant plus aussi ils boient & aiment le vin: à cause de la chaleur qui eschauffe aussi bien les poulmōs que tout le reste du corps, dont viét l'enuie de boire, estant la soif vn appetit d'humeur & de froideur. L'enuie donc de boire, disoit elle, & la force & hardiesse viennent de vne mesme cause, qui est la chaleur. Or nous ne sommes fortes ny hardies, nous ne sommes pas dōc si alterees ny subiectes au vin que les hommes, qui sont plus hardis & forts que nous: veu que leur force & hardiesse viennent de la mesme cause que leur alteration. Et de faict, adiousta elle, on a obserué les plus vaillās

b



# PREMIERE

& hardis estre subiects au vin, & la vaillance bien souuent conioincte au vin. Ainsi voit l'õ les peuples Septentrionaux, qui habitent le pays froid, boire plus que les Meridionaux, à cause de la chaleur interne qu'ils ont plus grande que ceux du Midy, qui habitent les regions chaudes: laquelle chaleur interne, qui fait que ces peuples Septentrionaux sont alterez, & ayment le vin, les rend aussi plus vaillans, hardis, forts, & aduisez que ceux du Midy.

Vn autre de la Seree voyant ces deux entrer si auant en raison, va dire, que si la hardiesse & vaillantise viennent de meisme cause dont viët l'appetit de bien boire, & faire *garoux*, c'est à dire, tout hors, qu'il cognoissoit bien des femmes qui deuoyent donc estre quelques Amazones, beuans autant que les plus vaillans & hardis qu'õ peust trouuer, fussent ils Reistres. Que veut dire, diët il en continuant, que Bacchus s'appelle *Bimater* (ces deux noms se commençans par B) ayant eu deux meres, Iupiter & Semele: Sinon que l'hõme & la femme l'ayment bien: estant sorti par deux portes, premierement par l'auant-chambre de Semele, puis par le four de Iupiter, dõt iceluy Bacchus a esté appellé *Dithyrambe*. Et que veut dire que Bacchus a faict ses guerres & conquestes aussi



bien avec des femmes qu'avec des hommes? Et que ces festes Orgiènes estoient celebrees de trois ans en trois ans, par des femmes folles & acariaftres, avec des hōmes? Lesquels tous ensemble beuoyent iusques à ce que le vin les eut rendus eslourdis & estonnèz. N'est ce pas à dire que le pouuoir de Bacchus, sa vertu & puissance s'estéd aussi biē sur le sexe féminin que sur le masculin? Afin que m'en croyez escoutez d'une Amazone, puis que la hardiesse & le boire procedent de mesmes causes, qui vous seruira d'eschantillon, pour vous monstrier que les femmes n'ayment pas moins le vin, & en boient autant que les hōmes. Ceste Amazone, de quoy ie vous veux parler, estoit vne grande Dame vefue, qui aymoit tant le piot, qu'elle ne vouloit iamais estre sans luy, & quand il la laissoit, elle pleuroit: car elle beuoit tousiours tout, & iusques aux larmes, de telle sorte que son vin en estoit moderé, ce qui toutesfois la faschoit vn peu: quelques vns de ses parens & amys luy remonstrentent que cela n'estoit honneste ne ciuil, mesmement à elle qui estoit grande Dame, & que cela pouuoit nuire à ses filles qu'elle auoit à marier, & à elle, si elle se vouloit remarier, d'autāt qu'on pourroit dire qu'elle est vne yurongne,

b ij



# PREMIERE

par ce que les yeux leurs pleurent communement, à cause des humeurs engendrees par le vin au cerueau, enuoyees aux yeux qui sont poreux, pour se descharger. Ceste bonne vefue respond à ces censeurs, que ce n'estoit pas le vin qui la faisoit pleurer en beuuât, mais que quand elle beuuoit, voyât au fons de la coupe les armoiries de son feu mari, qu'elle regretoit tant, & auoit tant aymé, que se souuenant de luy, elle ne pouuoit se cōtenir de pleurer. Car vous sçauiez, leur disoit elle, que toute tristesse tend à froideur, & que la froideur rend les pores & conduits de nos yeux dēses & resserrez, qui faiēt sortir l'humidité, la tristesse pressant par froideur les yeux, comme la ioye les dilate en ouurant les pores. Ces correcteurs y allans à la bonne foy, & pensant que la souuenance de son mary fust la cause de ce qu'elle pleuroit tousiours en beuuant, & beuuoit en pleurant, commanderent aux seruiteurs de ceste vefue, d'emplir de vin toute sa coupe quand ils luy bailleroient à boire, raisonnans ainsi. Elle ne pourra pas boire tout, qui fera qu'elle ne pourra pas voir les armoiries de son feu mary, lesquelles luy causent ceste tristesse, & par consequent ce pleur: ne les voyant, estans couuertes de vin, elle ne pleurera plus. Mais il aduint



tout au rebours, car tant plus on luy verfoit de vin en sa coupe, tant plus elle beuvoit: ne laissant iamais rien, tāt elle aymoit à boire net, & hayffoit à couper le vin. Parquoy les parés de ceste vefue voyans que cela ne seruoit de rien, se vont aduifer de faire mettre au fonds de la coupe vn grand Diable hydeux & cornu, au lieu où estoyēt les armoiries de son feu mary: pensans que la peur qu'elle auroit de voir ce Diable espouuantable en sa coupe, si elle beuvoit tout, l'empescheroit de tāt boire, par ainsi qu'elle ne pleureroit plus en beuuant. Mais ce vilain Diable ne peust empescher qu'elle ne beust tout le vin qui estoit en sa coupe, sans auoir peur de luy ne de ses cornes. Dont en fin furent contrains de luy dire, que ce n'estoyēt point les armoiries ne la souuenāce de son feu mary qui la faisoient pleurer en beuuāt, cōme elle disoit, veu qu'au fonds de la coupe ses armoiries n'y estoient plus, mais vn Diable si horrible qu'elle deuoit auoir peur de le voir: & pour ne le voir point, ils s'esmerueilloient qu'elle ne laissoit du vin en sa coupe, qui cacheroit ce grand Diable. Moy, leur repliqua ceste vefue, que i'en laissasse vne goutte à ce meschant Diable, i'aymerois mieux en creuer. A grand peine le conte estoit acheué, que

b iij



P R E M I E R E

tous ceux de la Serce pleurerent autant à force de rire, que la vefue à force de boire: la ioye leur ouurant le cerueau à cause de la chaleur qui y monte, dont vient l'effusion de cest humeur. Quelqu'un voulant soustenir la bonne affection de ceste Dame, va dire que ce n'estoit pas du iourd'huy qu'on mettoit au fonds des coupes les armoiries & images des morts qu'on a aymez, afin d'auoir souuenance d'eux, toutes les fois qu'ils boiroient. I. Capitolinus dict que Corn. Macer auoit l'effigie d'Alexandre en sa coupe. Cicero afferme que les Epicuriens auoyent l'image d'Epicure où ils beuoyent. S. Hierosme escrit que plusieurs de son temps mettoient au fonds de leurs coupes la ressemblance des Apostres. Il y auoit en ceste Serce vne Fesse-tondue, lequel apres auoir rit comme les autres, & les voyans pleurer de force de rire, leur va dire, qu'il aymeroit beaucoup mieux pleurer de boire comme la vefue, que pleurer de force de rire, & qu'il y auoit bien plus de volupté à l'un que à l'autre. Ce qui l'auoit incité de mettre en l'ame de sa deuise, *In fletu solatium*. Puis pourfuyuant nous va dire, qu'il y auoit bon moyen de empescher ceste vefue de pleurer en beuuant, luy trempant son vin avec de l'eau: car l'eau ra-



bat les vapeurs qui montent au cerueau dont viennent les humeurs qui se deschargēt par les yeux. Celuy qui auoit faict le cōte de la vefue, luy replique que l'eau n'y faisoit riē: veu qu'elle rēdoit par les yeux assēz d'eau, qui tōboit en son vin, pour rabatre les fumees & vapeurs qui font pleurer, si cela auoit lieu. La fessē-tondue nie que ceste vefue rendist & versast de l'eau en sa coupe, pour ce qu'elle n'en beuuoit point. Et nous va asseurer que ceste vefue n'estoit point forciere: & que c'est vne chose veritable que les Sorcieres ne pleurēt iamais, & qu'il frequēteroit plustost les femmes qui pleurēt en beuuant, que les autres, veu qu'elles ne sont point forcieres. Puis va soustenir que le vin où il y a de l'eau causoit plus de vapeurs, dont vient le pleurer, que le vin pur: & qui plus est, que le vin mēlé avec de l'eau enyuroit plustost que ne faisoit le vin tout pur, & que le vin trempé d'eau ne laissoit d'enyrer. Et pour le prouuer commença ainsi. Vous me confesserez que les raisons cessent où l'experiēce a lieu. Regardez que l'annee 1576. encores que les vins fussent verts, & en la plus grand part on eust mis de l'eau, à cause du peu de vin qu'ō auoit amassé, on voyoit autant de gens yures, que si les vins eussent esté bons & purs, & autant de vapeurs

b iiii



# PREMIERE

montoyent au cerueau, & si on ne veit iamais tant d'hommes & de femmes pisser au liēt: car il n'y a rien qui face tant pisser au liēt que boire du vin meslé avec force eau. Vn de la compagnie, en riant luy va demander: Les vins de ceste annee là, enyuroyent ils point, par ce que ils estoient bien forts, estans enuirōnez d'eau? si forts, di-ie, qu'on n'en pouuoit gueres boire sans eau: tellement que ceux qui le vendoyēt, asseuroyent leurs vins si forts qu'ils portoyent la moitié d'eau. La parole reprinsē par celuy qui tenoit que le vin vert, & où il y auoit de l'eau, enyuroit plustost, & auoit plus de vapeurs, que le bon vin & pur, continuant va demander: si le vin vert ne demeuroit pas d'auantage en l'estomach que le vin bien meur: y demeurant long temps, & le trauaillant, il rēd plus de vapeurs, qui par la chaleur penetrent au cerueau, dont viennent les larmes & l'ebriété. Quant au vin où il y a de l'eau, ie soustiens que l'eau meslee parmy le vin, estant plus subtile que le vin, le subtilie: estant subtilié le faict penetrer où le vin tout seul & pur n'eust sceu paruenir, & en penetrant cause l'ebriété. L'experience nous a appris, disoit il, que le vin muscat enyure plus meslé avec de l'eau, que s'il estoit beu tout pur. Et est chose toute



asseuree que le vin trempé cause vomissemēt,  
& si debilité la vertu retentive. Et combien  
que le vin meslé avec de l'eau appaise plustost  
la soif que le vin pur, ne que l'eau mesme pure,  
faisant le vin plus avant penetrer l'eau, laquel-  
le refreschit & humecte, si est ce que le vin ne  
laisse à faire mesmes effects: car le vin tant la-  
ué que vous voudrez, retiendra tousiours son  
naturel, en proportion de sa qualité. Le vieux  
prouerbe des vieux Medecins, adiousté il, qui  
dit *Post crudum purum*, ne fait il pas totalement  
pour moy? Car si apres auoir mangé du fruit  
cru, vous beuez du vin mixtionné avec de  
l'eau, le vin subtilié par l'eau penetrera plus fa-  
cilemēt, & tirera avec soy es veines les fruits  
indigestes, qui autrement n'eussent sceu y pe-  
netrer. D'auantage, pour monstrier que ceux  
qui boient le vin meslé avec de l'eau, s'en-  
yurent aussi tost que ceux qui boient du vin  
tout pur: c'est que ceux qui boient le vin tout  
pur n'é boient pas tāt que ceux qui y mettent  
de l'eau: or ceux qui ne boient gueres ne se sen-  
tent pas tant du vin que ceux qui en boient  
beaucoup. Et vous diray biē plus, pour l'auoir  
experimēté, que la teste fait plus de mal quād  
on a trop beu de vin où il y ait de l'eau, que  
quād on a trop prins de vin pur. Et c'est pour-



P R E M I E R E

ce que le vin pur est de meilleure digestion, & ainsi les fumées & vapeurs ne causent point de mal à la teste: mais le vin trépié d'eau, quand il parvient au cerueau, il en sort avec grande difficulté. Il en y eust en la Serée qui accorderent bien que le gros vin où on ne mettoit gueres d'eau, pouuoit plus enyurer que le pur, l'eau le subtiliât, & le faisant penetrer, & le redât plus fumeux: mais que le petit vin se pouuoit avec peu d'eau si biē moderer, qu'il ne nuysoit nullement à ceux qui le beuoyent, & ne les enyuroit en aucune façō: ioinct qu'il estoit plus sain que le pur. Toutefois, adiousta-il, encores que le vin meslé avec l'eau soit plus sain que le pur, si est ce que ie le boy tousiours sans eau: d'autāt qu'ō m'a iugé à deuenir hydropique, si ie ne m'ē dōnois garde. A ceste cause, ie fis cōuenir vn villageois, qui m'auoit vëdu vn petit buffard moiētié d'eau & moiētié de vin: & ie disois au Iuge que l'eau qui estoit meslee avec le vin seroit cause de ma mort, & que ie tōberoie en hydropisie. Celuy qui m'auoit vëdu le vin se deffendoit, disant qu'il ne m'auoit aucunemēt trépié, & qu'en me vendāt le vin, il m'auoit bien dit, qu'il me vendoit vn buffardeau. Ceux de la Serée ayans vn peu ris, il recōmença à parler à eux ainsi. Messieurs, si vous aimez



ma fanté, ie vous prie de m'enseigner cōme ie pourray sçauoir si en du vin il y a de l'eau, & s'il en y a cōme ie la pourray separer d'avec le vin: estāt subiect à deux maladies, qui sont causees & aydees pour boire de l'eau: la plus dāge-reuse est l'hydropisie, la plus douloureuse la colique, qui peut venir de la mixtiō d'eau & de vin, dōt s'engēdre vn vēt flatueux, qui est dissipé par la chaleur du vin pur. Que si le vin pur dissipāt par sa chaleur les vents, me nuysoit en quelque autre chose, i'aymerois mieux boire le vin tout pur, & l'eau toute pure, que les boire meīlez: l'eau ne pouuāt d'elle mēme engendrer ce vēt crasse, qui cause la colique, ce qu'elle fait aydee du vin. Quelqu'un prenāt la parole l'aduertit que les choses chaudes pouuoient biē engēdrer des maladies froides, la trop grāde chaleur cōsumāt & suffoquāt la chaleur naturelle. Et qu'il se dōnast garde qu'il ne luy aduint cōme il fit à vn bō biberō, à qui la Bohemiene auoit dit qu'il deuoit biē craīdre à mourir par l'eau. Lequel adioustāt foy à ces paroles, n'alloit iamais pres de l'eau, ny dessus & encores moins dessous, & si ne beuuoit iamais d'eau, fust elle bouillie, & en sa soupe, tant il la craignoit. Mais beuant du meilleur, & beaucoup, il ne peut euitier qu'il ne s'e allast par eau,



# PREMIERE

comme on luy auoit predict. Si ne laisseray-ie pourtant, va il dire à ce cacochyme, de vous apprendre à cognoistre s'il y a de l'eau dans le vin, & s'il y en a de les separer: m'asseurant qu'estes si aduisé que ne prédrez du vin que modérément, si le beuuez sans eau, craignant l'hidropisie. Si vous mettez des pommes, disoit il, ou des poires sauages dedans vn vaisseau de vin, & tout va au fond, assurez vous qu'il y a de l'eau parmy ce vin. A deffaut de pommes & poires, prenez vn baston frotté d'huyle, & si le mettant dans le vaisseau il retient quelque chose de ce vin, le vin indubitablement est meslé. Aucuns mettent le vin dequoy ils se doutent dessus de la chaux viue, que si elle se dissout & detrempe, c'est chose assurée qu'il y a de l'eau avec ce vin. Que si on veut les separer, mettez les en vn vaisseau de lierre: car le vin s'escoulera dehors, & ne demeurera que l'eau dans le vaisseau: à cause que le lierre, dont est fait ce vase, estant plein de trous, faict place au vin qui sortira, & ce qui a plus de corps, se contiendra mieux dans le vaisseau: le vin ne voulant auoir nulle amitié avec l'eau: si bien que par apres ne le vin ne l'eau se sentét d'aucun meslange: le vin pouuant passer à trauers l'eau sans aucune mixtion de l'un avec l'autre.



Ce que pourrez ayſément comprendre prenant deux vaiſſeaux de verre, nommé monte-vins. Vn de la Seree demāda ſ'il y auoit point de moyen de congnoiſtre quand les vins ſont meſlez avec d'autres vins, comme on iugeoit ſi l'eau eſtoit meſlee avec le vin : pour autant qu'il aſſeuroit, que le vin vert & rude meſlé avec le doux, & le blanc avec le rouge, eſtoient cauſes de diuerſes maladies, auſſi biē que l'eau qu'on brouille avec le vin : car l'vn & l'autre empêche l'eſtomach, à cauſe des nourritures qui ſont de diuerſes qualitez : les vnes ſe conuertiffans pluſtoſt à la ſubſtance du corps, & les autres plus tard. A ceſte cauſe vne Republique bien policee deuoit ſur tout punir ces brouille-vins. Pleuſt à Dieu, repliqua vn bon Drolle, qu'ils feuffent auſſi bien chaſtiez que celui dont ie vous feray vn petit cōte: l'eſtois vn iour, diſoit-il, en vne tauerne, avec aucuns miens voiſins: il arriua qu'ainſi que nous beuions, ie vay apperceuoir noſtre hoſte, qui portoit deux ſeaux tous pleins d'eau en ſa caue, & deux autres pleins de vin que portoit ſon valet: tout ſur l'heure, me mettant à la fenestre, ie crie à pleine teſte, au feu, au feu, auſſi effroyablemēt que le petit boſſu de Turc, qui routifſoit le gentil Panurge, crioit *dalbaroth*,



P R E M I E R E

*dalbaroth*: toute la ville fust incontînēt esmeuë, craignans le feu, à cause que c'estoit sur le soir: tellement que la tauerne se trouua pleine de toutes sortes de gens. Les vns y apportans de l'eau, comme contraire au feu: les autres de l'huyle, le feu estant aucunesfois si grand, que l'eau à cause de sa frigidité, ne peut penetrer iusques là où est la nourriture du feu, mais l'huyle, qui est lente & crasse, ne s'escoulât pas si aisément, estoupe & assopist ce qui nourrist le feu: les autres apportoyent du vin-aigre, estant par sa grande frigidité du tout contraire au feu, & par sa tenuité penetrant où l'eau ne l'huyle ne peuuent penetrer: Le peuple entrât en la chambre où nous estions, & ne voyant feu ne fumee, nous demande où estoit le feu: tout enrouë d'auoir si fort crié au feu: ie leur respons, qu'il falloit bien qu'il fust en la caue, & que tout maintenant i'auois veu le maistre de la maison, nostre hôte, qui y portoit de l'eau. Ils descendent subitement en la caue, & là trouuent le tauernier, avec son valet, qui mettoyēt de l'eau dās le vin, & brouilloient tout: Alors l'un leur iette son eau & son seau à la teste, l'autre son huyle, l'autre son vin-aigre, si que bien peu s'en fallut qu'ils ne fussent noyez & assommez de coups. Nostre ho-



ste esbahy de veoir tant de gens en sa caue, & ne sachant pourquoy ils luy en vouloyent, se sauue en vn petit cauereau: & qui luy ayda biē à se sauuer, c'est que la plus part s'amusa tellement à boire qu'il ne demeura pas vne goutte de vin en sa caue: & si ne laisserent par apres à le trouuer, & si bien le pelauder qu'il garda le lit plus de six mois apres. Et quād il en voulut informer, il ne trouua sergent, ny procureur, ny aduocat, ny Iuge, qui voulussent estre pour luy. Qui voudroit estre aussi pour ceux la, adioust a celuy qui auoit faict ce conte, qui non seulement marient le puis & la caue, mais pour habiller leurs vins mettent dans les tonneaux des choses qui nuisent grandement à nostre fanté? Cōme de la semence de Eruca, du soulfre, de l'eau de mer cuite avec du miel, de la resine, du laiēt de vache, de la chaux, du sable, des œufs. Quelque autre prenant la parole va dire que de là estoit venu qu'on dit, c'est vn ris d'hostellier, il ne passe pas le bout des dents, ou plustost des leures, car ie ne sçay de quelle partie on rit. Et à la verité, disoit-il, comment est ce que ceux qui gastent ce que Dieu a faict, pourroyēt rire à bō escient, & du bon du cœur, & contre leur conscience? Aussi les François, adioustoit-il, ont appellé ces gēs



P R E M I E R E

icy hostes, du mot Latin *Hostis*, qui est à dire ennemy: le François retenant du mot latin *Hostis*, hôte & hostellier: n'ayant le François plus grād ennemy que celuy qui gaste & corrompt vne si bonne chose qu'est le vin, ne le pouuant autrement ne plus proprement appeller qu'ennemy. Et pour monstrier que ce n'est pas du iourd'huy qu'on tient les hostes & tauerniers pour ennemys, vous trouuerez qu'anciennement celuy qu'on nomme *Hospes* en Latin, s'appelloit *Hostis*, *ab hostiando*, id est *aquando*: aussi *nostri hostes*, noz ennemys, meslans l'eau avec le vin, les rendent esgaux, vendans l'un autant que l'autre. Et c'est vne des raisons pourquoy Platon ne veut point que ses citoyens soyent hostes, & tiennent hostelleries, & le permet seulement es plus abiects du peuple: à cause que telles gens sont vitieux. Et le Iureconsulte au tiltre de *Nundinis*, faict mention de ce qu'en dit Platon. Muret dit auoir trouué en vn liure non encores imprimé, que les hostes sont accomparez à la Fortune, en ce qu'ils baillent au commencement de bon vin, puis en seruent de mauuais, la Fortune en faisant ainsi, en liurant d'entree à ses fauoriz de grans biens avec grande felicité, puis apres les remplissans d'autant de malheur qu'elle leur a  
departy



departy de bon-heur. La saincte Escriture  
mesme voulant exprimervn grand mal quand  
la parolle de Dieu est falsifiee, alteree, meslee  
& corrompue elle vse de ce mot *cauponari*. Et  
aussi il ne falloit pas aux premices que les an-  
ciens presentoyent à leurs Dieux, que les La-  
tins appellēt *Libationes*, leur bailler du vin mes-  
lé avec de l'eau, estant appellé *spurcum*: le vin  
pur denotant vne sincerité, & vn cœur sans  
fraude, meslé avec de l'eau, superstition & trô-  
perie. Quelqu'un de la Seree luy souuenant de  
cest hoste, à qui on auoit faict vn vray tour de  
Panurge, souhaytoit que tous ces brouillons  
de vin fussent aussi bien chastiez qu'auoit esté  
nostre brouillon, ou comme fut Lycurgus  
Roy de Trace, lequel ses subiects precipi-  
terent en l'eau, pour auoir le premier osé  
mesler l'eau avec le vin, si nous voulons  
croire Lactance: ou bien que toutes les  
eaux de ce pais eussēt la propriété d'une fon-  
taine, qui est en vne certaine isle des Cyc-la-  
des, appelée *Teneo*, ainſy que recite Athenée  
Naucratite. L'eau de laquelle fontaine ne veut  
en sorte du monde consentir d'estre meslee  
avec le vin, ains elle se tient tousiours à part,  
encores qu'elle soit versée dans vn verre avec  
le vin, de maniere qu'on la peut separer aussi

C



# PREMIERE

pure qu'elle estoit deuant l'auoir mise avec le vin. Je ne sçay, repliqua vn autre, comment cela se peut faire, attendu que le vin Maronean, qui est en Thrace, le meilleur vin du monde, si nous croyons Homere, porte les deux parts d'eau, & que Mutius Consul Romain trouua qu'ẽ ce pays là on ne beuuoit le vin que trempé avec autant d'eau. Que si i'estois Magistrat, adioust-il, on ne vendroit pas vne goutte de vin où il n'y eust de l'eau assez long temps deuant, tant à cause des querelles, qui viennent de boire le vin pur, que pour couter les maladies qui surprēnent ceux qui mettēt seulement de l'eau en leur vin lors qu'ils le veulent boire.

Pour monstrier qu'il estoit bon pour la santé de mettre de l'eau dans le vin long tēps auant que le boire, il disoit, que les liqueurs meslees, qui ne sont point contraires l'vne à l'autre par aucune qualité, ne resistent poinct à la concoction, mais que les liqueurs contraires, comme est l'eau & le vin, resistoient à la concoction, engendrans des ventositez, & faisans des douleurs de teste par leurs qualitez contraires. Si bien que Plutarque dit, que s'il luy falloit boire du vin tout incontinent qu'on y a mis de l'eau, qu'il aymeroit mieux le boire tout pur, mais en petite quantité, qu'avec de l'eau. Ces



raisons estoÿēt confirmees par vn vieux quolibet, qui dit *Vinum lymphatum, cito potatū, gignit lepram*. Alors se trouua vn de nostre Serree, qui accorda bien qu'il estoit bon à ceux qui mettoient de l'eau en leur vin, de l'auoir meslee long temps auant que de boire, mais que les querelles & follies, qui se font communemēt sur le soir, venoyent plustost pour auoir mis de l'eau en son vin: & pour n'auoir assez beu, que pour auoir beaucoup beu, & sans eau: d'autāt, disoit il, que les gens à demy yures, sont plus dangereux de beaucoup, que ceux qui sont du tout yures, lesquels sont si suffoquez de vin, qu'ils n'ont nulle action, & ne sçauoyent rien faire de bon ne de mauuais. Mais ceux qui n'ōt beu qu'à demy, leur iugement estant seulemēt corrompu des fumees du vin, sont les follies, les pouuans executer. Si bien qu'il maintenoit que les Loix deuoyent excuser celuy qui est totalement yure, s'il commettoit d'auanture quelque follie, car il n'a nul iugement. Et quand le Poëte dit, *J'ay esté yure*, il donne vne excuse suffisante pour tous les maux qu'on sçauroit faire. Mais on ne doit pas supporter celuy qui n'est yure qu'à demy, adioustoit-il, d'autant qu'il a iugement, combien qu'il l'ait peruertie. Je m'esbahy, va repliquer quelqu'un,

c ij



# PREMIERE

comme le vin faict faire des follies:veu qu'on trouue par les Liures, ce qui est confirmé par experience, que si vn homme entre en cholere, & qu'on ait peur qu'il face quelque follie, il n'y a rien meilleur pour l'appaiser, que de luy bailler à boire du bon vin, comme conseille Plaute, qui detrempera la cholere, & deschassera la tristesse & melancholie, qui causoient la fureur. Mesmes nous trouuons en la Maison rustique qu'aux mulets & mules, qui sont lunatiques, qu'il n'y a pas meilleur moyen pour leur oster ce vice, que leur faire boire souuent du vin. Aussi trouuons nous en Homere que Poliphemus fut adoucy par le vin, & parla plus doucement à Vlysse. Et quand les Poëtes ont feint que le char de Baccus estoit tiré par des tigres, ils ont voulu demonstrier que pour abbaissier l'audace & fierté de l'esprit, il sert beaucoup d'vser de vin modérement. Et qui est cause que ceux qui ont bien mangé & beu, adiousta il, se mettét moins en colere que ceux qui sont à ieun? Sinon qu'alors que le corps est assouuy & plein de viandes & de vin, il est moins à sec: parquoy la chaleur naturelle estât atiedie, le corps est moins subiect à courroux: & aussi qu'alors la faculté naturelle est occupee à la concoction. Or bien, va dire vn



autre de la Serce, ie m'ē vay vous mettre hors de dispute, car ie vous apprendray comme ayant beu beaucoup, ou peu, tout pur, ou avec de l'eau, il n'en aduiendra aucune follie, & ne ferez aucunement prins de vin, eussiez vous disné & soupé hors de vostre maison, & si boirez aussi biē vostre sou qu'un cheual, sans vous enyurer. Les femmes s'en vouloyent aller, disans que ces beaux discours ne les cōcernoyēt en rien. Mais elles furent arrestees par leurs maris, qui leur dirent qu'elles demeurassent à toutes auantures, & qu'il n'y auoit homme n'y femme qui ne fut subiect à ceste vimere, & à ce climat. Parquoy celuy qui auoit faict ceste promesse estant prié de s'en acquiter, commença ainsi, Messieurs & mes Dames, auant que ie vous die les moyens & receptes que i'ay pour empescher que ne soyez accusez d'estre dedans & d'auoir veu boire, notez deux axiomes ou maximes. La premiere sera, que si auez peur que la pluye vous prenne, ne beuvez pas tant au disner qu'au souper: à cause de la chaleur naturelle, qui est plus grande sur le soir que sur le disner, laquelle digere plus aysement le vin, & aussi que les veines & les cōduicts sōt plus ouuerts & larges sur le soir qu'au matin, & pourtant le vin estant departy en



# PREMIERE

plusieurs lieux, n'a pas si grande force, ny tant de vapeurs. L'autre maxime sera, que ceux qui ont peur de se mettre dedans, ne doyuent pas tant boire l'Esté que l'Hyuer: car i'ay vn mien voisin qui ne desenyure point tout l'Esté, à cause, dit il, que les nuycts sont si petites, qu'en si peu de temps il ne peut desenyurer: Et ne faiet que Cato veult qu'on boiue d'auantage l'Esté que l'Hyuer: car il parle aux gens des champs, qui trauaillent plus l'Esté que l'Hyuer, l'exercice dissipant les vapeurs, qui causent l'ebriété, empesche qu'ils ne s'enyurent. Et ainsi, à mon aduis, adiousta-il, doit estre interpreté ce que dit Hesiodé, qu'il faut boire tout pur vingt iours auant la Canicule, & vingt iours apres. Cela presuppposé, disoit il, en continuant, ie m'enuois vous dire plusieurs remedes & receptes pour vous empescher de chafourrer<sup>4</sup> afin que chacun vse de la plus aisée à prendre, combien qu'il n'en y ait pas vne diagrediee. Il sera bon au matin, principalement quand il faudra disner ou souper hors de vostre maison (car on ne s'enyure pas volontiers de son vin) ou aller à quelque feste de Bacchus, car comme dit le prouerbe Latin, *sacra hæc aliter non constant*: il sera bon, di-ie, mâger cinq ou six noyaux de pesches, ou autant



d'amendes ameres, desquelles le Medecin de Drusus vsoit, ce dit Plutarque, ou boire le ius de leurs feuilles, ou prendre quelques choses ameres, qui par l'vrine euacuent les humeurs aqueuses, & par ce moyen les fumees s'en vôt ailleurs qu'au cerueau, & le vin est empesché d'entrer es veines, l'amertume desséchant l'humidité: & aussi que les choses ameres font si fort eslargir les conduicts de l'vrine, que ce qu'on boit ne scioune gueres au corps, parce n'y fait pas grande operation. La noix muscade, & vn petit morceau de pain abreuué en miel dompte la force du vin, & si chasse les fumees mordicantes. L'huyle d'olif beuë rend les boyaux coulans, & dilate les vases vrinaires, si biē que le vin n'arreste point, & s'escoule incontinent. L'on dit qu'un grand beuveur ne s'enyurera iamais, s'il dit, la premiere fois qu'il boira, ce vers de Homere, *Iupiter his alta sonuit clementer ab Ida*: c'est à dire, De ce hault mōt d'Ida Iupiter fit sa voix doucemēt resonner. Les choux māgez, cuits ou cruds, ou le ius d'iceux beu, estaignēt la force du vin, & si desenyurent, selon Cato, (qui louē les choux iusques à fascher) à cause de la grande contrariété qu'ils ont ensemble, ou selō Aristote, à cause du ius de chou qui est douz & abstersif. Les

c iiij



# PREMIERE

cendres du bec des Arondelles & de la poul-  
dre de choux, broyees avec du myrrhe, &  
beuës dans du vin, sont singulieres contre l'e-  
briété. A ceste cause, ce dit Stoflerus, les an-  
ciens faisans leurs vaisseaux pour boire, mes-  
loyent avec la terre, de ces trois choses, pour  
empescher l'ebriété. Le raifort rabat la vertu  
du vin, par sa force & acrimonie, par laquelle  
il desseche & brusle les vapeurs qui troublent  
les esprits. Les oignons mangez avec du vin-  
aigre, la coriande avec du sucre, boire de l'eau  
froide avec du vin-aigre, tout cela empesche  
qu'on ne s'enyure: comme aussi fait la poudre  
de pierre-ponce, à cause de sa vertu dessicati-  
ue, qui desseche la force du vin. Il en y a, ad-  
iousta il, qui tiennēt que le poulmon de bouc  
mangé est souuerain pour empescher l'ebrie-  
té, mais parce que ie n'ayme point le bouc ne  
ses cornes, ie ne l'ay point essayé. Et me suffira  
de vous dire que les anciens, ou pour empes-  
cher l'ebriété, ou pour purget & corroborer  
l'estomach, ou pour estre prouoquez à bien  
boire, irritans le ventricule, prenoyent vn an-  
tidote auant le poison, qu'ils appelloyent *Pro-  
pomata*. Je m'oubliais, adiouta il, encores de  
vous dire, ce que faisoÿēt ces melmes anciē,  
qui pour empescher l'ebriété se courōnoyent



de lierre aux grans banquets, comme on peint Bacchus: non tant pour montrer leur ioye, & la fertilité de l'année, que pour reprimer la chaleur du vin, ce que faict le lierre par sa froideur & siccité, & par sa propriété naturelle: & si defend, ce dict Tertullian, la teste des pinteurs d'une pesanteur de teste & endormissement, qu'il appelle *Helucus*. Aucuns, adioustoit il, faisoient leurs chapeaux de fleurs & d'herbes chaudes, (cōbiē qu'Athenée ne les approuue) qui par leur chaleur ouurent les pores & conduicts du cerueau, & en ce faisant donnent moyen aux vapeurs du vin de s'euaporer, lesquelles estant dissipées ne peuuent donner à la teste, & se saisir de l'origine des nerfs. Les autres au cōtraire les bastissoient de fleurs & fueilles modérément froides, comme de roses & violetes, qui par leur frigidité repoussent les vapeurs, qui autrement monteroyent au cerueau. On dict aussi qu'on ne s'enyure iamais si on est couronné de petis rameaux d'iue muscate. Quelques vns se trouuoient bien de se chappellet de Melilot, dont vous voyez que Cratine en Platon appelle tousiours le Melilot sa fidelle garde, comme celuy qui le gardoit d'estre yure, à cause de sa bonne senteur, & sa vertu de refroidir. Le chapeau de roses



P R E M I E R E

estoit frequent aux banquets, tant à cause que la rose refroidit le cerueau, & fede la douleur de la teste: que pour ce qu'elle est amie & familiere des cōuis, estât la rose le symbole de silence, & pour cela desdiee au Dieu de silence: par là voulans monstrier qu'il faut taire ce qui se diët banquetās avec ses amis. Les chapeaux de Troësne n'auoyent moindre vertu contre le vin, comme Ouide l'a chanté:

*L'yurongne banquetant a son chef couronné  
D'un beau chapeau de fleurs, de Troësne façonné:  
Puis tousiours en sautant à bien boire s'addonne,  
Toutesfois le vin pur ne l'enteste & estonne.*

Cc qu'Horace tesmoigne, quand il diët:

*Je hay les appareils des Perses, somptueux  
En habits parfumez & vnguens precieux.  
De Troësne les chapeaux aux banquets me desplai-  
sent.*

Et non seulement, adioustoit il, ces couronnes & chapeaux seruoient pour se garentir de l'ebriété, mais ferrant la teste, ils sedoyēt la douleur qui prouient de trop boire, si bien qu'aucuns n'auoyent leurs couronnes que de laine, ferrant avec cela bien fort leur teste. Du depuis voulans conioindre le soulagement qui prouiēt de se ferrer la teste, & le remede & antidote qui prouient des fleurs & fucilles d'au-



cunes herbes, avec quelque ornement, laissant les couronnes de laine, ils les bastirent de lierre, de myrrhe, de roses, de melilot, de laurier, (deffendu toutesfois par Athenée) & autres herbes odoriferantes: lesquelles, outre la vertu de reprimer la force du vin, peussent avec leur odeur resiouir les sens, & reprimer la senteur du vin, qui desplaist à aucuns, principalement l'odeur vineux des grands banquets. Combié que dans Horace si l'on faiët quelque feste, le vin est espandu sur le paué. Et à la verité, ie ne sçay point pour quelle autre raison Plato veut que les banquetteurs soyent couronnez, sinon afin que par la bonne odeur de ces chapeaux, la senteur Bacchique fust reprimee & moderee. Et encore que ces chapeaux & couronnes fussent d'herbes & de fleurs, si ne laissoient ils pas à ferrer aussi bié la teste & seder la douleur de trop boire, que leurs bâdeaux de laine, qui sembloient au diadème que portoyent les Roys de ce temps là. Parquoy les grands Seigneurs n'osans se couronner de laine, furent contraincts prendre des chapeaux de fleurs: à cause qu'un Grec qui se bandoit souuent en beuant, pour euitier le mal de teste, fust accusé de vouloir vsurper la tyrannie, & se faire Roy: aussi bié que Pôpée fust soubçonné d'affecter la



P R E M I E R E

Royauté, pour bander vne playe qu'il auoit au genouil d'un bandeau blanc. Mais outre cela adiousta il encores, ie croy pourtant que ces couronnes de chapeaux faictes de fleurs, seruoient de quelque magnificēce & triumphe: car les Anciens en leurs festiages & banquets couronnoient & le vin & les viandes: car Virgile dit, *Et vina coronant*. Et aussi les Grecs appelloient les grands festins *Thalia*, cōme si on disoit fleuris & verdoyans: si on ne m'a trompé. Quelqu'un de la Serée, qui demandoit vne caution pour s'asseurer de tous ces remedes & precautions, des bandeaux, des chapeaux, des courōnes, luy va demāder s'il le pourroit guarir & desenyurer si d'auātūre ces antidotes ne l'auoyent empesché de se mettre dans la vigne iusques au pelcher: car il n'y a si sage en ce cas qui ne s'oublie, & comme diēt Abacuch, le vin trompe les plus sages. Le Medecin, disoit il, tāt sçauant & expert qu'il soit, ne peut pas empeschier, avec tous ses bons regimes, qu'on ne tōbe en maladie: mais y estant tombé, il a des remedes pour guerir, cōme il en auoit pour entretenir la santé. Celuy qui auoit enseigné ce qui remedioit pour empeschier l'ebriété, va respondre qu'il leur diroit les moyens de se desenyurer, & de sortir honnestement, sans scan-



dale, & sans aucun inconuenient, de ceste maladie de pippe, si de fortune on n'eust bien vſé de ſes remedes. Que ſi i'eusse eſté, diſoit il, au ieu de prix & combat qu'Alexandre propoſa à ceux qui boiroyent le mieux d'autant, i'eusse bien empesché de mourir quarante personnes qui demurerent ſur la place, pour s'eſtre vouluſ efforçer par deſſus leur portee, & meſme ie eusse ſauué le victorieux & triumpuant Polyposias, qui en emportant la couronne, ne ſurueſcut que trois iours apres. Nostre Feſſe-tondue alors va parler ainſi: De peur de m'enyurer, & eſtant yure pour me deſenyurer, ie ne voudrois ſinon qu'on m'apportast ſur la table, ce qu'on y mettoit és banquets des Anciens, pour les inciter à boire, car i'auois grand ſoif ſi ceste teſte de mort ou le crane qu'on leur monſtroit en leurs banquets, ne me faiſoyent paſſer la ſoif, & ſerois bien yure, ſi ayant veu cela, ie ne deſenyurois. Péſez vous, adiouſtoit il, que ie peuisse eſtre prouoqué & eſchauffé à boire par leur *Larua*, qui panchoit de tous coſtez, pour monſtrer l'inſtabilité & brefueté de noſtre vie, & pour cela qu'il faut boire, afin qu'il ne s'en perde rien, & qu'elle ſoit bien employee? Les vers de Petronius, que ces Anciēſ proferoyent apres auoir ietté leur *Larua* ſur la



P R E M I E R E

table, ou leur *sceletum*, ou quelque chose ressemblât vn mort, qui ne se pouuoit tenir droite, mais panchoit de tous costez, ne m'inciteroyent point à boire, comme ils en estoient prouoquez, mais me feroient bien penser ailleurs qu'à m'enyurer & gourmander. On le pria de reciter les vers qu'on proferoit apres qu'on auoit ietté le *Larua* sur leur table: ce que il fit, & les voyci:

*Ainsi tous vn iour nous serons  
Quand aux Enfers nous passerons:  
Viuons donc ioyeux & contens,  
Cependant qu'en auons le temps.*

Leur teste & cranion, adiousta il, qu'ils apportoyent és conuis, en disant mange, boy, tu feras tel apres ta mort: que sçais tu si demain tu en pourras faire autant? ne me sçauroyent faire boire d'auantage, mais beaucoup moins. Puis parlant à celuy qui auoit promis des remedes pour se defenyurer, luy va dire qu'il ne laissast pas à nous apprendre les receptes qu'il auoit promises, pour ce, disoit il, que nous beuons assez sans estre prouoquez. Qui commença ainsi: Si vous auez peur que le blâc & le rouge, le vert & le sec, le rude, & le doux, le claiet & le gris, le vin fort & le plat, celuy qui est aigre ou qui a du vent, ne s'accordent, iettez les,



s'il est possible, par la fenestre, cōme conseille le Sage: & dictes pour sauuer vostre honneur, qu'auiez la poictrine abbatue:& soustenez cōtre ceux qui disent le cōtraire, que le chartilage xiphoide, appellé la fourchette ou brechet, se peut luxer & tomber. Si cela ne se peut faire ayant l'orifice du vētricule trop estroit, prenez les mesmes choses qui empeschent l'ebriété, car aussi elles l'ostent & guerissent. Comme le chou, qui chasse l'intēperature du vin, tescmoin le Medecin qui ne disoit aux bons biberons, qui se plaignoyent de la teste, que brouët de choux. La laictuë à cause de sa frigidité naturelle est contraire au vin, & à l'ebriété: à ceste cause les Anciens la seruoyēt à l'issue de table, ce dict Martial. Si tu ceins ton front de safran fraischement cueilly, cela te desenyurera, & si ne sentiras le mal que faict le vin quand on en prend trop. L'amethyste est cōtraire à l'ebriété, ainsi que le porte son nom, aussi bien que le citron & la pomme d'orange. Si vous frottez de sel la sole des pieds d'un homme yure, il ne desenyurera pas seulement: mais avec cela, le tremblement & chancellement qu'ont communement ceux qui se chafourent, sera osté: ce chancellement venant de la chaleur du vin, qui esteint la chaleur naturelle, & si



## P R E M I E R E

le sel empeschera que le vin ne porte nuisance à celuy qui en aura plus que sa charge, luy sedant la douleur de la teste, qui luy tourne comme s'il auoit vne vertigine, a cause d'un esprit chault & vapoureux, lequel remplissant le cerueau faict vn mouuemēt inegal des esprits confus & turbulens. Que si n'y trouuez amandement, tant le mal est enraciné, il faut mouiller à vn homme les genitoires, i'entens s'il en a, & à la femme les mammelles, & enuveloper l'un & l'autre avec du linge mouillé en belle eau froide, leur baillant à boire vn peu de vin-aigre: l'un & l'autre descenyurât, & empeschant les vapeurs, à cause de leur frigidité. Je sçay par experience, adiousta il, ces deux remedes estre veritables, pour les auoir veu pratiquer en vn de mes compagnons, qui s'estoit chargé à poix de marc, à bon compte: toutes-fois avec quelque honneste excuse, que receurez, & ie m'en aisseure, apres qu'aurez entendu comme la pluye l'auoit prins. Et pour l'entendre, vous remarquerez que celuy à qui nos deux dernieres receptes furent pratiquees, & moy, auions disné en la maison d'un bon & vertueux Seigneur. Or là dedans auoyent ils vne coustume, qu'on n'auoit point de peine à demander à boire, car tout incontinent que  
ceux



ceux qui estoient à table, tant soit peu tournoient la teste, il estoit expressement commandé à ceux de ce logis, de leur apporter à boire. Celuy qui s'accoustra pour aller au guet, & estoit à la table de ce Seigneur avec moy, auoit vn peu le col de trauers, & estoit colli-torty, & torti-colly, qui fust cause dont il se brida ainsi de ferment: d'autant que les seruiteurs qui seruoient au disner, n'auoyent quasi pas loysir de mettre les plats sur la table pour luy donner à boire, pensant qu'il tournaist la teste afin qu'on luy baillast du vin: tellement que de peur que monsieur se faschast, il n'auoit pas si tost beu, qu'un autre qui entroit ne luy portast à boire, pensant qu'il eust la teste tournée pour demander du vin. Mon torti-colly voyant qu'on le seruoit si affectueusement, ne les osoit honnestement refuser, ains en les remercians beuuoit à eux. Mais à la fin il ne peut plus fournir à les remercier, & encores moins à boire: se trouuās derriere luy cinq ou six seruiteurs luy presentans tous du vin: car ils pensoient, comme ie vous ay dict, qu'ayant ainsi le col de trauers il demandaist tousiours à boire. Voyant tout cela, ie ne sçauois où i'en estois, aussi ne sçauoit il pas luy mesme: n'eust esté que deux ou trois Gentilshommes de la maison, se doutans bien

d



P R E M I E R E

de ce qui en estoit, se prindrent si fort à rire, que le maistre du logis voulut sçauoir que c'estoit, & durant le disner luy en firent le conte, qui le trouua si bon, qu'il beust trois ou quatre fois à mon compagnon de colli-torty, qui le plegeoit n'osant le refuser. Que voulez vous plus? ayāt prins vn peu le vent, ie ne vis iamais homme si saoul & si yure que luy, sans mort. Et croy pourtant qu'il n'en fust iamais rechap-pé, sans les deux receptes que ie vous ay dictes vn peu auant: lesquelles luy furent appliquees estant sorti du logis, où il s'estoit plus chargé que de sa portee, dont incontinct il fut gueri, & se porta cōme de coustume. Nous cogneusmes sa guerison, de ce qu'estant vn peu reuenu à luy, il se souuint de la risee, & de tout ce qui s'estoit passé durant le disner: & si nous va as-seurer, que si en toutes les maisons on bailloit ainsi à boire, en tournant vn peu la teste, & que ce fust la coustume comme chez ce Monsieur, qu'il ne voudroit pour rien du monde auoir le col plus droict. Il n'y eust personne en la Sree qui ne se print bien fort à rire: dont celuy qui auoit faict le conte, reprenant la parolle, leur dict, ne vous moquez point de mon compa-gnon: car si vous eussiez esté là, & torti-colly comme luy, ie ne sçay si fussiez en vie, & sain



comme il est. Qui luy ayda bien, adiousta il, à se mettre ainsi dedans, outre qu'il estoit colli-torty, chacun luy baillant à boire, c'estoit que les seruiteurs de ce Seigneur, voyans que ne beuuions pas net, & que faisons à deux fois de ce qu'on nous mettoit en nos verres, nous dirent, qu'il estoit deffendu là dedans de couper le vin (ainsi appelloient ils quand on ne beuuoit pas tout) qu'on n'estoit au pais du Liege, où les soudats partageoyent le vin avec des coignees. D'auantage celuy qui s'estoit si bien enfariné de peur de prendre au paillisson estoit vieil, & les gens vieux s'enyurent facilement, à cause que leur chaleur est si petite, que elle ne peut cuire & consumer les vapeurs, parquoy sont aisément offensez par trop de vin: n'y ayât rien qui ressemble mieux à vn hōme vieux, que le ieune estant yure. Ioinct que les vieux aiment le vin pur, car estant leur temperature foible & debile, veut estre frappee & touchee à bon escient, leur goust ne s'esmouuant que de choses qui poignent & piquent bien fort, non plus que leur odorement, qui ne s'esmeut que d'odeurs fortes. Qui luy ayda aussi à se mettre dedans, c'estoit qu'il estoit de haulte stature, & les gens qui sont grands, sont plustost prins de vin, que les

d ij



P R E M I E R E

petis: car les petis ayans leur chaleur naturelle plus vehemente & forte que les grāds, est cause de consumer plus facilement les vapeurs procedantes du vin. Et aussi que les petis ont le cerueau plus fort, plus ferme, & plus ferré que les grans, ce qui empesche leur cerueau de recevoir aisément les fumees du vin, qui causent l'ebriété: là où les grands ayans la chaleur plus debile, parce qu'elle occupe plus grāde place, n'est de merueilles si leur cerueau n'estant pas si resserré & fermé, ne peut se guarentir des fumees du vin. Vn de la Sree, qui estoit des plus grands, voyant qu'on s'adressoit quasi à luy, en lieu qu'on pensoit qu'il deust deffendre les grands, va accorder ce qu'on auoit dict des grands: & que c'estoit la cause pourquoy les Allemans, Flamans, Frizons & Suysses s'enyurent plus facilement que nous, non pas qu'ils boient plus que nous, mais par ce qu'ils sont plus grands, & par les raisons qui ont esté deductes. Ce que ie cogneu, disoit il, ayant dîné avec vn Flamand: d'autant qu'ayant autāt beu que luy, & à tour de roolle, & faict autant de fois que luy garoux, quiest à dire tout hors, trinq seignore, si est ce qu'à la fin du ieu il en auoit trois grains plus que moy: car ayant dîné, & que ce fut à descendre vne eschelle de



bois pour nous en aller, ie voy mon Flamand qui laissa tomber la somme:& le voyant tomber du plus haut de l'eschelle en bas: pensant qu'il se romperoit le col, comme fait le compagnon d'Vlysse estant yure, ie luy demande tout en tremblant, *Quid agis magister Lamberte?* (ainsi auoit il nom) qui me respond en tombant, *Videbitur inferius.* La peur que i'auois qu'il se fait mal en tombant, m'empescha de rire de sa reponce, car ie pensois pour le moins qu'il se deust rompre le col, le voyant tomber si roide: mais si ne me fust il possible de m'en contenir, quand estant au bas de l'eschelle ie luy eu demandé s'il s'estoit point faict de mal, & qu'il m'asseura que non: lors en loüant Dieu ie luy di. O que Dieu vous a bien aydé: Par Dieu, dit il, n'a pas d'un eschelon. Ceux de la Serce vouloyent rire, quand celuy qui faisoit le conte, leur va dire: Gardez vous à rire quand ie vous auray conté ce qui ayda bien à mettre dedans nostre maistre Lambert durant le disner, qui fut un iour de poisson, où à l'entree de table on apporta des huistres en escaille: chacun se met apres à les ouurir, & puis à les aualler, qui les ouuroit plus dextrement en māgeoit d'auantage, & taschoit on à tromper son compaignō. Nostre pauvre Flamand se met à les ouurir,

d iij



P R E M I E R E

mais voyant qu'il n'en pouuoit venir à bout,  
& pensant qu'on le voulust desniaiser, & qu'on  
se moquaist de luy, laissant ces huistres se range  
aupres du pôt, & toutes les fois qu'un de nous  
aualloit vn huistre, il aualloit vn verre de vin,  
en disant, cela vaut bien vn canfre (ainsi appel-  
loit il vn huistre). Si les huistres estoient bien  
cheres, le vin l'estoit bien autât: parquoy nous  
fufmes contrains de luy en ouurir, & de n'en  
manger plus, afin qu'il ne beust pas tant de ce  
bon vin de Marche, & qu'il ne dist plus en a-  
uallant vn verre de vin, cela vaut bien vn can-  
fre. Qui le faisoit tant boire, & à si longs traits,  
c'est qu'il se fioit en son Aristote, qui dict que le  
vin doux n'enyure point: & en Plutarque qui  
a laissé par escrit, que les Anciës disoyent que  
ceux qui boient à grands traiets, sans respi-  
rer, ne s'enyurēt pas facilemēt, parce que le vin  
ainsi beu ne demeure gueres en vn lieu, mais  
poussé de force passe par le corps, mais Plu-  
tarque ne fut pas plus veritable qu'Aristote.  
Se voulant coucher, & ne pouuāt monter sur  
son liēt, le met à terre, & se laisse couler dessus:  
& estant couché, se faict houiller sur le tyn. Il  
dormit vn iour & vne nuit, ce qui fait iuger à  
beaucoup que le vin qu'il auoit beu auoit ver-  
tu d'endormir, pour auoir esté mis de l'opium,



ou du ius de mandragore, dans la fente qu'on aura faicte au ferment de la vigne que voulez planter, comme on faiët en la vigne theriacale, & en la laxatiue. Et eust dormi encores autant, n'eust esté que ceste nuit le Crieur des Trespassez, qu'on appelle le Resueilleur, passant par sa rue, le resueilla par son cri. Estant esueillé, & pensant que ce fut vn Crieur de vin, qui a accoustumé de le crier de iour, va demander à ce Crieur, où est il bon, mon amy: à combien, à combien? Puis va dire, par Dieu bon compagnon, il boit la nuit & moy le iour. Ce Flamand aymoît sur tous les Crieurs de vin, & ne vouloit autre harmonie, & disoit que c'estoyent ses Rossignols: quand on crioit à ma belle eau fresche, il disoit que c'estoit vne Fresaye: & appelloit ce qu'on met és portes, là où l'on vend du vin, que nous nômons vn Bouchon, la belle Estoille. Et que ce n'estoit pas sans raison qu'on met des fueilles de lierre, pour monstrier qu'il y a du vin à vendre: à cause que le vaisseau faiët de lierre, n'endurera point le vin & l'eau meslez ensemble: ce diët Cato. Il disoit d'auantage, que si nous croyõs à Palladius, la vigne portera raisins en abondance, & du vin qui sera bõ, & de garde, si le vigneron est couronné de lierre, alors

d iij



P R E M I E R E

qu'il taille les vignes. Tous ceux de la Seree de force de rire se trouuerent si alterez, qu'ils furent cōtraints de demãder du vin, contre leur coustume. Le maistre de la maison leur va dire qu'il leur en bailleroit de fort bon. Et pour le louer, disoit qu'il n'auoit qu'un an, & qu'il ne falloit point que le vin de ce païs, pour estre bon & sain, eust plus d'un an: à cause, disoit il, qu'après un an, l'humidité naturelle se passe, le vindemeurât toutesfois plus chault. Pour leur faire encores plus d'enuie de boire de son vin, nostre hôte adioustoit que la pipe où estoit ce bõ vin, estoit à demy beuë, & les asseuroit que le vin du milieu du tonneau estoit le meilleur: & le prouuoit, de ce que le vin participant de l'air, & de la terrestreté, estoit si bien gourné par la chaleur, qu'elle faisoit assembler la bonté du vin au beau milieu, ce qui est en haut se gastant, à cause de la proximité de l'air, qui le retire hors de sa qualité naturelle, & ce qui est en bas se corrompant aussi à cause de la proximité de la lie, qui faiët que le plus souuent le vin bas sent le vent. Nostre Drolle ayant ouy parler du vin qui sent le vent, & comme pour se donner garde du vent, il ne falloit iamaïs percer les tonneaux, fust pour boire ou pour gouter le vin, au leuer du Soleil, ou de la



Lune, nous va conter ce qu'il luy arriua vne fois. Estant, disoit il, vn iour en vn Cabaret, où le vin estoit si bon, & y auoit si grand presse à en auoir, que ie fus contrainct d'aller au deuât de la chambriere qui le tiroit, & par l'ouye de la caue ie voy ceste seruante accroupie qui tiroit de la pipe, mais i'ouy aussi qu'elle en tiroit de deux vaisseaux: faisant vn si gros pet ( soit dit plus naturellement que honnestement ) que ie ne me peux tenir de luy dire, Petite, ie ne veux point de cestuy là, car il est au bas, & si sent le vent. Nendea, me respond ceste chambriere alors, si le boirez vous & puis qu'il est tiré. Sus cela, ie me prins si fort à rire, disoit nostre Drolle, que ie fus contrainct de m'oster de là, & aller à mes compagnons, pour m'ayder à rire, & à recongnoistre la chambriere. Ce pendât que la plus part de la Seree rioyēt de ce conte qui sent sa tauerne, on apporta du vin & de l'hypocras. Il en y eut beaucoup qui ne voulurēt boire, & disoient que boire quād on se va coucher engendroīt des syncopes, qui sont fort dangereuses à ceux qui ayment le vin. Nostre Drolle ne laissa pour cela à boire & de l'vn & de l'autre: disant que ceux qui ont le poulmon rousty, doiuent bien boire, de peur que la chair ne tienne au pot. Ayant



P R E M I E R E

vuidé son verre, qui estoit plein de vin, il demande de l'hypocras : combien qu'on l'eust aduertty que l'hypocras beu au soir, caufoit & la squinancie & l'enrouëure. Puis à propos de son hypocras, qu'il auoit trouué bon, nous va faire ce conte.

C'est qu'aux premiers troubles, la maison de ville de Paris donna à disner aux Collonels & principaux Capitaines des Souyffes. Aufquels à l'entree de table on seruoit de l'hypocras blanc, comme c'est la coustume aux grans banquets : qu'il trouuerent si bon que puis apres quand on leur eut baillé du meilleur vin de Paris, & en eurent tasté, demanderent vin papier, vin papier, & ces messieurs les Lifreloues ne voulurent boire autre vin que du vin de papier, tant qu'on en peut trouuer de blanc & claret. On commençoit à rire, quand quelqu'un va demander si les Anciens auoyent de l'hypocras, veu que les Liures n'en parlent point : mais seulement font mention de *Vina resinata & picata*, qu'ils auoyent en grand pris. Il luy fut respondu, que le *vinum picatum* des Anciens n'estoit point aussi vn vin sophistiqué & mixtionné cōme est l'hypocras, mais qu'ils l'appelloyent ainſy, à cause de la resine qu'on mettoit dans le vin, ou bien que les vaisseaux



où estoit ce bon vin estoient gouldronnez de poix : & qu'encores aujourdhuy il y a du vin en Italie, qui s'appelle *Vinum picans*, à pice, & à *vino picato* des Anciens. Et que le pin anciennement estoit consacré à Bacchus, produisant la poix-refine, dōt l'on enduisoit les vaisseaux pour mettre le vin, la poix augmentant la force & bonté du vin, luy donnant vne bonne odeur, le gardant d'esuenter, & le retenant en sa bonté : de maniere qu'il en y a qui en mettent dans le vin mesme : aussi bien qu'en Allemagne on soulfhre les vins pour les mesmes causes. Nostre fesse - tondue nous va asseurer que l'Italien a prins son *Vinum picans* du François : qui appelle le vin piquant, celui qui pique & mord sur la langue : veu qu'on ne puisse plus les tonneaux où l'on met le vin. Et que les Romains appelloient le bon vin, *Vinum picatum*, par ce qu'ils gouldronnoient le vin qu'on vouloit garder, & d'autant que leur vin vieux qui estoit poissé de poix - refine, valoit mieux que le nouveau, comme dit vne de leur loix, & le nouveau qu'on ne vouloit point reseruer ne l'estoit point, qui n'estoit pas si bon que le vieux, ils appelloient leurs bons vins *Vina picata*. Et pour vous monstrier, adiouta il, que les vins vieux des Romains estoient



P R E M I E R E

les meilleurs, & que pour les marquer & recongnoistre, ils marquoyent leurs vaisseaux d'escriteaux par lesquels on pouuoit iuger de l'aage du vin, & sous quels Consuls il auoit esté amassé, & que les Romains ne beuoyent pas leur vin si tost que les Grecs, ils faisoient leurs festiages vinaux, que les Latins appelloient *Vinalia*, vn an apres les vendanges, le xiiij. des Calendes de Septébre, là où les Grecs faisoient les leurs, qu'ils nommoient *Pithagia*, ou ouuerture de tonneaux, l'onzième de Novembre, qu'ils appelloient *Anthisterion*, comme nous faisons maintenāt à la Sainct Martin, & nous disons *facere Martinalia*. De cela nous apprenons, adioustoit il, que les Romains ne beuoyent pas leur vin qu'il n'eust vn an, veu qu'auant ce temps, ils n'en tastoyent point: dont pour les garder ne faut s'esmerueiller s'ils appliquoyent de la poix à leurs vaisseaux: & les Grecs beuoyent le leur tantost apres vendanges, veu qu'il en tastoyent deux mois apres les auoir amassez, pour sçauoir lequel estoit mieux en sa boîte. Et quand ils commençoient à boire leurs vins nouueaux, ils crioyēt à haute voix: *Vetus nouum vinum bibo, veteri nouo morbo medeor*: les Grecs estans plus grāns biberons que les Romains, ne laissant gueres



leurs vins en repos. Que cela soit vray, quand on veut parler de bien boire, ou faire garroux & alut, on dit *Græcari* & *pergræcari*. Et auoyent les Grecs, afin de boire d'auantage, vne coustume contraire à celle des Latins, & à la nostre Françoisse, & à celles des autres nations: car eux au commencement de leurs banquets ne remplissoyent gueres leurs coupes, & d'entree beuoyent à petis traiçts, & à petit gué, & si auoyent de petis verres: mais à la fin de leurs beueries, ils beuoyent à outrance, & à longs traiçts, tant que les verres en pouuoÿent tenir, & si estoient seruis avec plus grandes coupes. Ce que reprouuoit Anacharsis, blasmant la coustume des Grecs, comme estans hors de raison, de boire au commencement à petis traiçts: & en petis verres, & quand on est plein de vin, de boire d'auantage, & en plus grans vaisseaux & mesures.

Et la raison de ces heroïques beueurs estoit, à ce que i'en puis iuger, à cause que la nature remplie d'entree de force vin, reffuse par apres en estre encores rechargée: au cōtraire, si vous l'accoustumez au commencement du festin à boire peu, & puis vous luy en baillez d'auantage, elle endurera bien plus aysement tant de vin que luy en voudrez bailler: faisans com-



P R E M I È R E

me les orateurs & ioueurs de Tragedie, qui peu à peu haulsent leurs voix, afin de la continuer. On repliqua que la plus part n'a point regardé à cela, mesmes ceux qui beuoyent en vne maniere de vaisseau qu'on presentoit aux banquets, qui n'a point de pied, & ne se peut tenir, tellement qu'il faut tout boire, ou tenir ce vase tousiours en la main: nō plus que ceux qui beuoyent comme les bœufs, ce que faisoient les Armeniens, ce dit Xenophon, les Celtes selon Athenec, & les Indes, si nous croyons Philostrate: lesquels quand ils vouloient boire l'un à l'autre par amitié, ils se courboient, & beuoyent en vne grande coupe bien large, qui s'appelle à ceste cause des Latins *patera*, sans la bouger de dessus la table. Puis qu'ils beuoyent, repliqua quelqu'un, comme les bestes, ne failloit il point pour mieux les faire boire les sibler, comme on faict les cheuaux? Je vous le demande, adiousta il, parce que ie n'ay peu iamais comprendre pourquoy on sible pour inciter les bestes à boire, & si cela y sert ie n'en sçay la raison: car à nous il ne nous faict point boire d'auantage. Laisant là ces beueurs à la Grecque, qui ne mesloyent iamais l'eau & le vin ensemble, on comença à parler de ceux qui en mettent, & s'il



estoit meilleur & plus sain à ceux qui marient la caue & le puits, de mettre plus d'eau en leur vin au cōmēcemēt du repas, ou au cōtraire. Il y auoit en ceste Seree vn Medecin d'eau douce, lequel voyāt qu'on s'en remettoit à luy, va cōclure qu'il falloir pour la santé de la personne prendre le vin tout pur à l'entree du repas, pour ayder à la digestiō: au milieu, y mettre vn peu d'eau, afin que le vin & la viande se puissent mieux mesler ensemble, la chaleur du vin, & la subtilité de l'eau, aydant beaucoup à penetrer: mais que sur la fin du banquet il estoit fort bō, mettre la moitié d'eau en son vin: pour empescher que la fumee du vin ne monte en la teste, & soit repoussée par l'eau: mesmes aucuns, disoit il, se trouuent fort bien, apres auoir beu beaucoup de vin, de boire vne bōne fois d'eau: ainsi qu'on veoit qu'une grand' flamme de feu est aysement rabbatuee en y iettant de l'eau dessus, toutefois que la plus part face au contraire: car leur premier vin sera bien attrépé, & tout le reste sans eau: & sous vmbre d'auoir à la deserte mǎgé vn quartier de poire ou pomme, s'aydēt du prouerbe ancien des bons peintres, *Post crudum purum*. Puis adiousta que ce vin pur prins sur la fin du repas empeschoit la digestion des viandes: d'autāt qu'il fait couler



# PREMIERE

en bas la viande auant qu'elle soit cuite & biē digeree:& si on a mǎgé à l'issue du fruit tout crud,& qu'on vienne boire apres du vin pur, il fera penetrer les fruits cruds sās estre cuits ne digerez, & les conduira par toutes les veines de nostre corps, où autrement ils n'eussent sceu paruenir. Autres tenoyent contre nostre Medecin,& par viues raisons disoyēt que c'estoit bien le plus sain de ne boire point de vin au commencement du repas, ou si l'on en boit que ce soit avec force eau. Pourautant que l'estomach famelique, ayant attiré des autres membres, estant à ieun, force superfluitez, elles seroyent attirees des membres avec le vin: nature se delectant fort de vin, à cause qu'il nourrit beaucoup, & qu'il est facilement cōuert en sang: conuenant le vin en deux qualitez avec le sang, l'un & l'autre estant chault & humide. Vne fesse-tondue voyant que l'un disoit qu'au commencement du repas il falloit mettre force eau, l'autre que c'estoit à la fin, va dire, que leurs discords l'accordoyent à ne mettre d'eau en son vin, ny au commencement de table, ny au milieu, ny à la fin. Et qu'il aymeroit mieux boire du vin tout pur, puis boire de l'eau, que de les mesler, ce que luy accorda vn iour son Medecin: mais qu'ayat beu  
le



le vin, le Medecin le pressant de boire l'eau, il luy auoit dit qu'il n'auoit plus de soif. Puis sans louer le vin, parce qu'on n'en dit point de mal, va dire par vne figure de Rhetorique tout plein de bien du mois de Septembre: & ce par l'opinion des Hebreux, des Indiens, & des Perses, qui disent que la creation du monde fut au temps que le Soleil se trouua au signe de la Liure, qui est en Septembre. Les Hebreux le confirment, disoit il, de ce qu'il falloit donner à tous animaux (que Dieu crea en aage parfaict) les fruiets meurs pour les nourrir & substenter. Plus, durant l'Empire de Constantin, adiousta il, il fut dit au Concile de Nice que les iours se conteroient par l'Indiction, qui se commençoit en Septébre: & nous ne trouuôs point que les Empereurs Romains sortissent hors la ville, pour se resioüir sinon és iours vindemiaux, qui se celebroyent en Septembre durant les vendanges. Aussi tous les Orientaux à bonne raison, ont commencé leurs annees en Automne, pour la reuerce du mois de Septembre, comme ont faict les Egyptiens, qui l'ont tenu pour le premier mois de l'an, cōtre Mercator, qui met la creation du monde le Soleil estant au signe du Lion, qui est en Iuillet, &

e



P R E M I E R E

contre les Arabes aussi, qui y commencent leurs années, comme les Romains l'ont commencée, au signe d'Aries, qui est en Mars, & au commencement du Printemps, & aussi tous les Occidentaux.

Laisant là Septembre, vn de la Seree nous va faire vn conte ou deux de sa puree, en commençant ainsi. J'ay vn mien voisin, qui estant vn iour alteré ne se contenta pas de boire vn coup, qui remédie à la soif: mais en beut vn second, qui fait pour la volupté: puis vn tiers, qui ne sert que de s'ëyurer: & passant le quart, qui rend les gens furieux, beut sans nombre, & beaucoup plus que de coustume. Le bon fut qu'en demandant si souuent à boire, il va dire à ses seruiteurs, ie me tue de boire: vn d'iceux luy va dire, & mon maistre, ie vous prie que ie meure avec vous: à l'autre fois il leur disoit: ce n'est pas moy qui boy, c'est le chault. Il arriua que bien tost apres mō alteré de voisin visita sa caue, & trouua que ses seruiteurs auoyent beu deux bussards de vin, & du meilleur. Dont estant faché, & remōté qu'il fut demanda qu'estoit deuenu son vin, & leur disoit fort & ferme qu'ils l'auoyēt beu. Les seruiteurs se defendoyēt, disans qu'autres qu'eux alloyēt biē en la caue: ce que leur maistre nioit à tou-



te reste. A la fin vn de ses seruiteurs va demander à son maistre : & monsieur seroit ce point le chault qui auroit beu vostre vin? Le maistre se souuenant de ce qu'il auoit dit à ses seruiteurs quand ils ne pouuoient fournir à luy bailler à boire , que ce n'estoit pas luy qui beuuoit, mais que c'estoit le chault : ne luy dit autre chose, en se prenāt à rire, sinon qu'il empescheroit bien que ce monsieur le Chault ne boiroit plus son vin sans luy. Voila , adiousta il, ce qui arriua à mon voisin : & voicy ce qui arriua à nous deux : pour vous monstrier que ce monsieur le Chault est vn mauuais vilain, & apres qu'il a biē beu, il faut payer son escot. C'est qu'estans en vn cabaret avec mō voisin, & autres, où nous beuions comme terre à four, faisant vne grande chaleur, nostre hostesse disoit tousiours en apportant le vin , ce n'est pas vous qui beuez, ie vous assure que le chault en boit la moitié. Quand ce vint à payer, on s'esmerueilla du vin que l'hostesse nous cōtoit, & qu'il n'estoit pas possible que nous eussions beu tant de vin, chacun sachant sa mesure, l'vn disant mō corps ne tiēt que pot, l'autre le mien n'ē tient que deux, & quelques vns disoyent que le leur à tout rōpre n'ē tenoit que quatre. Parquoy m'adressāt à nostre hostesse,

e ij



## PREMIERE

ie luy dy, mamie, faiétes payer à monsieur le  
 Chault la moitié du vin qui a esté beu<sup>r</sup>: n'a-  
 uez vous pas dit, qu'il en beuuoit la moitié?  
 Auant qu'on eust acheué de rire, vn autre va  
 commencer vn conte, non pas à propos de  
 monsieur le Chault, qui boit tant, mais à pro-  
 pos des seruiteurs qui boient encores plus,  
 & font accroire à leurs maistres ce en quoy ils  
 n'ont point pensé. Vous sçauiez, disoit il, que  
 le principal d'un banquet, c'est le bon vin, au-  
 trement le conuy demeure imparfait & fade:  
 dont il arriua qu'un Prieur festoyant ses amis  
 le iour de la feste de sa parroisse, perça de sept  
 ou huit sortes de vins: en fin il en trouua vn  
 entre les autres qui estoit fort bon, & en pen-  
 chant l'oreille d'un costé, va dire, cestuy - cy  
*præualet*. Les valets & chambrières, qui n'en-  
 tendent rien de Latin, le trouuerent si bon,  
 que quand monsieur le Prieur en voulut boi-  
 re, il ne s'en trouua pas une goutte dans le  
 vaisseau. Le Prieur fasché au possible, comme  
 vous eussiez bien esté, demanda à ses gens qu'  
 estoit deuenue ce bon vin. La chambrière luy  
 respond qu'ils l'auoyent tresbien beu: parce,  
 disoit elle, que quand vous en beustes dernie-  
 remét, & tastates de tous vos vins, vous dites,  
 cestuy-cy est pre les valets. Ce Prieur se pre-



nāt par le nez, ne dist autre chose, sinō que son Latin ne luy auoit iamais tant profité qu'il luy auoit faict de perte & incōmodité. Quelqu'un va repliquer, combien qu'on die, il ne faut iamais parler Latin deuant les Clercs, à vostre conte il est bien encores pire de le parler deuant ceux qui ne l'entendent point, & sur tout deuant les femmes, comme vous le pourrez entendre par ce petit conte. I'estois, va il dire, à souper chez vn mien voisin, qui a vne femme qui veut du meilleur, & son mary ne veut du pire: lequel ayant trouué vne tierciere de bon vin entre les autres, va dire, *ne fismuletur*. Sa femme pensant bien entendre le Latin, en se leuant va dire à son mary, ie sçay bien que vous dites: ne dites vous pas que les femmes n'en boiront point? & mercy-Dieu se feront les hommes qui n'en boiront point: parquoy mettant le nez au vaisseau, montra bien qu'elle entendoit mieux l'Hebreu, & la langue Hebraique que la Latine. Car tantost apres ce bon vin la rendit si ioyeuse, qu'elle ne faisoit que rire. Sa ioye & son ris venant de ce bon vin & subtil, lequel rencontrant vne bonne complexion en ceste femme, sa chaleur naturelle estant augmentee par le vin, & agitant le sang enclos dans les vaisseaux, la rendit si



P R E M I E R E

esueillée & plaisante, que nous iugeasmes que le vin deuoit estre bõ. Que si ceste femme eust rencontré du vin au bas, ou mauuais, ou quelque gros vin, ou que le vin eust trouué vn sang vitieux, il l'eust plustost incitée à fureur, à rioter, & à pleurer qu'à rire. D'autant que le vin change les mœurs selon l'object qu'il rencontre: rendant les plus habiles tardifs, & retardant & appesantissant les plus mobiles: tout ainsi cõme le feu fond la'glace, & endurecist le Sel, la nature du vin changeant la complexiõ du corps. Qui acheua ceste femme à se mettre dedans, fut qu'elle beuuoit à tous, & tous beuoyent à elle: n'estant pas chose nouuelle de boire l'vn à l'autre: car de tout temps la confirmation d'amitié a esté s'inuitans se presenter le verre, comme le mot de *Philotesia* le porte, aumoins ce dit on. Mais ie croy, adiousta il, qu'on n'estoit pas contrainct de boire d'autât: parce que Sophocles dict que c'est vne aussi grande tyrannie de faire boire vn homme qui n'a point de soif, que de l'empescher de boire quand il a grand soif. Ie ne sçay, adiousta il, qui se pourroit garder de boire l'vn à l'autre, quand renouuellans l'ancienne mode de boire, on boiroit à vous autant de fois qu'il y a de lettres au nom de vos amis, ou amyes: en



disant, comme les anciens, à ceux à qui nous beuons, Bien à vous, bien à nous, bien à moy, bien à toy, & bien à nostre amye. Mais repliqua quelqu'un, on ne veoit gueres que les beueurs d'eau boyuent l'un à l'autre, non plus que celuy qui boit du vin ne s'adresse gueres à vn autre qui ne boit que de l'eau: tellement qu'on s'en fasche: comme vous verrez par ce conte. Il y auoit ces iours passez, commença il à dire, vne femme, qui ne boyuant point de vin, va boire à vn homme de Iustice: ce Magistrat, pource qu'elle ne beuuoit que de l'eau, luy va dire, mon mulet vous plegera, & vous fera raison. Ceste Boilesue vn peu aigrie ne se sceut tenir qu'elle ne luy dist, monsieur, beste pour beste, vous pouuez bien boire à moy & me pleger aussi bien que vostre asne. Il y auoit en nostre Serce vn beueur d'eau, qui vouloit prendre occasion par le conte de ceste femme, laquelle ne beuuoit que de l'eau, de parler de son breuage, comme on auoit parlé du vin: mais il fut arresté, toutes les chambres assemblees, qu'il ne conuenoit pas que ceste premiere Serce, si ioyeusement & heureusement commencee, s'acheuaist par son contraire, & par vne chose si mal plaisante & fade: cōbié que cest *abstemius* alleguaist que l'eau estoit

c iij



P R E M I E R E S E R E E.

en plus grand' vſage par tout le monde que le vin, & que *contrariorum eadem erat ratio*. Ce mot de Latin fut cauſe, qu'on arreſta qu'à la premiere Seree il auroit la premiere audience. Tous ceux de la compagnie eſtoient deſia leuez, & prenoient congé, & remercioient noſtre hoſte, qui les prie de prendre de l'hypocras. La plus part en print: parce que celuy qui nous auoit baillé à ſouper diſoit comme Panurge: Prenez de ceſt hypocras, n'ayez peur de l'eſquinance, non: il n'y a dedans ne ſquinanthi, ne zinzembre, ne graine de Paradis: il n'y a que la belle cinamometrice, & le beau ſucre fin, avecques le bon vin des Lourdines. L'hypocras & les roſties allongerent vn peu ceſte Seree, que ſi elle eſt vn peu plus longue que les autres que lirez par apres, prenez vous en à ſon ſubiect, qui eſt ſi bon qu'on ne le peut laiſſer.



*De l'Eau.*

ENCORES qu'il eust esté dict en la premiere Seree, Ne desplaise aux Dames, le vin va tousiours deuant, & que pour le moins les femmes deussent aller apres, on n'a sceu pourtant empescher qu'entre deux si bonnes & bien aymeées choses, il ne s'en soit entremeslee vne, qui est l'eau, qui n'approche en rien ni au plaisir, ni à la bonté de l'un ne de l'autre : pour demonstrier qu'en ce monde, la joye, le plaisir, le contentement sont tousiours entremeslez, n'estât gueres la ioye sans ennuy, le plaisir sans fascherie, & le cōtētement sans son contraire. Que si les femmes veulent aller apres le vin, & tenir le rang & le lieu qu'elles meritent : que ceste Seree qui ne parle que de l'eau, ne soit pour rien contee pour tant qu'elle vaut. Que si elles trouuent mauuais d'estre si pres du vin, dont les Romains les ont priuees, qu'elles laissent ceste Seree en sa place, permettant à nostre Boit-l'eau, à qui on a baillé la seconde audience de discourir de son breuuaige, car aussi biē il n'y fera que de belle eau cle-



## D E V X I E S M E

re. Souuenant donc à nostre Boit-l'eau, qu'à la precedente Seree il auoit esté arresté, par la plus grand part d'icelle, qu'on pourroit parler de l'eau comme cōtraire au vin selon aucuns, & selon les autres, comme sa plus familiere & amye, qui le modere & corrige: d'entree, pour faire trouuer bōne son eau, il va dire que l'eau estoit en plus grand vīage par tout le monde que le vin: & que les plus qui boient du vin, sont les habitans d'Europe, encore vne grand part n'en boit pas, si nous voulons croire à monsieur Bodin. Ceux d'Asie & d'Afrique, adioustoit il n'en boient gueres, mesme en la plus grande partie de Turquie le vin est defendu. Les Iuifs auoyent l'eau plus commune que le vin, à cause de la chaleur de leur païs, & ores qu'il ne se trouue là gueres de bōne eau, quand il s'en pouuoit trouuer, ils l'aymoient mieux que du vin. Que si vous me dictes qu'ils n'en boient point, à cause qu'ils habitent les païs chaults, leur estant fort contraire, pour la trop grand chaleur de leur climat: les Septentrionaux n'en boient gueres plus, par ce que ils n'en cueillent point, qui faict la cherté du vin si grande que peu ont le moyen d'en boire. Si est ce, disoit nostre Beueur d'eau, que tous ces peuples sont aussi sains, aussi forts



que nous, & si vivent plus. Et m'assure que si vous regardez tout le monde, & comme il vit, & qu'il boit, que de mille il n'y en a pas dix qui boient du vin. A ceste raison, adioustoit il, puis que l'eau est sans comparaison plus commune à l'usage de l'homme que le vin, & que ceux qui ne boient que de l'eau vivent plus, & sont plus sains, que ceux qui aiment tant le vin, comme se trouuent les Macrobes, qui vivent communement cent & six vingts ans, vous ne devez trouuer mauuais si ie vous apprens en ceste Serree laquelle eau est la meilleure, quand elle est bonne, & quand il la faut boire. Escoutez moy donc, ie vous en prie, parlât d'une chose à qui Thales faict bien cest honneur que de luy attribuer le commencement de toute chose: & Pindare dit n'y auoir rien de meilleur, commençant ses vers par la louïage de l'eau: les Latins l'ayāt appellee *aqua*, *quasi à qua omnia nascuntur*, le Perle ne voulant s'assubiettir que l'eau & la terre. Philostrate dit que les Indiens cōtractoyent leur amitié, faisoient la paix, & leurs accords en beuuant de l'eau de Tantale: c'est à dire que celuy qui fauseroit sa foy seroit puni de la peine de Tātale. Athenée dit que les rois de Perse ont tāt aymé l'eau, qu'ils la faisoient apporter des païs estrāges



## DEUXIESME

cōme on faict le vin:& que Philadelphe Roy  
 d'Egypte, pour les nopces de sa fille fit appor-  
 ter de l'eau du Nil avec grands despens. Ce-  
 lius Rhodiginus dit que les prestres Egyptiēs,  
 voulans enseigner toutes choses subsister par  
 l'humidité, ils portoyent en leurs temples vn  
 vaisseau tout plein d'eau, & prosternez en ter-  
 re remercioyent leurs dieux d'vn si grand biē.  
 Pline dit que la vigne ne produiroit rien sans  
 le benefice de l'eau, & que le vin vient de l'eau,  
 & que la nature nous a baillé l'eau comme le  
 breuuage le meilleur & plus sain de tous, ce  
 que toutesfois Celse n'approuue pas. Athenee  
 dict qu'Eubulus afferme que ceux qui ne boi-  
 uēt que de l'eau, sont plus ingenieux que ceux  
 qui boient du vin, combien qu'Amphis le  
 Comique le nie. Que si ceux de nostre Europe  
 où il se boit plus de vin qu'en tout le reste du  
 monde, ne trouuent bonne l'eau, ce n'est sinon  
 qu'ils la boient estans saouls de vin, l'Esté aux  
 grâdes chaleurs & secheresses, & c'est lors que  
 elle n'est pas bonne: les eaux estans douces  
 quand le temps est humide, pluuieux, & froid,  
 comme il est en Hyuer, estans ameres & fades  
 quand il est chault & sec. Que s'ils vouloyent  
 s'accoustumer à en boire autant l'hyuer que  
 durant l'esté, ils la trouueroyēt deux fois meil-



leure qu'ils ne font, & laisseroyent le vin pour boire de l'eau, comme ie fais. Que la chaleur & secheresse face que les eaux ne soyent pas bonnes: celuy qui a voyagé en l'Amerique, autrement la terre du Bresil, dict qu'aupres de la ligne Equinoctiale, & sous icelle, l'eau qui y tombe, non seulement put & sent mal, mais avec cela est si contagieuse, que si elle tombe sur la chair, il s'y esleuera des pustules & grosses vessies, & mesme tachera & gastera les habillemens. Et aussi que les François retournans de la Floride, estans contrains de boire de l'eau de ceste Mer, en eurent la gorge bruslee, & les boyaux escorchez, avec estranges tourmens. Et ne croy point, disoit il, ce qui est escrit aux trois mondes, qu'aux Indes Asiatiques, la riviere de Gāga a son eau si bonne qu'on la nomme sainte: tellement que les Seigneurs de ce pais empeschent que les habitans en puisent, & n'y aillent se laver, qu'ils n'ayent payé quelque tribut. Pour mieux vous confirmer en ce que j'ay dit, que l'eau est meilleure l'hyuer que l'esté, vous n'avez qu'à l'experimenter, & où l'experiance a lieu ne faut autre raison. Mais si on me demande qui cause ceste differēce, c'est que durant l'hyuer il sort de la terre, qui abonde en humeur, des vapeurs pures & separees de



## D E V X I E S M E

toute siccité, qui mōtant en haut rendent l'eau sans aucun gouſt & ſaueur, la ſiccité de la terre eſtant requiſe à tout gouſt & ſaueur. Mais en eſté il ſe faiçt bien autrement, car lors la terre n'eſtant abbrevuee, il s'eſleue des vapeurs en haut, meſlez avec la ſiccité de la terre, qui rendent l'eau amere & fade, à cauſe de ceſte vapeur, qui monte à la ſuperficie de la terre dont vient l'eau, l'eau prenant ſon gouſt doux ou amer de ceſte vapeur. Ce qui nous en aſſeure d'auantage, c'eſt que nous voyons les eaux eſtre rendues plus douces & meilleures à boire, quand le vent de Bize regne, que quand c'eſt le vent de Midy, qui luy eſt oppoſite: à cauſe que le vent Septentrional viēt des lieux humides & froids, & le vent Austral paſſant par des regions ſeches & chaudes, apporte avec luy force terreſtrité, dont vient l'amertume. Ce que nous auons experimēté l'annee 1578. qui fuſt fort ſeche, dont aduint que l'eau eſtoit lors mauuaſe: ce qui reſtoit en aucuns puits & fontaines eſtant amer & de mauuais gouſt, comme pluſieurs à leur grand regret l'eſſayerēt, à cauſe de la cherté & faute de vin, & trouuerent l'eau ceſte annee là ſi mauuaſe, que depuis ils n'ont voulu croire qu'elle ſoit aujourd'huy meilleure: ne conſiderant point



que la mauuaistié de l'eau de ceste annee venoit de la secheresse qui auoit, comme i'ay dit cy dessus, faict monter beaucoup d'humeur salé & sec en hault, dont l'eau auoit prins son goust. Et encores que les eaux ne vallussent gueres, on ne laissa point à celebrer les Fontaines sans deuotion: les beueurs d'eau cōme moy, couronnans les fontaines & les puits de belles guirlandes & bouquets de lierre, cōme faisoient les Anciens, qui appelloient le téps auquel cela se faisoit, *Fontanalia*, feste nonobstant dediee à l'hōneur du bon pere Bacchus. Au contraire l'annee apres 1579. les eaux furēt rendues bonnes & douces, à cause que l'annee fut pluueuse, qui empescha de mōter en hault beaucoup de vapeurs, qui estoient montees l'annee parauant, à cause de la secheresse: mais par ce que le vin n'estoit pas cher ceste annee là, comme la precedente, on ne s'afferma gueres aux puits & fontaines: que s'ils eussent autant beu d'eau ceste annee là qu'elle estoit bōne, comme ils auoyent faict la precedente, qu'elle ne valloit rien, ils ne craindroient pas tant le signe de Taurus. Que si aucuns n'ont pas trouué l'eau bonne en ceste annee pluueuse de l'an 1579. foyez assurez que cela est procedé du tremblement de terre,



## D E V X I E S M E

qui se fit ceste année là mesme, lequel a accoustumé de gaster les eaux. Mais parce que ie voy, adiousta encores nostre beueur d'eau, qu'il sera fascheux à vous faire trouuer l'eau bonne, quand vous en voudrez boire, tirez vostre eau sur le Midy : car la chaleur rend l'eau plus temperee, & plus legere, & partant meilleure, & pour vous y accoustumer, beuez la l'hyuer, & non pas l'esté, car la chaleur empire l'eau, comme nous sçauons par experiëce l'eau de la Mer estre plus amere l'esté que l'hyuer. Que si ce que i'ay dit de la bonté des eaux ne sert pour les sains, il pourra seruir pour les malades, à qui on conseille de boire de l'eau, cōme pour les etiques : ceste fièvre bruslante, cōme le porte le mot Grec, (au moins on me l'a dit) se guerissant en beuant de l'eau, ce brulemēt ayant besoin de refrigeration. Afin que on trouue l'eau encores meilleure, prenez de l'eau de pluye qui tōbe en l'esté, pourueu que elle soit gardee en vne bōne cisterne : car estāt cuite & subtiliee en l'air, sera la meilleure à boire & à nourrir, ce que cognoistrez estant plus tost chaude qu'une autre eau, & plustost refroidie, qui denote sa subtilité & legereté. Et s'il se trouue des personnes qui ayment à boire de l'eau bien froide, il faut suyure l'inuention de Neron,



Nerō, qui faisoit chauffer l'eau, & puis la mettoit rafraeschir: vous asseurant qu'elle se trouue plus froide, que sortant de la fontaine ou du puits, si vous la laissez toute la nuit à l'air. Je ne sçay, repliqua quelqu'un, quel plaisir prenoient les Anciens à boire de l'eau chaulde, veu que Plinē dict que l'eau chaude est contre nature: encores que ie sçache qu'à leurs banquets il y auoit tousiours de l'eau chaude & de la froide: mais ie croy que c'estoit pour mettre l'eau chaulde dans le vin pour l'eschauffer en hyuer, & l'eau froide l'esté pour rafraeschir le vin. Que si vous voulez garder long temps de l'eau de pluye, & en faire prouision, la faut recueillir au moys de May, se gardant long tēps sans corruption. Que si ceste eau se corrompt par sept fois, & autant de fois remise & purifiée, elle ne se gastera plus, ce dict Hermolaus Barbarus, toute la terrestrité estant chassée. Personne n'ayant interrōpu ce Beueur d'eau, à cause qu'on s'estudie plus au bon vin qu'on ne faict à la bonne eau, on luy va dire, Si l'eau de pluye est la meilleure, pourquoy beuons nous de l'eau des puits, qui nous est la plus commune? vous asseurant que l'eau des puits ne procede point de source: que si elle venoit de quelque source, les puits s'empli-

f



## D E V X I E S M E

royent soudain, les eaux des puits n'estans que esgoufts continuels des pluies, qui se rendent petit à petit en bas au trauers des terres: & aymerois mieux mourir de soif, que de boire de l'eau des puits qui sont dans les villes, combien qu'elle serue d'eau pannee: encores que ceste eau soit souuent tiree, car on dict que l'eau souuent agitee n'a pas loisir de se corrompre, mais si elle l'est desia, l'eau des puits procedans des esgoufts d'eaux, qui passent à trauers les terres & cloaques, ie ne la scaurois aymer, encores qu'aucuns asseurent, que l'eau des puits & des cisternes deuient meilleure, si on y iette de petis poissons, pour y paistre & estre nourris, afin que par leur mouuement l'eau acquiere plus grande legereté, & ensuyue aucunement le naturel de l'eau courante. Et pour monstrier que l'eau des puits n'est pas si bonne que l'eau des pluies, nous voyons par experience que les poix & les febues ne peuvent cuire en l'eau de puits, & ouy bien en eau de cisterne. Bien, repliqua nostre Beuueur d'eau, laissons là nostre eau pannee pour les febricitans, & pour ceux qui sont bien eschaufez, & beuons de l'eau des fontaines: car du consentement de tous les auteurs, on attribue la douceur aux eaux des fontaines, encore que



les Physiciens ne requierent aucune odeur ou faueur & goust en vne bonne eau. Celuy à qui on ne pouuoit faire trouuer l'eau bõne, luy respõd: D'autant que l'eau au boire est agreable au voyageur, qui a soif, il est aduenu que les Poëtes ont mis au nombre d'un grand plaisir, d'appaiser la soif en vn ruisseau courant d'eau douce. Combiẽ que Celse, adioust il, die que la plus legere eau est celle de pluye, puis celle de fontaine, le tiers lieu tient l'eau de riuere, le quart celle des puits, le quint l'eau de glace & de nege, la plus meschäte c'est l'eau des estägs & paluds. Et de toutes ces eaux là, les Phyliciens & Naturels disent que la meilleure est celle qui est exposee au soleil, & à tous vens, estät, selon eux, mieux purgee de toutes grosses vapeurs, & par ce moyen rendue plus subtile, & mieux digeree: & encores meilleure est l'eau qui court sur le grauiier de sable ou de terre, pourueu qu'elle ne soit puante, que celle qui court sur le roc, ou sur les pierres: le sable & la terre la nettoiyät mieux, que la pierre & le roc: moyennant, adioustent ils, que ceste eau ait son cours cõtre le Leuät: car elle est plus saine que celle qui court contre le Couchant: pour ce que l'eau couräte contre le soleil, se subtilie, & s'eschauffe, & si pert sa froideur naturelle.

f ij



## D E V X I E S M E

Je suis bien aise, repliqua quelqu'un, de sçavoir qui sont les meilleures eaux: car Gratarollus dict que quand l'eau est mauuaise qu'on veut boire, qu'il y faut mettre beaucoup de vin, que si elle est bonné, il n'en faut pas tant mesler. Et disoit que s'il luy falloit boire de l'eau avec du vin, qu'il aymeroit mieux que l'eau ne fust pas si bonne. Vn Chantre qui estoit en nostre Serree, va dire qu'il estoit aussi bien aise de sçavoir qui estoient les meilleures eaux, car il disoit sçavoir par liure, & par experience, qu'il n'y auoit rié qui gatast plus la voix, que la mauuaise eau & corrompue, qui est cause que les châtres hayssent l'eau sur toutes choses. Que les ignorans doncques apprennent, disoit nostre Chantre, qui nous faict mieux aymer le vin que l'eau. Vne Fesse-tondue de la Serree, ayant leu Héry-Estienne, soustenoit le dire d'un Parasite, qui disoit que la meilleure eau de toutes les eaux, estoit celle qu'on bailloit pour lauer les mains auât le repas, apres laquelle on commence à iouer des dents & de la barbe. Nostre Drolle qui ne crachoit point le vin, luy contredisant, nous asseuroit que la meilleure eau de toutes estoit celle qu'on mettoit & qu'on mesloit parmi le vin, & laquelle soustenoit plus des trois parts de bon vin, ceste eau estât ame-



lioree par le vin, & augmentant vne chose si bonne. Et quand l'on dict, disoit il, Bacchus auoir esté nourri par les Nymphes, on veut inferer par cela, qu'il a besoin de plusieurs parts d'eau pour le dompter, & que l'eau meslee avec le vin l'augmente & ameliore. Estant vne si bonne chose que mesler l'eau avec le vin, que celuy qui premierement le mixtionna, eut vne statue, où y auoit escrit, *Dionysio recto*, à cause que le vin pur faict qu'on se baïsse. Et ne dict on pas adioust il encor, que l'eau marine mixtionnee dans vn tonneau de vin, qu'elle le red meillieur, & s'appelle *Vinum Tethalassomenon*? Si bien que ceux qui ont dict que Denis s'enfuit en la Mer, entendent la maniere ancienne de faire les vins: lesquels estoient meilleurs meslez avec de l'eau, & pour le moins selon Columelle, le vin arrousé d'un peu d'eau de mer, se garde mieux. Vn bon suppost de Bacchus, nommé Franc à tripe, & contre la Fesse-tondue, & contre le Drolle se formalizant, nous va dire, que l'eau la moins mauuaise estoit celle qu'on baille à lauer les mains: mais, à son aduis, la plus meschante eau estoit celle qu'on mesle parmi le vin, & qu'il hayssoit le plus, gastant ce que Dieu a faict si bon & si sauoureux, & qu'il voudroit que toutes les eaux fussent



## D E V X I E S M E

semblables à l'eau d'une fontaine qui est en l'isle de Tenedos, laquelle est si consciencieuse que son eau ne se veut mesler parmi le vin, en quelque sorte qu'on la mette: tellement qu'ayant beu du vin, & puis voulant boire de l'eau, vous n'en sçauriez aualler vne goutte: que si vous auez premierement beu de l'eau, & que vueillez boire du vin, elle se iettera plustost hors qu'elle permette que le vin entre là où elle sera. Et pour môstrer que l'eau en toute sorte ne valoit rien, il nous disoit que quand on veut bailler la gehéne à vn malfaiçteur, le plus grand tourment qu'on luy puisse faire, c'est de luy faire aualler de l'eau avec vne seruiette, & qu'il vaudroit mieux luy bailler du vin: car on dict, *In vino veritas*. L'eau estant telle, disoit il, que nous trouuons qu'un Censeur chassa Marius du Senat pour auoir beu de l'eau. Vn de la Serree, qui ne parloit guere des choses communes, apres auoir ouy parler de la bôté des eaux, nous va reciter vne chose estrange de Galien, qui dict: Tout ainsi que quand l'estomach est fort, il luy faut bailler des alimens correspondans: & s'il est delicat, les alimēs doiuent estre semblables: qu'aussi on doit auoir pareil esgard à l'eau: car nous voyons par experience, que si vn homme est accoustumé à boire de grosses



eaux, iamais n'appaise sa soif avec de bonnes eaux & delicates, & ne les sent en l'estomach, ains l'alterent d'avantage, par ce que la grande chaleur de l'estomach les brusle & resoult incontinent à l'entree, d'autant qu'elles n'ont point de resistance. Et ie croy que c'est la cause pourquoy le Florentin, lors que son eau delicate ne le peut desalterer, melle avec l'eau vn peu de vin-aigre, ostant toute la chaleur de l'estomach par sa froideur naturelle. Je pense, va repliquer quelque pierreux, qu'ils meslent aussi le vin-aigre avec l'eau, pour corriger le vice de l'eau. Et de ma part, disoit il, ie suis en ceste heresie, qu'il n'y a chose qui m'ait causé la pierre, que d'auoir beu de l'eau par le conseil d'un Medecin d'eau douce. Parquoy l'eau, adioustoit il, qui passe à trauers les rochers, qu'on tient pour la meilleure, amenant & contenant vn genre de sel, qui a causé la congelation desdits rochers, ne pourra il aussi bien congeler des pierres au corps de l'homme, comme il faiet en la terre? Quelqu'un luy va respondre, que l'eau douce n'a rien de sel, & que suyuant l'opinion de maistre Bernard Palissy, la source des fontaines, non plus que des puits, ne vient point de la Mer, contre la commune qui tient, que toutes les eaux viennent

f iij



## D E V X I E S M E

de la mer, & qu'elles y retournent: car si cela auoit lieu, disoit il, il faudroit necessairement que les eaux fussent salees, comme celles de la mer: qui prénent plustost leur saleure de la terre, y estant portee par les eaux des riuieres, que de dire que l'eau de la mer se dessale par les venes de la terre. Et si faudroit que la mer fust aussi haute que les montagnes, car par vne regle generale & certaine, les eaux ne montent iamais plus hault que les sources dont elles procedent. Puis si cela estoit vray, les puits qui tarissent en Iuillet, Aoust, & Septembre, ne tariroient point, veu que la mer n'est en rien moindre en ce temps là qu'en hyuer. D'auantage vous trouuerez pres la mer des puits doux & salez: qui monstre bien que les puits salez sont abreueez de la mer, & les puits doux des esgouts des pluies, se trouuans dans des Isles de mer des puits d'eau douce. Vient les eaux, va dire quelqu'un, ou de la mer, ou des esgouts des pluies, si est ce qu'elles sont dangereuses à boire, principalement en temps de peste, & qu'il les faut choisir, ce qu'on ne dict point du vin. I'ay leu dans Paré, adiousté il, & non ailleurs, car ie le trouue assez sçauant pour moy, que si la peste prouient du vice de l'air, que lors ne faut vser d'eau de pluye:



pource que l'air dont elle prouient est infecté, partant alors, dict Paré, sera meilleur de boire de l'eau des puits forts profonds : au contraire, si le vice vient de la terre, on vsera de l'eau de cisterne, & de fontaine, attendant à en boire iusques à ce que le Soleil l'ait purifiée par ses rayons. Et pource que ie ne sçay d'où vient l'eau qu'on me presente, de peur de la peste, & du mauuais air, i'ay accoustumé de m'en passer le mieux que ie puis, depuis que i'ay leu qu'Alexandre le grand fut empoisonné d'une eau qui sort des pierres de Nonacrie (c'est en Arcadie, ie n'en sçay autre chose) laquelle eau s'amasse comme la rosee, & est si froide qu'on ne la peut retenir que dans l'ongle d'un cheual. Nostre beuueur d'eau pour louer son breuuage, nous va dire qu'il se trouue de l'eau qui rend les vieux ieunes, au contraire du vin qui rend les ieunes vieux : si on veult adiouster foy à ce qu'on dit de la fontaine de Iouuance, & à ce qu'en a escript Petrus Martyr Augerius, Milannois, en ses Decades du nouueau monde : qui dit que pres vn fort ou ville, qu'on nomme *Hispaniola*, s'est trouué vne fontaine, au dessus d'une montaigne, qui raieunift les vieilles gens, sans toutefois leur changer le poil gris, ne oster les rides. Ce qui



## D E V X I E S M E

est confirmé en l'hystoire des trois mondes: où il est fait mentiõ qu'un nommé Iean Ponce, qui descourrit la Floride, estant pres des isles de Bimini, les gens du país luy dirent qu'il y auoit vne fontaine en l'isle bonique, qui faisoit raieunir les gens. Il fut repliqué à nostre beueur d'eau, que ceux de la Floride se moquoyent des Chrestiens, qui furent plus de six mois à chercher ceste fontaine, & si n'e deuinrent que plus vieux pour cela. Et qu'on croiroit plustost, ce qu'ont dit les Anciens, nommément Solin, qui dit qu'en Arabie, pres la mer rouge, il y a vne fontaine, que si les brebis en boient, elles muent de couleur, & leur laine, qui estoit blanche, deuiendra d'une autre couleur: & ce qui leur faisoit croire, estoit que Badius rend la raison de ce changement, & raporte leur meslinge, à la chaleur & à l'air extérieur, & aux mineraux à trauers desquels les eaux de ceste fontaine passent. Et aussi que les animaux, pour le regard de l'eau, qui leur semble telle, peuuent par la force de l'imagination alterer & changer quelque chose de leur naturel: comme il se trouue en la saincte Esriture des brebis de Iacob & Laban. Et bien, va dire nostre beueur d'eau, trouuez moy du vin qui ait la vertu de ceste fontaine



de Iouuance & d'Arabie : trouuez moy que l'eau soit defendue comme le vin : car encores que les sacrifices ne se fissent sans vin , & qu'on appellast *vinum spurcum* , le vin meslé avec de l'eau , n'estant permis d'en vser aux sacrifices : si est - ce que les prebstres Egyptiens , & les Roys d'Egypte , n'en beuuoyent point. Plato le defend à ceux qui suiuent la guerre , aux serfs , & seruiteurs , aux Magistras , tant que dure leur charge , & à tous ceux qui gouernent les Republiques. Les Romains deffendoyent le vin à leurs femmes : la femme de Messenius estant occise pour auoir crocheté vn cellier. Aussi est defendu le vin à ceux qui doyuent parler en public , le vin faisant begayer la langue : à ceste cause on sacrifioit à Mercure avec du laiët , non pas avec du vin , pour monstrier la douceur de l'Eloquence. Au sacrifice des nopces de Ceres , on n'vsoit point de vin comme on pourra apprendre par la vieille de Plaute. A ceste cause dans les statues des Dieux , vous trouuerez la statue de Ceres tousiours accompagnée de Nymphes tenans en chasque main diuers vases qu'ils versoyent : voulans par là dire que les vierges se doyuent abstenir de vin : aussi Orphee



## DEUXIEME

dit, qu'il ne faut toucher à la vigne, quand la Lune est au signe de Virgo : car la vierge n'ayme point la vigne, mais luy est ennemie. Il est escript dans Homere que Hector refusa de boire le vin que sa mere Hecuba luy presentoit. Les Carthaginiens ne beuvoient point de vin à la guerre. Apollo estant consulté des Megariens, lesquels des Grecs estoient les plus à priser, & les plus vaillans, respond que c'estoyēt ceux qui beuoyent de l'eau de l'Aréthuse sacree. L'empereur Pescennius disoit à ses soldats, vous demandez du vin, & vous avez le Nil? Aucuns ont voulu dire que la sobrieté des Turcs est aujourdhuy cause dequoy ils surmontent ceux qui boyent du vin. Et conseillerois, disoit nostre beuveur d'eau en continuant, attendu les grâds maux qui procedent du vin, que ceux qui ont des petis enfans leur baillassent à manger des œufs de Hibou ou Chat-huant, bien fricassez: car on tiēt de Philostrate, que si vous baillez aux petis enfans, auant qu'auoir beu du vin, des œufs de Hibou, que iamais ils ne voudront boire de vin, & le hairont mortellement : l'œuf de cest animal temperāt la chaleur naturelle. Ce qui s'apprend par les lettres Heroglyphiques des Egyptiens : lesquels peignent vn Hibou



ou Chat-huant, qui succe les œufs, quand ils veulent signifier quelqu'un qui ne s'enyure point, ou qui ne boit point de vin. Ou bien pour faire hayr le vin faut faire boire avec vin blanc des fleurs de seigle: ou bien prendre des anguilles toutes viues, & les mettre tréper en vin iusques à ce qu'elles meurēt, puis faire boire de ce vin aux yurōgnes: ou bien en ferez autant d'une grenouille verte, la faisant mourir dans le vin. Si le vin, repliqua quelqu'un, est cause de grans maux, c'est parce qu'il enyure. Il faudroit donc defendre aux Indiens leur vin de Maiz, avec eau & miel, dont ils s'enyurent: car Philostrate ne baille les œufs de Hibou que contre le vin: & non contre ce breuage Indien: combien que ceux qui les ont veu boire disent qu'ils ont des preseruatifs aussi bien que nous, non pas pour hayr leur breuage, mais pour ne s'enyurer point. Croiriez vous bien Athenee, adioustail, qui tient qu'il y a des eaux qui enyurent? Sur la fin de ceste Serce, nostre beuveur d'eau sentant un vent de Galerne, le Soleil estant en Taurus, va dire à un sien voisin, que demain matin il ne faudroit d'aller mettre aux fontaines & aux puits de beaux bouchons de lierre, & qu'il en seroit le fermier. Ce voisin, qui eust mieux



## D E V X I E S M E

aymé que la mer fust gelee que les vignes, va dire, que s'il se trouuoit au lieu où ce beuueur d'eau couronneroit les fontaines & les puits, qu'il le ietteroit dedans: & que le lierre n'est pas dedié à Bacchus seulement pource qu'il est tousiours vert, par sa chaleur temperee de humidité & de viscosité, comme Bacchus est tousiours ieune, ou parce que les fueilles de lierre maschees representent vne espeece d'y-urongnerie, rendant les esprits subiects à fureur: mais le lierre est aussi dedié à Bacchus parce qu'il symbolise avec la vigne, en ce qu'il est durant les mois d'Octobre & Nouembre, que son fruiet est en sa perfectiō, vn vray prognostique de la prochaine vinee. Car toute telle apparence que vous trouuerez au lierre, soit au bois, és fueilles, & aux grappes, soyez seur de la rencontrer en la vigne és vendanges suy-uantes. Ce qui nous seruira, ce disoit le voisin au beuueur d'eau, pour nous empescher de nous affermer à voz belles tauernes d'eau, faisant prouision de vin durant la bonne vinee, encontre la mauuaise, selon que se portera le lierre, vray prognostic de la vigne. Et qu'il espoit le lendemain du matin ouyr encores chanter les petis rossignols, & se mettre sous l'ombre des bouchōs, nonobstant le signe de Tau-



rus, avec sa grande amye de Galerne. Vn de la Seree leur va dire qu'ils disputoyent en vain, & qu'il auoit moyen de faire que l'eau seroit aussi bonne que le vin, & qu'on l'aymeroit autant, & qu'il n'y auroit nulle difference entre l'un & l'autre. Et pour le prouuer pria vn Drolle de luy bailler du vin, & le versant en son verre, il disoit au Drolle vous prenez de la peine tout plein, tout plein. Puis luy demanda de l'eau, & quand il la verfoit en son verre, il disoit à ce metteur d'eau, vous prenez de la peine trop, trop. Le vin & l'eau meslez ensemble, il les presente à la compagnie: & quelques vns en ayans beu, il leur demande si l'eau n'estoit pas aussi bonne que le vin, & quelle difference ils trouuoient entre l'eau & le vin. Nous ne voulions que sortir de l'eau, & nous sauuer, & pensions en estre eschappez, quand nostre beuveur d'eau recommença à nous dire que l'eau auoit des effects merueilleux & estranges, & que le vin n'auoit rien d'esmerueillable, sinon qu'il enyure. Aristote, disoit il, escrit qu'au terroir Afsiride il y a vne riuere fort froide, de laquelle si les brebis boiuēt, & qu'incontinent apres elles entrent en chaleur, elles ferōt leurs aigneaux noirs: & qu'il en y a deux en Autandrie, l'une desquelles fait blanchir le



### TROISIÈME

bestail par ses eaux, & l'autre le faict noircir. On dit aussi, adioustoit il, que la riuere Scamandre faict deuenir les oüailles iaunes. Strabon dit que la riuere nommee Cantide, a ceste force que de rendre blancs & iaunes les cheueux des hommes qui s'y feront lauez. Icy prendra fin ceste Seree, sans autre plus curieuse conclusion. Et si quelqu'un me dit, que l'issue en est froide, ie luy respondray qu'elle en conuient mieux au subiect que nous auons icy traicté.

### TROISIÈME SEREE.

#### *Des Femmes & des Filles.*

**D** V I s qu'il n'y a rien qui resiouysse plus, apres le vin, que les femmes, estans donnees à l'homme pour sa necessité & compagnie, elles doyent, pour le moins, aller apres estant la femme l'obiet le plus beau & aymable de tous ceux qui se regardent en cest vniuers, & de tous les dons que Dieu a faicts à l'humaine creature, il n'y en a point vn plus grand que le don de la femme: d'autant que par la force & vertu



vertu d'icelle, l'esprit s'eleue à contemplation, & la contemplation amene par degrez le desir des choses diuines. A raison dequoy, la femme est enuoyee entre nous comme pour essay & pour arres de nostre demeure & habitation celeste. Il se veoit que par son moyen l'homme s'oublie soy-mesme, & que iettant l'œil sur le visage d'une femme, les membres comme d'un espouuementement luy fremissent, ils deuiennent chauts comme feu, & froids comme marbre, en vn mesme temps, & non autrement que celuy qui a veu à l'impourueu quelque chose diuine, se trouue agité & trauaillé d'une fureur celeste, puis en fin reprenant ses esprits, & retournant à soy-mesmes, la reuere avec sa pensee, s'encline avec l'entendement, & recognoissant ce qui est deu à vne diuinité, s'offre sur l'autel du cœur d'une Dame pour victime & sacrifice. Qui occasiona ceste Serree de parler des femmes, (outre ce qu'elles doyuent, pour le moins, aller apres le vin, si elles ne veulent aller apres l'eau) ce fut vne Dame qui durant le souper fut fort priece de nous tous, & mesmes de son mary, qui estoit plus ieune qu'elle, de faire bonne chere. Elle s'en excusoit, disant auoir sur le cœur vne tristesse, sans sçauoir dont elle procedoit. Son



## T R O I S I E S M E

mary luy va dire, qu'elle n'auoit nulle occasiõ de se fascher, veu qu'il ne luy faisoit rien, & que pour auoir de l'argent frais, & vne autre femme, il faudroit bien qu'elle eust plus grande maladie que de l'ennuy, les femmes ne mourans iamais de melancholie, comme font les hõmes. Et pourquoy nõ? repliqua sa femme. Parce, luy respond son mary, que les hommes ayans beaucoup de chaleur, la chaleur estant reuoquee par la tristesse aux parties internes & au dedans, elle opprime & suffoque par trop grãde chaleur les parties les plus nobles: ce qui ne se faict pas es femmes, ayans moins de chaleur, & plus d'humidité. Vous voulez donc inferer, repliqua ceste femme, qu'il n'y a nul danger de contrister & ennuyer vne femme, veu qu'elle n'en meurt point? Biẽ, adiousta elle, si ie n'auois que ceste facherie, baste: mais avec cela, ie me trouue par fois mal d'un reume & fluxion qui me tombe sur vne espaule. Son mary, qui estoit accort & l'est, luy va dire: Mamie, vieillesse est vne hostellerie de langueurs, & où il pleut par tous endroiçts: cela n'est rien, il ne s'en faut point fascher, car communemẽt en vieille maison y a tousiours quelque goutiere. Ceste femme se sentant piquee, luy va dire, ouy bien quand on ne mon-



te pas souuent dessus. Son mary ne se peut tenir de rire, non plus que tous ceux de la Seree. Parquoy aucunes femmes commencerent à la tanfer d'auoir parler si auant: luy disant qu'il y auoit là des personnes qui en feroient bien leur profit : & de faict on accusa fort ce mary de ceste goutiere : quand il leur va dire qu'il y remediroit bien, en faisant couvrir sa femme d'ardoise, & qu'il ne faudroit monter de dix ans dessus. Le dialogue du mary & de la femme acheué, on sort de table. Les femmes prennent place à part, lesquelles prient les hommes de parler modestement d'elles, puis qu'ils auoyent deliberé de parler des femmes, & qu'on leur fist asçauoir, afin de defendre leur bon droict. De premiere abordee on va entrer sur la bonté & mauuaistié des femmes. Or auions nous en nos Serees vn qui soustenoit tousiours les femmes, disant qu'il ne leur demandoit rien, & qu'elles l'auoyent bien payé: à ceste cause les deffendant, disoit les femmes estre bonnes & vertueuses, aimans le droict plus que les hōmes, amenant en ieu Sophocles, qui en ses Tragedies, & sur le Theatre, les introduisoit bōnes & sages. Au cōtraire de luy nous en auions vn autre fort satyric contre les femmes, & en parloit en mauuaise



## T ROISIEME

part: disant que cōtre Sophocles il auoit Philoxene, lequel en ses Tragedies representoit tousiours les femmes malignes & mauuaises. Que si Sophocles, disoit il, les produisoit sur l'eschaffaut bonnes, sages, douces, & aymables, il les vouloit représenter au peuple comme elles deuoyent estre, & Philoxene les representant mauuaises, folles, legeres, & opiniastres, il les faisoit apparoirre aux spectateurs en leur naturel, & comme elles estoient. Celuy qui defendoit les femmes, va demander à leur aduersaire, quelle raison il y auoit de dire que les femmes n'estoyent pas gueres sages: cela estant autant comme qui diroit, les femmes ne sont pas sages aupres des hōmes, les comparans l'un à l'autre: veu que l'homme & la femme sont composez de mesme chair, de mesme os, de mesmes venes, de mesme sang, de mesmes humeurs, habitans en vn mesme pais, en vn mesme air, vfans de mesme langage, & nourris de mesmes viandes, ayans vn mesme esprit de Dieu. Aussi les Lacedemoniens admettoient les femmes en leurs conseils publics. Le diuin Platon ne priue pas les femmes des administrations publiques: quand il dit qu'il s'est souuent trouué des femmes plus excellentes que tous les hommes de



leur païs : & que ce feroit grande follic, puis  
que l'homme & la femme sont creez avec  
mesme esprit, se couper, par maniere de dire,  
la moitié de leurs forces. Et comme escrit vn  
excellent personnage de nostre temps:

*Pensons nous que ce Dieu qui nous a tous formez  
Ait bien si cherement les hommes estimez,  
Que les faire tous seuls de la vertu capables,  
Pour en forclorre ainsi les femmes miserables?*

*Et en vn autre lieu,  
Dea, si ce Dieu qui le monde forma,  
Non moins que vous les femmes estima,  
Et leur donna par sa volonté sage,  
Non moins qu'à vous, de la raison l'usage.  
Dites un peu, hommes ambitieux,  
Pourquoy foulant l'autorité des Cieux  
Usurpez vous tous seuls la seigneurie,  
Qui seulement vous est deue en partie?*

Et pour vous monstrier, disoit ce Tribun des  
femmes, qu'elles ont aussi bon esprit que les  
hommes, nous trouuons en Herodote, que les  
Amazones s'estans alliees avec des hommes  
estrangers, elles eurent plustost appris le langa-  
ge de leurs maris, que leurs maris le leur: & par-  
lerent le langage de leurs nouueaux maris.  
Que si vous blaîmez les femmes, vous mespri-  
sez vos predecesseurs Gaulois, qui deputerent



### TROISIEME

certain nombre de femmes, pour estre Iuges des differents qui sourdoyent entr'eux. Encores duroit la façon quand les Gaulois choisirent Annibal pour leur chef contre les Romains, ce dit Plutarque : mesmes elles iugeoyēt des gēs de guerre, si vn soldat François auoit faiēt tort à quelque Cartaginien. Que si on les blasme, comme dit la Diane, d'estre inconstantes & folles en leur amour, ce n'est pas par deffaut d'entendement qui soit aux femmes: y en ayant eu au monde infinies, qui eussent bien peu enseigner les hommes à viure, & encores aussi bien à aymer, si l'amour eust esté chose qui se peust enseigner. Mais avec tout cela, ie ne croy pas, adiousta ce defendeur des femmes, qu'il y ait en ce monde plus basse & infortunee condition que celles des femmes. Car si elles parlent à vous, incontinent vous estimez qu'elles meurent d'amour: si elles ne vous disent rien, vous croyez qu'elles sont fantastiques, alterees, & qu'elles ayment ailleurs. Si le recueil qu'elles vous font ne viēt à vostre propos & intention, vous le tenez pour hypocrisie. Elles n'ont aucune priuauté qui ne vous semble desmesuree. Si elles se taisent, vous les dictes bestes: si elles parlent, qu'elles sōt ennuyeuses & insupportables. Si elles



vous ayment autant cōme il leur est possible, vous croirez qu'elles sont meschantes. Si elles vous mettēt en oubly & s'esloignēt des occasiōs d'estre diffamees, vous direz qu'elles sont inconstantes, & peu fermes en vn propos. De façon qu'il n'est en la puissance de la femme de se faire paroistre à l'endroiēt des hommes bonne ou mauuaise, sinō entant qu'elle se propose de ne sortir iamais de ce que requiert leur inclination. Que si vous cōsiderez la vertu des Amazones aussi biē que leur esprit, vous trouuerez que Hercules acquist plus grand honneur d'auoir vaincu Antiope & Menalippe, que Antee ou Hypoante: & le conseil de la sage Medee, ayda assez plus au desloyal Iason pour mettre fin à l'ētreprinse de la toison d'or, & recouurer sō Royaume paternel, que sa propre vaillāce, & des Argonautes ses cōpagnōs. Au triōphe de Aurelianus à Rome, il y auoit des femmes qui auoyent esté prinſes en la bataille avec des soldats Gethes. Pourquoy dōc appellerez vous, disoit il, les femmes vn debile sexe, lesquelles ont biē vaincu les plus inuincibles, cōme Hercules, qui se mit à filler, These<sup>9</sup>, Iason, & tant d'autres? Pourquoy les accuserez vous d'estre prōptes à se courroucer, & entrer en cholere? veu q̄ la femme ayāt la chair molle

g iij



## T R O I S I E S M E

& fluide, elle est bien aisee d'estre esprise & enflammee par tout le corps : mais aussi elle est bien tost esteinte, principalement si elle est reprimee par l'eau, qui sont les pleurs. Et aussi que le sang menstrual qu'elles assemblent tous les mois, les vapeurs remplissans le cœur & le cerueau, & allumans tous leurs esprits, leur deuroit seruir de quelque excuse, si elles se fassent facilement. Si elles ne peuuent auoir vn esprit profond & rassis, la froideur & humidité de leur sexe doit estre consideree. L'ennemy des femmes prenant la parole va dire: les Venitiens & Orientaux ont bien fait de mettre en leurs Ordonnances, que deux femmes en tesmoignage ne valent qu'un homme, & quatre femmes deux: mesmes par le droit Canon, les femmes ne sont receuables à tesmoigner, pour l'imbecilité & fragilité de leur sexe. Aussi les anciens Grecs, ce dit Harpocraton, bailloyent aux femmes des tuteurs & curateurs, aussi bien que les Romains, ce dit Cicero pro Murena: comme n'estans pas sages en leurs propres affaires. Et qui faict, à mō aduis adioust il, que les hommes sont plus sages que les femmes, c'est la grande difference qui est entre la teste de l'hōme & de la femme. Car d'autant que les hommes ont plus de



cerueau, ils ont plus de prudence que les femmes. Ce que les Poëtes ont figuré quand ils ont dict Pallas Deesse de sagesse, estre nec du cerueau de Iuppiter, & qu'elle n'auoit point de mere: pour monstrier que la sagesse ne venoit iamais des femmes, n'ayans point de conseil ne de prudence. Ou bien c'est, que les futures de la teste sont plus apparentes aux hommes qu'aux femmes: par ce qu'ils sont plus chauds, & c'est le propre de la chaleur d'ouurer les pores: là où au contraire, les femmes estans plus froides, ont les futures de la teste plus estroites & resserrees, & les fumositez ne se pouuant euaporer, sont cause de leur folie, opiniaistreté, & de leur maladie commune du mal de teste. Et ne fault s'esmerueiller si le plus souuent les hommes ne se peuuent accorder avec leurs femmes, par ce que leurs testes ne se ressemblent point, mesmes que les testes des femmes estans seches se cognoissent de celles des hommes. Celuy qui soustenoit les femmes, va dire, tant plus vne femme approche de la nature virile, & est homme, & plus elle est audacieuse, mauuaise, enragée, & ayant mauuaise teste. Par cela ie conclus que les hommes sont plus meschans & mauuais que les femmes, nonobstant la diuersité de leurs testes & futures: & que rāt



## T R O I S I E S M E

plus les femmes reculent de la force & audace des hommes, plus elles sont bōnes & douces: qui est la cause qu'Aristote diēt qu'il y a plus d'offense à tuer vne femme qu'un homme. Il n'y a pas long temps, adiousta il encores, qu'une femme, que cognoissez tous estre vne Diablesse, apres s'estre vātee d'estre aussi bien aliennee que femme de sa ville, & auoir alleguē Plutarque en ses Apostumes, nous va dire qu'elle auoit en la teste vne grande virago: & elle disoit vray, car elle ressemble, & en complexiōs, & à la semblāce exterieure à un homme, aussi participe elle plus que les autres femmes en toutes les mauuaistiez & actions des hommes. Et afin que croyez que tant plus vne femme ou fille approche de la virilité des hommes, tāt plus elle est vicieuse: il s'est trouuē de ce temps vne fille qui est deuenue garçon, estant fille la meilleure, la plus sage, la plus douce du mōde: estant garçō, malicieux, vicieux & desbauché. La plus part de la Serree se moquoyent de ceste metamorphose, ne voulans croire qu'un tel changement de sexe en autre se peust faire, encores qu'on alleguast Pline, Valere le Grand, & Hippocrate, qui ont escript cela estre venu en leur temps: par ce, disoyent ils, que S. Augustin auoit diēt, qu'il yaloit mieux douter



de ce que nous ne sçauons pas, que d'asseurer obstinement vne chose que l'on ne peut pas verifier, & dōt l'on n'est pas assuré. Celuy qui parloit pour les femmes, voyāt qu'on ne vouloit adiouster foy à l'antiquité, le va prouuer par exemples de ce temps, & puis par raisons naturelles. Du temps de Ferdinand, commença il à dire, premier du nom, Roy de Naples, deux filles, Françoisse & Charlote, furēt muez en homme en l'aage de quinze ans, & lors chāgeans de nom & d'habillemēs, on les tint pour masles, & furent nōmees François & Charles. Amat Portugaiz a escrit, adiousta il, qu'une ieune fille de noble parenté, qui se nōmoit Marie Pacheco, ayant atteint l'aage que les filles ont leur cataminy, au lieu de pousser ses flueurs dehors, sortit ce qui auoit esté iusques là caché en son corps, & estant faict masle, il fut rebaptizé, & nomme Manuel: demeurant toutes fois sans barbe. Paré aussi assure cela estre arriué de nostre temps: cotant le pays & village où il est aduenu, le nom de la fille, ses parens, l'Euesque qui baptiza ce garçon, qui auoit esté fille, ses parrains & marraine qui luy imposèrent le nom. Les raisons par lesquelles cela se peut faire sont, de ce que la Nature tend tousiours à vne perfection, &



## T R O I S I E S M E

que par vn grand effort ce que la femme a par le dedans aussi bien que l'homme, peut sortir dehors & paroistre comme il faiet à l'homme: car ainsi que tiennent les Anatomistes, la matrice de la femme n'est que la bource & verge renuersee de l'homme. Outre que la vertu & faculté qui engendren'est point otieuse: dont il aduiet qu'une partie charnue de la fille s'augmente de peu à peu, si bien que par vn grand effort, ce qui estoit caché par le dedans, peult sortir dehors: ou biẽ par l'impetuosité de leurs fleurs, quand elles commencent à leur sortir: ou bien quand on les marie: & le plus souuēt il arriue aux femmes qui iamais n'ont eu leurs fleurs, ou qui les ont perdues: lesquelles degenerent en nature virile, & s'õt appellees hōmasses, & des Latins *Viragines*: parce qu'elles sont robustes, audacieuses & superbes, deuenās barbues & velues par tout le corps, à cause du sang qu'elles perdoyent chacun moys, qui est retenu: & plus fortes, à cause qu'elles approchent du sexe viril. Et ce change de fille deuenir garçō, se faiet du genre feminin en masculin, & non au contraire: la Nature adioustant tousiours & iamais ne diminuāt, chassant tousiours hors, & ne retenānt point, enclināt tousiours vers ce qui est plus digne, & iamais vers



le plus indigne: ce qui toutesfois est contre Aufonne, qui dit qu'à Beneuent vn ieune garçon deuint fille. Aucuns dela Serree adioustās quelque foy à ce changement, dirent qu'ils ne l'oubliroyent point, mais le prendroyēt avec les deux mains, comme choses qui aduiennent ainsi comme le Iubilé. Les autres confessoient bien que tant plus vne femme ou fille est hommasse, tāt plus elle approche de la nature & virilité des hommes, & de leur naturel & complexion, delaisant ce qui luy est propre & peculier, & degenerant en nature virile: tellement que nous voyons la femme hommasse, si elle n'est du tout sterile, ne conceuoir que vne fois, delaisant son propre & naturel. Vn de la Serree qui eut biē voulu que sa femme luy eust faict des enfans, va dire que sa femme n'estoit point hommasse, & luy estoit homme, & pourtant vouloit bien sçauoir les causes de sa sterilité, veu que les Hebreux estimoyēt la sterilité vn argument de l'ire de Dieu, la sterilité estant cōtraire à la benediction faicte à Abraham. Quelqu'un luy va dire, que la sterilité pouuoit aussi bien prouenir du mary que de la femme: car si le mary est trop froid, la froideur rendra sa semence de nul effect en la generation, autant si elle est aqueuse: ou bien si les se-



### TROISIEME

mences de l'un & de l'autre sont de diuerses temperatures, l'une empeschant ou nuisant à l'autre, aussi bien que quand l'un & l'autre sont trop chauls, la grãde chaleur dessechant l'humour, comme la trop grande frigidité amortist & suffoque la semence: car cōme dict Hippocrate, si le chault par moyen & esgalité ne respond au froid, & le sec à l'humide, rien ne s'engendre. Ce que doiuent bien noter les hommes, qui se scādalisent si vne femme mariee, ayant esté dix ou douze ans sterile vient à engrosser. La sterilité procede aussi si le mary est trop gras, la plus part de sa nourriture se consumant en la grosseur de son corps, ne laissant point de superfluité à faire la semēce: que si c'est la femme, l'humidité rend la matrice si glissante que la semence n'y peut tenir ny s'arrester. Je conseilerois à l'un & à l'autre, disoit il, d'vser de sel modérément, le sel excitant les hommes, & les rendans feconds, estant fort propre à generation, prouoquant à luxure par sa chaleur & acrimonie: aussi ce mot Latin *salacitas*, qui signifie lasciuité, en est venu. C'est la raison pourquoy les anciens d'Egypte, gens fort religieux, s'abstenoient totalement de l'usage du sel, comme par trop excitatif de volupté & concupiscence. Que si Homere l'a appe-



lé diuin ou sacré, c'est à mon aduis, pour raison qu'il empesche la pourriture & corruptiō. Que le sel soit fecond, nous voyons que les nauires produisent force rats & souris, crauans, & autres animaux à cause de la saleure de la mer. La plus grande cause de sterilité, va dire vn autre, vient des diuerses temperatures du mary & de la femme : à ceste cause Plato vouloit qu'il y eust des brasseurs de mariage, qui sçeussent par art cognoistre les qualitez des personnes qui se marient, pour dōner à chacun la femme qui luy seroit cōuenable, & à chacune femme aussi vn mary déterminé : & par ce moyen seroit tousiours bonne la principale fin du mariage. Mais Hippocrate tient cest art estre necessaire aux hommes intemperez, mais que les tempe- rez n'ont besoin de faire eslection de femmes, ne chercher celles qui leur correspondent en proportion & temperature, & qu'ils auront incontinent lignee quelque femme qu'ils pré- nent. De ces intemperatures, adiousta il, est ve nu le sacrifice que faisoient les Lupercaux au Dieu Pan: lesquels durant leurs sacrifices cou- roient tous nuds par les rues avec des fouets faicts de poil de cheure, dont ils frappoyent les mains & le ventre des femmes qui ne pouuoient concevoir, & par ce moyen se



## T R O I S I E S M E

trouuoient grosses : & si frappoyent aussi les enceintes, pour les faire facilement accoucher. Il fut lors demandé si le trop grand plaisir des hommes pouuoit estre cause de sterilité, aussi bien que le grand plaisir des femmes: vn de la Seree asseurant que sa femme n'engrossoit sinon alors qu'elle auoit plus d'ennuy & de fâcherie. Mais il ne me souuient plus qu'il en fut dict, estant le propos interrôpu par ceste question, qui prenoit plus grand plaisir des hommes ou des femmes. Les vns respondirent que esgallement, le prouuant par vne responce de femme qui est bien commune: car quand elle eust demandé si les hommes y prenoient autant de plaisir que les femmes, & qu'on luy eut dict qu'ouy: ie m'esbahis donc, dict elle, qu'ils n'y retournét plus souuent. Vn qui tenoit l'opinion des Arabes, maintenoit que c'estoyét les femmes. Celuy qui tenoit le contraire, va mettre en auant le iugement de Tiresias, qui auoit gousté l'vn & l'autre, ayant esté homme & femme, lequel fut rendu aueugle par vn soufflet que luy bailla Iunon, pour auoir iugé en la faueur de Iuppiter. Pour accorder ces diuerses opiniôs, il se leua vn d'entre les autres, qui parla ainsi: Je pense que la femme prend moins de plaisir que l'homme, mais que le plaisir de la  
femme



femme dure plus que celuy de l'homme : car l'homme estant plus chault que la femme, a ses mouuemens plus soudains , parquoy il finist plustost & ardēment ses desirs & plaisirs : mais la femme comme elle est plus froide, tarde, & lente en ses actions, aussi elle va froidement en accomplissant sa volupté, & par cela le plaisir luy est de plus grāde duree. Ainsi les hommes ayment & habitent avec les femmes de plus grande affection , mais les femmes ayment & habitent avec les hōmes plus perseuerāment & opiniastrement, tellemēt qu'il leur faut plus de temps pour accomplir leur plaisir. Telsmoin le Seigneur de la Montagne , qui dict qu'une femme durant les troubles fut forcee par les gens d'armes: laquelle estant eschappee de leurs mains, loüoit Dieu de l'auoir faiēt, & s'en estre assouuie sans pecher. Vne femme de la Serce, ne pouuant laisser passer cela, va dire qu'elle ne croyoit point que ceste femme eust esté telle: parce que son mary luy auoit autresfois dict, qu'un Docteur en droit auoit escrit , qu'une femme de Cataloigne s'alla plaindre à la Royne d'Arragon , de ce que son mary luy faisoit trop souuent . Celuy a qui elle parloit va dire, aussi Boyer dict qu'il ne se faut pas tant esmerueiller du mary, comme de la plaincte qu'il fit

h



## T R O I S I E S M E

la femme : car les femmes se plaignent souuēt de peu, mais non pas de trop. Et ie me doubte adioustâ il, parlant à ceste femme, que vostre mary s'est bien gardé de vous dire, ce qui fut dict & ordonné par la Royne d'Arragon, sur la plaincte que faisoit la femme de ce que son mary luy faisoit trop. Le mary de ceste femme qui estoit là present, fut prié de tous de leur dire à combien fut refrené l'excez de ce mary de Cataloigne. Mais il n'en voulut rien dire, à cause de sa femme qui estoit là presente, laquelle possible se fut aydee de la sentēce de la royne d'Arragō, limitāt l'excez du mary. Et va dire aux hommes qu'ils ne feroient rien pour eux de prendre droict par cest arrest, & qu'il valoit mieux l'aller voir dans le liure, que de le communiquer à leurs femmes. Si ne laissa il pourtant de leur dire à l'oreille, (à cause que tous n'auoyent pas ce liure) que la royne d'Arragon deffendit à ce mary sur peine de la vie, de ne le faire à sa femme toute la nuit plus de six fois. Celuy qui blasmoit les femmes va produire trois ou quatre petis registres, pour mōstrer qu'il ne se trouue point de femmes qui se plaignent du trop. Le premier estoit de la responce d'une siēne voisine, à laquelle il auoit dit: & biē ma voisine, vostre mari est de retour,



il a esté long temps absent, il payera biẽ les ar-  
rerages : à qui elle auoit respondu , vn beau  
payeur d'arrerages, il laisseroit plustost perdre  
le fond & la place, que d'en payer seulement la  
moitié. Chacun voulant rire, il les pria de voir  
les deux autres registres, estans en bonne for-  
me probante, & bien authentique, à cause de  
l'antiquité d'iceux, & qu'on n'auoit iamais de-  
batu . Ce second registre faiët mention d'un  
homme marié, qui se plaignoit à sa femme de  
la grande despence qu'elle faisoit en habille-  
mens, & luy iuroit qu'il ne luy faisoit fois qu'il  
ne luy coutast plus d'un escu: mais que sa fem-  
me l'auoit bien rembarré, en luy disant, faiëtes  
le si souuent qu'il ne vous reuienne pas à vn  
liard. Le tiers registre porte d'une femme fort  
honneste & de si bonne conscience, qu'elle dit  
à vn sié amy (car elle ne le faisoit qu'à ses amis)  
qui la vouloit contenter du plaisir qu'elle luy  
auoit faiët, luy voulant bailler vn escu, que c'e-  
stoit trop, & qu'elle ne le prendroit pas: mais  
estant contraincte de le prendre, elle fut si rai-  
sonnable & courtoise que de luy dire graci-  
eusement, faiëtes-le donc encores vn coup  
pour le demeurant de vostre argent. Vraymēt  
va dire quelqu'un, c'estoit vne honneste fem-  
me, qui ne hayssoit personne, & si n'auoit nuls



## T R O I S I E S M E

ennemis, & n'estoit point vilaine. Que si vous la blasmez, disoit il, de se prostituer, ie n'ay que dire: car la Loy diët qu'elle faiët mal de s'abandonner, mais non pas de prendre argent. Encores s'en trouue il de si vertueuses, qu'elles ne veulent receuoir aucun prix pour l'amitië que elles portent à leurs amis, disans que toutes choses du monde ont certain prix, excepté l'amour, lequel ne se peut payer qu'auec amour. Voyant cestuy cy que personne ne parloit, va dire, ie m'en vois vous cōter d'une femme qui ne se peut tenir de dire la verité de ce qu'elle pēsoit, commençant ainsi: Vne femme d'estat oyant vn iour discourir de la religion & ceremonie des Iuifs, & des Turcs, & comme aux Iuifs on fend le prepuce, & aux Turcs on leur coupe & oste vn loppin de dessus, & s'appellēt Circoncis, les Latins les appellēt *Recutiti*, *apella*, & *verpa*, & comme ceux qui quittēt ce parti se font retailer, ainsi que l'enſeigne Ægine-te, afin de cacher & couvrir le deffaut du prepuce, & n'en auoir plus la marque: ceste femme, di-ie, trouua cela aussi mauuais en la religion des Turcs, que la deffence qu'ils ont de boire du vin: disant qu'elle ne voudroit pour rien du monde, que les hommes de ce pays fussent de ceste religion: pour autant qu'il en



faudroit plustost mettre qu'en oster. Les femmes n'en voulans rien croire, faisoÿēt semblât de se vouloir retirer, quand vn autre leur diët qu'elles s'approchassent hardiment, & qu'il ne diroit rien qui sentist son Mardy-gras. Les voyans arrestees, il va commencer à faire vne anatomie de la teste d'vne sienne voisine, qui prend à loüïage quād on l'appelle mauuaise teste, disant qu'il vaut mieux à vne femme auoir bōne teste que mauuais cul: & leur va dire que il leur conteroit de la teste de sa voisine, sans son cul. Premièrement, il leur conta cōme son mari n'auoit iamais peu remedier à ceste teste, encores qu'il se fust aydē de deux poings, qui sont le droict & le gauche, tant elle crioit & de iour & de nuiët, encores qu'il ne luy fist rien, comme elle mēme confessoit. Et c'est de ceste ci de qui quelqu'un a diët:

*Bien que vous ayez vn espoux  
Patient, debonnaire, & doux,  
Sans fin vous estes en querelle,  
Et n'avez vn heure de bien,  
Pourquoy vous faschez vous la belle,  
A celui qui ne vous faiët rien?*

A l'autre fois elle l'appelloit maquereau, rufiē, paillard, ribaut, fouëté, larron, bougre, ladre, forbanni, en luy donnant plusieurs autres nōs

h iij



TROISIEME

diffamatoires, desquels hōnestes titres on em-  
maillote les petis enfans au berceau. Que vou-  
lez vous plus? disoit il, elle est propre à faire les  
sacrifices d'Hercules en l'isle de Rhodes: sō ma-  
ry ne pouuāt plus endurer toutes ces crieries,  
s'aduīsa vn iour avec deux de ses voisins, qui a-  
uoient pitié de luy, que pour auoir patiēce, il  
falloit faire cōme on fait aux petis enfans, les-  
quels on appaise en les berçāt, & encore qu'ils  
criēt, à force de berçer ils s'ēdormēt. Parquoy  
le mary fit faire vn grād berçeau à Croutelles,  
non sans admiration, encore qu'il ne fut pas si  
grand que celuy de Pantagruel. Le berçeau es-  
tant faict, il conuie ces deux voisins à souper.  
Ils n'eurent pas acheuē de souper que ceste fem-  
me cōmença, à l'accoustumee, de tēpester &  
crier. Ils la prennent cōme ils auoiēt proiettē,  
& la lient en ce berçeau, nō pas sans difficulté,  
tant plus elle crioit, tant plus ils la berçoient:  
tant plus ils la berçoient, tant plus elle crioit:  
au lieu qu'ils pensoient l'endormir, elle se mit  
tant à crier qu'elle n'en pouuoit plus, & estant  
toute eslourdie, s'appaisa. Ils y procederent si-  
biē, quede là en auāt elle n'osoit plus crier, par-  
quoy il ne falloir plus berçer pour la faire tai-  
re, ou pour l'endormir, car incontinent qu'elle  
crioit, son mary auoit ses gēs ausi prests que le



seigneur de Basché auoit messire Oudart, Loire le Marié, sa femme, & Trudô le tabourineur au son de la cāpanelle, toutes les fois qu'il vouloit bailler des nopces de Basché à messieurs les Chiquaneurs, qui le venoyent citer & adjourner. Mais c'estoit le bon, car si vne des voisines de ceste diableſſe de femme venoit au secours, ils la mettoient au mesme berceau, les berçās iusqu'à ce qu'elles ne criaſſent plus: qui estoit biē difficile à ce qu'eux mesmes m'ē ont dit. Vn de la Seree, ayāt vne diableſſe de femme, leur va dire, qu'il enuoyroit à ces berçeurs sa femme, s'asseurant bien qu'elle leur rôproit le berceau contre leur teste, & qu'ils seroyent bien payez de leurs peines, & que quand ils la pourroyent mettre dans le berceau (ce qu'il ne pense pas) il faudroit incessamment berçer, car elle crie tousiours, mesme en dormant & en songeant. Cestuy cy voyant qu'on serioit de luy, va parler à eux ainsi. Messieurs, ne vous mocquez point de moy, ie ne ſçache gueres homme, qui pour auoir patience n'endure de sa femme. Et encores qu'il se trouue des femmes qu'on pēse bien sages, si est-ce que le vulgaire dit qu'il nous faut garder de celles là qui semblent pl<sup>r</sup> sages que les autres: car telles sont diableſſes en chemise, cōbien qu'elles semblēt

h iij



## T R O I S I E S M E

sainctes en leurs habits: & faut pour auoir pa-  
 tience que l'homme endure aussi bien des sa-  
 ges que des autres, & craigne de leur desobeir  
 s'il veut viure en paix: ne seruant de guerres de  
 les prendre douces, car avec le tēps ceste dou-  
 ceur tourne en force: & ne faut point faire du  
 cholere, ou mauuais, car là où la cheure est at-  
 tachee, il faut qu'elle broute: c'est à dire, que le  
 mal qu'on a avec sa femme est domestique &  
 necessaire. Celuy qui tenoit tousiours le party  
 des femmes va repliquer, qu'ō mettoit le plus  
 souuent toute la faute sur les femmes, combié  
 qu'il se trouue des maris si mal complexiōnez  
 qu'il estoit impossible de les aymer, & s'accor-  
 der avec eux. A qui il fut respondu, qu'encore  
 qu'il y ait des maris incōpatibles, il faut pour-  
 tant que la femme y remédie par vne patience  
 forcee, autrement elle se pert, & deshonnore  
 sa maison, & son mary, puis que sa rebellion ne  
 luy peut seruir qu'estre mal traictée de son ma-  
 ri, & moins honnoree d'un chacun, & le scan-  
 dale de sa maison. Quant à moy, disoit il en  
 continuant, ie vi bien en ceste opinion, que  
 la plus grande partie de l'infortune des fem-  
 mes avec leurs maris, vient de la mauuaistié de  
 leurs femmes: laquelle en beaucoup est in-  
 domptable: & y a peu d'hommes si mauuais,



& hors de raison, qui n'ayment & n'estiment vne femme sage, obeissante, & qui les comporte en leurs imperfections: vous iurant qu'ainsi que ie plains celles qui avec toute humilité & obeissance ne peuuent auoir paix avec leurs maris, que ie pense estre peu: aussi ne plains ie gueres, en recompense, celles qui pour estre depites, opiniatres, orgueilleuses, font les hommes bons deuenir mauuais, ou de mauuais pires qu'ils ne sont: car la femme doit plustost ployer que le mary. Nous trouuons, adioustail, qu'il y auoit à Romme vn temple dedié à vn Deesse, où le mary & la femme s'appoinctoient s'il suruenoit entre eux quelque noise. Ceste Deesse estoit nommee *Deipara*: qui admonnestoit par son nom, que la femme ne doit pas estre appoinctee par le mary, mais que c'est la femme qui se doit reconcilier à son mary. Nostre Fesse-tondue nous va dire, qu'encores que sa femme eust vne bonne teste, & qu'elle se faschast souuent à luy, qu'il auoit vne bonne recepte pour faire son appoinctement. Et quoy? luy demanda vn Drolle, qu'y faictes vous? C'est qu'en luy faisant quatre ou cinq coups elle est tout incontinent appoinctee. Et ie te prie, repliqua le Drolle, que ie face ainsi mon appoinctemēt



## T ROISIESME

avec ta femme : car il y a plus de trois mois qu'elle me veut mal, & si ay faict tout mon effort pour l'appaiser, mais ie n'ay peu. Le mary se print à rire avec tous ceux de la Sree, & y fussent encores, si quelque autre n'eust commencé à dire : Et vraiment voila vn bon moyen pour reconcilier la femme à son mary, à ceux qui le peuuent faire, sans que tout le voisinage en face ses contes & risees: d'autant que les débats qui sourdēt entre le mary & la femme, ont esté de telle consequence entre les Atheniens, & si desplaisans, qu'ils auoyent des Magistrats, n'ayās autre charge que d'appointer le mary & la femme, auant que le peuple fust asçauanté de leur dissension. Mais auourd'huy vous trouuerez des femmes qui se vanteront de faire de leur mary ce qu'elles veulent, & telles femmes hieroglyphiquement sont remarquées, selon Plinē, par la Lionne, pour estre plus hardie & courageuse que le masle. Et me semble, adioustoit il, que les femmes qui taschèt en toutes sortes reduire leurs maris en leur puissance, les ont de là en auant tous estourdis & insensez : tout ainsi que les poissons qui se prennent legerement à l'appast, & neantmoins ne sont pas bons à manger. Car depuis que la femme se met en la puissan-



ce de l'homme, & luy en possession d'elle, aussi elle engage, par le lien de mariage, le droict & iurisdiction de liberté. Et est mal seant au mary de faire tel honneur à sa femme qu'il la veuille preferer à soy-mesme. Et que signifioit le voile, disoit il, que portoyent les mariees, sinon cōme dit S. Ambroise, pour demonstrier qu'elles se rendoyent à iamais subiectes & obeissantes à leurs maris? le voile estant vn signe de grande humilité. Je ne voudrois pas aussi, adioustoit il encores, que le mari fist tout à sa fantasie, & ne permist à sa femme quelque autorité en sa maison: car les parolles que recitoit l'espousee entrant la premiere fois en la maison du mary, qui estoient, Là où tu es Cayus, ie suis Caya, signifioient que tout deuoit estre cōmun entre le mary & la femme, & qu'en la maison, tous deux deuoyēt estre également maistres: voulant dire la mariee à son mary, comme tu es seigneur & maistre de la maisō, aussi ie suis dame & maistresse de la maison. Je sçay bien, va dire vn Drolle, beaucoup de maisons en ceste ville, où le mary ne la femme ne sont pas maistres. On luy repliqua, & qui l'est donc? Il respōd, c'est vn petit compagnon, qui le plus souuent ne veut rien faire ny pour monsieur ny pour madame. Sans



## T R O I S I E S M E

farrester à ceste facetic,quelqu'vn va dire que ce n'estoit pas l'honneur d'une femme, encores que toutes choses soyent communes entre elle & son mary, quand son mary tient d'elle:la puissance de la femme doyuant estre regie par celle du mary,&que ce soit tousiours le mary qui semble estre maistre & commander:comme en vne coupe, ores qu'il y ait autant ou plus d'eau que de vin, nous l'appellerons vin neantmoins.Vn de nostre Seree, qui tenoit volontiers de la quenouille, va dire qu'il ne se falloir point esbahir si le François tenoit des femmes,n'estant point Alleman ne Septentrional:car les Allemans tiennent, cōme chose veritable,qu'il n'y a que ceux là maistres de leurs femmes,qui appellēt la Lune en masculin, & le Soleil en feminin, comme ils font, & tous les Septentrionnaux. Quelque autre va faire mētion d'un peuple là où le promis & la promise,avant qu'espouser, cōbatent à bō escient l'un contre l'autre:auquel cōbat si la femme vient à vaincre, elle cōmande à son mary toute sa vie:que si elle est vaincue, il faut que son mary soit maistre.Pleust à Dieu,va dire vne de la Seree, qui auoit vn mary Allemā, que ceste Loy eust lieu en ce païs: peut estre qu'aucunes seroyent maistresses, là où nous



sommes tousiours subiectes & asseruies à nos maris. Celuy qui parloit contre les femmes le plus communement, & estoit François, lequel appelle la Lune en feminin, & le Soleil en masculin, luy va dire, il ne faut point que vous mettiez en ce hazard, car vous estes tousiours maistresses, & n'y a reigle de Grammarien qui vous peust empescher que ne faciez du feminin vn genre commun & douteux, sans vous soucier des reigles de vos maris, & si vne nation fait le Soleil & la Lune masculins ou feminins. Et voicy vn exemple de la regle. Les plus fendans de nostre rue, commença il à dire, estoient en la boutique d'vn cordonnier nostre voisin, qui iuroyent ne tenir rien au fief de Bazoge. Ce maistre cordónier, qui les connoissoit, & leurs femmesaussi, va dire, Je baille pour rien la meilleure paire de bottes qui soit en ma boutique à celuy d'entre vous qui ne tient rien de la quenouille : à la condition que s'il se trouue qu'il en tienne, il me les payera au double. Vn qui pēsoit estre maistre chez luy quand sa femme n'y estoit pas, ayant affaire de bottes, les prend à ceste condition. Le cordonnier esbahy de sa hardiesse, & craignāt perdre ses bottes, luy dist : Il y a long temps que ces bottes sont faiçtes, i'ay peur qu'elles



## T R O I S I E S M E

foyent dures, prenez ceste gresse pour les remollir, de peur qu'elles ne vous blessent, & la mettez entre vostre pourpoint & la chemise, afin que ma femme ne la voye. L'achepteur de bottes n'en voulant rien faire, va dire à ce cordonnier, ma femme se facheroit si ie gaisiois me chemise. Alors il fut iugé tenir des basses marches, & condamné à prendre les bottes, & en payer deux fois autant qu'elles valoyent: avec cela le cordonnier en faisoit ses contes par tout. Mais celuy qui auoit payé les bottes au double, s'en reuencha bien: car ayant le tout conté à sa femme, & comme il auoit esté contrainct de prédre les bottes à tel pris, elle s'é alla à ce cordōnier, luy disāt mille iniures: va vilain affronteur, n'auois tu autre chose que disner, sans nostre argent: mercy-Dieu tu luy rendras, mō mary n'a que faire de bottes, il ne cheuauche point. Les femmes faisans semblant de n'auoir rien entendu, se vouloyent retirer, mais elles furent arrestees, par vn de la Seree, avec promesse qu'il ne diroit rien de scandaleux: & puis commença à se venter, qu'vn Sorcier & Magicien luy auoit appris vne chanson, que tout incontīnēt qu'il la commençoit, sa femme sortoit hors du logis, ou pour le moins se taisoit. Il y en eut vn



des nostres, qui le pria bien fort de luy apprendre ceste chanson, à quelque condition que ce fust, encores qu'il se fallust donner au Diable corps & ame, d'autāt qu'il seroit mieux avec le Diable qu'avec sa femme. L'enchanteur luy respond qu'il n'y alloit pas tant: luy disant, ie ne fay autre chose que cracher trois fois en ma main, & trois fois en mon seing, & me moucher, si i'en ay besoing: cela faict, ie commence à chanter assez melodieusement (car ie n'ay iamais mangé de figues, ny beu d'eau) Au ioly bois m'amie, au icly bois s'en va. Il n'y eut personne en la Seree qui ne trouua ceste magie bien aisee à faire & veritable: sinon vn qui luy va demander, s'il n'auoit point de peur que sa femme se voulant defendre luy baillast quelque coup de fourche. To<sup>o</sup> ceux de la Seree ne parlerent plus de la teste des femmes, tant ils craignoyent d'auoir des coups de fourche: mais se vont mettre à conter des petites fornettes des femmes & des filles, toutes fois assez communes. Vn commença à dire ainsi. Vne de nos voisines, femme d'un marchand drogueur ou espicier, s'en allant par la ville, & troussant sa robbe par le derriere, trouua quelqu'un, qui voulant rire luy dist, Madame, ie vous prie me vendre des



## T R O I S I E S M E

espices, ce pendant qu'auiez la main au cornet. Ceste marchande, sans s'amuser à luy, trouffant encores plus haut sa robbe, luy respond, mettez donc le nez en la boutique, marchant. Puis allant apres elle, & pour rire d'auantage, luy demande si elle auoit vendu son cul, qu'elle tenoit par la corne: elle respond qu'ouy, en luy demandant s'il en vouloit boire du vin du marché. Ce Drolle trouuoit les responce de ceste femme si à propos, qu'en la suyuant il luy va demander encore: combien y a il d'icy à vostre ie ne sçay comment? qui luy va respondre, si vous auiez vostre nez à mon cul, vous seriez aux faux-bourgs. Pleust à Dieu, va il lors respondre, que nous eussions mis le cul ensemble: elle entendant le iargon, va repliquer, prenez tout monsieur, des mil ie vous en donne cent. Aucuns de la Serree disoyent ces contes estre de tauerne: celuy qui les auoit faicts leur confessa, disant qu'il y auoit à boire & à manger. Les femmes asseuroyent que ces contes n'estoyent pas à croire: veu la pudicité & vergongne des femmes & filles, qui fut si grande entre les Grecs, ce disoyent elles, en alleguant Plutarque, qu'elle les reuoqua de se pendre. Car comme plusieurs femmes se fussent pendues, il fut dit que celles qui se pendroyent



droyent par apres , seroyent portees toutes nues par la ville avec leur cordeau. Celuy qui disoit q ces côtes estoient veritables, s'adres-  
fant aux femmes, leur va dire , & vous croyez qu'une Romaine montra son cul au Senat, aux Consuls & Preteurs en iugement? combien que ce soit plus de faire que de dire. Mais ie vous assure, disoit il, que l'un & l'autre se peut faire par vne femme estant en courroux. Car il ny a pas long temps, disoit il, vous le croirez si vous voulez qu'en passant vers la poissonnerie, ie rencontray vne poissonniere, qui estoit en si grande cholere, qu'elle n'eust point de honte de descouvrir son d'errriere à ceux qui se fachoyent avec elle, leur disant tenez, voila vn Almanach de ceste annee, la lettre Dominicale en est Boy. Les femmes mesmes en rioyēt encores, quād vn autre va cōter ce qu'il auoit ouy respondre à vne fille, qui ne pensoit pas en mal, à vn Escollier, qui luy faisoit l'amour en Latin: l'escollier luy contant les bonnes leçons qu'ils auoyent aux Escolles. Et puis avec belles harangues, dont les hommes sont tousiours pourueuz, qui sont cōmunes & feintes louanges iettees en moule pour toutes femmes & filles, la louoit de tous ses membres, si beaux, accomplis, & pro-



### TROISIEME

portionnez: puis vint aux dents, aux yeux, à la bouche, au tetin, au vêtre, puis à ce qui est vn petit plus bas. Et qu'elle toute honteuse luy auoit dit, Dieu y mette ce qu'il y faut. Cest escollier s'en alla bien cōtēt, & pēsoit estre bien ay-mé de ceste fille: parce qu'ō l'auoit asseuré que le pouls luy auoit varié quād on le nōma avec les autres seruiteurs d'icelle. Car on dit que si tastez le pouls d'vne fille, luy nommant ses seruiteurs, si vous venez à luy nōmer celuy qu'elle ayme, le pouls luy varira: le pouls ne mentāt gueres. Puis que ceste Seree est dediee aussi bien pour les filles que pour les femmes, va dire quelqu'vn, ie m'enuois vous conter d'vne fille à qui vn ieune homme demanda, cōment suis-ie en vostre grace, Madame? Laquelle luy respond, comme le benoistier en l'Eglise, pres de la porte & loing du cœur. Encores que ce seruiteur eust vne fascheuse respōse de sa maistresse, il ne laissa de luy dire, à Dieu la belle fille: qui luy respōd, on ne pourroit pas dire ainsi de vous. Fasché de sa gloire repliqua, si feroit on bien qui voudroit mentir cōme moy. Elle choleree de ceste respōce, luy dist, allez, allez, mon amy, vous estes le plus grand veau du monde: & vous, va il dire, la plus grand' vache qu'on sçauroit trouuer, il ne fraudroit qu'vne



estable pour tous deux. Celuy qui auoit faict ces beaux côtes se retournât vers les femmes, leur va dire qu'il n'y auoit rien là de seditieux: mais qu'il vouloit en côter de quelques filles, ce qui ne se pouuoit faire sãs y mesler quelque chose, qui les pourroit scâdalizer: parquoy les en aduertissoit. Il ne laissa pourtant à parler aux femmes, car on ne parleroit pas de ceste sorte aux filles, Il n'y a personne icy de vous autres, commença il à dire à ces femmes, qui n'ait esté fille, & qui n'ait eu le mal des filles, qui est la iaunisse. La dame & fille dequoy ie vous veux parler, auoit aussi ceste maladie. Ayant trois ou quatre Damoiselles à sa suite, elle se plainct à ses filles de sa maladie, leur disant que pour sa guerison on l'auoit assuree n'y auoir meilleur ny plus prôpt remede que d'auoir vn amy & seruiteur, iusques à ce qu'elle fust mariee. Ces Damoiselles voyans que leur maistresse trouuoit bõne ceste recepte, & qu'elle auoit enuie de la practiquer, luy vont dire q̃ cela ne la gueriroit point, & qu'autrefois estãs malades de mesmes maladie, & ayãt souuēt vsé de ce remede, elles n'ẽ estoient point pourtãt gueries. Ceste ieune Dame ne laissa pourtant à essayer ce remede: mais l'ayant practiqué, elle deuint fort triste, & ne faisoit que pleurer.



### TROISIEME

Les Damoysselles pensans que leur maistresse plorast dequoy la medecine ne l'auoit point guerrie, & de la follie & ieunesse qu'elle auoit faite, la recōfortoiēt le mieux qu'il leur estoit possible: ausquelles elle va dire, ie ne pleure & ne suis pas faschee d'auoir prins & practiqué la medecine, mais ie pleure dequoy ie ne l'ay essayee plustost: car ie n'eusse pas tant enduré comme i'ay faict.

Vous me faiētes souuenir, va dire vn autre, d'vne grande Dame, qui estant bien malade ne vouloit practiquer ceste recepte, encores que sans ce Recipé avec son ingrediant, on la iugeoit à mourir, & que mesmes ses Damoysselles luy conseilloyent, estant la medecine fort aysee à prendre, comme elles disoyent à leur maistresse, veu qu'il ne falloit que prendre du potage à la bite. Ceste Dame parlant à ses filles, leur dist, ie n'é feray rien: vous seriez les premieres à me blasmer & me reprocher que ie serois vne putain. Elles luy respondent, Madame, n'ayez peur de cela: & afin que personne de nous autres ne vous iniurie, nous le ferons toutes avec vous. Les femmes trouuerent ces deux contes seditieux, & tant pour cela, qu'aussi qu'il se faisoit tard, elles se vouloyent retirer, sans vn qui estant modeste &



pudique leur dist qu'il vouloit dire deux ou trois contes qui sentoient la vieille guerre, mais qu'ils n'estoyēt aussi point gras. Les femmes luy respondirent, qu'elles les aimoyent mieux megres & vieux, que ieunes & gras. Vn homme, commença il à dira, n'estant gueres que marié, alla vn iour veoir son oncle, encores qu'il n'eust iamais oncle ne tante. Estât de retour, & arriuant sur le souper, sa femme s'en allant au deuant de luy, le va embrasser & baisser. Ce ieune marié en la baisant luy demande: ferons nous cela, ou si nous souperôs. Elle luy respond mon amy, vous ferez bien tout ce qu'il vous plaira, mais le souper n'est pas encore cuit. Si ce conte est vieux, adiousta il, & tout enrimé, escoutez cestuy-cy qui est des modernes. Il n'y a pas long temps, commença il à dire, que nostre Curé & vne de ses parroissienes eurent ensemble quelque querelle & debat: tellement que son Curé luy va dire qu'elle s'en repentiroit. A qui ceste bonne dame va dire, mettant la main sur son deuant: Dieu me garde ceste piece, car tât qu'elle sera en bō point, ie ne vous crains gueres. Et puis commença à dire quelques iniures à son Curé, qui en cholere, (combien que ce fust vn homme de bien) ne se peut si bien moderer qu'il ne luy dist,



## T ROISIEME

allez, allez de par le Diable, vous n'estes qu'une putain. Soudain elle s'escrie en disant, messieurs, ie vous prens à tesmoing comme nostre Curé a reuelé ma confession. Il ne peut acheuer son conte, tant ceux qui l'auoyent ouy se mirent à rire, & de telle sorte qu'en voulant commencer vn autre, il fut deux ou trois fois empesché. A la fin il leur imposa silence, leur permettant de rire & de ce conte, & d'un autre qu'il leur vouloit faire, tout ensemble. J'ay vn mié voisin, nous va il dire, qui bat tousiours sa femme quand il se faut confesser. Je luy demanday vn iour la raison, il me la bailla belle. C'est dit il, que quand ie me veux aller confesser, il ne me souuient pas de la moitié de ce que j'ay fait: mais ayant battu ma femme, elle me dit tout ce que j'ay fait tout le long de l'an voire toute ma vie: & des choses que ie n'eusse iamais pensé autremēt auoir faites, elle me les dit, & si m'en faiēt souuenir. Ayant acheué, il les laissa rire à leur aise, & se taisant vn autre va faire vn conte d'une femme, qui sans estre battue ne frappee, fit bien souuenir à son mary vne faute qu'il auoit faicte en son endroict. C'est que le mary de ceste femme estant venu en poste en sa maison, contrefit si bien le las & le rompu, qu'en lieu de payer les arrerages, il



ne fit que se plaindre & dormir. Le lendemain se pourmenant par sa court avec sa femme, & voyant vn grand coq de Lodunois, qui ne faisoit rien aux poules, encores qu'elles le vin-  
sent chercher, il va dire à sa femme que ce coq ne valoit rien, & qu'il le falloir tuer. Sa femme luy re-  
plique, & possible, mō mary, qu'il a couru la poste. Le mary alors congneut bien que luy & le coq auoyent froides queuës : & luy mesme le confessoit liberalemēt, d'autāt qu'il auoit vne des plus belles femmes de tout le païs. Parquoy on print occasion de mettre en auant, qui fait que les hōmes aimoyēt mieux les belles femmes que les laides, veu que de nuiēt toutes femmes sont femmes. Les vns disoyent que c'estoit que les belles sont les meilleures, qui ressemblēt aux Anges qui sont beaux: les laides au contraire sont Diablesses. Les autres disoyēt que c'estoit à cause qu'elles aggreent plus à nostre veuë: qui se resiouist de veoir quelque chose de beau, & cōme vn chef d'œuure que Dieu a mis au mōde. Quelqu'vn qui auoit veu l'Anacrise de l'Espagnol, disoit que la femme fort belle, estant froide & humide au second degré, estant faicte de matiere bien assaisonnee, & obeissante à Nature, est vn signe qu'elle est feconde, & qu'elle peut en-



### TROISIEME

fanter: estant d'un temperament propre & conuenable à cela: & pour ceste cause elle correspond quasi à tous les hommes, & tous les hommes la desirent. Disoit oultre, suyuant l'Anacrisse, que la faculté d'engendrer tenoit pour indice de fecondité & fertilité la beauté de la femme: & si elle est laide, elle l'abhorre, connoissant par cest indice, que Nature a failly en elle, & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter. Je croy, va dire vne Fesse-tondue, qu'on n'ayme pas les laides femmes, à cause que le plus souuent elles sont Sorcieres, & le prouerbe commun dit, laide come vne Sorciere: mesme que Cardā a remarqué n'auoir iamais veu Sorciere qui ne feust laide. Ce qui a possible faict dire à Bodin, que leur laideur est cause dequoy elles sont Sorcieres, & qu'elles s'abbandonnent aux Diables: estant à presumer, ce dit Bodin, que si elles trouuoient mieux qu'elles ne se prostituroient à tels amoureux, qui les tourmentent iour & nuict, si elles ne continuent au seruice de leurs maistres. Les femmes de nostre Seree furent fort scandalizees de ce dernier propos: mais on les assura que cela estoit escrit en Bodin, & qu'elles s'en prinsent à luy, & de ce qu'il dit, y auoir plus



de femmes Sorcieres que d'hommes, à cause que la cupidité bestiale est plus grande en elles, qui reduit les femmes à l'extremité pour iouyr de leurs appetits, ou pour se vëger: d'autant qu'on voit aux femmes les parties viscerales plus grandes qu'aux hommes, qui n'ont pas les cupiditez si violentes. De là vient que le venin des bestes femelles est plus dāgereux que des masles: de là vient aussi qu'il n'y a rien que les femmes n'entreprennent. Nous trouuons dans Vier, que la femme d'un bourreau, son mary estant empesché ailleurs, s'en alla en vne ville de Brabant, ayant mué d'habillemēs, pour executer trois malfaiçteurs: mais estant descouuerte, le peuple l'eust tuee à coups de pierre, si elle ne se fust sauuee. Les Lacedemoniens voyās l'immodestie des femmes, & que il n'y a rien qu'ils n'entreprēnent, auoyent des Magistrats expres, qu'ils appelloient *Harmosyni*, pour corriger leurs audaces. Celuy qui parloit tousiours pour les femmes, prenant la parole, va dire qu'il voudroit qu'il y eust encores pour le iourd'huy des Magistrats pour interpreter ce que les femmes disent en vne sorte, & on le prend en vn autre sens, où elles n'ont iamais pensē. Comme il arriua à vne femme, qui se faschant d'auoir esté mise à l'emprunt



## T R O I S I E S M E

bien haut, disoit, il n'y a femme en ma rue si taxee que moy, encores qu'il n'y en ait pas vne qui ait tant fourni & entretenu les reputatiōs & fornications de la ville que moy. Vne autre disoit à son medecin, qui luy vouloit faire prendre medecine, monsieur, ie vous prie ne me bailler pas vne forte medecine, car il n'y a femme en ceste ville qui ait le ventre plus lubrique que moy. Vne autre de mes voisins mua aussi de couleur, respondant à son mary, qui disoit qu'il voudroit sçauoir le ieu des Bohemiens, & pouoir iuger s'il est dedans ou dehors, cōme ils font, luy disant, sans penser en mal, que elle n'y trouuoit pas grande difficulté, & qu'ō ne la sçauroit tromper en ce ieu, & qu'elle sçauoit bien s'il estoit dedans ou dehors. Ce fut assez dict, son mary commençant le premier à rire, & puis les autres. Et Dieu sçait, disoit il, commēt ces pauures femmes à qui il eschappe tels mots, sont brocardees & moquees, & toutesfois sans occasiō, si on interprétoit les mots comme elles les entendent, ou cōme ceux qui les reprennent sçauent bien ce qu'elles veulēt dire. On pourra dire encores, que ceste Serree estant icy finie, a trop froide queue, qui n'est propre ni conuenable au subiet d'icelle, à sçauoir les femmes: mais on sçait assez qu'en elles



on ne peut iamais trouuer la fin, & qu'il n'y a  
fond ne riue.

## Q V A T R I E S M E S E R E E.

*Des Roys, qu'on crie le Roy-boit.*

**L**'A N prochainement passé il ar-  
riua que nous criasmes le Roy-  
boit en la maison d'un homme  
de bien, car il auoit le meilleur  
vin de toute la ville, toutesfois  
bon mesnager. Et pour mieux l'accoustrer, &  
nous aussi, il se trouua que celuy qui fut Roy  
beuuoit net & aymoist salé: si bien que par ex-  
pres, sçachant que nostre hôte n'alloit point  
trop tost, nous faisoit boire & crier plus qu'il  
ne vouloit, ne nous aussi. Nostre hôte voyant  
cela, vouloit qu'on obseruast la coustume des  
Lacedemoniës viuās souz les loix de Lycurge  
en ce qu'ils ne permettoient point qu'on leur  
portast aucunes torches ou lumiere au partir  
des festins de nuict, afin que ce leur fut plus de  
occasion de craindre de s'enyurer, pour ne re-  
cevoir la honte de n'auoir peu seuls trouuer  
leurs maisons. Le Roy ne ses iujets, n'ẽ voulu-



Q V A T R I E S M E

rēt riē faire, ſçachāt à quelle intentiō il requeroit cela, mais en beuuiēt dauātage: & euſſent cōtinué, ſi de bōne fortune pour noſtre hoſte, ne fut arriué des maſques, qui entrèrent ayans ſeulement des robbes fourrees à l'enuers. D'ētree nous penſions que ce fuſſent Eſcoliers, mais quand ils eurent mis les dez & la bourse & l'argent ſur table, chacun iugea que ce deuoient eſtre pluſtoſt financiers, qui s'eſtoient ainſi equippez de peur d'eſtre prins pour gens de leur eſtat. Or il arriua quelqu'vn des noſtres voyant que le mommon eſtoit bien gros, & qu'il eſtoit bien aiſé de ſe deſguiſer & accouſtrer comme eux, cependant qu'on regardoit ſi l'argent qu'on couchoit eſtoit bon, & ſ'il y en auoit bien autant, il ſe retire ſecrettement, prend vn maſque, tourne ſa robe fourree à l'enuers. Ainſi maſqué & habillé de leur liuree ſe met entre les maſques, ſans que nous, ni eux y cogneuſſions rien. Les maſquez bien appris ne faillirent à s'adreſſer à noſtre Roy, & vont iouer contre luy, dont nous fuſmes bien aiſes, car il ſ'aydoit vn peu des mains, & des doigts, & ſi caſſoit la noiſille, toutes fois il ne laſſa de perdre ſon argent & le noſtre, noſtre Roy ayāt eu recours à ſes ſubiets. Celuy qui eſtoit des noſtres, & maintenant eſt avec eux, & habillé



cōme eux, voyāt q̄ les masques auoyēt gagné, avec lesquels il est, met la main sur l'argent, & prend tāt celuy que les masques auoyēt apporté, que celuy que le roy auoit couché. Les masques ayans veu qu'un, qu'ils pensent estre des leurs, auoit mis la main sur l'argēt, sortent bien ioyeux, car la sōme estoit assez grāde, & nous laissent bien estonnez. Ce faux masque n'estāt pas du bon coing, se desrobbe des autres masques ainsi qu'ils sortent. Les vrays masques estans arriuez au logis, où ils s'estoyēt masquez, s'esmyēt qui auoit serré l'argent de leur mōmon, tāt pour retirer ce que chacun auoit cōtribué, que pour departir leur gain. Se regardans l'un l'autre, tous iurerent qu'ils ne l'auoiēt pas prins: tous asseurerent aussi qu'un des masques l'auoit serré, & qu'ils l'auoyēt veu mettre en sa bourse: mais de sçauoir lequel, on n'en parloit point, & ne s'osoyent accuser l'un l'autre, se cognoissans tous dès leur ieunesse. Ce pendant que de leur costé ils contestent, & ne sçauent qu'est deuenue leur argent, & que du nostre nous parliōs de nostre perte, & qui pouoyent estre ceux qui nous auoiēt gagné, afin d'auoir quelque iour nostre reuanche, voyci entrer celuy qui auoit faiēt ce bon tour de Panurge à nos gagneurs, que ne cognoissions



# Q V A T R I E S M E

point, eſtât encores maſqué, avec ſa robe four-  
ree à l'enuers, que n'auions aucunement trou-  
ué à dire, qui met ſur table des dez, & tout l'ar-  
gent des maſques, & le noſtre, & faiſt mine de  
vouloir iouer. Nous eſtans piquez, penſans  
que ce fuſt vn de ceux qui nous auoyent ga-  
gné, cōmençons à bourſiller, quand s'eſclatât  
de rire il ſe demaſque, & nous monſtre & l'ar-  
gent des maſques, & le noſtre, en nous contât  
comme le tout s'eſtoit paſſé. Je vous laiſſe à pē-  
ſer ſi nous eſtions plus eſtonnez que ioyeux,  
tant pour auoir recouuré noſtre argent, & a-  
uoir le leur, que pour la ruze qu'vn des noſtres  
leur auoir ioüee. Apres que nous euſmes ris de  
bon courage, & que le Roy eut beu deux ou  
trois coups, & nous auſſi, car toute paſſion al-  
tere, il nous diſpenſa de plus crier, & miſt en  
auant non pas de leur rēdre leur argent, & en-  
cores moins le noſtre qu'ils auoyent gagné,  
mais ſi on les deuoit conuier à en manger leur  
part, quand on auroit ſçeu qu'ils eſtoient, car  
le faux maſque n'en ſçauoit rien non plus que  
nous. Il fut arreſté & conclud par le Roy, qu'ō  
ne diroit mot iuſqu'à ce qu'on en euſt ſçeu au-  
tres nouuelles. Mais dés le lendemain ils nous  
firent bien ſentir quels gens c'eſtoient: car ſe  
doutans bien qu'on leur en auoit dōné d'vne,



voulurent auoir leur reuanche. Et pour ce faire, estans aduertis que le Roy payoit sa royauté, ils nous apportent vn mommon le lendemain, bien autrement accoustrez que l'autre fois, & d'entree vont faire largesse de dragees, la iettant sur la table comme faiët l'oublicur ses oublies, & valets, & laquais, & chambrieres apres: c'estoit à qui en amasseroit d'auantage entre nous autres pour en donner aux femmes: contre lesquelles ils iouèrent force boites dedragees, & de confitures seches, & de codignac, & d'autres petis menus fatras que l'on faiët de sucre. Les masques ayans gagné ou perdu, laissoient tousiours ce qu'ils auoyent mis au ieu, & puis ces femmes nous l'apportoient, & avec prieres estions contrains d'en taster. Ayant ioué & fait leur mascarade, ils sortent, & ne se voulurent demasquer, encores qu'ils en fussent importunez. Ils n'estoyent que sortis, que voicy la dragee qui cōmence à operer, les cōfitures seches à deuenir liquides, le codignac estāt pris apres le repas se trouue laxatif: de telle sorte q̃ ceux qui estoient biē atachez laisserēt aller toutes leurs cōfitures dās leurs chausses: heureuses les fēmes qui n'auoiēt point de calçōs, car ayās le ventre pl<sup>r</sup> lubrique que les hōmes, elles cōmencerēt



Q V A T R I E S I M E

les premieres à se retirer, i'entens celles qui estoient les plus constipees, car celles là eurent le loisir de se cacher derriere la tapisserie: heureux ceux & celles qui serrans les ferrails pouuoient gagner quelque garderobbe ou coing du logis. Que voulez vous plus? chacun se sauuoit cōme il pouuoit, sans plus se soucier l'un de l'autre, tant il estoit pressé de son honneur. C'estoit la plus grande pitié du monde d'estre dans ce logis, tant la dragee estoit masquee. Chacun s'en alloit sans dire à Dieu, mais non pas sans boire: on ne s'amusa point à remercier nostre hôte, nous en laissâmes plus que n'en auions prins: on eust peu suyure les femmes à la trace, les calçons n'y faisoient rien, tant la matiere estoit clere. La plus part de la Seree vouloyent mettre ces beaux masqueurs en peine, & vouloyent que la Iustice & tout le peuple en fust abreuué, mais ie ne fus pas de ceste opinion: car ie leur di, si nous mettons en action ces beaux mommonneurs, ou les apothicaires, qui auoyent faicte ceste belle composition, on nous dira chiquanoux de merde, on nous appellera foireux, on se moquera de nostre sentence. D'auantage, ie leur disois qu'il n'y auoit rien de diagredé dans ceste composition, qu'il n'y entroit point d'antimoine, ne  
de



de nerprun, ne d'espurge, pource que tout cela n'a pas son operation si subite, & si ne la faict pas sans desuoyement d'estomach, & sans trachees, comme auoit fait leur beau mōmon: & quant à moy, que ie m'estois fort bien trouué de ceste purgatiō, sans esmotiō, sans alteratiō aucune, & qu'il m'eut cousté plus de cēt sols en medecins & medecines, qui ne m'eussent pas si bien & doucement purgé. Or laissans ceste belle masquarade telle qu'elle est, & reuenāt à nostre Serree des Rois, & du Roy-boit, & à la masquarade de ce iour, nostre Roy de la febue voyant que le iour estoit propre à parler des masques, en va faire le premier cōte: à la charge que chacun feroit le sien propre à ce iour. Vous sçauiez, dit nostre Roy, que les masques ont de grands priuileges, cōme vous les trouuerez bien au long aux Arrests d'Amour: & qu'à ceste cause bien souuent soubz l'ombre & nom de masque, il se faict des marchez biē cornus, encores qu'ils soient l'un portant l'autre. Ce qui a occasiōné les Anglois de defendre à toutes personnes de se masquer, à peine de la vie: encores que les Canonistes permettent les masquarades, pourueu qu'on ne se desguise point en habit de religieux ou de religieuse, en habit de femmes, estant deffendu



# Q V A T R I E S M E

au Deuteronomie, & en diables. Les Italiens permet-  
tans aussi les masquarades, moyennant que  
elles n'ayent nulles armes, sinon vne petite ver-  
ge reduite à vne certaine mesure. Or est il arri-  
ué, adiouta nostre Roy, n'y a pas long temps,  
que plusieurs Ians mariez, & autres, s'auiserent  
apres le souper d'aller en vne assemblee, où la  
plus part de leurs femmes estoient. Estans en-  
trez, fort bien masquez & desguisez, en la salle  
où estoit le bal, les violons & la danse cessent:  
les masques iouent contre celles qui leur plaist:  
en iouant l'un gagne, l'autre perd: & puis cha-  
cun des masques mene danser celle contre qui  
il a ioué. Le bal acheué, les masques conduisent  
celles qui auoient dansées à l'escart de toute la  
compagnie, tout le monde leur faisant place:  
car vous sçavez, disoit nostre Roy, que par les  
arrests d'Amours, il est deffendu à toute per-  
sonne tant grande & de telle condition qu'el-  
le soit, d'approcher douze pas du masque qui  
parle à vne Dame, & ont priuilege de deuiser  
auec elle secrettement, & en conseil estroit,  
tout bas & à part, sans que le mary sçache leur  
nom, & si n'oseroit le demander, & quand il le  
sçauoit, ne les oseroit nommer, le plus souuent  
les masques entrent les plus forts, auec bastons  
inuasibles & inuisibles, qui ne faillent point à



faire feu, que les maris craignent sur tout plus que tous les autres. Or vn de ces masques sçachant bien le nom de la femme contre qui il auoit ioué, & le nom du mari de ceste femme, car c'estoit sa femme, la trouua iusques à vn coing de salle, & là luy couure son mommon, & ayant faict ambezats, il se demasque: la femme voyant que c'estoit son mary, luy va dire, maudite sois-ie, si ie vous cognoissois, regardez si c'eust esté vn autre? Les autres disent, disoit nostre Roy, qu'elle dict, est-ce vous, mon mary? pardonnez moy, ie pensois bien que ce fust vn autre. La varieté ne faict pas, adiousta nostre Roy, que le conte ne soit veritable. mais la faulte est venue de ceux qui l'ont rapporté diuersement, l'vn l'entendant d'une sorte, & l'autre de l'autre: à cause qu'ils estoient loing du masque, & n'osoyent s'en approcher, comme vous sçauiez qu'il est expressement deffendu. Le mary toutesfois fut si sage & aduisé, va acheuer de dire nostre Roy, qu'il ne laissa pas à retourner en la danse avec les autres ses compagnons, apres toutes fois s'estre remasqué à grand peine, à cause des cornes qui luy estoient creuës. Le Roy ayant mis fin à son conte, & iuré qu'il n'estoit pas de la mommerie, & de ces gens là, quelqu'un luy va dire, n'en



# QVATRIESME

dites plus, qui se deffend s'accuse aucunes fois.  
 Ayant dict cela, il demande au Roy permissiō  
 de declarer dont venoit ce mot de Mommon:  
 car il auoit esté arresté par edict royal, que riē  
 de serieux ne seroit meslé avec les ieux & pro-  
 pos de ceste Seree, & qu'ō n'alleguerait ni grec  
 ne latin. Ayant obtenu licence de dire tout ce  
 qu'il voudroit, il commença à dire, que por-  
 ter des masques auant le Mardi-gras, estoit ve-  
 nu des Bacchanales, qui se faisoient à Rome  
 en ce temps là: & de ce que les ioüeurs d'instru-  
 mens auoyent le treziesme iour de Ianuier, li-  
 berté d'aller par la ville desguisez en femmes,  
 & aux Ides de Iuin se pouuoient masquer, &  
 aller par la ville avec grandes robbes: & de ce  
 que les grands seigneurs Romains, quand ils  
 vouloyent aller par la ville, ou s'aller esbattre  
 chez leurs amis sans estre cogneus, ils pre-  
 noient les accoustremens de leurs serfs, liber-  
 tins & seruiteurs, & les seruiteurs les habille-  
 mens de leurs maistres: dont est venu le mot  
 François mommon à *mutando*, & tel change-  
 mēt & mutation s'appelloit *Synthesis*, unde *Ne-  
 ro synthesisiatus*, par ce que souuent il se desgui-  
 soit, prenant des habillemēs d'une mesme cou-  
 leur & liuree. Ou biē, va il adiouster, ce mot de  
 Mommon, viēt du verbe grec *mimcomay*, id est,



*imitari*, ou *imitando*, vnde *mimi*, comme on m'a dit. Ou bien il est venu de *mommo*, *id est*, *larua*, faux visage, masque, en François. Toutesfois à mon aduis, disoit il, que *mommon* est *verbum fictitium*, pour autant que ceux qui portent des masques, n'osâs parler de peur d'estre cognus, & aussi que par la loy des masquarades ceux qui parlét perdent le mōmon, ils disent, mom, mon, inde *mommon*. Que si vous voulez que ce mot de *mommon*, & de *mommeur* vienne du Latin *Momus*, qui est à dire *mocqueur*, ie le veux bien: car nous voyōs les Comediens Italiens, masquer leur Panthaleon, & leur Zani de Iehan Corneto, afin de plus hardiment iouër, & se moquer, car le masque ne rougit point, & le François badin se barboüiller & fariner de farine, comme faisoient les premiers qui inuenterent les masques, qui se chafouroyent de lie de vin, dont est venu *maschurez*, qu'on dict en Italien *mascarati*. Vne fesse-tondue va dire qu'il auoit grande enuie de faire vn conte bien à propos des masquarades, n'estoit qu'il auoit peur en parlant latin de payer l'amende, tant la coustume est vne autre nature. Quelqu'un s'aduança de luy demander, s'il scauoit bien tāt de latin qu'il disoit. A qui il va respōdre, j'en ay tant que ie veux, car i'ay le masle &



# Q V A T R I E S M E

la femelle. Apres auoir ry, on luy permet d'en faire tant qu'il vouldroit avec son masle & sa femelle. Nostre fesse-tondue reprenant son conte, commença ainsi: Puis que nous sommes au temps des masquarades, j'ay grand enuie de faire vne masquarade avec ma maistresse: car on m'a asseuré que si elle est habillée de paille, & moy que ie soye vestu d'ambre, que les Latins appellent *succinum*, qu'en m'approchant d'elle, elle sera contraincte tout incontinent, vueille ou non, de se ioindre à moy, à cause de l'ambre dont ie seray vestu, qui attirera la paille dont elle sera couuerte, & ce par vne vertu latente, & grand secret de nature: & serons tellement ioincts, que la separation en sera bien difficile, moyennant que l'ambre ne soit frotté d'huyle, car cela empescheroit l'ambre d'attirer la paille: aussi bien que si parmi la paille il y auoit des tiges & feuilles de basilic: car au lieu que l'ambre attire toutes sortes de pailles, il chasseroit loin de soy les tiges du basilic, tant il y a de haine entre l'ambre & le basilic. Quelqu'un se moquant luy va demander, & si ton amoureuse estoit vestue d'ambre, & toy de paille, ne seroit ce pas tout vn? Il me semble disoit il, que la paille te conuiendrait mieux, estant vn vray lābin, ayant la paille au cul, puis



que tu crois cela se pouuoir faire. Ceste Fesse-  
tondue voyāt qu'on se mocquoit de luy, & de  
sa masquarade, les va asseurer que naturelle-  
ment cela se pouuoit faire, aussi biē que l'ābre  
pēdu au col des petis enfans, en forme de col-  
lier, les pouuoit guerir de la squinance, des tō-  
filles, & de toutes fluxiōs. Et voyci les raisons:  
L'ambre iaune ou blanc, adioustoit il, attire le  
festu & la paille, à cause de son humeur gras &  
glutineux: lequel mis dchors, la chose sèche,  
qui est la paille, desirāt boire & estre humectee,  
est tiree vers la fontaine, qui est l'ābre: dōt au-  
cuns l'ōr appellē *harpaga à rapiendo*. Ou bien l'ā-  
bre attire la paille, cōme le feu attire les cho-  
ses seches, les choses seches prenās mouuemēt  
du feu pour euitier le vuide, afin que les choses  
seches prēnent le lieu de l'air qui est consumé  
par le feu. Et pour faire, adioustā il, que l'hu-  
meur de mon ambre, qui attire la paille, sorte  
hors, & ait plus d'efficace à attirer la paille dōt  
sera habillee ma maistresse, il faudra enfrappāt  
froter & eschauffer mō ambre dequoy ie seray  
vestu, pour exciter la chaleur qui est en l'ābre.  
Quelqu'un luy va dire, ie te cōseille de m'appe-  
ler quād tu seras d'ābre, afin que pl<sup>r</sup> aisēmēt tu  
puisses attirer ta maistresse de paille: car il ne  
tiēdra pas à froter ta hoppelāde que tō ambre

k iij



# Q V A T R I È S M E

ne mette le feu en la paille, mais ie ne sçay si le pourrez facilement esteindre: pour le moins ce frottement te seruira de friction, qui seruoit aux Anciens d'exercice, & par consequēt pour la santé. Et me semble, adiousta il, que si vous estes si chault & bruflāt, qu'il se faut bien donner garde d'approcher le feu si pres de la paille, de peur de tōber au peril de la masquarade ardente que firēt vne fois les Princes de France, lesquels n'eussent esté en danger du feu & des flābeaux, s'ils eussent frotté leurs habillemēs de poil gouldroné & poissé avec de l'alun. Le Roy cōmanda à ceste fesse-tōdue, le voyāt ferme en son opinion, d'essayer ce qu'il assueroit estre vray, & de luy en rapporter la verité: afin qu'il fist de bonne heure prouision d'ābre, s'assurant que si cela estoit vray, qu'on ne trouueroit pas à demy de matiere pour faire ces habillemens de masquarades'. Puis nostre Roy reuenant à la piteuse masquarade des Princes, nous va dire, que si ces Princes eussent esté accoustrez d'une certaine mixtion d'oyselets, que ceux des Indes appellent Cucuies, ils n'eussent point esté en danger, car il n'eust point fallu apporter de flābeaux aupres eux pour les veoir: s'il estoit vray, disoit il, ce que dit Ouiede en l'histoire des Indes, que



ceux de ce païs font vne composition d'oiselets, dont ils se frottent, és iours de leurs festes, les yeux & la poictrine: puis s'en vont ainsi accoustrez danser, porter mommons, & faire masquarades, si bien qu'on pense que ce soyent fantosmes enflambez, sans auoir besoing de feu pour les veoir & pour les cōduire. Vous le croirez aysement, adiousta il encores, s'il est vray que les Indiens se seruent de ces oiselets pour chandelles: car on peut lire, escrire, veoir son chemin, se conduire, & en tenebres s'entrecongnoistre à la splendeur de telle clarté, qui est bien autre que celle de nos vers-luisans. Et m'esbahis que les grans Seigneurs de France, qui prennent si grand plaisir à porter des masquarades, & y despendent tât, ne font apporter de pardeça de ceste mixtion des Indes, veu que le voyage en est au iourd'huy si frequet: car ce seroit de nuict vne chose estrange & monstrueuse, & propre pour vn Diable de la passion de Saulmur. Il fut dit encores vn conte d'un masque, lequel des l'entrée estant congneu de tous, luy fut dit, monsieur le coqu vous plaist il pas vous demasquer: nous congnoissons bien desia le reste de vostre troupe. En fin il se demasqua, & leur repliqua, vous les cognoissiez bien tous, hors



QVATRIESME

mis moy. Vne Damoyfelle luy respond, pardonnez moy, chacun vous a bien congneu & nommé. Laiffans les masquarades, & retournans à nostre coustume de faire tous les ans vn Roy, il fut dit que cela estoit procedé des festes Saturnalles des Romains, lesquelles se celebroyent aux Calendes de Ianuier, où les maistres seruoyent leurs seruiteurs: & que les Atheniens appelloient ces festes *Anthisteria*: durant lesquelles les seruiteurs se mettoient à table avec leurs maistres, exempts de tout labeur: mais que la sollennité passée, leurs maistres les reuoquans au trauail accoustumé, crioient *Foras Cares, non iam amplius Anthisteria*: c'est à dire, le mois Anthisterion sacré à Bacchus, ne dure plus. Puis quelqu'un va demander pourquoy en iettant le sort (car celuy est Roy à qui la febue arriue) on tire premiere-ment pour Dieu. Nous nous regardions l'un l'autre, quand vn de la Seree va dire que c'estoit pour corriger le Paganisme, q̄ les Chrestiens faisant vn Roy tirent tout premier pour Dieu: parce que les Grecs mettans dans le vaisseau vne feuille d'oliue, qu'ils appelloient *Hermes*, c'est à dire Mercure, en iettâs les forts, tiroient tout premierement la feuille d'oliue. Et se faiët ceste ceremonie le iour des Roys,



pour ce qu'ils ont esté les premiers qui nous ont montré le Roy des Roys. Je ne trouue point va repliquer quelqu'un, qui a commencé à crier le Roy boit, & viue le Roy, si on n'a prins de Dion, que Cōmodus Empereur beuuant au Theatre, le peuple avec le Senat comença à crier, Bien te soit, vy lōg temps. Puis en continuant nous va dire qu'il trouuoit biē plus difficile de sçauoir la raison de ce qu'on met plustost vne febue au gateau, qu'une autre chose: d'autant que la febue est mise entre les choses funestes, & appartenant aux morts: car dessus les fueilles de ses fleurs, semblent estre certaines lettres, qui representent le pleur, & sont signe & marque de douleur & tristesse. Et pour ceste cause, il fut dit, que les ames des morts alloient souuent se cacher dans les febues: parquoy ces deux vers estoient communs en la bouche du vulgaire.

*Manger febues n'est moindre faute faire*

*Que de manger la teste de son pere.*

Dont n'estoit loisible au sacrificateur de Iupiter non seulement d'en manger, mais il ne leur falloit pas aussi toucher, ny les nommer, non plus qu'ouyr les flutes funebres. Puis nous trouuons que Ceres dōna aux hommes



# QVATRIESME

toutes sortes de legumes, hors mis des febues: parce que c'est vn legume impur, comme dit Pausanias, sans dire la cause, comme estant chose mystericuse, & plene de secret: lequel n'estoit loisible de diuulguer. D'auantage adioustoit il, Pythagoras sur tout deffendoit les febues, & qu'il s'en falloir abstenir: parce, disoit il, que manger des febues apporte sterilité, combien que Galien afferme apporter fecondité: ou pource qu'elles sentent la mort, aussi quand on veut tuer des pourceaux on leur en baille à manger, & anciennement aux ceremonies des morts & aux festins sepulchraux ils vsoient fort de febues, & si en chassoyent les Dieux domestiques des maisons, que les Latins appellent *Lemures*, en leur iettât des febues noires, avec les mains nettes, & les pieds nuds: ou pource que la febue est dangereuse, prouoquant l'acte venerien par sa ventosité, troublant le sommeil, faisant resuer, estant seche & flatueuse, engendrant des tranches, inflations & coliques: ou bien Pythagoras deffendant les febues, vouloit dire qu'il falloit laisser les choses tristes, lugubres, & de dueil: & pour faire souuenir aux hommes qu'il se falloit garder d'estre semblables aux morts pendant qu'ils sont encores en vie: ou bien



deffendoit les febues ; pour se garder des affaires publiques, & d'estre des Magistrats, qui s'eslisoyent avec des febues. Ce qui est conforme à la Loy des Egyptiens , qui deffendoient les aulx & les febues : par les aulx denotoient qu'il falloit fuir la guerre : car par l'ail il signifioient la guerre, estant vne nourriture militaire : par les febues, qu'il falloit s'abstenir du gouvernement public. Et non seulement, adiousta il, les febues nuisent , mais seulement la senteur de leur fleur enteste d'une pesante vapeur ceux qui ont le cerueau debile, & plein d'humeur bilieuse & melancholique: ce qui faict qu'on menasse les fols en ce temps là, principalement les femmes, qui ont le cerueau plus debile que les hommes: si bien que quād les febues sont en fleur, les humeurs viennēt à se desborder, & par fumees espoiffes molestēt le cerueau. Encores aujourd'huy, quand nous la trouuons au gasteau, nous la cachons tant que nous pouuons, & ne la voulōs point trouuer : & par moquerie on dit , vous diriez qu'il a trouué la febue au gasteau. Voila beaucoup de choses qui deuoyent empescher les anciēs de mettre la febue en leurs gateaux du Roy-boit. Si est-ce , va repliquer vn autre, que le Chameau , encores que ce soit vne



# QVATRIESME

grosse beste, ne laisse à aymer les febues : car Theuet dit que sur toutes choses il les ayme. Et si a plus, disoit il, d'autât que les febues ont propriété & vertu qui les doit empescher d'estre reiettees, comme vous dictes qu'elles ont esté. Quand on ne peut estancher le sang apres la morsure de la sangsue, il n'y a remede plus souuerain qu'appliquer dessus, la moitié d'une febue pour retenir le sang. Si vous mettez des febues sous les cédres chaudes, elles guerissent les playes veneuses, & la morsure des Chiens, & la piqueure des mouches. Et ne laisseray, adiousta il, pour tout ce qu'auetz dit des febues, de vous conter ce qui arriua à vn Roy de la febue. C'est qu'un mien voisin fut Roy de la febue en sa maison, & faisant sa Royauté avec sa femme, & deux ou trois de ses amys, sa femme & luy entrerent en quelque riote & querelle, si bien qu'elle ne voulut iamais crier le Roy-boit, quelque commandement & amende qu'on luy imposast. Dequoy son mary estât fasché, à cause de la compagnie, qui faisoit son Roy-boit avec luy, & eux encores plus : chacun se retira plustost que de coustume. Sur ceste cholere le mary & la femme se vont coucher sans parler ensemble. La fumeuse cholere de ceste femme estant passée, se resueillant



il luy souuiët de la facherie de son mari & d'elle, & sachant bien qu'elle auoit tort, elle veut se reconcilier avec luy, & commence à parler à luy, & le cherer: le mary estant encore fâché cōtre elle, luy dit, ie n'en feray riē, laissez moy, vous ne voulustes pas crier herfoir le Roy-boit. Or, respōd sa femme, s'il ne tient qu'à cela, ie criray tant que vous voudrez. Son mary lors luy va dire, ouy bien, mais où boiray - ie? Sa femme tournant son cul en vn autre sens, va faire deux ou trois grots pets (laissant aux femmes ceste vaine superstition de paroles) se prenant à crier le Roy-boit, le Roy-boit, si treshaut que tous les voisins en furēt abreuez & resueillez, & pensoyent qu'ils fussent encores apres à faire le Roy-boit. Le Roy, & tous ses gens, ayās ris, de ce conte, vn autre va prendre la parole, & va conter vne Tragedie qui se iouē tous les ans la vigile des Roys, qu'on fait le Roy-boit, entre vn mary & sa femme. Les iouēurs, va il dire, sont vn homme & vne femme, mariez ensemble il y a lōg temps. La femme est vne Diabliesse: le mary est vn bon homme, qui ne luy faiēt rien, ne demandant que patience. De la battre il n'ose, tant elle crie au meurtre, à l'ayde, ce bourreau me tue; tellement qu'en la voulant battre, il a esté



# QVATRIESME

luy mesme en grand danger de l'estre par les femmes qui venoyent au secours, l'oyant ainsi despitueusement crier. Parquoy il s'aduifa que sans danger il la pourroit battre à tel iour qu'aujourd'huy qu'on crie le Roy-boit. Premièrement les voisines ne viendront point au secours, crie tant qu'elle voudra, car elles penseront qu'on crie le Roy-boit : & tant plus elle crira, tant plus on estimera que mieux on celebre la feste des Roys, comme ont faict nos peres anciens, iugeans ceste annee fertile en laquelle on trouue facilement la febue au gateau. Secondement, les voisins n'en entendrôt rien, à cause du bruit que chacun faict en sa maison en criant le Roy-boit. En l'asseurance de tout cela, ce mary ne faut point tous les ans à ce iour là de payer à sa femme les arrerages de toute l'annee. Lors vn Drolle va dire qu'il auoit esté en grand peine iusques à ceste heure icy, de sçauoir que vouloit dire ce qu'on auoit mis en vn Almanach, la vigile des Roys, où il y auoit, Bon battre sa femme: & qu'il n'auoit este en si grand peine d'entēdre que vouloit dire, plie le coude, qu'on auoit mis la vigile de saint Martin, ny garde les yeux le iour des Cendres. Il y eust vn des nostres qui dit qu'il ne se gouernoit par l'Almanach, pour sçauoir



sçauoir quand il fait bon battre sa femme. Vn autre va repliquer que c'est à faire aux yurons de battre leurs femmes, & que les gens de bien ne les frappent iamais. A qui il fut respondu, que Plutarque en l'administratiō des femmes admet les coups de baston, & qu'on auoit veu en quelque part:

*Les asnes, les femmes, les noix  
Porter plus de profit tu vois  
A celuy qui de grand' secousse,  
D'une main cruelle les pousse.*

On dist à celuy qui auoit allegué ces vers, qu'il n'auoit veu que le texte, mais non pas la glose, qui dit:

*Celuy le Ciel offence, & viole amytié,  
Qui d'une fiere main bat sa douce moitié.*

Vn bon autheur neantmoins maintient, luy fut il encores repliqué, que celuy qui chastie sa femme, la rend meilleure. On luy fit response, que l'autheur ne s'estoit pas arresté là, ains auoit adiousté, que la supportant il se rendoit meilleur soy mesme: car en endurāt de sa femme, il s'accoustume à endurer plus facilement les iniures du dehors: & qui peut corriger le vice de sa femme, il la rend meilleure: mais qui l'endure, il se rend meilleur luy mesme. Or qu'il soit defendu de battre sa femme, va dire



# QVATRIESME

vn Tribun des femmes, les Anciens auoyent vn Dieu domestique, qu'ils appelloyent en nostre langue le Dieu du foyër: lequel estoit reputé de telle veneration, que si aucun se retiroit au foyër & maison de son ennemy, celuy qui luy vouloit mal ne luy cust osé faire aucune violence pendant qu'il y estoit, ce foyër luy estant vn lieu de franchise. Or ie vous prie, s'il estoit prohibé & tenu pour chose iniuste de quereller & outrager son ennemy, mesmes se retirant à son foyër, commēt pensons nous que ces Anciens tenoyent pour chose infame de faire quelque violence à ceux qui sont d'un mesme foyër, principalement à la femme, qui est la principale personne du liēt, de la table, & du foyër? Ces mesmes Anciens, adiousta il, ont requis que les Esclaues fussent plustost corrigez de parolles que de battures, à plus forte raison la femme. Homere introduisant Iuppiter, qui reprend sa femme, & la voyant rebelle, vse de menace, & ne passe point oultre. Les Anciens qui sacrifioyēt à Iunon nopciere, ostoyent le fiel de la victime, & le mettoyent derriere l'autel: pour mōstrer que le mariage deuoit estre esloigné de toute noise & courroux. Et encores auourd'huy il n'y a que les Barbares Mexiquains des



Indes, qui traictent leurs femmes comme esclaves, & ceux de Darien, en ce temps appelé Castille d'or, qui vendent leurs femmes, & en font comme ils veulent. Quelqu'un de la Serree, voyant que chacun parloit de la foire comme il s'en trouuoit, va empescher ce discours, comme sortant hors de propos. A qui il fut respondu, qu'on n'en sortoit pas tant hors comme on pourroit dire: car criant le Roy-boit, le mary & la femme le plus souuent ne se connoissent plus, & aussi qu'il en y a qui ne battent leurs femmes qu'à ce iour là, pour les causes dessus dites: Parquoy reprenant nos febues, on va conter d'un capitaine de dix mille liures de rente, qui fut logé par son fourrier en vne maison, où ne trouua que des febues, dõt il se cõtenta: mais ce fut le bon, car les ayant trouuees, il se met à la fenestre, & va crier à pleine teste, le Roy-boit, le Roy-boit: & quãd on luy demãda qu'il auoit à crier le Roy-boit, il dit que c'estoit parce qu'il auoit trouué la febue, & que c'estoit signe de bonne annce quand on trouue aisément la febue, selon la prognostication Pantagrueline.

Le conte s'acheuoit, que voicy vne bande de bons iouëurs d'instrumens, qui d'entree avec les haults-bois & cornets sonnerent la



# QVATRIESME

Pauanne, Si ie m'enuois: avec les violons Bon iour m'amie: avec les flustes, Or combien : où la plus grand part prenoit vn singulier plaisir: mais la ieunesse, & les Dames, avec leur conducteur Comus, qui n'ont autre plaisir qu'à danser la volte, la courante, la fiffaye, & autres danses dissoluës, nous les desbaucherent. Cependant qu'ils dansoyent, ceux qui demeurèrent avec le Roy vont mettre en auant quelque propos de la danse, & non trop hors du subiect du Roy-boit: car ceste feste ne se passe gueres sans danses. Aucuns blasmoient la danse, & ne vouloyent danser, de peur qu'il leur aduint comme il arriua de nostre temps à vn Louys Archeuesque de Magdebourg, qui dansa si gaillardement & legerement qu'en dansant avec vne Dame, il se rompit le col. Les autres disoyent les danses estre venuës de gésyures, lesquels par la chaleur du vin sont incitez à diuers mouuemens : & que Cicero *pro Murena* monstroït bien la badinerie de la danse, quand il dit que iamais homme ne dansa à ieun: si d'auanture il n'est hors du sens. Aussi ils mettoyent en auant que danser, baller, & sauter, estoient actes de bouffons & bateleurs: qui anciennement, (comme dit messire Baptiste Fulgose en son Contre-amour) recitans



les fables aux Theatres, au nombre, & à la mesure de quelque instrument, introduirent le danſer, que les Latins appellent *Saltare*. Puis apres commencerent à danſer ſeulement les païſans aux ieux & ſacrifice de Bacchus, qu'ils celebroyent masquez d'eſcorces d'arbres, dāſans & chantans laſciuemment, comme dit Virgile. Auſſi tenoyent ils pour choſe aſſeuree que le baller des Anciens n'eſtoit pas comme le noſtre: car leurs danſes eſtoient accompagnées de geſtes, qui exprimoyent naiſuiement la choſe qu'on vouloit representer, avec mesure & cadance: conſiſtāt en mines & geſticulations telles que nous voyons faire à des Matachins, ou aux Curetes & Corybantes, prebſtres ſacrez à la Deeſſe Cybele. Il fut dit que Lucian parlant de la danſe eſcrit qu'elle faiēt changer la perſonne en tant de ſortes, qu'on peut dire qu'elle repreſente Empuſe, qui eſtoit vne inſigne danſereſſe, qui ſe changeoit en mille formes, ſautant à vn pied, ce que le nom d'Empuſe ſignifie, cōme i'ay ouy d'ire. Et que Saluſte ſemble la blaſmer, quand il dit que Sempronia ſçauoit les lettres Grecques & Latines, & au ſurplus danſoit & balloit plus mignardement qu'il n'eſtoit beſoin à vne femme de biē. Outre tout cela, qui faiſoit blaſmer



# QVATRIESME

la danſe, eſtoit le baiſer : or eſt il que le baiſer ſelon les anciens diminuoit la pudicité des femmes, ſi bien que ſi le vaſſal auoit baiſé la femme ou la fille de ſon ſeigneur, il perdoit ſon fief : le baiſer approchant ſi pres du reſte, qu'Ouide dit :

*Qui a pris le baiſer, & ne prend d'auantage,  
Il ne merite pas d'auoir tel aduantage.*

l'Empereur à bien faiſt ſi grand cas du baiſer, diſoyent ils, que ſi le promis mouroit auant qu'eſpouſer, ſa femme retenoit la moitié de ce qui luy auoit eſté dōné, ſ'il ſe trouuoit que ſon fiancé l'eut baiſee. La femme de Cato, trop ſuperſtitieufe, ne baiſa iamais ſon mary en l'ébrailant, ſinon quand il tonnoit : dont il diſoit par ieu, ie ſuis heureux quand il tonne. Triuulce eſtant Lieutenant du Roy à Milan, fit mourir vn François, pour auoir baiſé vne honneſte dame Italiene. La femme auſſi qui ſe laiſſe baiſer, pert ſon douaire, auſſi bien que pour auoir commis adultere : d'autant que le baiſer approche & eſt vn eſchantillō de l'adultere. Que ſi le baiſer pour vn temps a eſté permis à Rome, ce n'eſtoit qu'en ſaluant les parents en ſigne de grāde amitié, ou biē ce dit Cato, pour ſçauoir ſi les femmes ſentoyēt point le vin. Et à ce propos, S. Hieroſme parlant aux femmes



leur dit, ne sentez point le vin, de peur d'ouyr ce que dit le Philosophe, Ce n'est pas bailler vn baiser, mais c'est presenter du vin. Mais puis apres, il fut deffendu par Tybere Cæsar de ne saluer plus en baisant : tant le baiser estoit estimé impudic. Quelqu'un qui auoit voyagé iusques en Cornouaille, n'aimant pas la danse, affermoit que nos danses estoient plus lasciuues que celles des Ameriquains & sauuages de la terre du Bresil, encores qu'ils soyent nuds, & ne facent autre chose que danser, soutenant la cadence de leurs danses par le son de grandes cannes ouuertes par vn bout : d'autant que les femmes & filles ne sont iamais meslees en dansant parmy les hommes: que si elles veulent danser, cela se fera estans à part.

Je sçay bien, repliqua quelqu'un, pourquoy les Sauuages ne dansent point meslez avec les femmes, à cause que les vns & les autres sont tous nuds, comme ils sont sortis du ventre de leur mere, & qu'il seroit dangereux approcher les estoupes si pres du feu. Il y a d'auantage, adiousta ce cheualier de Cornouailles, les Sorciers & Sorcieres ne sont pas si desbauchez & eshontez en leurs danses, qui leur est commune en tous leurs Sabbaths, que



#### QVATRIESME

nous. Car ils font bien leur danse en rond cōme nous, mais ils ont leur face tournée hors le rondeau, en sorte que les hommes ne voyent point les femmes face à face, ny les femmes les hommes, comme nous faisons en nos brâles ordinaires. Et, comme dit Bodin, les danses des Sorciers & Sorcieres rendent les hommes furieux, & font auorter les femmes: comme on peut dire, & à bon droict, que la volte, la courâte, la fissaye, que les Sorciers ont amenez d'Italie en France, outre les mouuemens insolens & impudiques, ont cela de malheur, qu'une infinité d'homicides & auortemens en aduiennent, faisans mourir & tuans ceux qui ne font point en vie. Qui est vne chose, cōme dit Bodin, des plus cōsiderables en vne Republique, & qu'ō dcuroit deffendre le plus rigoureusēmēt. Outre tout cela, les Medecins disēt, & la raison nous enseigne, que tous mouuemens & exercices vehemēs apres le repas, engēdrēt force maladies. I'ayme tant la dāse, adioustoit il encores, que ie voudrois qu'ō ne dāfast que la danse, que les anciens appelloyent *saltatio pyrrichica*, où l'ō dansoit armé, & se bailloit pour peine aux ieunes gens qui auoyent delinqué: comme nous trouuōs en la Loy *Ad damnu. ff. de poenis*. Quelqu'un qui n'estoit point



marié, & aymoît la danse, va dire que de toute ancienneté la danse auoit esté en vsage, & les danseurs louëz, & que la danse qui se fait pour l'exercice, ou pour demōstrer vne grand ioye, n'estoit à blasmer. Que Dauid auoit dansé deuant l'arche, & Iudith aussi ayant tué Holofernes. Que Pindare voulant louer Appollon l'appelle *Orchestes*, c'est à dire danseur: comme vous trouuerez Iupiter qui danse. Aussi, disoit il, quand nous voulons louer quelqu'un, nous disons, c'est vn beau danseur. Athenec dit que les danseurs imitent les mouuemēs qui se font en la guerre, & avec les armes, & que Socrate auoit escrit que les bons danseurs estoient cōmunement bons gensdarmes. Tous les sacrifices des Anciens, tous ieux & theatres, toutes leurs ceremonies & festes ne se faisoient sans danser. La danse seruoit aux ieunes gens pour l'exercice de la guerre, & s'appelloit ceste danse, *Saltatio Pyrricha*, ou *Tripudium Castorium*, où l'on dansoit tout armé. Mesmes nous trouuōs que les Laconiens à ce bal & mesure, avec des flustes, estans pres à combattre, commençoient la bataille. Les Lacedemoniens qui ont esté des mieux aduisez, & des plus sages, de l'institution de Lycurge, vsoyēt d'une danse qui s'appelloit *Trichoria saltatio*, ce dit Plutarque. Ceste



# Q V A T R I E S M E

danse estoit composee de gens vieux, qui en danfant chantoyent, *Nos fuimus olim strenui iu- uenculi*: d'enfans, qui leur respondoyent, *Præ- stantiores nos futuri olim sumus*: de ieunes, qui en danfant chantoyent, *At nos sumus, vel experire, si velis*. Les Indiens adorent le Soleil en dan- fant. Les Sauuages ont leurs danses en si gran- de recommandation, qu'ils disent que les ver- tueux (c'est à leur dire qui ont plus tué & m'agé d'ennemis) apres leur mort ir'ot derriere les hau- tes m'otagnes, où ils ne feront que danser. Les Ethiopiés pres à c'obattre ne tirét iamais leurs fleches sans auoir dansé. La d'ânse Bacchique, celle des Satyres, des Corybantes, tenoit tuot le peuple deux ou trois iours qu'il ne faisoit autre chose qu'apres ces danses. Epamin'odas vaillant capitaine Thebain, a esté vn bon dan- seur, & auoit opinion que la danse rendoit les hommes plus habiles, legers, & prompts à la guerre, ce qui est confirmé par Lucian. Socra- te a eu la danse entre les choses sérieuses, qui sert d'adresse & d'exercice. Les Loix semblét l'approuuer, qu'ad ils disent que si vn curateur a faict apprendre son mineur à danser, moyen- nant qu'il ait du moyen, que cela sera alloüé en son compte. Nous trouuons bien d'auan- tage, va adiouster quelque autre, c'est que la



danse guerit plusieurs maladies, ce qui se faiēt  
ou par l'exercice, ou par l'harmonie de la mu-  
sique, qui pousse les malades à danser par vne  
vertu latēte & occulte. Tellement que si quel-  
ques vns sont mordus par vne Tarantule, dōt  
les vns rient incessamment, les autres pleurēt,  
les autres crient, les autres tremblent, les au-  
tres sont furieux & maniaques, tout inconti-  
nent qu'ils entendent les instrumens qui son-  
nent la musique, ils se mettent à danser tant &  
iusques à ce que la vertu & puissance du venin  
soit sortie par les pores & pertuis du cuir, avec  
la fueur, & par ce moyen sont gueris. En la  
Poüille, & au Royaume de Naples, disoit il  
encores, il s'y engendre vne vermine terrestre,  
dont les hommes meurent enragez quand ils  
en sont picquez, ou mordus, s'ils ne sont gue-  
ris par la danse & harmonie de la musique,  
ainsi qu'Amate Portugaiz tesmoigne l'auoir  
veu experimenter, dont Theophraste a vsé cō-  
tre les morsures de viperes: mais il dict qu'il  
faut vser de plusieurs sortes de musique, & la  
sonner par diuerses sortes d'instrumens: car  
quand on sera venu au son ayant quelque sym-  
bolization & correspondance à ce venin, les  
pauures patiens se resueillent comme d'un  
profond sommeil, & par grāde ioye se mettēt



#### Q V A T R I E S M E

à danser, tellemēt que le grand exercice qu'ils font, faict consumer le venin. Ceux aussi adioustoit il, qui sont mordus des phalanges, serpens veneneux, sont gueris par la musique, & par la danse: la musique les cōtraignant, par vne vertu diuine & occulte, de danser de telle sorte, qu'à cause de l'exercice du patiēt, la chaleur est augmentee: laquelle estant excitee, viuifie les esprits, & estans fortifiez mettent plus facilement dehors le venin avec la sueur. Ce que Brodæus semble croire, quand il diēt que les flustes, cornets & trompettes peuuent esveiller les lethargiques & les inciter à danser, mais qu'autrement la musique puisse guerir les maladies, il ne le peut croire. Combien que monsieur Bodin die en sa Demonomanie, que pour faire guerir les insensez, il ne faut pas les faire danser de mouuement si vehement, mais au contraire il diēt qu'il les faut faire dāser posément, & en cadence pesante, comme on fait en Allemagne aux insensez, qui sont frappez de la maladie de saint Vitus & Modestus: dōt aucuns ont voulu dire que la musique les guerist aussi bien que l'exercice. Et qui ne sçait, adiusta il encores, qu'outre que la musique esmeut les vertus de l'ame, chasse les mauuaises pensees, & adoucit les trauaux des humains,



que c'est vne chose si diuine, que par son harmonie elle offence le Diable, cōme nous trouuons de Dauid, qui prenant sa harpe faisoit sortir le Diable du corps de Saul, lequel estoit appaisé & rendu plus doux par le moyen de la musique, qui luy adoucissoit l'ouye, tellement que quand Dauid sonnoit de sa harpe, l'esprit tourmentant Saul se reposoit. Cela se faiēt, disoit il, ou que la musique est vne chose diuine, & que le Diable qui n'ayme que les discors, s'ē offense: ou que l'harmonie cōspirant avec l'ame, reduit la raison. esgaree à son principe, cōme les Anciens ont remarqué que la musique guerist les corps par le moyen de l'ame, tout ainsique la medecine guerit l'ame par le corps. Il y a des Medecins, repliqua quelqu'un, qui asseurent que la musique guerit aussi biē les maladies du corps que celles des esprits: mesmes que la goutte scyatique en est guerie, & qu'elle n'afflige point les membres principaux durāt qu'on est ententif à l'harmonie de la musique, l'apprehension de la douleur estant diuertie par l'harmonie musicale: car nous trouuōs que la lyre du Thebain Hysmenias guerissoit les scyatiques, & autres maladies aussi bien que Terpendre: la douleur s'appaisant quand les esprits qui baillent & sont cause du sentiment,



# Q V A T R I E S M E

font transportez autre part, par la grande delectatiō qui procede des accords de la musique. Mais d'oū vient, demanda quelque autre, que ceste harmonie nous plaist? A qui il fut respondu, que cela se faisoit par le temperament de choses contraires, gardās vne chacune sa proportion, qui est vn ordre: or est il que nostre nature ayme ce qui est bien ordonné & compassé: & si y a bien plus en la musique, adioustail, car la passion des hommes se change selon la musique, aigue, graue, ou moyenne. Timothee iouant de son violon des chansons graues & furieuses, passionnoit de telle façon Alexandre qu'il luy faisoit prendre les armes: puis changeant son chant, le rendoit doux & paisible. Et par ce que tous n'ont pas veu monsieur Bodin en sa Republique, & que ce qu'il a dict n'est pas commun, ie ne craindray, disoit il, à le vous remettre en la memoire, & de vous dire, que la musique Phrygienne qui est aigue, anime & attriste: la Lydienne, qui est la moyenne, cōserue en nous aussi vne mediocrité. Puis que la musique est vne chose si diuine, comme il a esté dict, ie me suis souuentefois esbahy, va dire vn de la Seree, pourquoy sainct Athanasē de son temps deffendoit la musique aux Eglises, & encores voyons nous auourd'huy



plusieurs Eglises en France qui tiennent ceste deffence, & là où on ne chante point en musique. Seroit ce point, se respondoit il luy mesme, à cause du prouerbe qui dict, Personne ne chante à ieun, & que les Chantres ayment le vin? Et pourtant lisez vous en Ouide:

*Pareillement par le vin qui augmente,  
Le bon esprit, des vers rymez on chante.*

Et Tibulle,

*Ceste liqueur enseigna diuers tons,  
Et à danser soubz l'accord des chansons.*

Le Scythe Anacharsis, adiousta il encor, estât en vn banquet, escoutant des chantres gringotans vne chāson, enquis s'il y auoit en Scythie de tels chantres, respondit, il n'y a pas mesmes de vignes: ou bien seroit ce point que S. Athanase deffendant la musique a suyui en cela Platon, & sa raison, qui dit que la musique en dilatant resiouit par trop? Et par ce Platō deffend à la ieunesse la musique Ionique & Lydienne, d'autant qu'elle amollist le cœur, & effemine les hōmes: qui est cause, dict Diodore, que les vieux Egyptiens reiettent la musique, comme lasciuie, & effeminant les hommes. Et aussi que nous voyons aujourd'huy tous les branles de Frāce estre Ioniques ou Lydiēs, c'est à dire du cinq ou septiesme ton. Et quād S. Ambroise a



# Q V A T R I E S M E

remis la musique cōtre la deffence de S. Athanase, qu'il n'entendoit permettre que la Dorique: car en la primitiue Eglise, & maintenant, il n'est permis que de chanter des pseumes du premier ton, qui est Dorien, lequel est doux & graue. Que la musique, va dire nostre Roy, nous rende doux ou passionnez, & selon qu'elle est, & que nous l'oyons, elle esmeut & incite les affections, ie n'en doubte plus, depuis que i'ay veu vn chameau, qui est l'une des plus grosses bestes du monde, danser tantost d'une sorte, tantost de l'autre, incontinent qu'il entendoit le son de l'instrument, & quand le ioüeur cessoit de sonner, & le chameau cessoit de danser. Et ne s'en faut gueres, adioust il, que ie ne pense estre veritable, ce qu'on dit des Elephās qui sont encor pl<sup>r</sup> grādes bestes, qu'ils peuuent appredre le langage du païs, ne voulās iamaïs passer la mer q<sup>l</sup> le maistre ne leur promette par paroles expresses qu'ils entendent, de les repasser: qui me fait croire que le chameau peut appredre des choses que les autres bestes ne peuuent cōprendre: c'est qu'il vit deux ou trois cēs ans, & les autres n'en viuent pas la moitié. Vn qui auoit esté au pays des grosses bestes, sans bouger du siē, va dire à nostre Roy, ce n'est pas le grand aage du chameau, ne sa sagesse & entendement,



tendement, qui le fait dāser au son des instrumēs. C'est qu'ō le met envn lieu, où le paué est chault, & tout aussi tost qu'il y est, on sonne de qlque instrumēt: lors à cause de la chaleur, & nō pas à cause du son, le chameau leue les pieds comme s'il dansoit, l'instrument sonnans tousiours iusqu'à ce qu'on l'oste de ce lieu chault: car estant le chameau sorti hors de ceste place qui est chaude, on ne sonne plus de l'instrumēt & aussi il ne leue plus les pieds, ne sentant plus le paué chault. Et est si accoustumé à ouir sonner de l'instrument quand on le met sur ce paué chault, qu'encor qu'il n'y soit plus, il ne laisse de leuer les pieds quand il entend sonner, pensant estre sur ce paué chault. Et voyla, adiousta il, cōme on apprēd à dāser à ceste grosse beste, afin d'arracher du peuple deux ou trois liards pour veoir vne chose qui n'est sans merueille. Et pourtant, fut il repliqué, la merueille vient plustost par ignorance que du merite de la chose. Mais ie pēse qu'il est possible, sans aucun artifice, qu'une beste danse, & se resiouisse de la musique, si nous voulōs croire Adrianus, qui recite auoir veu vn Elephant, lequel ayant deux cymbales pendues aux oreilles, les touchoit d'accord alternatiuemēt de son muscau ou trōpe, & dansoit selō la mesure de l'accord,

m



QVATRIESME

& les autres le suyuoient en dansant comme luy. Cependant que les vns parloient des grosses bestes, & les autres dansoyēt, voicy arriuer d'autres masques qui ioüent, & perdēt, & font signe au Roy de permettre qu'ō peust reioüier. Il le permet, & nous conte, cependant qu'ils reioüent, que c'estoit vne chose fascheuse de se retirer sur sa perte, & qu'il n'y auoit que ceux qui ont accoustumé de ioüer qui le sceussent, comme ie le baillay bien à entendre, nous dict nostre Roy, n'y a pas quatre iours: car trouuāt mon laquaiz en ioüant ses aiguilletes à la dard, que i'auois cherché tout le iour, ie commence à crier apres luy, lequel laissant le ieu me suit: ma cholere passée, ie luy di, si tu es en perte retourne, sçachant l'ennuy qu'on a de se retirer sur sa perte. Le Roy ayant faict le premier conte du ieu, & des ioüeurs, il fut permis d'en parler, sans gueres s'esloigner de nostre Seree, car il n'y a point iour là où l'on ioüe plus que aux Roys. I'ay deux voisins va dire quelque vn qui ioüerent si bien qu'il fallut venir iusques aux robbes, tant que celuy qui en auoit vne bonne la changea avec la meschante de celuy qui ioüoit contre luy: & quand on luy demanda, & que vous a tourné vn tel, il respond, il m'a tourné vn as de pique. Escoutez encores,



va il adiouster, ce qui aduint à ces deux mesmes, car iouans vn iour si longuement que la nuit les surprint, coucherent ensemble où ils auoyent ioué. Le perdant en se couchât regarde où le gagnât mettoit sa bourse: & entendât les chiës iapper, & que son hōme dormoit biē à son aise, met la main en sa bourse pour se recouurer de ses pertes, mais il ne sçeut si bellemēt le faire que ce gaigneur ne luy demādaſt, que faites vous mon voisin? le perdant luy respond, ie me recouure. Et il disoit vray, car se leuant plus matin que son compagnon, il emporte & son argent qu'il auoit perdu, & celui du gignant, qui est à cest heure le perdant. Je croy va dire vn autre, qu'il y a grand plaisir au ieu: car on lit qu'un Dieu s'adressa à vn sacrificeur d'Hereules, le conuiant à iouer aux dez, & en y a qui prennent si grand plaisir à iouer, qu'on ne les en sçauroit iamais chastier. Ne seroit ce point, va il dire, pour le frequent changement de perdre ou de gagner: d'autant que si on perd vn iour, on gagne l'autre, & que celui qui a perdu, se veut le lendemain recouurer de sa perte, & cherche tous moyens de retirer ce qu'il a perdu. Le Roy estant alteré d'auoir tant parlé, cepēdant que le bal & les ieux continuoyent, demanda à boire, & beuuāt ils

m ij



Q V A T R I E S M E

ne s'oublierēt point de crier le Roy-boit. Nostre Roy va dire en latin, car il s'ē aydoit à toutes mains, *Cōsuetudo altera natura*. Et à ce propos va faire vn tel conte. Vous sçauiez tous que l'année passce nous fismes les Roys en nostre maison, vous sçauiez qui fut Roy, mais possible vo<sup>o</sup> ne sçauiez pas celuy de mes gens qui le fut en leur table, ayās leur gateau à part, & si leur royauté dura 'plus' que la nostre : car apres auoir crié & beu du meilleur aussi bien que nous, en leur petite royauté, nous pensions qu'ils se fussent couchez & retirez cōme nous : mais ayās les poulmons eschauffez de crier & de boire, mes gens descendent en la caue, & apres le busfard que i'auois percé ce iour là. Le bō fut que leur Roy cōmençant le premier à boire, cōme il luy appartenoit, sans penser en mal, ils vont crier à pleine teste le Roy-boit, le Roy-boit. Me resueillant en sursault, & ma femme aussi, cōmēçames à crier à nostre force le Roy-boit aussi bien qu'eux, de peur de l'amende, pensans estre encor à table. Ma femme reuenant à foy, se leue, & Dieu sçait si elle ne cria pas plus fort que tous eux ensemble : trouuāt tous nos gens à table, les pots & les verres tous pleins du vin nouuellement percé, car elle en tasta, le ventre à la table, le dos au feu, en attédant les



chastaignes qui estoient dans le brasier, & la pie  
dessus. Je vous assure, adiouta nostre Roy,  
que ie ne me pouuois tenir de rire, quand ma  
femme me contoit cela, & n'en bougeay point  
du lict, car ie scauois bien que ma femme crie-  
roit assez, encor qu'on ne fist point le Roy-boit.  
Il se faisoit tard, nostre Roy bailla congé de  
se retirer: tout s'estoit bien porté, sinon qu'il  
se trouua à ceste Seree du Roy-boit, vn homme  
assez d'apparence, qui nous faisoit cest honneur  
de nous rechercher, & de se trouuer en toutes  
ces Bacchanales du Roy-boit. Le voyant lest  
& accort, on fut d'aduis de luy bailler le bou-  
quet, & de faict vne honneste damoiselle en le  
baissant luy presente, au nom de toute la com-  
pagnie. Il le prend avec vne grande reuerence,  
il les remercie de l'honneur qu'on luy faict: mais  
il leur dit, qu'estant si petit cōpagnon, il crai-  
gnoit fort qu'on ne luy feroit pas ce bien de se  
trouuer à son festin, & que pour en estre assu-  
ré, il les prie de luy donner quelque gage pour  
plus grande assurance, autrement qu'il se de-  
fiera de leur promesse, & ne pēsera point qu'on  
le vueille tant honorer & priser que de se trou-  
uer au lieu où il a grand enuie de leur faire bō-  
ne chere. Il faict tant que pour s'asseurer, il tire  
d'une damoiselle vne chaîne, de l'autre vn bra-



# Q V A T R I E S M E

celet, d'une dame un anneau, de l'autre un carquant : des hommes qui n'auoyent point de ioyaux, il tire de l'un un double ducat, de l'autre un escu, des autres des reales & testôs: chacun s'efforçant à luy bailler des arres, tant on auoit grand enuie de se trouuer à ce banquet: car il auoit dit qu'il ne feroit nul côté de ceux qui ne l'asseuroyent point, & les prioit de n'y venir, par ce qu'il ne les pourroit pas bien traiter, ne sçachant le nombre. Ceux qui n'auoiēt point de gages pour donner, estoient les plus faschéz du monde, & empruntoient de leurs amis. Cestuy à qui on auoit baillé le bouquet ayant ces gages, il leur baille le iour, & le lieu où il deuoit faire son festin, & les prie de s'y trouuer, sans les enuoyer conuier, car, disoit il, ie n'ay pas tāt de seruiteurs. Il ne faut point de faire ses apprests, il marchande au petit More. Il conuient pour ce soir là à tous les iouēurs d'instrumens, & à des enfans sans souci, avec leur badin, qui luy promirēt de bien badiner. Toute la ville estoit asçauantee de ce grand banquet. Celuy qui auoit entrepris la charge de les festoyer, faiēt ses prouisions, & les appreste au lieu à ce dédié: les violons & cornets avec les farceurs tiennent leur promesse: celuy à qui on auoit baillé le bouquet, & qui deuoit



faire tous les fraiz, s'y trouue tout le premier: les cōuiez ne faillirent point à se rendre à l'heure du disner, afin de voir la magnificence, & retirer leurs gages. Estans arriuez, le maistre du conuy fit couvrir, & les remercie de l'honneur qu'il receuoit d'eux. Estans assis sans grāde ceremonie, on les sert de telle sorte que tous disoyent qu'ils n'auoyent iamais veu ne nopces, ne receptiō de mariees, ne quelques autres festins, si magnifiques que cestuy cy. Durant le banquet on n'entend rien que cornets, violōs, flustes, lucs, & espinctes: estat fini, voyci les matichins, voyci des farceurs & badins, qui redoublent la feste. Apres la badinerie finie, on commence à danser, celui qui les auoit inuitez menant la dāse. Le branle fini, & le bal cōmencé, il remercie vn chacun de la courtoisie qu'on luy auoit faicte, & qu'il demeuroit leur seruiteur à iamais, les priāt de l'excuser s'ils n'auoyent esté si bien traictez comme il leur appartenoit, & cōme il en auoit bōne enuie. Durant le bal, il faict apporter la collatiō, où il ne manquoit riē. Quād il veoit tout le mōde empesché, mesme que les violons auoyēt cessé, & faisoient cōme les autres, il se depestre de toute la cōpagnie, si bien qu'il s'esuanoüit, & faict vn pertuisen l'air, dōt il n'est point encor sorti.

m iij



# Q V A T R I E S M E

Tous les conuiez le recherchent, tant pour le remercier, que pour r'auoir leurs gages, & se trouuerent bien estōnez qu'on n'en sçauoit aucunes nouvelles: mais ils le furent bien encor plus quand ceux qui auoyēt entrepris le bāquet ne les vouloyent laisser sortir qu'on ne baillast vn escu pour teste, comme il auoit esté conuenu entr'eux, & celuy qui leur auoit faict apprester le festin. Ce fut le meilleur, & ne me peu tenir de rire, quād ie vi qu'on cōtraignoit les tabourineurs à payer leur escot, qui ne l'ōt pas accoustumé, & que le Badin ne peut si biē badiner qu'il en eust meilleur marché que les autres. Je vous laisse à pēser si ceux qui auoyēt baillé de bons gages n'auoyent pas bien payé leurs escots? Et pour nous fascher d'auantage, la ville en estant toute assauātee, on venoit de toutes parts au deuāt de nous, & demandoiēt, & bien mesieurs, & bien mes dames, auez vous pas esté bien traictez pour vostre argent? Voila comment ceux qui veulent mettre les autres en despence, bien souuent y tombent eux mesmes, dōt ils ne se doiuent plaindre, autrement eux mesmes s'accuseroyent s'ils reputoyent à offence ce qu'ils voudroyent bien commettre à l'endroiēt d'autrui.



## CINQVIESME SEREE.

*Des nouvellement mariez & mariees.*

**L**A plus part de ceste Seree ayant dîné à des nopces, où il n'y avoit gueres de violós, mais où estoit la grande bande des cornetz, ne se peurent passer, & durant le souper & apres, de reprendre la superfluité des festins & nopces, & l'exces & despence des habillements, principalement pour le regard des femmes: & comme pour cela les Atheniens auoyent certains Magistrats, qu'ils appelloyent *Gyneconores*, comme les Romains auoyent leurs Censeurs, qui auoyent mesme charge: & que la Loy Oppie avoit esté faicte aussi sur le reglement des habits des femmes. Il fut adiousté que Seleucus ordonna pour corriger les Locriens de superfluité, que la femme de condition libre ne pourroit porter ioyaux d'or, ne robbe enrichie de broderie, si elle n'estoit publique: ne mener apres elle plus d'une chambriere, sinon lors qu'elle seroit yure. L'ordonnance de Philippes le Bel ne fut oublice, par laquelle il estoit deffendu à tous seigneurs, fussent Comtes ou Barons, de por-



## CINQUIESME

ter robbe de plus de vingt & cinq sols, à l'aune de Paris, & à leurs femmes autant : & les simples gentils-hommes, & leurs femmes, ne pouuoient faire robbe de plus de dix sols l'aune. Mais le bourgeois qui auoit deux mil liures tournois en valeur, pouuoit faire robbe iusques à douze sols neuf deniers l'aune, & leurs femmes iusques à seze. Il fut aussi dit que Strabo conte que la modestie de ceux de Marseille fut si grande, que le plus grand dot estoit de cent escus, que la robbe n'excedoit point cinq escus, & les ioyaux ne montoyent point d'auantage. Quelqu'un conta auoir veu vne femme, qui n'estoit que des moindres, laquelle se despouilla & vestit sept fois pour vn iour de diuers habillemens: estant en doubte si elle estoit bien ou mal pour aller à vn banquet. Puis se mit à reprendre la despence superflue qu'on fait aux nopces & banquets de maintenant : & à nous conter que le Duc de Milan Galeace fit vn si magnifique bāquet aux nopces de son fils qu'il maria avec Isabel, sœur du Roy Charles cinquiesme, & au festin des nopces de sa fille, qu'il maria avec Leonatus de Clarence, fils du Roy d'Angleterre, qu'il demeura du reste du banquet pour substanter dix mille hommes, comme il auoit trouué en Iouius en



la vie de Galeace. Et puis loua la frugalité des Romains, estât defendu au peuple, par la Loy de Craffus, de despendre aux festins nuptiaux plus de deux cēs asses, qui sont deux escus, selon la computation de Budé. Il est vray, dit il, que Cæsar puis apres, à cause de l'abondance de l'argent, permit de despēdre iusques à vingt & cinq escus de nostre monnoye. Il estoit defendu aux Naucratiens, mesmes és nopces, de bailler de la desserte faicte d'œufs & de miel. Ils ne deuoient estre en leurs bâquets nuptiaux, qui ne pouuoient durer que deux iours, que dix hommes, & dix femmes. Aucuns toutes-fois defendoyēt ce qu'ils auoyēt veu aux nopcea: disans q̄ la modestie des Romains arguoit la pauureté du temps passé, si mesme l'on vouloit faire cōparaison des Romains en leur plus grande richesse à nostre temps. Qu'il soit ainsi, disoyent ils, on ne donna à la fille de Scipion en mariage, encores aux despēs de la chose-publique, que mille d'airain, qui ne valoyent que sept cens liures tournois, & aujourd'huy ce n'est pas pour fournir, à la moindre partie des frais. Et aussi voyons nous, repliquoyent les autres, q̄ les mariez & les marices, le plus souvent, s'endebtent pour toute leur vie: ou bien purgēt le peché d'orgueil avec abstinēce de la



## CINQVIESME

bouche. Ceux de la Serée ayans tous parlé du general des nopces, vn chacun cōmēça à parler du particulier. Et le premier se va prédre à la mariee, en reprenant son fard, qui estoit en espesseur & corps mal seant à toutes femmes, ne differans gueres leurs visages de masques: & outre cela, ce fard leur estant dommageable, corrompant l'haleine, gastant la veuë & les yeux, pourrissant & noircissant les dents, & qui est plus, la santé en est souuent endommagée. Combien qu'il sembloit approuuer les fards liquides & sans corps aucunement, desquels on se pouuoit seruir sans qu'on s'en aduise, & sans qu'on en soit offensé. Le second se print au marié, disant qu'il estoit bien ieune, avec cela qui n'estoit gueres sage. Quant à la sagesse, il n'en fut gueres rien dit: d'autant qu'il fut respondu, que si on attendoit qu'un homme fust sage auant que le marier, qu'il ne s'en mariroit gueres, & que ce sont les fols qu'on marie le plustost, pour les rendre sages, & pour les arrester: & que nous volerions iusques au Ciel si cest arrest ne nous retenoit. Quant à l'aage de ceux qu'on marie, quelqu'un va dire qu'on auoit en ces nopces mal obserué ce que tient Aristote: qui est que le mary doit auoir plus que la femme d'environ vingt ans, afin qu'en



vn mesme temps le mary cesse d'engendrer, qui est à soixante & dix ans, quand la femme cesse de concevoir, qui est à cinquante ans. Vn autre va asseurer, qu'il faudroit pour faire vn bon mariage, & biē esgal, que l'hōme pour le moins eust trente ans, & la femme dixhuit. S'ils sont mariez plus ieunes, disoit il, le plus souuent ne font point bō mesnage ensemble, & si les enfans qui en prouiennent seront maladifs, fort debiles, imparfaits, & de petite stature: aussi on dit qu'il n'est que vieille fille mariee pour faire de beaux enfans. Que si vous mariez vne fille ieune & de bas aage, & qu'elle viēne à engrosser à douze ou à treze ans, comme on veoit souuent, ou à neuf ans, comme escrit Sauanorola, elle sera en grand danger à son accouchement, & si ne sera le plus souuent gueres pudique, & si elle l'est, pour le moins elle aymera fort le plaisir: à cause que leurs conduicts se dilatent si bien estant mariee ieune, que leur corps en est rendu plus lubrique. Et si celuy qui la prendra si ieune, n'ayant encores esprouué les forces d'amour, lorsqu'elle les sentira, sera en danger de n'estre aymé: pource que son amour par vne certaine repugnance d'esprits, venant de la difference des aages, ne s'accordera pas avec le sien. Mais aussi, fut il



## CINQUIESME

repliqué, il est à craindre que si elle est d'aage, & qu'elle sache desia que c'est d'aymer, elle en ayme vn autre. Quelqu'un ne trouuant pas bonne l'opinion d'Aristote touchant la conformité des aages, parla ainsi. Il suffit que l'homme soit plus vieil que sa femme de dix ans, afin que les mœurs & vouloirs soyent plus conformes: d'autant que les aages fort differents causent de grandes inimitiez en mariage, la diuersité des mœurs empeschant l'amitié: & à ceste cause les Latins appellent le mariage *Vinculum coniugale* & *coniugium*, qui denote qu'ils doyent d'un pareil effort trauailler: comme les bœufs qui labourent, & tirent sous mesme ioug, doyent tirer de mesme force, s'ils sont bien accouplez: à ceste cause Iuno est dictée *Iugalis* par les Latins. Aussi, adioustoit il, les anciens Allemãs auoyent entre eux vne façon de faire quand ils se vouloyent marier, qui estoit d'enuoyer, au lieu du douaire, des bœufs accouplez à la fiancee, à ce qu'elle fust aduertie, comme dit Tacite, par ce commencement & entree de mariage, qu'on l'espousoit pour estre compagne à son mary en la participation de la peine. Or si l'un est plus ieune & plus foible que l'autre, on sçait assez que iamais ne tireront bien ensemble, n'estans pas bien appa-



riez. A la verité, confessa vn de la Seree, il faut bien auoir esgard à la conformité des aages, qui doyuent estre entre le mary & la femme: mais quant à l'aage que doit auoir le fils ou la fille, quand on les marie, on n'en peut bailler regle, car il s'est trouué des femmes qui ont engendré à dix ans: & se peut faire qu'auant la puberté, qui commence à douze ans, vne fille s'auancera & sera plus nourrie à neuf, & aura ses parties plus capables à la cōceptiō, qu'une autre à vingt. Dont, disoit il, si la complexion est telle à dix ans à vne fille, qu'à vne autre à vingt, qui empeschera que ce qui peut aduenir à vingt ans n'aduienne à dix? Comme des esprits qui sont aussi grāds en aucuns à dix, qu'aux autres à vingt. Combien que les anciens Gaulois estimoyent à extreme reproche d'auoir eu accointāce de fille auāt l'aage de vingt ans. Quelqu'un prenant la parolle va conter d'un sié voisin, de qui on pourchassoit la fille, puis apres il s'en desista pource disoit ce pourfuyuant qu'elle estoit trop ieuné: auquel le pere va dire en cholere, Elle est plus meure que tu ne penses: car elle a desia faiēt deux ou trois enfans. Et par mesme raison, adioustoit il, on ne peut bailler regle aux gēs vieux iusques à quel aage ils se peuuent marier: car



## CINQVIESME

il y a des vieillards plus dispos que des ieunes,  
 & des personnes aussi qui ont plus de force à  
 vne partie de leurs corps qu'à l'autre. Consta-  
 ce, adioust il, fille de Roger de Sicile, & sœur  
 de Guillaume aussi Roy de Sicile, fut tiree  
 hors d'une Abbaye de Nonains de la ville de  
 Palerne & dispensee de se marier: Henry fils  
 de l'Empereur Frideric l'espousa, & aagée  
 de cinquante cinq ans conçut & enfanta vn  
 fils nommé Frederic secōd, qui fut Empereur:  
 la ieunesse de son mary estant cause de sa gros-  
 fesse: comme au contraire si vous donnez à vn  
 homme vieux vne ieune fille, la disposition de  
 sa matrice chaude & seche, pourra alterer &  
 corriger la semence du vieillard, encores qu'  
 elle soit froide. Mais s'ils sōt tous deux vieux,  
 vous verrez leurs enfans maladifs, ayans la fa-  
 ce toute ridee, & les yeux enfoncez: car là où  
 la vertu du cœur est hebetee, elle retraict la  
 peau: ce qui signifie que les membres princi-  
 paux sont debiles. Les gens vieux engendrās  
 communement des enfans tristes, fascheux &  
 rechignez, petis, foibles, de peu d'esprit, & ma-  
 ladifs: à cause que la nature n'a plus de force:  
 & pour ce que leurs esprits deffaillent en eux,  
 ils sont vuydes d'humeurs sanguins, ayās tou-  
 tes les forces naturelles foibles: ce qui aduient  
 tout



tout au contraire aux ieunes, cōme vous trouuerrez au quatriesme chapitre d'Esdras.

Laissans là ces bonnes gens du tēps passé, on se remet sur les ieunes nouvellement mariez. Que s'il y a quelques choses libres, pensez que ceste Seree est toute nuptiale : & qu'aux iours nuptiaux, dont il est parlé en Catulle, il estoit permis, mesmes aux enfans, de dire quelque chose de ioyeux : moyennant que les enfans laissassent leur robbe brodee, & de pourpre, de peur de violer leur honneur ; lequel habilement les aduertissoit de la honte & vergongne que cest aage se deuoit proposer. Et voicy comment quelqu'un commença. Il n'y a pas long temps qu'il fut marié vn ieune enfant sortant du college. La premiere nuit de ses nopces, il harangua sa femme en ceste sorte, comme a esté fidellement rapporté par ceux qu'on auoit mis en sentinelle : Puis qu'il a pleu à Dieu, ma maistresse, & à nos parents, que soyons liez ensemble en vn saint mariage, ie me repute bien heureux d'auoir vne femme & amye si sage, si bonne, si vertueuse, si chaste & pudique que vous estes ; m'asseurant tant de vostre pudicité, que ie ne doubte point que ne m'ayez gardé vostre virginité & pucelage, comme ie vous ay apporté le mié : que ie vous

n



## CINQUIESME

dédie & vouë, vous asseurant, & vous prie le croire, que ie n'euz iamais à faire à femme ne à fille de ce monde. A grand peine auoit il acheué sa belle harangue, qu'apres auoir inuocé Virgineuse, & voulant detacher la ceinture de laine de brebis, attachee & nouëe du neud d'Hercules, & s'approcher de sa nouuelle femme, & luy bailler ce qu'il iuroit luy auoir gardé: qu'elle le refuse, en luy disât, ie ne vous en estime pas mieux, reculez vous, ie n'en feray rien: vous ne ferez point icy vostre apprentissage. Les sentinelles & escoutes se prindrēt si fort à rire, qu'ils furent contraincts de se retirer à leurs corps de garde, & raconter au Caporal, & puis à la ronde, tout ce qu'ils auoyent appris & ouy estans en sentinelle: ne sachant comme puis apres ils s'accorderent, & s'il a fallu que ce puceau soit allé ailleurs faire son apprentissage, & coup d'essay, en chose plus grossiere, auant que besongner en si bon atelier, & en ouurage si delicat, que mesmes les maistres iurez y eussent esté bien empeschez. Si ce nouveau marié, repliqua quelqu'un, eust esté bien aduisé, comme estoient les anciens, on ne se fust pas moqué de luy ne de sa femme. Car anciennement on respandoit des noix le soir des nopces par toute la maison,



afin qu'õ n'ouyft point d'autre bruit, hors mis celui que les noix faisoient en tombant par terre, & que les enfans faisoient en les recueillans: & auffi afin qu'on n'entendist point le cry qu'aucunes mariees font, quand on leur denouë certaine bâde de laine nouëe par le neud d'Hercules. Vne Fesse-tondue va dire qu'il ne falloit plus respandre de noix, & que ceste ceremonie n'auoit plus de lieu maintenant que les nouuelles mariees ne se plegnent point, & qu'on ne les entéd plus crier: que si elles criët, c'est pour affermer leur virginité. Si est ce, luy va respondre vn autre, que c'est vne force & violence qu'on faict à vne fille, crie ou ne crie pas. A cause dequoy les anciens, ce dit Macrobe, defendoyent expressement d'espouser & se marier à vn iour de feste avec vne fille, toute violence & force estant prohibee au iour de feste: mais il estoit bien loisible & permis au iour de feste d'espouser vne femme vefue, d'autant qu'on n'y commet nulle force. Ce qui est confirmé, ce me semble, par Varro, qui dit que par le droit des Pontifes il estoit permis à iour de feste de nettoier, purger, vuidier & curer les vieilles fosses, & de long temps faictes, mais qu'il n'estoit pas permis aux iours de feste d'en faire de nouuelles.



## CINQVIESME

Vn autre luy va dire que la cause pourquoy on ne permettoit aux filles de se marier au iour de feste, mais ouy bien aux vefues, estoit pource que le peuple és iours de feste estant occupé ailleurs, il n'estoit point de besoing qu'il vist le mariage des vefues: mais ouy bien celuy des filles & vierges, qui se faisoit vn iour ouurable, afin que le peuple sceust & peust veoir le mariage des filles, n'estant empesché & distraict par les festiages & autres ieux qui se faisoient le iour des festes: & voila pourquoy le iour de feste est plus conuenable & propre pour marier les vefues que les filles: combien qu'aujourd'huy le contraire se pratique. Et ayant dit cecy, il adiousta vn petit conte d'un ieune marié, & d'une ieune mariee, qui auoyent bien esté vn mois mariez ensemble, sans se toucher: & quand les parents demanderent au marié pourquoy il ne s'approchoit plus pres de sa femme, il leur respond, qu'il ne luy osoit toucher de peur que sa femme ne l'allast dire à sa mere. Quelqu'un prenant la parole va dire à ceux de la Seree: puis qu'avez creu ce conte, parce qu'il est nouveau, & que congnoissez les deux qui sont mariez: ie m'asseure que l'antiquité du mien fera qu'on le trouuera veritable: & aussi que c'est vn pro-



ces enregistré au greffe de l'officialité, de ce que le mary n'auoit eu affaire à sa femme, & si auoit long temps qu'ils estoient mariez. Le Iuge, la femme presente, interroque le mary de ce qu'il n'auoit eu la compagnie de sa femme, luy demandant s'il estoit point de froides queuës, & de *frigidis & maleficiatis*, que s'il estoit tel, disoit il, les Canons permettoient separation: puis luy demanda si l'esguillette n'estoit point nouëe. Le mary, qui sçauoit quelque peu, met la main en sa braguette, disant à l'official, monsieur, ie m'enuois vous mōstrer le fondement de Mariage, & tire vn certain liure, qui parloit de l'obeissance que doit la femme à son mary. Sa femme qui auoit honte de ce procez, auoit caché son sac sous sa robbe: la leuant, va dire, mōsieur le Iuge, ie vous prie de veoir mes pieces. Le mary, apres auoir iuré de dire verité, parlant au Iuge, va dire, monsieur, ce n'est point que ie ne soye homme, & que l'esguillette nous ait esté nouëe, Dieu mercy: mais c'est que ma fême & moy nous bouffames dès la premiere nuit des nopces: de ce qu'elle ne vouloit prendre mon cas, & le mettre au sien, d'autant que c'estoit la nuit & y faisoit fort noir, & si estois blessé en vne main: estant tout prest, si elle ne veut point estre opi-

n iij



## CINQUIESME

niaistre, de faire le deuoir & acte d'homme & de mary. Ceste nouuelle mariee ayant peur de perdre son proces, va dire au Iuge, aumoins monsieur, si ie suis contraincte de luy mettre, que ie ne soye point condamnée de l'oster. Aucuns disent que contemnant le Magistrat, elle dist au Iuge, vous auez beau me condamner à le mettre, car resolument ie ne l'osteray pas. Le vous laisse à penser, disoit celuy qui faisoit ce conte, si le Iuge, encores qu'il fust d'Eglise, & tous les promoteurs, se peurent tenir de rire: veu que vous qui ne l'auiez qu'ouy dire, en riez si fort. Les femmes se reculerent vn peu de celuy qui leur disoit en auoir veu le registre, disans qu'elles s'inscriuoyent en faulx contre tous ces registres, & qu'elles ne croyét iamais que cela fust vray, quand mesme Cato l'auroit dit. La cholere des femmes passée, qui auoyent prins leurs masques, faisant semblant de s'en vouloir aller, vn de la Scree voyant qu'elles s'en estoient accoustrees afin de rire plus librement, & à leur aise, leur va cōter vn autre proces d'vne ieune fille, qui se disoit auoir esté engrossée, en nom de mariage, par vn ieune garçon: lequel le nyoit, disant qu'il estoit impossible que ce fust luy, veu sa ieunesse, & la petitesse de son cas, & en disant



cela faiët exhibition. La complaignante va dire au Iuge, monsieur, monsieur, faiëtes luy commandement de l'enfler, & vous verrez bië autre chose. A ce coup les femmes s'en alloiët, n'eust esté qu'on se va mettre sur les nouëurs d'esguillette, & sur les cōiurations & enforcellemens des nouueaux mariez & marices principallemēt. L'vn disoit que ce n'estoit point du iourd'huy qu'on enforceloit les nouueaux mariez, veu qu'anciennement on donnoit à Priapus l'autorité de guerir les enchantez, luy sacrifiant vn asne, avec vne esculee de laiët chauld. Et qu'on lisoit en Herodote que le Roy d'Egypte Amasis, fut lié & empesché de congnoistre Laodice sa femme, iulques à ce qu'il fust deslié par autres charmes. Et en cas semblable les concubines de Theodoric vserent de mesmes ligatures enuers Hermamberge, comme on lit en Paul Æmil. L'autre disoit, que si les Sorciers peuuent corrompre la santé de l'homme, amolir ses nerfs, troubler ses humeurs internes, qu'ils pouuoient bien aussi assoupir ceste vertu generatiue, tant par le refroidissement des parties & vaisseaux seminaires, que par vne apprehensiō & desgouement qu'ils donnent à ceux ausquels ils ont nouë l'esguillette : le Diable faisant cela, ce

n iij



## CINQUIÈME

dit Iehan Vier, pour semer des discordes entre ceux qui doyuent viure en paix. Quelque autre confirmant ceste opinion, va dire qu'il estoit de l'aduis de monsieur Bodin, qui assure qu'on peut nouër l'esguillette: combien que parauant il auoit tousiours pensé que cela ne se faisoit par magie: mais que l'experience le contraignoit à croire du contraire. Si on ne pouuoit, disoit il, enforceller & empescher la copulation des nouueaux mariez, à quelle raison eussent les anciens vſé de tant de contr'enchantemens & contrecharmes contre les ligatures & enforcellemens? Le temps passé à cause de ces charmes, on inuoquoit Iunon és mariages, l'appellant Socigene, qui conioinct par mariage les femelles avec les masles: Iugue & Populoniene, parce que par la cōiunctiō de la chair avec la chair, elle entretiēt & augmēte les peuples: Pronube, estant la maistresse des mariages: Cinzie, qui fait laisser aux marices la ceinture de leur virginité: Vnxie, à cause qu'a uāt q̄ la mariee entraist en la maisō du mary, l'ō gressoit les gōds des portes de gresse de loup, pour empescher les cōiuratiōs. Ils ne faisoient iamais nopces, adioustoit il, sans appeller les corneilles pour vn bon augure de concorde, foy, & amitié, la concorde estant signifiee par



les corneilles: leur societé estant si grande, que si l'une est morte, sa compagne demeurera toute sa vie veufue, & ne s'accouplera iamais à autre. Mais aujourd'huy que tout va au rebours, si vous appelez des corneilles, vous ferez tout esbahis que des cocus y viendront. Et aussi afin que le mariage fut heureux, on inuoquoit souuent Hymence pour vn bon augure, repliquant ce mot de Thalasse le iour des nopces. Auec cela ils mettoient à la porte le museau d'un loup, par ce que l'on ne peut enforceler aucun de la maison, à la porte de laquelle il sera attaché, ce qui se faict bien encores auourd'huy. Aucuns auec tout cela empeschoyent les Sorciers & Magiciens de rendre malheureux vn mariage, enuironnans les portes, où se faisoient les nopces, tout à l'entour de bâdes, ou fil de laine, en engressant les gonds d'icelles avec gresse de pourceau & de bouc, d'ot est venu *uxor*, pour remede à tous enchâtemens, lesquels estoient faicts souuent aux nouueaux espousez quand le bruit des gonds estoit ouy en ouurant ou fermant les portes. Et si ne laissoit la nouuelle marice de porter sous sa robe vn chapeau de fleurs de veruaine cueillies de sa main, de peur des illusions magiques, & d'estre charmee, & pource que le mot *fascinum* si-



## CINQUIESME

gnifie charme, & le membre honteux de Priape, comme rapporte S. Augustin, & Priape estoit adoré és champs comme Dieu des semences, & garde-iardin, aussi estoit il inuoké és nopces, de peur que la fertilité d'enfans fust empeschée par quelque fascination. A propos de quoy Pôpeius Festus escrit q̄ les vers Fescénins, qui se chantoyēt és nopçages, peuuent auoir emprunté leur nō de là, pource que telles chansons ostoyent & empeschoyent la force de la fascination. Il s'en trouua vn en la Scree tout contraire à ces deux, qui nioit & se moquoit de ces charmes, que craignent tant les nouueaux mariez, disant que ce n'estoit que la peur & apprehension qu'on prenoit de ceste ligature charmée, & que les precautions & remedes ne seruoient à rien. Car, disoit il, quād celuy qui se marie imagine que telle chose se peut faire & est vraye, & qu'on le peut empeschier d'auoir conionction avec celle qu'il aime, à l'heure la vertu imaginatiue meut tellement la chaleur naturelle, & les esprits, qu'il se faict vne realle transmutation au corps, la vertu naturelle acquiesçant & obeissant à la vertu imaginatiue, iusques à ce qu'avec le temps ceste imagination ait prins fin, & que la vertu naturelle se soit entierement faicte superieure &



maistresse. Car combien en voyez vous, disoit il, à qui l'esguillette se desnoüe d'elle mesme, la vertu imaginatiue ayant fait son cours? A d'autres eile est desnoüee par la seule apprehension & persuation qu'on leur en donne: car nous en voyons beaucoup qui ont recours à des personnes qu'ils pensent forciers, ou desnoüeurs d'esguillette, à des Egyptiens & Bohemiens, qui ne font autre chose que des ceremonies externes pour les assurer qu'elle est desnoüee, & que hardiment ils retournent à leurs femmes: sur ceste assurance, ils trouuent, & leurs femmes aussi que l'esguillette est desnoüee: car tout ainsi que par vne meschâte & fausse croyance il aduient qu'on est rendu impotent & offencé, pourquoy ne pourra l'on estre soulagé par le moyen de la mesme croyance? Comme il arriua à vn Gentilhomme, lequel ayant entendu par le liure de Cleopatre, que si ceux qui sont liez s'oignent tout le corps de fiel de corbeau, & d'huyle de iugioline, sont desliez: se confiant és paroles du liure, il ne faillit de le faire, & incontinent il fust gueri, non pas que la recepte eust telle vertu, mais par ce que l'imagination estoit preoccupee de faulse opinion, il fut gueri par ce remede qu'il pensoit estre bon pour son enchantement. Ceux qui



## CINQUIESME

tenoyent l'opinion de Bodin luy demandent: mais venez çà, que diriez vous qu'encores aujourdhuy aussi bien qu'anciennement, on pratique des contreforcelleries? Vous trouuerez, luy disent ils, qu'en la plus part d'Italie on grefse la maison avec le fiel d'un chien tout noir, & que l'espousee sortant de chez son pere, & entrant en la maison de son mari, ne touche à l'esueil des portes, mais est portee, afin qu'elle ne soit offensee par les choses enforceeles, que les Magiciens mettent aux entrees des portes, pour semer vne discorde & inimitiez entre les mariez, & les rendre inhabiles à la generatiō. Et aussi par ce qu'anciennement l'entree des portes estoit vne chose si sainte, que la porte, que les Latins appellent *ianua*, estoit en la garde du dieu Ianus, & les gonds, nommez *cardines*, dediez à la deesse Cardea, le sueil de la porte à Vesta: parquoy on faisoit conscience de laisser toucher le sueil de la porte aux pieds de la nouuelle mariee, tāt ce lieu leur estoit saint & venerable, tellement que les Anciens pensoient desplaire à leurs dieux, si estās aux portes, ils eussent parlé ensemble. A ceste cause ils ne vouloyent pas que leurs mariees commençassent par vn sacrilege à laisser leur virginité. Celuy qui contrarioit à Bodin, replique qu'on



prend les espouſes, comme par force d'entre les mains de ſes parens, & les faiſt on entrer au logis de l'eſpoux, ſans qu'elles touchent des pieds au ſueil de la porte, afin de monſtrer que elles ne vont point de leur conſentement en la maiſon de leurs maris, & nō point pour la ſaincteté des portes, ne pour euites les enchantemens: car il n'y a que ceux qui ſe deſſient de leurs forces & vertus, qui croient en ces enchâtemēs, & qui en ont peur. Le ſeigneur de la Montagne eſt bien de ceſte opinion: mais auant que de ſçauoir ce qu'il en diſt, ie vous veux conter ce qu'il arriua à vne nouuellemēt mariee, eſtant à ſa porte vn iour de feſte, qui ſans y penſer tenoit les iambes entr'ouuertes. Son mary voyant cela, luy manda qu'elle fermast la boutique, veu qu'il eſtoit feſte, & qu'il ne falloir pas l'ouurir. A quoy elle reſpondit, c'eſt luy qui en eſt cauſe, qui en portant la clef, ne la ferme point comme il deũt faire.

Celuy qui faiſoit ce conte, empescha de rire ceux de la Seree, leur diſant qu'ils le feroyēt oublier ce que dit la Montagne des ligatures: qui diſt que les noüeurs d'eſguillettes ſont impreſſions de l'apprehenſion & de la crainte, & non point enchantemens, car ſouuēt leur faiſant à croire des contr'enchantemens, ils ſont



## CINQUIESME

gueris. Et comme il dict, cela n'arriue gueres qu'aux premieres accointances, & non apres qu'on a esté long temps en mariage, d'autant que les premiers abordemens sont plus ardés aspres, & que lors en ceste premiere cognoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup de faillir: & celuy à qui l'imaginatiō a fait vne fois souffrir ceste honte, ayant mal comméçé, il entre en si grand fascherie que la frayeur s'ē augmente & redouble. Et à ce propos, saint Augustin dit que telle action ne dépend ni de nostre esprit, ni de nostre corps: de sorte que les parties, qui sont destinees à telle actiō, n'obeissent à nostre volonté, comme les autres membres. Et m'esbahis, adioust la Mōtagne, dont est venu ce congrez, & quelle assurance on y peut auoir pour rompre vn mariage: car quelque assurance que tout hōme se puisse promettre, confessera qu'il n'est en sa puissance de se faire paroistre capable du mariage en presence de la Iustice, des Medecins, Chirurgiens, & matrones que l'on craint, & avec vne femme que l'on tient pour son ennemie: veu que telles actions d'elles mesmes requierent vne assurance, & vn secret, & vne amitié, & qu'elles sont hors de la puissāce & de l'esprit & du corps. Ce congrez mesme reprouué par



les Cyniques Philosophes en l'approbation de Bagoas, comme dict Lucian. Et pour mon-  
strer qu'il faut en ces affaires en vser avec hō-  
nesteté & vergongne, les Anciens nous l'ont  
exprimé sous l'image de Venus cachée en vn  
antre. Et les Meliastes bastirent à Venus vne  
chapelle qui estoit toute noire: pour declarer  
cette hōneste vergongne, qui doit estre main-  
tenue en tenebres. Auant que sortir de ce con-  
grez, on va conter qu'en vn procez de separa-  
tion, à cause de l'impuissance du mary, il auoit  
esté ordonné qu'un Medecin, un Chirurgien,  
avec vne matrone visiteroyent le mary, puis  
seroyent presens à ce congrez. Ayans faict ap-  
procher l'homme & la femme, la matrone  
voyant que le cas du mary baïssoit autant que  
elle le pouuoit leuer en frappant dessus, va di-  
re, & de l'instrument: la mercy-Dieu, j'empes-  
cheray biē, disoit elle, que personne en soit ia-  
mais trōpé: & tirant son cousteau, à toute for-  
ce luy vouloit couper, n'eust esté que le Mede-  
cin & le Chirurgien l'en empescherent. Elle  
eust bien faict, fut il repliqué, car il ne faut ia-  
mais se moquer de la mariee. Vne fesse tondue  
s'entremeslant en ces disputes, va dire que ces  
nouveaux mariez ne doiuent point auoir crain-  
te de faillir, veu qu'ils se doiuent asseurer d'auoir



## CINQVIESME

vne femme chaste & pudique, qui ne sçait si  
 l'esguillette est noüce, ou si elle ne l'est pas:  
 pourtant elle ne cognoistra pas s'il y a faulte  
 ou non: que si elle le sçait, sa sagesse & pudicité  
 doit supplier à la crainte ou deffiance que son  
 mary a de soy mesme, & possible à la trop grã-  
 de amour qu'il porte à sa nouvelle espouse: car  
 puis que ces ligatures arriuent le plus souuent  
 à ceux qui ayment bien, & ont peur de n'estre  
 pas aymez reciproquement, c'est la trop gran-  
 de amour qui empesche l'acte venerien, la vo-  
 lonté retirant les esprits aux parties superieu-  
 res, l'homme ne pouuant faire deux choses en-  
 semble. Et à ce propos, adioustâ nostre Fesse-  
 ton due, ie vous feray vn petit conte d'un pau-  
 ure marié passionné & craintif, qui disoit à sa  
 promise, tant il auoit peur de faillir, ie vou-  
 drois auoir couché desia avec vous, ie vou-  
 drois auoir faict cecy, ie voudrois auoir cela:  
 qui luy va dire, sans considerer à quelle inten-  
 tion il le disoit, ie crain fort, monsieur mon a-  
 my, que vous aymiez bien besongne faicte.  
 On commençoit à rire, quãd quelqu'un nous  
 asseura l'empeschement des nouueaux mariez  
 prouenir à cause que ceux qui ont ce qu'ils de-  
 mandent à leur plaisir, n'ont pas l'imagination  
 si excitee que ceux qui trouuent quelque resi-  
 stence,



stance: Venus estant prompte à ceux qui font violence, par ce qu'elle dilate les esprits, qui se enflamment par la repugnance, d'autant que la vertu d'imagination en est excitée. Nonobstant toutes ces raisons, la pluspart de ceux de la Seree, ayant veu Bodin, tenoyent que l'esguillette se pouuoit noüer par art magique & diabolique: & qui les en asseuroit, c'estoit que cela estoit si cōmun qu'il n'en falloit plus doubter. Pour mieux asseurer leur opiniō mettoyent en ieu Spiranger, qui a escrit auoir veu vn homme à Spire, qu'on auoit si bien enforcelé, qu'il pensoit estre priué de ses parties viriles, & se faisant visiter par Medecins & chirurgiens, ne luy trouuerent rien à dire, ne blessure quelconque: & que depuis ayant appaisé la Sorciere qu'il auoit offensée, il fust restitué. Je sçay bien repliqua vn autre, cōme on se gardera des Sorciers & noüeurs d'esguillette: car si vous les pouuez cognoistre, & vous deffier d'eux, ils ne sçauroyent vous nuire. Regardez donc bien quand vn homme ou vne femme crachent, car vn Nigromancien & Sorcier ne crachera iamais deuant luy, ne au costé droict: parquoy s'il se trouue quelqu'un qui crache tousiours à gauche, doubtez vous de luy. Vn Drolle asseura qu'il sçauoit bien vne recepte



## CINQVIESME

plus asseuree, & bien experimentee, contre les enchantemens de l'esguillette. C'est, disoit il, que si ceux qui se veulent marier, ou sont promis, ou en fiançailles, peuuent prendre vn pain ou deux sur la fournee auant que d'espouser, on ne les scauroit lier, garroter, ne cheuiller, ni à la messe, ni à vespres, ni en quelque sorte que ce soit les rendre ineptes à la generation, eussent ils apprins leur magie en l'escole de Tolete, & i'en despite toutes les Sorcieres de monsieur Bodin, & le diable des Sauuages de l'Amérique, qu'ils nomment Aygnan. Et ie m'asseure, adiousta il, que leurs promises & fiançees ne refuserōt point de cela leurs promis & maris futurs, quand elles scauront qu'on le faict pour vne si bonne fin & intention. Nostre fesse-tondue va dire, qu'il aymeroit mieux se fier à vne femme de sa ville qu'il cognoist, qui auant que faire vn mariage, elle essaye si le mari n'est point charmé, & s'il est point des froides queuës, puis elle en asseure les parens de la fille, & la fille mesme, si elle entend raison. Et si elle n'a esté appelée au commencement (car elle a grand presse) elle est si singuliere aux charmes & ligatures, qu'ayant interrogué les parties, & productiōs faictes des deux conioints, & le tout mis en droit, si possible est, vous ver-



rez les parties contentes. Mais demanda quel-  
qu'un, qui se plaint le premier du charme, ou  
le marié ou la mariee? car i'ay tousiours veu, di-  
soit il, qu'on le sçait plustost du costé de la ma-  
riece que du marié. Et vrayement ie croy bien,  
fust il repliqué, car le mary s'accuseroit soy-  
mesme, en alleguant son deffaut & impuissan-  
ce. Si me suis-ie souuent esbahi pourtant, ad-  
iousta il, comme vne ieune fille peut sçauoir  
quand l'esguillette est noüee, qui luy a appris  
à le cognoistre, & comment elle s'ose plaindre  
encores qu'elle le sçache, veu mesmement que  
les femmes vesues qui se remariét n'en disent  
mot, combien qu'elles doiuent mieux sçauoir  
s'il y a du charme que les filles, qui n'en parlét  
que par ouyr dire, vous asseurant qu'il y a des  
filles & des femmes qui se plaignent à tort:  
comme fit dernièrement la fille d'une de mes  
voisines, sans rien nommer, qui asseuroit l'es-  
guillette estre noüee, par ce, disoit elle à sa me-  
re, que son mary ne la baisoit toute la nuit que  
cinq ou six fois. Il en y a aussi, repliqua quel-  
qu'un, qui ne se plaignent sans occasion, leur  
estant difficile de le celer, comme vous enten-  
drez. Il a esté marié ces iours passez, cōmença  
il à nous dire, vn ieune & bon garçon, qui se fia  
en son beau-pere de l'argent de son mariage.



## CINQUIESME

Pourtant le pere, apres les nopces sept ou huit iours, conuie les parens, tant les siens que ceux de son gendre, afin de payer ce qu'il auoit promis en mariage. Apres le disner, ainsi qu'on cōtoit l'argent, la fille s'approchant de son pere, luy va dire, mon pere, ie vous prie de ne payer & bailler l'argent à mon mary, car ie vous assure que nostre besongne n'est pas encor faite. Son pere, encores qu'il rougist vn peu, ne se peut tenir de rire, non plus que tous les autres parens, qui contesterent sur le payement. Les parens de la fille tenoyent fort & ferme avec elle, que puis que la besongne n'estoit pas faite, que le marié nedeuoit estre payé. Le marié, & ses parens disoyent que si, pour le moins en baillant caution, le mary les assurant qu'il feroit tant avec l'ayde de Dieu & de ses amis, que la besongne seroit faite. Ce nouveau marié pourtant se vantoit d'auoir fait de grâdes preuues de sa personne, & offroit en donner bōs tesmoins: quād ceste nouuelle mariee luy va dire, & qu'auōs no' affaire de tesmoins? fais icy le semblable, & n'y aura personne de nous qui ne le croye. Toute la Scree trouua si bō ces contes, qu'vn d'icelle afferma qu'il y auoit pris plus de plaisir qu'aux Comedies de messer Pāthaleon, avec son Zani de Ian Cornetto, qu'il



auoit veu ioüer l'apres-disnee. Vous prendrez bien encore plus de passetemps, va dire vn autre, mais que m'ayez entendu cōter ce qui s'est passé n'y a pas long temps, quasi de mēme sujet. Vn pere, commença il à conter, mariant sa fille, promet à son futur gendre vne bonne somme d'argent, dans la benediction nuptiale, outre ce que l'oncle de la fille promettoit de luy bailler cinq cens escus, mais qu'il ne vouloit pas q̄ sa niece, ne son pere, ne sa mere, ne personne du mōde en sçeuſt rien. Le beau-pere ne pouuāt accōplir ce qu'il auoit promis de bailler à l'anneau, fait tāt que son gēdre ne laisse à espouser sa fille, avec promesse que trois mois apres le mariage cōsommé, il ne faudroit à leur bailler ce qu'il leur auoit promis. L'ōcle aussi assure des trois cēs escus, moyēnant que le pere, la mere, le mary, ni la femme, ni les Notaires, ne personne n'en sçeuſt rien. Les trois mois passez, le marié & la marice s'en vōt chez leur pere, & le prient de leur bailler ce qu'il auoit promis en mariage: & qu'estās tous deux ieunes, sans grands moyens, ils ne pouuoient soustenir le faix & charge de mariage: & aussi que le marié disoit que ses amis luy auoyent dict qu'il seroit tenu du doüaire de sa femme, s'il ne le demandoit. Le beau-pere & la belle-



## CINQUIESME

mere iurēt qu'il leurest impossible pour lors de  
bailler de l'argent, & le prient d'attendre, & a-  
voir vn peu de patiēce. Le gendre fasché tout  
ce qu'il se peut, & estant en grand cholere, leur  
va dire, que s'ils ne luy bailloient presentemēt  
l'argent de leur mariage, qu'il feroit tant cela à  
sa femme leur fille, qu'ils s'en repentiroyent, &  
elle aussi. Le beaupere & la bellemere bien fas-  
chez, aduertirent leur gendre de ne s'eschauf-  
fer pas tant, que venant apres à se refroidir, il  
amassast quelque maladie. Ce mary estant en  
cholere, fit bien assez long temps ce qu'il auoit  
promis, tenāt sa promesse deux ou trois mois:  
mais ne pouuant continuer, & sa cholere pas-  
see, sa femme vne nuit luy va dire, voyant que  
il ne faisoit plus rien de ce qu'il auoit promis  
& iuré, mon mary, ie croy que mon pere vous  
a payé. Ce fut assez diēt, le mary entendit biē  
ce qu'elle vouloit dire, ie croy que si faiētes  
vous. Les femmes protesterent de ne se trou-  
uer plus en ces Serees, tant pource qu'on y cō-  
toit des choses trop libres, & que les autres les  
faisoyent tant rire, que cela seroit cause de les  
rēdre plustōst vieilles: car vne d'entre elles les  
asseuroit, que la bouche en s'ouurāt fait main-  
tes rides & plis au visage, lequel à la lōgue cō-



me la peau se desseche, par la continuation du plier en mesme lieu, retiēt imprimees les mesmes rides: qui est cause, disoit elle, qu'on defend aux filles de trop rire. Vn autre se va adresser à ces fēmes, & leur va dire qu'elles n'estoyent pas où elles pensoient, & que s'il y auoit quelq̃ chose vn peu libre, faites semblant leur disoit il, de coudre, & en destournant les yeux, ouurez les oreilles, & reservez de rire quād serez à part vous. Mais quand il voulut dire quelque chose, il fut empesché par les femmes, parce qu'il estoit vn peu libre à son parler. Et cela fut cause qu'il cōmença à loüer la coustume des Grecs, qui n'admettoient iamais les filles à leurs cōuis, & aussi les hommes n'alloient point aux festins des filles ne des femmes mariees. Les Perses ne voulurent iamais que leurs femmes assistassent en leurs conuis, à cause de quelques paroles libres, qui eschappent parmi le vin & les viandes. Car, disoit il à ces femmes, si vous n'estiez icy, nos soupers, & nos Serees seroyent bien autres, & ne seruez que d'empescher nostre liberté, estans toujours en crainte d'offenser la pudicité des femmes. Vrayement, repliqua quelqu'un, ie trouue bonne l'honnesteté des Grecs: par ce que, cōme dit mōsieur Muret en interpretāt Isēus,

o iij



## CINQUIESME

les hommes parlent plus librement & ioyeu-  
semēt es festins & banquets qu'és autres lieux:  
& n'y a homme si sage, si discret, si retiré, & se-  
uere, qui entre le vin & les viandes ne se dis-  
pense de dire & escouter quelques propos pour  
rire & reioüir toute la compagnie. Et ne se  
peut faire, adioust Muret, qu'il n'eschappe à  
ceux qui veulent rire, & auoir du passe-temps,  
lors qu'ils ont l'esprit deliure de souci, quelque  
mot lascif, qui meriteroit reprehension s'il e-  
stoit dit ailleurs. Il luy fut repliqué, que si on o-  
stait les femmes des banquets d'auec leurs ma-  
ris, il aduiendroit qu'on feroit les conuis avec  
des concubines, comme firent les Parthes. Et  
que les Romains, exemplaires de toute vertu,  
n'auoyent point separé les femmes de leur ta-  
ble, & que seulement ils l'auoyent deffendue  
aux filles, les Anciens n'ayans iamais voulu  
que les vierges sceussent rien des affaires de  
Venus la nopciere: & si ont dit en vne de leurs  
Loix, qui se commence *Consensa. C. de repud. mu-*  
*lier.* que si vne femme contre le vouloir de son  
mary, ou ne le sçachant pas, est allée à vn con-  
ui avec des estrangers, que le mary la peut iu-  
stement repudier: car les banquets, ce dit Ac-  
curse en la loy *quod ait. ff. ad l. iul. de adul.* ne sont  
qu'vn prelude & auant-iou de Venus. Celiuy



qui faisoit ce discours, voyant qu'on l'escoutoit, va commencer à dire: Il n'y a pas long temps que ie me trouuay aux nopces d'une assez belle mariee, & rebelle, car toutes les matrones, & parentes du marié, & de la mariee, furent bien empeschez à la faire condescendre de s'aller coucher: & croy que sans vne tête qui parla à elle des grosses dents, qu'elle fust encores pucelle. Mais apres luy auoir dit, & bien mamie, que voulez vous dire? vous faites bien la sotte, vous voila bien estonnee, vous faiçtes bien l'estroicte, vous ne sçauiez volontiers que c'est, voulez vous estre la fable de tout le peuple, & que demain tout le voisinage soyt asçauanté de vostre simplesse & folye? Pensez vous qu'on vous en estime d'auantage? Ayant dit cela, elle la prent, & la porte dans la chambre de son mary, fermant la porte sur eux. Le mary ayant ouy tout ce discours, & estant fasché d'attendre tant, s'estoit couché qui prie bien fort la mariee de se venir coucher: voyant qu'elle n'en vouloit rien faire, il se leue, & la veut d'eshabiller, elle faiçt encores plus la fascheuse, dont il fut contrainct de se remettre au liçt, & de venir plus que iamais aux prieres, qui n'y seruirent de rien. Parquoy en fin il luy va dire, & mamie que ne vous



## CINQUIESME

venez vous coucher, vous ne faictes que vous morfondre : ie vous promets que ie ne vous feray rien. Il fut tout esbahy que ceste mariee luy va respondre, & que iray ie donc faire ? Le marié depuis m'a dit, que ceste replique le fist plus rire que tout le reste de la nuit. Quelques vns vouloyent rire, mais il va continüer, afin que les femmes ne s'en allassent pas. Ie vous laisse à penser, adiousta il, s'il tardoit à nostre nouveau marié, veu que tout le iour mesmes il ne pouuoit demeurer en vn lieu, & les Dames le blasmoient fort d'inconstance & legereté, de ce qu'il estoit si endemené qu'il ne se faisoit que mouuoir & remuer. Ausquelles il auoit respondu franchement, qu'il auoit ie ne sçay quoy entre les iambes qui en estoit cause, que si elles l'auoyent entre les leurs, qu'elles se remueroyent bien encores plus. Escoutez, commença à dire vn Drolle, d'un marié qui n'estoit pas si aspre la premiere nuit de ses nopces que cestuy-cy : encores qu'il se mit en son effort de consommer le mariage : mais la mariee ne le vouloit laisser approcher, si bien qu'en fin eschappant elle s'enfuit du liêt. Luy faché de ces sottises, la laissa là, & ne craignant point qu'elle se morfonde, comme l'autre marry, se met à reposer, & luy laisse prendre le frais



à son aise. Elle pensant que son mary l'allast querir, & voyant qu'il n'en tenoit compte, se resolut, & dit à son mary, ie gage que ne me sçauriez trouuer. Les femmes firent semblant de n'auoir point ouy tous ces contes, mais ie vous laisse à penser si elles rioyent dans le corps. Qui fut cause que sans estre interrompu, il va poursuyure ainsi. Ce n'est pas de maintenant que les filles font ainsi les fascheuses: car anciennement le nouveau mary appelloit pour son ayde la Deesse Virgineuse, d'autant qu'on estimoit qu'elle auoit la charge de faire que la bande, que les vierges portoyent tout le temps qu'elles demeuroyent vierges, fut desnouë heureusement, soudain qu'elles seroyent marices. Et les anciens, cōme recite S. Augustin, avec l'autorité de Varron, auoyent coustume de porter ceste Deesse en la chambre où deuoyent estre ensemble la premiere nuit les nouveaux mariez, afin qu'à son ayde l'espoux eust plus aisément le fruiet de la fleur qu'il desiroit, & afin aussi q l'espouse ne l'épeschast point, & de mettre au cœur de l'espousee de ne faire aucune resistēce, voyāt des Dieux aupres d'elle. Escoutez, ie vo<sup>9</sup> prie, va dire vne Fesse-tōdue, vn petit cōte d'vne ieune marice qui n'auoit point peur du soir deses nopces,



## CINQVIESME

& ne luy failloit point porter en sa chambre la Deesse nopciere. C'est, disoit il, que durât tout le disner, aucuns beuuoient à ceste mariee, les autres parloyent à elle, & luy demandoient quelque chose propre pour ce iour de nopces, mais ceste mariee pensant bien ailleurs, ne respondoit ny bien ny mal, & ne faisoit autre chose que rire. Tant plus sa grand' mere la blasme de rire, tant plus elle rit: ce qui contrainct d'avantage ceste grand' mere de luy demander, & mais ma fille qu'as tu à rire si fort? Ceste mariee luy dit franchement, ie me ris de de soir, ma mere. La mere combien qu'elle fust des plus pudiques, si ne se peut elle tenir de rire, voyant la simplicité & ieunesse de sa fille. Ceux qui estoient de la feste, non contents de rire vne fois, la voyant tousiours rire, luy demandoient, & madame la mariee dites nous dequoy vous riez tant. Elle leur respondoit, comme deuant, ie me ris de de soir. Vous asseurant, disoit il, que de force de rire le ventre me fit si grand mal, que tout le iour ie n'en fus point à mon aise: à cause que par le rire le diaphragme & autres muscles auoyent esté si fort agitez par l'esmotion & eslargissement du cœur, qui se dilate, pressant les boyaux par vne colligance, qu'il s'estoit faict vne si



grande tension qu'elle approchoit du deschiement. Quelque autre luy va repliquer, que s'il se fust trouué à vne autre nopce, là où il estoit, & eust ouy ce qu'auoit dit vne autre marice, puis qu'il se trouuoit mal de trop rire, qu'il y eust eu dāger de rēdre par les yeux toute l'hymiditē radicale. Il aduint, commença il à dire qu'une marice, apres dīner, que l'on dāse, qu'on iouē, qu'on follatre, de monstrier son ie ne sçay comment a nom: & ie m'en croy, car ie le vy. Les femmes luy dirent, & mamie, cachez vostre petit cas. Nostre marice, sans s'estonner, leur va dire, & pourquoy le cacheray- ie, puis qu'on me le trouuera biē à ce soir? Celuy qui faisoit le conte ne le pouuoit quasi acheuer, tant il auoit enuie de rire: mesmes les femmes ne s'en pouuoient garder, combien qu'elles dissent que c'estoyent des marices de village. Apres les auoir asseurees qu'elles estoient de ville, & d'assez bonne famille, & riche, ils se vont mettre à faire des contes des marices villageoises: qui ne font point tant les farrouches & les succrees que celles des villes, quand il est question de laisser son pucelage. Car de mere à fille ils sçauent ce que a escrit Antiphanes en vn Epigramme Grec, qui ne le tient que du commun. C'est qu'une ieune fille



# CINQVIESME

fuyant son mary la premiere nuit de ses nopces, fut mise en pieces par des chiens, Et les filles s'asseurans que c'estoit vne punition enuoyee de Dieu à ceste pauvre mariee, n'osent plus bouger de la place où les matrones les ont couchees la premiere nuit de leurs nopces. Auourd'huy si elles ne le veulent croire, & qu'elles disent que ce sont dits de vieilles, on leur dit que c'est vn grand malheur en mariage, si la mariee se laisse descoiffer la premiere nuit de ses nopces : parquoy les matrones leur commandent de mettre leursdeux mains sur leurs coiffures, afin que leur couure-chef ou escoffion de nuit ne bouge de dessus leur teste. Le premier conte de village fut d'une pauvre mariee, qui estoit si simple que cinq ou six iours apres ses nopces, trouuant la chambriere avec son mary, elle ne luy fit que dire, mamie, ie feray bien cela, allez faire autre chose: pensant que ce fust vne besongne, que tous ceux de la maison deussent faire. Le second, parla d'une chambriere, qui fit entendre à sa mere que resolumēt elle vouloit estre mariee. Sa mere luy dissuadoit tant qu'elle pouuoit: luy disant, vous estes en vne si honneste & bōne maison, regardez biē que voulez faire, vous ne serez iamais si à vostre aise. Si vous sçauiez



que c'est de mariage, comme moy, vous ne vous hasteriez pas tant : l'experience d'une de vos cousines, & de plusieurs autres vos compagnes, deuroit vous rendre sage. La fille à qui il eschappoit de se marier, & qui sentoit les esguillons & poinctures de la chair, va dire à sa mere, que celles qui sont chez ces grandes dames n'ont iamais aucune recreation en ce monde, ne frequentans iamais leurs parentes, ny leurs pareilles, avec lesquelles elles puissent dire priuément toy pour toy : & qu'elle fut vne fois tant tansee d'auoir demandé à vne autre chambriere, monstre moy ton seruiteur: combien y a il que tu ne le vis? t'ayme il autant que tu l'aymes? Et si ne faut auoir à la bouche, disoit ceste chambriere à sa mere, que ce mot de madame, qui me poise tant sur l'espaule que ie ne puis plus l'endurer. Le plus grand honneur que nous ayons, c'est d'estre messageres de madame à madame, sans que iamais elles nous appellent par nostre propre nom : mais seulement putain fais cela : où vas-tu, teigneuse? que n'as tu faict cecy, truye? pourquoy as-tu mangé cecy, gourmande? Comme est failly. vne telle chose, larronesse? tu l'as donnée à tō ruffien. Qu'est deuenu la poule? si tu ne la trouue, ie te le rabbatray sur tes gages.



## CINQVIESME

Voyant ce traictement, disoit ceste seruante à sa mere, quand ie luy dy que ie m'en veux aller, & que ie me veux marier, & luy demande mes seruices, c'est à m'iniurier, & m'appeller larronneffe: que i'ay faict cecy, que i'ay faict cela, que ie me suis iouëe au maistre & au valet: & pensant en sortir mariee, vous sortirez chargée d'iniures. Et qui me tourmëte le plus, c'est que ie ne puis pas complaire à monsieur & à madame. La mere apres auoir entendu les raisons de sa fille, à qui toutesfois il ne demandoit pas là, fut tellement persuadée qu'elle luy cherche vn mary: qui se trouua quasi d'accord avec la mere & la fille, sinon qu'on ne vouloit pas tant bailler de bled que celuy qui demandoit ceste fille en vouloit auoir. La fille à qui le gars plaisoit, voyant qu'ils ne se pouuoient accorder touchant le bled, va dire à celuy qu'on luy vouloit donner, mon amy, ne laissez pas pour le bled à vous accorder: car ie vous assure de boire tousiours vn pot de vin avec vn petit morceau de pain. Je ne sçay si ce qu'elle disoit estoit vray, ou si l'enuie d'estre mariee la fit ainsi parler: les filles appetans plus les hommes que les mariees: pësant auoir plus de plaisir à ce qu'elles n'ont iamais essayé ne sçeu. Mais voicy qu'il arriua quand on la me-

noit



noit espouser à la parroisse, c'est qu'elle eust enuie d'aller à ses affaires: là où on la laisse aller, & sortant du chemin se met vn peu à l'escart pour seruir son maistre. Les menetriers & hault-bois vouloyent cesser la note, mais pour sauuer l'honneur de la marice, & qu'on n'en sceust rien, on leur cria souflez tousiours: l'vn leur disant souflez icy, l'autre souflez là. Leur souflerie ne peut pourtant empescher q̃ toute la nopce n'en fust abbrevuee: parce que quād elle eut faict, & qu'on l'appella, elle leur va respōdre, que les menours donc & les menetriers me venant querre (ainsi parle le Poiçteuin) & que les ioueurs de veze venāt soufler icy. Tellement que ceste marice ne voulut iamais bouger de là où elle estoit, que les menours ne l'allassent prendre, & que les piboleux & vezeurs n'eussent souflé là. Je ne sçay, va dire vn autre, pourquoy les nopces ne se font gueres sans menetriers & ioueurs d'instrumens, & pourquoy il y faut tousiours danser & saulter, combien que ce soit contre le Synode Ilerdēse, qui deffend la danse aux nopces des Chrestiens: que si le mary n'est tousiours le premier à gambader & saulter, il n'est point habile. N'est ce point, luy fut il repliqué, comme aux cheureaux, qui commencent à saulter & bon-



## CINQVIESME

dir quand les cornes leur viennent premiere-  
 ment à poindre? Quelqu'un se prenant à rire,  
 s'adressant à celui qui auoit faict le dernier  
 conte, luy va dire: puis que vous nous avez tât  
 baillé à soufler, ie m'enuois aussi vous conter  
 ce qui arriua à vne autre mariee de village, là  
 où vous trouuerez bien plus à soufler, car il y a  
 du feu. C'est que nostre mariee estant de re-  
 tour de la parroisse où elle auoit espousé, ayāt  
 froid, tant pource qu'il faisoit froid, & aussi  
 qu'elle auoit des habillemens de mariee, qui  
 sont frisks & gaillards, elle s'approche du  
 feu, où l'on faisoit le festin; si pres que le feu se  
 print à sa chemise, qui estoit toute fretaillee de  
 filets, ayant leué ses habillemens de mariee, de  
 peur de les brusler. Sus cela, on la vient pren-  
 dre, & la met on au plus beau lieu de la table.  
 Estant assise, le feu s'augmente de peu à peu,  
 comme vous voyez qu'il faict en vn dra-  
 peau de fusil, principalement quand on sou-  
 fle: si bien qu'elle ne pouuoit demourer en vn  
 lieu, & si ne sçauoit qu'elle contenance tenir:  
 car tant plus elle le sentoit, tant plus elle se re-  
 muoit, & si ne se pouuoit tenir d'y mettre la  
 main: qui fit demander à la mariee par vne de  
 ses tantes: mais mon Dieu, qu'avez vous, ma  
 niepce? Elle va respondre, tant le mal la pres-



soit, que voulez vous que i'aye, ma tente? i'ay le feu au cul. Tous ceux de la nopce n'en firent que rire, & pensans à autre chose, où la mariee ne songeoit point, dirent seulement aux menetriers & haults-bois, soufflez, soufflez. Celle qui au soir la mena coucher, & la despouilla, m'a asseuré depuis qu'elle auoit si bien le feu au cul, que vous eussiez beau souffler là, auant que le pouuoir esteindre, & qu'elle luy auoit encores trouué ce soir là du drapeau mort au cul: Outre me dit qu'elle n'auoit voulu que ceste mariee changeast de chemise, afin que ce linge bruslé peust seruir à la mariee, si d'auanture elle perdoit du sang, pour luy estancher, qui par le premier effort a accoustumé de se respendre des pucelles, comme asseurent les habitans de Fez, qui n'estiment leurs femmes vierges, ce dit Leon l'Affriquain, si la premiere nuit on ne monstre à tous ceux de la nopce vn linge tout plein de sang. Que si elle ne se trouue vierge, le mariage est deffaiët, & la mariee est renuoyee chez ses parents. Par là, repliqua quelqu'un, il fault conclure que les habitans de Fez marient leurs filles bien ieunes à des hommes parfaicts, ou leur cas n'est pas bien proportionné: car si cela auoit lieu entre nous, la plus grande part de nos ma-



## CINQVIESME

riages seroyent rompus, & ne dureroyent que bien petit de temps, & iusques à ce que la matrone eust mis au vent son drapeau. Vous auez parlé de ce qui arriua à vne mariee, commença à dire vn autre, escoutez comme on rembarra vn marié, qui se vantoit vn second Hercule: aux nopces duquel y auoit beaucoup plus de cornets que de violons. Le lendemain de ses nopces, l'vn demandoit à ce nouveau marié, qui faisoit tant du fendant, combien valoit l'auoine, l'autre comment se portoit la mariee, & s'il auoit fait ce dequoy il se vantoit de faire. Le nouveau marié, se faisant volontiers plus vaillant qu'il n'estoit, les va assurer qu'il auoit si bien faict, que la nouvelle mariee auoit esté cōtraincte de quitter la place. Quelqu'un luy va repliquer, qu'il le croyoit bien, parce qu'elle estoit volontiers mal enuitaillee. On fut long temps sans mot dire, tant vn chacun estoit empesché à rire. Et nonobstant que celui qui auoit faict le conte les assurast qu'il y auoit encores quelque chose à dire de ce marié, si ne se pouoyent ils garder de l'interrompre de force de rire, quand il leur va conter que ce forceur de places s'alloit tous les iours plaindre à son beau pere, qui portoit & le bōnet cornu, & la cornette, aussi bien que son gē-



dre, des bons tours que luy iouoit sa fille. Il alleguoit des Loix à son beau pere, par lesquelles celuy qui est trompé de plus de moictié de iuste prix est releué. Le beau-pere, qui estoit chiquanoux comme luy, respond qu'il est permis par les mesmes Loix se tromper l'un l'autre és contracts. Et estant fasché de l'importunité de son gendre, en fin luy dist: que voulez vous que i'y face? en ay-ie pas bien autant enduré de ma femme vostre belle mere? Vous me faictes souuenir de ce que ie vois vous cōter, va dire vn de la Seree. C'est aussi d'un ieune marié, qui se plaignoit souuent aux parents de sa femme: lesquels au lieu de le prier de supporter les imperfections de leur fille, & de la blasmer, luy vōt dire qu'il estoit trop heureux d'auoir vne telle femme, encores qu'il n'eust eu que son corps tout nud. Le mary leur va respondre, ouy bien si ie n'eusse eu que son corps, mais i'ay aussi la teste. Ce cōte fut cause que les femmes dirent que le plus souuent les maris se plaignoient de peu de chose, aussi biē que les femmes: & que la femme estoit plus foulée en mariage que l'homme, & que l'anneau, appelé par Tertullian pronube, que donnoit le promis à sa femme future, denotoit quelque seruitude à celle qui le prenoit, & que



# CINQVIESME

pour cela Pythagoras auoit deffendu de porter vn anneau qui ferrast: l'anneau estant vne marque de lien, & vn hieroglyphique de seruitude: & c'est pourquoy le mary le donne à sa femme. Et à ce propos va reciter quatre vers d'vn des plus renommez de ce temps:

*Malencontreux lien! qui bien souuent assemble  
Deux contraires humeurs à tous iamaïs ensemble:  
Et pour vn petit mot, promis legerement,  
Fait viure la personne à iamaïs en tourment.*

L'anneau que le mary donnoit à sa femme, repliqua vn autre, estant de fer, par le fer estoit signifié la constance: de ce qu'il estoit sans pierre, cela denotoit la simplicité, & la forme de l'anneau, qui est ronde, demonstroït vne perpetuelle coniunction. Vn qui parloit de la foire comme il s'en estoit trouué, respondoit aux femmes que l'homme estoit le plus interessé du mariage: & que non sans cause entre les Romains la femme presentoit au mary de l'eau en vne main, & du feu de l'autre: signifiant par ceste contrariété d'elements, les dissentions, les riotes, les querelles & murmures qui souuent se trouuent en mariage: le mary & la femme estans contraires comme le feu & l'eau. Ce que G. de la Pierre nous a bien exprimé en ces vers:



*Pourquoy est il que ceste belle Dame.*

*Porte le feu & l'eau à son espoux?*

*C'est pour monstrier qu'entre mary & femme*

*N'est ris sans pleurs, ne plaisir sans courroux.*

Si est ce, fut il repliqué, que les Egyptiens en leurs sacrees lettres entendent par le feu l'amour, ainsi on donne le flambeau à Cupidon: il est vray que par les eaux ils entendent la haine. Vn qui s'estoit bien trouué de la foire, disoit qu'en ce lieu là, le feu & l'eau ne signifioient point les malheurs de mariage, & que ce n'estoit pas à dire qu'on s'en deuoit donner de garde comme du feu & de l'eau, estant vn mal necessaire, auquel si on ne s'y noye on si eschaude: mais disoit que le feu & l'eau qu'on offroit anciennement le iour des nopces, ne signifioient autre chose sinon que de chaleur & humidité toutes choses s'engendroyent. Et parce que les Anciens pēsoient l'eau estre l'element de toutes choses, & le feu la forme: l'eau & le feu mis à l'entree estoient touchez par la main du marié & de la mariee, laquelle estoit aspergee de cest eau, & de ce feu estoient allumees par les Ædiles les torches cereales & nuptiales. Et par ceste mesme raisō on institua q̄ les alliances nuptiales fussent approuuees par sermens faits sur le feu & l'eau. N'est ce point,

p iiii



## CINQUIESME

repliqua quelqu'un, que la femme porte le feu pour éteindre l'appetit charnel, & l'eau pour l'esteindre. Et non pas que le mary & la femme soyent contraires comme le feu & l'eau. Si ay-leu, repliqua quelqu'un, que le flambeau representoit les nopces, & que les anciens furent si superstitieux en cela, que les amys des deux parties remportoient le flambeau dont on auoit mené la marice, craignans que la femme, pour quelque despit, ne le mist sous le liçt de son mary, ou que le mary ne le fist brusler au sepulchre: car ainsi ils presupposoyent que cela eust faict mourir l'un ou l'autre bien tost. En la solemnité des nopces, va dire quelqu'un, on presentoit à la nouvelle mariee du feu & de l'eau, qu'on portoit deuant elle, pour demonstrier que la femme doit estre pure & chaste. Ou bien, disoit il, le feu & l'eau representoyent la necessité, laquelle veut qu'on prenne femme, qui est vn mal necessaire. Ou bien c'est, adioustoit il encores, que le feu & l'eau, qui ont donné commencement à la vie des hommes, sont consacrez par le mariage: & comme il n'y a rien en ce monde plus plaisant que le feu, ny chose plus vtile que l'eau, on entend par eux le plaisir qui est en la familiarité & cōcorde de mariage. Encores que les images des Dieux,



repliqua vn autre, disent qu'on peint Mariage ayant vn ioug sur le col, & les fers aux pieds, ayant vn autel où alloyēt les nouveaux espou-  
sez, qui estoient liez ensemble par le sacrifica-  
teur, avec certains neuds, ce n'estoit pas pour-  
tant vn seruage : mais cela donnoit à entendre,  
que leurs volonteze doiuent estre vnies ensen-  
ble, comme les corps estoient pour lors liez  
avec ces neuds : le ioug & les fers voulans si-  
gnifier comme le mary & la femme doiuent  
demeurer joints ensemble. Aussi Venus a pris  
son nom Latin de *Vinculum*, pour autant que  
elle lie : & le laz ou lien signifie l'amour hicro-  
glyphiquement. On lit dans Pausanie d'une  
statue de Venus, qui est liee & garrottee. Il n'y  
a pas long temps, commença à dire vn de la  
Serree, qu'un mien parent ayant enuie de faire  
sa fille Religieuse, luy mit deuant les yeux  
tout ce qu'auetz dict cy dessus des charges de  
mariage. Le pere voyant que sa fille n'estoit  
point desgouttee du mariage pour tout cela,  
commença à la prescher, & louer la virginité  
tant qu'il pouuoit, alleguant S. Paul, qui dict,  
Qui se marie fait bien, mais celuy qui ne se ma-  
rie point, faict encores mieux. La fille va lors  
dire à son pere : bien donc, mon pere, ie feray  
le bien de S. Paul. face le mieux qui voudra. Ils



## CINQUIESME

eussent ris de la repliche, n'eust esté qu'il print enuie à vn des nostres de parler du mariage de vne femme vefue. Et commença en ceste sorte: Vous sçauiez qu'elle aage a vne mienne voisine, qui est si vieille qu'elle ne se peut plus recognoistre dans vn miroir, vous sçauiez combien il y a que son mary est mort: ie vous assure que dés le lendemain bien matin qu'elle fut vefue, ie voy parler à elle pour la remarier. Entre autres choses, il me souuient que ie luy dy, que là où il n'y auoit point d'homme, tout biẽ defailloit, avec ceste raison i'adioustay de la rime:

*Le fuseau ne peut bien aller,  
Où l'on n'oit point barbe parler.*

L'ayant vn peu harāguee, ie luy di, que ce n'estoit qu'une sottise superstition d'une des Loix de Numa Pompilius, d'attendre à la femme le dixiesme mois apres la mort de son mary, auāt que se remarier: & qu'on notoit d'infamie celle qui s'estoit mariee auant ce temps, & qu'il falloit pour la purger immoler vne vache pleine. Et que tout cela n'estoit qu'une loy payenne, dequoy on n'vsoit plus. Et ce qui faiēt, luy disois-ie, appeller à Dido les secondes nopces, faute, c'estoit que les secōdes nopces n'estoyēt pour lors permises, & qu'on estimoit vne femme lubrique, qui ne se contentoit d'auoir esté



mariee vne fois, mesme qu'en ce temps là on couronnoit les vefues à la mort, tout ainsi que on fait les vierges & pucelles. Mais qu'aujour- d'huy le mariage est vne si saincte chose, qu'il se peut repeter sans offense. A la fin ayant ouy sa reſponſe, ie cogneu bien qu'il ne falloit alle- guer ni rime ni raison pour luy persuader à se remarier, & conuoler aux secondes nopces: car luy ayant dict que ie la voulois marier à vn tel, elle me va asſeurer que i'estois venu trop tard, & qu'elle auoit desia promis à vn autre: dont ie fus bien esbahi, veu que c'estoit dès le matin du lendemain de la mort de son mary. Il ne faut point trouuer cela estrange, repliqua quelqu'un, si tu as veu Bocace, qui racôte d'un Lombart qui s'en alla à la guerre de Turquie, & laissa à sa femme la moitié de son anneau, à la condition que s'il ne reuenoit dans trois ans, il estoit loisible à sa femme de se remarier. Estant prins prisonnier, puis retenu au serui- ce du Sultan, luy souuenant de ce qu'il auoit accordé avec sa femme, & qu'il ne pouuoit e- stre en son pays dans les trois ans, le Sultan luy bailla vn Magicien, qui le rend dedans Pa- uie le dernier iour, auquel iour elle auoit pro- mis dès le lendemain de prendre vn second mary. Vn autre prenant la parolle va dire, que



## CINQVIESME

ces vefues, qui se remarient si tost, ont peur de payer vn tribut que prend le Turc en l'isle de Chio sur les vefues, qui veulēt demeurer ainfi, & nesc veulent remarier, que certains publicains veulent mettre sus. Car en ceste isle, disoit il, les femmes vefues qui demeurent en viduité, paient vne certaine dace, que la seigneurie contrainct payer, qui s'appelle *Argomoniatico*, qui est autant à dire en bon François, que cas reposé & inutile. Mais ces inuenteurs de mal-toutes, publicains, & gabelloux, ne gagneroyent gueres en ce temps, d'autant que les vefues n'y laissent gueres reposer leur chose, que le moins qu'elles peuuent, & ne laissent à trouuer mary, à cause qu'on ne laisse point d'aller demeurer en vne maison où plusieurs ont habité, & estre porté en vn nauire où plusieurs ont passé la mer. Vn Drole repliqua ainfi: Si vous estimez vefues les femmes qui ont des maris inutiles & froides queuës, comme faict Accurse, & qu'on leur fist payer comme en Chio la gabelle *Argomoniatico*, vous trouueriez que tel subside se monteroit beaucoup, si la crainte de payer tel impost ne les empechoit de dire la verité. Et pour vous monstrier que les vefues, tant vieilles soyēt elles, ne veulent point de ces froides queuës, quelque cho-



se qu'elles dient quand elles se veulent rema-  
rier : Nous auons vne vefue qui pria fa voisine  
qu'elle luy trouuaft vn mary, encor qu'elle ait  
les dens à mafche-coulis, le haut deffendant le  
bas: non, dit elle, que ie me foucie des embras-  
semens des hommes, ne de leurs badineries,  
car ie voudrois fur ma foy, ce difoit elle, que le  
mariage fe peuft passer fans ces folies : mais ce  
qui m'incite au mariage, eft pour auoir vn hō-  
me qui ait fouci de mes biens, & de mes affai-  
res, car ce n'est rien d'une pauvre femme feule.  
Ceste voisine vint quelques iours apres trou-  
uer ceste vefue, luy difant auoir trouué vn ma-  
ry tel qu'elle le demandoit, fage & aduifé, &  
bon mefnager: mais au refte il eftoit monsieur  
de *Non font* : La vefue se fafchant, luy va dire,  
allez au diable avec vofre chaftré: & s'il furue-  
noit quelque querelle entre nous, qui diable  
feroit l'appoinctement? Et à la verité, va il ad-  
ioufter, ie croi que de ces froides queuës, & de  
ces refroidis & maleficies, & de ces messieurs  
de *Non font*, eft venu le Prouerbe tant vfité en  
ce païs, C'est se moquer de la mariee. Les fem-  
mes faifoyent semblant de se fafcher de ces  
contes, & nous vouloyent laisser, quand vn de  
leurs maris, qu'elles eftimoyent bien fage en  
propos, leur va conter comme vn fiancé ne



## CINQVIESME

voulât point se moquer & tromper la marice, dist vn iour à sa promise, qu'il ne luy vouloit rien celer de ses affaires, afin que quand ils seroient mariez il n'entreuint quelque debat entr'eux, encor qu'il eust dequoy faire l'accord. Avec autres choses, il luy va dire, qu'il auoit eu autresfois vne amie, à qui il auoit fait vn beau fils, la priant de ne le trouuer point mauuais, & que pour l'amour de luy elle fist bon traitement à ce petit innocent, qu'il aymoit bien fort, & ne pouuoit mais de son pere ne de sa mere, lesquels s'estoyent oubliez. Elle respond à son fiancé, que tant s'en falloit qu'elle en fut marrie, qu'au contraire elle en estoit bien aise, ayant aussi vne fille, qu'elle aymoit autant comme il faisoit son fils, que luy auoit faict autresfois vn sien amy, & qu'elle le prioit aussi d'aymer sa fille comme il vouloit qu'elle aymast son fils: & qu'afin que l'amitié & alliance fust plus grande entr'eux deux, & plus estroite, que il faudroit marier son fils avec sa fille. Je croy, repliqua quelqu'un, que le mary s'est bien trouué de ceste femme, si le prouerbe, qui dit sage amy & sotte amie, est veritable: car d'une amie fine vous n'avez iamais bon cōpte. Que ceste marice fust sotte, adiousta il, voyci qui le dōna à cognoistre: c'est que le mary la premiere nuit



des nopces, la loüant beaucoup de ce qu'elle n'auoit iamais voulu condescendre à ce qu'il luy demandoit durant les fiançailles, sinon apres les espoufailles: elle luy auoit respondu, vrayement, mon amy, ie n'auois garde de me laisser aller, nonobstant que fussiez bien en ma grace, car on m'y auoit trop souuent affinee. Ce propos acheué, non sans rire, on se va remettre sur les vefues: & fut dict que c'estoit vne chose fascheuse d'espouser vne vefue: par ce qu'en premier lieu, il conuiét faire oublier à la vefue les façons de son premier mary, puis l'accoustumer aux humeurs de celuy qui l'espouse en secondes nopces. Et fut dit aussi que les secondes nopces auoient le goust & faueur de choulds rechauffez: & que tant plus grand ennuy apportent elles, si toutes les deux parties ont desia esprouué le fardeau de mariage. Mesme que l'Androgyné de Platon nous enseigne que les secōdes nopces ne se peuuēt iamais bien approprier. Il y auoit en ceste Serree quelqu'un qui s'estoit marié à vne corniere de la ville, qui disoit qu'on deuoit plustost se marier à vne vefue qu'à vne fille. D'autant, disoit il, qu'on peut mieux sçauoir les complexions d'une vefue, & comme elle s'est gouvernee avec son premier mary,



## CINQUIESME

que le deportement des filles: le mary n'estant pas si soucieux de cacher ses vices, cōme sont les parens des filles: & les filles mesmes contraignent bien plus leur naturel estans à marier, que quand elles le sont. Je diray bien d'avantage, que celuy qui se marie, & sçait biē les complexions de sa femme avant que la prendre, & comme elle s'est gouvernee, il a cela de bon pour le moins, qu'il n'est point trompé, ce qui n'arriue gueres aux autres: & aussi que la femme qui a fait vne faute en cela, est plus hūble, & obeit, & sert mieux à son mary qu'une autre, & veut recompenser tant qu'elle peut, par bienfaits, si elle s'est oubliee. Vn autre prenant la parolle, nous va conter d'un homme veuf, & d'une femme vesue, qui estās remariez tous deux ensemble estoient tombez en grande contestation, encores que l'un & l'autre se cogneussent bien en leur premier mariage. Si bien qu'en disnant la femme par mespris, & en despit du mary, dōne la moitié de la chair qui est sur la table, à vn pauvre, en luy disant, ie te la donne pour l'amour de mon premier mary: & le mary prenant ce qui restoit, le distribue encores à ce pauvre, luy disant que c'est pour le salut de l'ame de sa premiere femme: & ainsi le plus souuēt disnent avec le beau pain sec.

Et



Et me semble, adjousta il, que la femme vefue eust mieux faict pour son deffunct mary, puis qu'elle l'aymoit tant, si elle ne se fust point remariee: aumoins si nous voulons croire le paragraphe *Nos igitur*, en l'auth. *de Nuptiis*, qui dit que l'ame du mary deffunct est contristee par les secondes nopces de sa femme. Et ce qui le plus souuent met la noise entre le mary & la femme remariez, c'est que la femme reprochera à son second mary le bon traictemēt de son premier mary, quād son premier mary auroit esté vn Diable, & que le second fust vn saint. Quelqu'un va dire qu'il n'y auoit pas tāt de mal en mariage comme on dit, veu qu'on n'en est pas si tost sorty qu'on y veult rentrer: pour le moins le mal & le soucy, qui sont des appennages de mariage, ne peuuēt empescher que chacun ne se veule marier, & remarier: les nopces & la vieillese marchant d'un pas égal: pourautant que nous desirons tous d'y venir, & les gouter, & y estans paruenus, nous en sommes marris. Quelques vns sur la fin de la Seree mirent en auant, si pour estre plus à son aise en mariage, on se doit marier à vne riche ou à vne pauure, à vne ieune ou à vne vieille, à vne esgale en parenté & richesse, ou à vne autre qui surpasse de beaucoup. Lesquels on ren



## CINQUIESME

uoya à ce que dit Pittaque ( qui est assez commun) à vn ieune homme, qui luy en demãdoit conseil, quand il luy dit qu'il s'en allast avec ses enfans & disciples, qui estoient allé iouer à l'escrime, & qu'ils luy conseilleroient ce qu'il auoit à faire. Ce qu'il fit, & cōme il approchoit de ces enfans, ils se commēcent à mettre teste à teste pour escrimer: car voyans venir ce ieune homme, qui les passoit en force & grãdeur, pensans qu'il voulust escrimer avec eux, dirent tout haut: chacun se prēne à son pareil. Ce que deuoient bien noter ceux qui recherchēt plus aux femmes la richesse que la vertu: & qui ont ces deux vers tousiours en la bouche:

*Oltre son gré prendre femme il conuient*

*Contre son cœur, où le profit en vient.*

Et remarquer aussi ce que respondit la femme de Cato, interrogee pourquoy elle ne se remarioit, quand elle dit: Pource que ie ne trouue homme qui m'ayme plus que mon bien. A propos de ceux qui cherchent les richesses, & ne demandent que les grandes alliances, & la grandeur, quelqu'un commença à nous faire vn petit conte en ceste sorte. I'eu vne fois enuie de me marier avec vne honneste fille, or craignāt d'estre refusé, ie n'y voulus employer personne, & m'ē allay à sa mere, qui estoit vef-



ue, & d'assez bon aage. Mais elle me renuoya bien loing, me contant l'inegalité de sa fille & de moy: entre autre chose elle me repetoit souuent, si vous sçauiez le grand & honnestelieu dont ma fille est sortie, vous ne vous adresseriez pas à elle. Je ne me peu tenir de dire à ceste mere: & de grace ie vous prie me monstrelieu tant grand & honnestelieu dont vostre fille est sortie. Elle ne se peut empescher de rougir, & si demeura court, dont i'euloisir de m'oster de là sans responce. Parquoy, adiousta il, ne pouuant auoir les filles que ie voulois bien auoir, i'ay deliberé de me marier avec des vefues, encores qu'elles soyent vieilles, puis que les filles ne veulent point de moy. Il se trouua là vn de ses amis qui luy desconseilla, & luy dit que la ieune cheure mange le sel, mais que la vieille mange & sel & sac tout ensemble. Et fut allegué vne vieille histoire d'vn qui se maria premieremēt à vne vieille, qui luy ostoit les poils noirs, afin qu'il semblast estre vieux comme elle: puis se remariāt à vne ieune, luy arracha les cheveux blancs, pour le faire paroistre ieune comme elle estoit: mais il aduint qu'à la fin il demeura pelé pour complaire à l'vne & à l'autre de ses femmes. Puis apres fut dict que conuerfer avec vne vieille, nuisoit

q ij



## CINQVIESME

fort à l'homme, qui en deuient plus vieux, & la femme en prolonge sa vie, ce que veut dire le Philosophe quand il diët, *Vetulam non cognoui*, & Menandre parlât du ieune qui auoit épousé vne femme vieille pour ses richesses, luy fait dire, Souhaittant sa mort, ie vy mort entre les viuans. Et que les Anciens ont tousiours tenu pour vne chose louïable, de se marier avec vne fille vierge: mesme qu'Hesiodé le commande, & Homere baille tousiours cest epithete aux mariees: Estant ieune & vierge, non vieille, ne vefue, s'est mariee avec vn homme. Et les prestres Iraëlités ne se marioyent qu'avec des vierges: & ceux qui se sont mariez avec vne vefue, aujourd'huy sont priuez de toute administratiō ecclesiastique. Quelqu'un va repliquer ainsi: Vous en direz ce que vous voudrez, mais ie m'assure que les ieunes femmes abbreuier pluſtoſt la vie aux ieunes & vieux, que les vieilles. Et ne me ſçauriez noter vne maladie qui se puisse guerir par les ieunes femmes, & les Medecins disent, que les vieilles seruent à ceux qui ont vne grande ardeur d'vrine. Vn Drolle va dire, qu'il ne se ſoucioit pas de prendre vne femme vieille ou ieune, laide ou belle, moyēnant qu'elle fust riche. Ce n'est point du iourd'huy repliqua quelqu'un, que la miserable cō-



dition du sexe féminin est astrainte à ceste dure loy, de porter de grandes richesses pour acquérir vn mary : car anciennement l'espousee portoit trois pieces de monnoye, qu'ils appelloient *asses*, dont elle tenoit l'une en la main, & comme si elle achetaist l'homme, la donnoit au mary. Auquel propos dict Euripide en sa *Medee*:

*De tout ce que la terre produit, qui eut ame  
Vegetante & sensible, il n'est rien que la femme  
Ne surpasse en misere, il luy faut grands biens mettre  
En l'achapt d'un mary, qui soit de son corps maistre.*

Il trouue, adiousta il, bonne la coustume des Samnites, qui sans auoir esgard aux richesses, mais à la seule vertu, marient les plus vertueux avec les plus vertueuses, que si l'un ou l'autre deuient vitieux, ils serot separez. Et trouue cest vsage meilleur que celuy des Lacedemoniens, qui mettoient autant d'adolescens que de filles en vn lieu fort obscur, & celle que rencontroit vn des adolescens, estoit sa femme, sans aucun doüaire: & ne leur estoit permis de changer leur fortune, qu'ils prenoient patiemment, puis que cela estoit arriué par hazard. Ainsi les pauvres & les laides estoient aussi bien mariees que les autres. Et cela se faisoit afin que les pauvres & les laides, qui demeuroient bien souuent

q iij



## CINQVIESME

sans mari, fussent pourueuës. Et par mesme raison les Venitiës autresfois mettoyent en public leurs belles filles, & les bailloïët en mariage à ceux qui en donnoyent le plus, & de cest argent ils en marioyent les laides, les mediores estäs baillees sans argent. Encore auourd'huy celles qui sont pauvres sont instituees du public, & si elles ne trouuët personne qui les vueille en mariage, à cause de leur deformité, on les marie aux despens de la republique. On va mettre en auât, s'il valoit mieux se marier à vne ieune fillette, qu'espouser vne fille iämeure. Aucûs tenoyët qu'il estoit bië meilleur de se marier à vne ieune fille, qu'à vne fille qui a desiadé l'aage: à laquelle malaisémët peut on faire chäger vne longue habitude qu'elle auroit prinse en ses façons de viure: là où à vne fillette verte, & aisee à ployer, & aydee de son bon naturel, on la pourra aisément radresser, comme vne plante nouvelle, & reformer son esprit, avec l'infusion de plus grandes pensees, & meures façons de vie. Les autres s'esloignäs de cest aduis, estimoyent moins l'ennuy pour prendre pour femme celle qui est aagée de discretion, & sçache que c'est que gouverner vne maison, qu'vne de ces fillettes, tirees presque du laiët: desquelles ou il faut estre le gouver-



neur, ou luy donner vne gouuernâte. Et vrayment ie mourrois de honte, disoit il, si ayant à receuoir & honnorer vn mien amy en ma maison, il falloit que ie me sentisse enucloppé en la simplicité d'une de ces creatures sans sel, ni sens: laquelle ne sceust demander, ni respondre, & en discourant se monstrier femme de bon esprit: car n'estant telle, i'aymerois micux la tenir cachee, pour n'encourir vergongne & blasme. A qui vn autre va respondre, que la diuerse opinion des maris, & la diuerse coustume des pays, font qu'aucuns sont contens & glorieux d'auoir des femmes qui sçachent biē parler, & recueillir, & entretenir les amis suruenans en leur maison: les autres s'estimeroiēt deshonnez si leurs femmes sçauoyent faire autre cas que de coudre & filer: que s'il leur suruient des amis, les maris les vont recueillir, & enuoyent dire à leurs femmes qu'elles se cachent, ce qu'elles font, tout ainsi que les poucins, dès ce qu'ils voyent le Milan leur approcher. Et sont de l'opinion de celuy qui disoit, que la plus grande vertu de la femme estoit de n'estre cogneuë que de son mari: la louāge d'icelle, disoit Argee, en vne bouche estrāgere, n'estant autre chose qu'un blasme secret. Que la diuerse opiniō des maris, adioustoit il, & la

q iij



## CINQUIESME

diuerſe couſtume du pays, ſoyēt cauſe que l'vn trouue bō ce que l'autre trouue mauuais, vous le pourrez voir és couſtumes des citoyens de Siene avec celle des Romains, ſi vous conſiderez que de tout temps les Sienois pour mieux & honorablement receuoir les eſtrangers, ils leur enuoyent leurs femmes pour les caeſſer, comme la choſe la plus precieufe qu'ils ayent en ce mōde: & au contraire les Romains font viure ſi eſtroictement les femmes, qu'elles ſont ainſi que Nonettes. Par tout cela, il conſluoit qu'il falloir obeir à l'vſage, lequel eſt gardé inuiolablement comme loy, ſans diſputer laquelle couſtume eſt la meilleure. Sur la fin de ceſte Seree, on en va reprendre le commencement, & fut noté par vn de ceux qui eſtoient à ces nopces, où eſtoit la grande bande deſcornets, qu'une femme auoit trouué le banquet des nopces fort magnifique, excepté qu'il n'y auoit point de faiſant, diſant de ſa part, qu'elle aymeroit mieux vn bon faiſant, que tout ce qu'on luy ſcauroit bailler. Il me ſouuient auſſi que quelqu'un racōta, qu'ē ces nopces il auoit eſté diſputé de la perfection de l'homme & de la femme, & qu'une femme aſſeuroit les femmes plus parfaites & accōplies, ayās eſté faites de l'homme, & l'homme du limon de la terre:



ce qui luy fut nyé par vn bõ Physicien, disant en la femme n'y auoir nulle perfection, parce qu'il y a tousiours à besongner. On n'eust pas le loisir de rire, à cause d'aucuns qui vont dire qu'ils auoyent remarqué à ceste nopce, Athenée estre veritable: quand il dit que c'est vn bon presage aux filles amoureuses quand les fleurs tombent de leurs chapeaux, celles là estans amoureuses dont les chapeaux se rompent & dissipent le iour d'une nopce: asseurans que les quatre filles à qui les chapeaux s'estoyent brisez, estoyent amoureuses sans doubte: & que cela n'aduiant qu'à celles qui viuoyent sous les Loix d'Amour: lequel rompt & gaste ce chapeau de triomphe, voulât dire que c'est luy-mesme qui est vainqueur: ou bien c'est que ceux qui s'entraiment se rompent & s'ostent leurs chapeaux & bouquets. Aussi ils auoyent bien noté à ceste nopce, qu'on auoit baillé à la mariee vn chapeau *ex Asparagine*, dont on s'esmerueilloit: n'eust esté quelqu'un qui dit que ce n'estoit sans mystere, & que Scaliger en sa poësie disoit qu'elle auoit vertu de dompter & appriuoiser ceux qui la portent: là où les Allemans font les chapeaux de leurs mariees de Veruaine, comme dediee à Venus, afin d'estre heureuses en leurs maria-



## CINQVIESME

ges. De mesme hùmeur ils auoyent remarqué les nopces auoir esté au mois de May: combien que par vne superstition anciēne ce mois estoit tenu infortuné pour les nopces, & pour ceux qui s'y mariēt: Alleguans Ouide qui dit,

*Mense malas Maio nubere vulgus ait.*

Et que ceux qui se mariēt en ce mois estoyēt subiects ou à ialouzie, ou à faire mauuais mesnage, 'ou à mourir bien tost: à cause, disoyent les Anciens, qu'en ce mois on sacrifioit pour les parents trespassez: ou bien pour ce qu'en ce temps les Romains auoyent accoustumé de ietter du pont dans le Tybre quelques effigies d'hommes: ou bien que *Maius* vient à *natu maioribus*, comme *Iunius* à *iunioribus*: estant mal feant aux vieux de se marier. Encores disons nous qu'il n'y a que les morueux qui se marient és Rogations. Dont quelqu'vns de la Scree s'esmerueilloient ce mois estre malheureux pour les mariez & mariees, veu que par le passé ce mois estoit plein d'esbas & ieux, cōme se trouue en la Loy *Vnde. de Maiuma*: & que ces ieux s'appelloient *Maia* de la mere de Mercure, dont a prins son nō le mois de May: & qu'il n'y a saison plus douce, plaisante & tēperee que le Prin-temps, ne qui excite plus l'amour, ne plus encline à la generation & com-



me dit Virgile, *Vere calor redit ossibus*, & en vn autre lieu, *Vere Venus gaudet, florentibus aurea ser-  
tis*. Aussi les peintres ont tousiours ioinct Venus & le Prin-temps. Ces discours des nou-  
uelles mariees, mit tellement en allarme ceux  
de la Seree, & leurs femmes, qu'il leur print  
enuie de se retirer pour s'en aller coucher en-  
semble. Remettant à la prochaine Seree, qui  
se trouuoit à vn iour meigre, à traicter du pois-  
son apres la chair,

## SIXIESME SEREE.

*Du Poisson.*

**L**E iour deuant ceste Seree, qui  
estoit le Ieudy, on bailla le bou-  
quet à vn des nostres pour le  
lendemain: qu'il reffusa, toute-  
fois en riant: disant qu'il cou-  
toit d'auantage de bailler à souper à vn iour  
meigre: parce que le poisson est plus cher que  
la chair, & puis le beurre qui valoit dix sols la  
liure, & aussi qu'on boit plus en mangeant du  
poisson que de la chair, encores que le poisson  
soit plus humide, & aussi qu'on ne trouuoit



## SIXIESME

pas le poisson à point nommé, & qu'il ne ref-  
 fasie pas tant que la chair, à ceste cause qu'on  
 deuoit bien couvrir la table à iour de poisson.  
 Parquoy il prioit la cōpagnie de le tenir pour  
 excusé s'ils n'estoyent bien traictez. Vn des  
 nostres alors luy va dire, que pour s'oster de la  
 peine de s'excuser, il ne falloit que bien appre-  
 fter à souper, & nous traicter bien. La plus part  
 de ceux de nos Serees ayment mieux le pois-  
 son que la chair, s'y trouuerent tous: tant pour  
 ce que c'estoit du poisson de la mer Oceane,  
 qui est beaucoup meilleur, plus gras, plus grād  
 que celuy de la mer Mediterranee, comme en  
 peuuent iuger ceux qui en ont mangé de ces  
 deux mers, que aussi que c'estoit en Septem-  
 bre, & que depuis Septembre iusques en Mars  
 la marée est la meilleure, & toutefois, comme  
 dit Bodin, le plus que nous en mangeons c'est  
 en Mars & Auriel, quand elle est la pire: car en  
 Mars le poisson commence à frayer & pert  
 son goust: parquoy ne se faut esmerueiller s'il  
 fasche à plusieurs d'en manger en ce temps là.  
 D'entree de table quelqu'un se va esmerucil-  
 ler comme vne contree de mer abõde en vne  
 sorte de poisson & l'autre n'en a point: vne  
 espee de poisson n'allant point courir dedans  
 la region assignee à vn autre, mais se contente



de ses bornes & limites: toutefois, disoit-il, il il n'y a montaignes ne murailles, qui les separent, & n'y a point d'arpenteur de terre qui leur ait borné leurs limites. Puis on fit vne question, asçauoir si le prouerbe commun estoit veritable, qui dit, Il n'est que ieune chair & vieux poisson. Que si on le prent, comme ceux qui sont friands de chair le prennent, il n'y aura pas grande difficulté: mais le prenant sainement & au pied de la lettre, il y en eut vn de la Seree qui disoit que soit de chair ou de poisson, les ieunes animaux estoient tousiours les meilleurs à mager: car alors, adioustoit il, la chaleur & l'humidité se trouuent en leur grād' bonté, qui manquent aux vieux animaux, qui à ceste cause sont secs, & sans suc, & ainsi fort durs, & sans goust. Et mesbahis des Medecins que le peuple a suiuy, ou ils ont suiuy le peuple, qui font grand cas d'un chappon vieux, & pour les sains & pour les malades: combien qu'il soit dur, sec, sans suc, & sans grande nourriture: n'ayant esgard à la commune voix, qui dit, ieune chair, & vieux poisson. Vn autre luy repliqua, que tant la chair que le poisson est lors le meilleur, quand il n'est ne trop ieune ne trop vieux: sa raison estoit, que le ieune est trop humide, parce qu'il n'est gueres loing de



## SIXIESME

sa natiuité & naissance: le vieux dur & sec, sans suc ne humidité, estant bien loing du commencement de sa generation. Et va puis apres bailler vne exposition à ce triuial prouerbe, Il n'est que vieux poisson: c'est, expliquoit il, que le poisson soit grand & gros, estans les vieux communement plus gros, & grands, & plus gras que les ieunes. Et ainsi l'entendoit, disoit il, celuy qui au bas de la table prenoit vn petit poisson qu'ô auoit seruy deuant luy, & le mettoit à son oreille, & quand ceux qui estoient au hault bout, & en la place des niais, luy demanderent pourquoy il faisoit cela, il respōd, qu'il demandoit à ce petit poisson, si la riuere où il auoit esté prins estoit bien creuse & dangereuse, & que ce petit poisson luy auoit dit qu'il le falloit plustost demander à ces bons & grans peres, qui estoient au plus hault de la table, le sachant mieux que luy. Pour corroborer ce qu'il auoit dit, que le gros & grand poisson estoit le meilleur, il va faire vn Axiome: Que lors que l'animant est venu à sa iuste croissence, c'est lors qu'il est en sa fleur de bonté, & le meilleur: parce, disoit il, que de deux poissons de mesme grandeur, de mesme mer & riuere, prins & mangez en mesme temps, accoutrez en mesme façon, il s'en trouuera vn



bon, & l'autre mauuais: & c'est que l'un est ieune, & en sa iuste croissance, & l'autre est vieil. Il y en eut vn autre qui ne s'accordoit pas à cela, que le poisson print sa bonté pour estre ieune ou vieux, ou en sa iuste croissance: mais faisoit ceste distinction. Si les poissons sont mols & tendres, les vieux poissons sont meilleurs que les ieunes: parce, disoit il, que quand le poisson est mol & sans fermeté, cela pro- uient de l'humidité, qui n'est pas digeree au ieune poisson, comme elle est aux vieux: dont il aduient que les ieunes poissons engendrent plus de flegme que les vieux. Mais si les poissons sont durs & fermes, les ieunes sont plus sains & meilleurs, & de plus facile digestion: car la duresse resiste à la digestiō, le vieux poisson ayant moins d'humidité que le ieune. Il luy fut repliqué, que ce qu'il auoit dit pouuoit auoir lieu és poissons de diuerses especes, mais non pas au poisson de mesme espece, qui prend sa bonté selō la riuiera où il a esté nourry & pesché, & non selon l'aage & grandeur. Et qu'il soit ainsi, acheua il de dire, vous trou- uerez en vne riuiera ou estang du poisson fort petit, qui sera meilleur que le gros & grand d'une autre riuiera, encores qu'ils soyēt de mesme genre: comme vne carpe de Clan



# SIXIESME

fera meilleure qu'une de Vienne, qui toutefois ne sera pas si grosse & grande. Vne Fesse-tondue va dire qu'il croyoit que le poisson grand & gros, de quelque aage & riuere soit il, estoit tousiours meilleur que le petit & menu : mais qu'il soit aussi sain, i'en doute: à cause que la grosseur & grandeur du poisson, monstre vne grande humidité : qui faict que les Medecins baillēt plustost à leurs malades des petis poissons que des gros.

Or pour vous monstrier qu'on court plustost au gros & grand poisson, comme meilleur, plus vif, & de longue vie, escoutez comme vn mendiant d'une douzaine de carpes sceut bien choisir la plus grande & plus grosse, & la plus vifue, car on dit que le plus vif poisson est le meilleur. Voicy l'histoire au vray. Ce frere apres auoir presché tout le iour en vne parroisse, se retira pour coucher & souper en la maison d'un Gentil-homme : lequel pour le bien festoyer luy dit qu'il allast luy-mesme au viuiet & gardouër, & qu'il apportast la plus belle carpe. Il y fut, il en print deux: vne qu'il apporta pour le souper, & l'autre, qui estoit la plus grosse, & la plus grande, & la plus vifue, ce fut pour luy : qu'il attacha à ses chausses, avec vne esguillette, au dessous de son habit.

Après



Après le souper, le seigneur de la maison, la femme, ses filles, ses damoyelles se retirèrent vers le feu, & le Frere aussi, apres auoir dit les graces. La carpe qu'il auoit deffoubs son habit, sentant la chaleur, se remuë, & sautille bien fort, tellement que par fois elle faisoit leuer son habit: il met la main dessus pour courir son larrecin: tant plus il la presse, tant plus elle fretille, faisant tousiours leuer sa robbe: si bien que les Damoyelles ne se pouuoient garder de rire, pensant que ce fust autre chose. Se regardans l'une l'autre, elles se mettent si fort à rire que le seigneur de la maison voulut sçauoir dequoy elles rioient. Ces filles ne pouuoient honnestement luy dire qui les incitoit à rire si fort. Ce Frere pensant que ces Damoyelles seroyent mal edifiees de ce que son habit se leuoit & baissoit, & qu'elles songeroyent à l'infirmité de la chair: pour leur monstrier que ce n'estoit pas l'esguillon de la chair qui faisoit leuer sa robbe, leuât son grād habit leur va dire, tenez, regardez, ce n'est pas ce que vous pensez, friandes, car vous estimez que ce soit de la chair, & c'est du poisson. Mais les filles ne virent ne chair ne poisson: car cuydant qu'il voulust monstrier ce qu'elles imaginoient faire sautiller son habit, & qui les fai-



## SIXIESME

soit rire, mirent la main au deuant de leur visage. Le gentil-homme, & la femme, qui ne sçauoyent dequoy les damoyelles rioyent, & qui les auoit faict cacher, virent bien la carpe, & congneurēt bien que ce Frere n'auoit point soucy du lendemain : mais ils ne firent pas semblant d'auoir veu la carpe, & ne s'en firent que rire. Que si ce Frere eut tenu aussi bon que l'enfant Lacedemonien, qui ayma mieux estre rongé le ventre par vn Regnard, qu'il auoit desrobbé, que se descouurir, on n'eust riē sçeu de son larrecin, ny pourquoy les damoyelles rioyent si fort : car elles, qui pensoyent plustost à la chair qu'au poisson ne se fussent iamais aduancees de dire qui les faisoit ainsi rire. Le conte acheué, il ne se trouua personne qui n'eust aussi grand enuie de rire que les damoiselles. Les femmes qui estoient en ceste Seree, vont dire à nostre Fesse-tondue, qu'il contreuenoit à l'ordonnance qu'on auoit faicte, qui estoit de ne sortir hors du propos commencé, & que parlant de la chair, ils sortoyent hors du subiect de la Seree, qui estoit du poisson. Parquoy se remettans aux premieres erreurs, quelqu'un va demander, qui faict qu'il y a du poisson qui n'est pas si tost sorty de l'eau qu'il ne meure, ou bien tost apres, & cestuy



fera bien achepté tout mort : & qu'il en y a d'autre qui vit long temps apres estre sorty de l'eau, & ne sera achepté s'il ne grouille. Les vns disoyent que le poisson ne pouuoit gueres viure hors de l'eau, à cause qu'il est froid de nature, & sentant la chaleur de l'air, il est contrainct de mourir. Les autres disoyent qu'il ne mouroit point estant hors de l'eau à raison de la chaleur, qui luy est contraire, estant froid de nature, mais pour autant qu'il n'est pas en son lieu naturel : tout ainsi que l'homme ne peut viure en l'eau, ouy bien en l'air. Il y en auoit qui n'approuoyent pas vne de ces deux opinions, mais affermoient que les poissons ne pouuoient viure estés sortis de l'eau, d'autant qu'ils n'ont point de respiratiõ, pour pouoir humer l'air : tellement que ce que l'air est aux animaux terrestres, l'eau l'est aux poissons : & comme les animaux terrestres s'estouffent en l'eau, ainsi les aquatiques s'estouffent en l'air. Et combien qu'ils n'ayent point de poulmons, les oüyes qu'ils remuent & eslargissent, & par lesquelles ils prennent & reiettent l'eau, leur seruent de poulmon pour la respiration. Toutefois ils ne rendoyent point la raison pourquoy vne sorte de poisson viuoit plus que l'autre, tous deux estés hors de l'eau :



## SIXIESME

mesmes que le haranc n'a pas si tost prins l'air qu'il est mort. Vn de nostre Seree, ne voulant laisser passer ce qu'õ auoit dit du haranc, nous va asseurer qu'il auoit veu à Poictiers des harancs en vie, combien qu'il soit à plus de vingt lieux de la mer. Son seruiteur qui auoit apporté sa torche, pensant bien luy ayder, afferma qu'il auoit veu des harancs forets en vie. On se print si fort à rire qu'on oublia à dire pourquoy le haranc mouroit incontinent qu'il auoit prins l'air, plustost que tout autre poisson. Et en lieu de cela, quelqu'un demanda pourquoy les harancs, plustost que tout autre poisson, venoyent à grand troupe depuis la mer Septentrionale iusques à la mer Couchant, contre le naturel de tout poisson, qui le plus souuent va contre l'eau & la maree, de peur que le vent & la maree ne redresse & face enleuer ses escailles. Il fut respondu qu'il y auoit bien d'autre poisson que le haranc, qui à certain temps voyage & change de region. La raison estoit, à son aduis, pour iouyr de la temperature de l'air couchant. Car ayant prins le poisson son ayse en la mer du Septentrion tout l'Esté, estant son eau plus douce que des autres mers, les poisson de la mer aymant les eaux douces, qui le fait souuent monter con-



tre les riuieres, si tost que l'Hyuer reuiët, il s'en retourne és lieux qui sont plus frappez du Soleil, plus chaults, & plus profonds, moins agitez des vents, fuyant les tempestes Septétrionales : car la mer Septentrionale, estant fort platte, est plus subiette aux grans vents, ayant le riuage bas, & peu de lieu où elle se puisse esgayer & espandre, si bien que le vent melle souuent le sable avec les flots : & voila pour quoy le poisson voyage & change de region. Je me contente de ceste raison, va dire quelqu'un, moyennant qu'on me die pourquoy la mer Septentrionale a son eau plus douce que les autres mers. Il luy fut respondu, que c'estoit à cause que le Soleil estant moins ardent & brullant sur ceste mer, ne tiroit par les rayons toute l'eau douce qui y est, comme il faiët és autres mers. Vn de la compagnie sans sortir hors du propos des harancs, en va faire vn plaisant conte : & commença ainsi, si i'ay bonne memoire. I'auois vn mien amy qui se tenoit pres de la poissonnerie, & pres d'un vendeur de poisson salé. Ce poissonnier auoit fait grande prouision ce Careme de haracs blâcs : & estans fort chers, les pauures gens disoyent qu'ils estoient empoisonnez, pleins de serpës, & de vers, Avec ce bruit, il arriua que ce mien



## SIXIESME

amy, voisin du poissonnier auquel il vouloit mal, commanda vn premier iour de Carefme, à sa chambriere, de mettre vn harac sur le gril, pour son desieuner, puis l'enuoya en la caue: laquelle estant de retour trouuant que le chat auoir mangé le haranc, de cholere, luy baille si doucement d'vn baston sur la teste qu'elle tue ce chat. Son maistre oyant le bruit monte en la chambre, & sachant pourquoy sa chambriere auoit tué son chat, il le prent & iettant par la fenestre au beau milieu de la poissonnerie, il va crier tout haut: ce chat est mort pour auoir mangé d'vn haranc. Cela diuulgué par toute la poissonnerie, puis par toute la ville, personne ne vouloit achepter ne manger des harancs: tout le peuple disant que c'estoit vn homme de bien qui l'auoit dit, & que s'il n'eust esté vray qu'il ne l'eust pas dit. Le poissonnier sachant cela, & que ses harancs luy demeuroyent sur les bras, met son voisin en Iustice, disant qu'il luy vouloit mal, & qu'il auoit controuué ces parolles pour empescher la vente de ses harancs. Il fut ordonné que celuy qui auoit semé ce bruit seroit ouy par sa bouche. Estant deuant le Iuge, il perseuere à ce qu'il auoit dit, que ce chat qu'il auoit ietté par la fenestre estoit mort pour auoir mangé vn ha-



ranc, & qu'il le prouueroit par sa chambriere, qui auoit tué le chat, pour autant qu'il auoit mangé vn haranc qu'elle auoit mis sur le gril, cependant qu'elle alloit querir du vin pour le desieuner. Le Iuge, & tous ceux du iugement, se prenans à rire, mirent les parties hors de cour & de procez, & sans despens. De punir la chābriere, nous ne sommes pas Egyptiens, & ne tenons la superstition de Romains, qui ont fait cest honneur aux chats que de les mettre pour deuise aux enseignes des troupes d'Augustes. Tous ceux de la Seree de force de rire se refueillerēt les vns les autres, & mirēt en dispute lequel poisson estoit le meilleur & plus sain, le poissō de mer ou celuy d'eau douce. Il fut arresté que le poisson de mer bailloit vn nourrissemēt qui n'auoit pas tāt de superfluité que celuy d'eau douce: mais parce q̄ le poisson de mer est plus ferme & dur que celuy d'eau douce, il se digeroit plus difficilemēt, combiē qu'il soit de grāde nourriture. A ceste cause, disoyent ils, le poisson d'eau douce est meilleur pour les malades, qui digerent difficilement, à cause de leur estomach qui est debile, & le poissō de mer est meilleur aux sains, nourrissāt d'auantage. Que si au poisson d'eau douce y a quelq̄ viscosité, frigidité, & humidité, qui nui-

r iij



## SIXIESME

roit aux malades , elle est corrigee par le sel qu'on y met en cuyfant. Et si fut affermé qu'il n'y auoit viande au mode qui plus humectast que le poisson frais, & qu'il n'y auoit aussi rien meilleur pour les choleres : estant le poisson froid & humide, & les choleres chauds & secs. Mais demanda quelqu'un, puis que tout poisson est froid & humide, qui faict qu'apres en auoir mangé, on est plus alteré que si on auoit mangé de la chair, qui n'est pas si humide & froide, veu que la soif n'est qu'un appetit d'humour & de froideur? Il luy fut respondu, que le poisson estant flegmatique, c'est à dire froid & humide, se cuysoit & digeroit difficilement dans le ventricule: parce demeurant long tēps en l'estomach, il se pourrit par la chaleur estrange, qui est & domine en toute putrefaction, dont vient la soif, qui est causee de ceste chaleur estrange. Il ne s'ensuit pas pour cela, va dire un friand de poisson, que si le poisson altere plus que la chair, il ne soit aussi bon, aussi sain, & aussi delicat, & friand que la chair: car s'il altere, ce n'est que par accident. Et parce que le poisson se corrompt aysément, dont vient l'alteration, il sera bon en mangeant du poisson de manger force pain, lors le poisson ne vous fera nul mal. Les anciens, adioustoit il,



auoient le poisson en si grande recommandation, & le prenoient pour si bon augure, qu'il falloit q̃ le nouveau marié, sortant premiere-  
ment de la maison, qui estoit le septiesme iour, achetaist du poisson, lequel estoit ietté par vne de ses parentes sur les pieds de la nouvelle marice. Entre les Turcs le poisson est en tel estime, que les Mahometās leur iettēt du pain en l'eau où ils sont, pour l'amour de Dieu. Quel animal, va il dire en continuant, est plus net & plus sain que le poisson, veu qu'ō dit, il est sain comme le poisson en l'eau? Et comme dit mō-  
sieur Bodin, il n'est point ladre, ainsi que le pourceau & le lieure: teigneux, roigneux, & farcineux comme le mouton & la brebis, qui est tousiours morueuse & hydropique: plein d'apostumes cōme le bœuf: il n'est point suiet au mal caduc, ainsi que sont les cailles & coqs d'Inde: aux inflammations, comme les poules & chapons: aux poulx comme les pigeons. Et si on ne meurt point subitemēt, adiousta il en-  
cores, pour auoir mangé du poisson, comme on faiēt pour auoir mangé de la chair: car si vous mangez de la chair d'une beste qui aura mangé d'une autre beste veneneuse, auant quē le venin soit bien digéré, alteré & changé de sa nature par la chaleur, vous en mourrez: car



## S I X I E S M E

on voit souuent de la poulaille qui mange des serpens. Et ne suis pas de l'opiniō de Matheole, qui tient que les animaux veneneux mangés par autres bestes ne peuuent nuire. Il y a du poisson, va repliquer vn de la Scree, qui est bien plus dangereux que vous ne dictes: car les Egyptiens, & S. Ambroise, qui suit S. Basile, maintiennent avec Nicandre, que les murenes sortans de la mer se mettent sur la terre, & lors frayent & s'accouplent avec les serpens. Celuy qui estimoit tant le poisson, respond qu'Andreas Physicien avec Aristote, dict que ce n'est que mensonge de dire que la murene s'accouple avec les serpens: mesme il tient cōtre Aristote, que les murenes ne se prennent point en terre: que si elles n'eussent esté bonnes, Cesar n'en eust pas tant donné au peuple Romain en vn sien triumphe: qui emprunta de C. Hircius six mille murenes, qu'il fit seruir à table en vn festin de son triūphe. Je ne croiray aussi iamais, disoit il, que le lieure de mer mangé soit vn poison à l'homme: combiē que Philostrate tienne que Domitian empoisonna l'Empercur Titus avec ceste viande, dont Neron s'aydoit à l'encontre d'aucuns. Que s'il y eust eu du poisson veneneux, les Anciens ne l'eussent pas tant estimé, & eu en si grande re-



uerence : car ils ont pensé toute chose maritime sacree, & si faisoient cōscience de pescher, & plusieurs poissons estoient nommez sacrez: comme nous trouuons en Martial,

*Portez l'acipenser aux tables palatines,*

*Ornez de beaux presens les viandes diuines.*

Ce poisson acipenser, que les François appellēt Esturgeon, & ceux de Bordeaux Creal, ne se seruoit iamais à la table des Romains sans vne grande pompe, les ioüeurs d'instrumens allant deuant, & ceux qui le seruoient estans couronnez, cōme ils auoyent de coustume, en seruant à la table les choses rares, de faire marcher la lyre & violon deuant ceux qui les seruoient. Diodore dict, adioustoit il, qu'en Sicile il y a vne fontaine, qu'on nomme *Arcthusa*, qui est pleine de poissons si sacrez qu'on n'en oseroit māger, que si quelque estrāger en māge, il s'en trouuera mal. Que si nous voulōs adiouster foy à aucuns, qui disent que tāt plus les animaux sont de longue vie, tant meilleurs & sains sont ils à māger, le poisson emportera le prix: car on a trouué des poissons ayans vn collier au col, par lequel on cognoissoit qu'ils auoyent vescu deux cēs ans: la lōgue vie prouenant d'vne bōne humidité, difficile à corrōpre, avec vne chaleur parfaite. Il fut adiousté à tout



## SIXIESME

cecy, pour prouuer la bonté du poisson, & sa delicateſſe, que iamais les Anciens n'ont faiēt leurs grans festins ſans poisson, encores qu'ils l'achetaſſent au prix de l'or, auſſi bien qu'un mulet qui a eſte achetē de noſtre temps par un ſeigneur de Frāce au poix de l'or, lequel diſoit qu'il n'eſtoit ſaulce que de cherté. Et auſſi que les Romains ont laiſſé par eſcrit, qu'il y auoit plus de quatre cens ſortes de poiſſons bons à manger, & qu'il n'y auoit pas quarante ſortes de beſtes terreſtres, qui puiſſent ſeruir de nourriture. Qui eſt pour monſtrer que Dieu n'eut pas créé tant de poiſſons, qui ne couſtent rien à nourrir, qui n'eſt iamais malade, qui eſt ſi net, ſ'il n'eut eſté bon. Et le premier empire qui nous eſt baillé, eſt ſur les poiſſons, quand il eſt dit en Geneſe, que l'homme commande ſur les poiſſons. Encor qu'ō die, repliqua quelqu'un, il eſt ſain cōme le poiſſon en l'eau, ſi eſt ce que j'ay veu reſpandre ſur l'eau des eſtangs & viuiers du perſil, & qu'on diſoit que cela reſiouiſſoit & gueriſſoit les poiſſons malades. D'auātage Geſner dit qu'il ſ'eſt trouué un poiſſon ayāt la figure ſi hideuſe qu'ō le diſoit eſtre un diable de mer, avec cornes & oreilles. Il peut eſtre, luy fut il reſpondu, qu'en la mer y ait quelques monſtres, comme il en y a ſur la ter-



re. Galien aussi a escrit qu'il se trouue en la mer vn poisson qu'on nomme *Ouranoscope*, lequel regarde le ciel, combié qu'il regarde plus l'eau que le ciel, car il n'y a que l'homme qui ait la face esleuee au ciel, à ceste cause on dit que les Grecs l'ont nommé *anthropos*.

Celuy qui aymoît tant le poisson, reprenãt ses premiers arremens, va dire que les Grecs n'auoyent pas moins estimé le poisson que les Romains, & qu'ils l'auoyent trouué aussi friãd & deliceux: & le prouuoit de ce que les friãds ont esté par eux appellé *Philopsoi* & *Opsophagi*, ce dict l'auteur du Dialogue du nouveau langage italianizé, n'ayans les Grecs entendu le mot *opson* de la chair, mais du poisson, par excellence, cõme tesmoignent Athenée & Plutarque. Nous trouuons, disoit il, que la Royne des Syriens, nommee Gatis, ayma tant le poisson qu'elle fit proclamer que nul n'eust à manger aucun poisson sans elle. Les Romains auoyent le poisson en si grandes delices, qu'en Esté ils faisoient souuent en leurs sales basses couler de l'eau fresche & claire dãs les canaux au deffouz d'eux, où il y auoit force poisson en vie, que les assistans choisissoient & prenoyēt en la main pour le faire apprestier chacun à son goust: car le poisson a tousiours eu ce priuile-



## S I X I E S M E

ge, comme il a encores, que les grands se mes-  
 lent de le sçauoir apprestier. Et estoient si cu-  
 rieux, qu'on trouue qu'un Romain, nommé  
 Vedius Pollio, du temps d'Auguste, fut si friad  
 de poisson qu'il le nourrissoit dans ses viuiers  
 de la chair de ses serfs, qu'il leur bailloit pour  
 nourriture apres les auoir tuez, afin que ses  
 poissons nourris de chair humaine fussent plus  
 delicats. Plutarque dit que Crassus auoit vne  
 lamproye, laquelle estoit si appriuoisee qu'elle  
 luy obeissoit, dont luy auoit donné vn nom,  
 comme à vne beste domestique, & l'appellant  
 la faisoit venir vers luy, laquelle estant morte il  
 pleura. Et les Romains gardoyēt ces lâproyes  
 en leurs viuiers: parce qu'aucuns disent que la  
 lâproye est poisson veneneux en la mer, mais  
 qu'il est rendu bon quād il est desgorgé, & en-  
 tré dans les grans fleuues. Et afin que ne trou-  
 uiez estrange la priuauté de la lamproye de  
 Crassus, plusieurs auteurs ont escrit que les  
 bestes aquatiques se pouuoient appriuoiser,  
 entre lesquelles on nomme les anguilles, prin-  
 cipalement celles qui se tiennent en la fontai-  
 ne d'Arethuse: là où Athenec dit auoir veu des  
 anguilles si priuees, qu'elles prenoyēt du pain,  
 du fromage frais, & de la tripaille des sacrifi-  
 ces, entre les mains de ceux qui les appelloiēt.



C'est vn grād cas, va dire vn autre, de la diuer-  
sité des poissons : car nous trouuōs que l'Em-  
pereur Vitellius se fit seruir pour vn souper de  
mille sortes de poissons . Ce qui dōna occasiō  
de dire, à quiconque ce fut, qu'vne seule forest  
suffit pour repaistre plusieurs Elephās, qui sont  
grādes bestes, là où l'homme seul à grād peine  
se contente il de tout ce que la terre & la mer  
peuvent nourrir. Qui est pour mōstrer que si le  
poisson n'eust esté délicieux, les grās seigneurs  
n'eussent esté si curieux d'en couvrir leurs ta-  
bles, plustost que d'autres viandes, & n'eussent  
pas tant despendu d'argent à construire leurs  
viuiers, & à les acheter. Nous trouuōs que Ca-  
to curateur de Lucullus, vedit vn grād prix les  
piscines & viuiers de son mineur pour l'aquit-  
ter. Les Romains, adiousta il, ont eu le poisson  
en telle estime, qu'on les a surnōmez du nō de  
quelque poisson, cōme fut *Sergius Orata*, & *Lici-  
nius Murena*, aussi bien que s'ils eussent prins le  
nō d'un pais surmonté par eux. Quelqu'un luy  
confessa le poisson estre plus delicat & friant  
que la chair, mais non pas qu'il fust si sain :  
pource, disoit il, que les Medecins le deffen-  
doiēt. Que si nous trouuons que les anciēs l'ōt  
permis aux malades, c'estoit qu'ils regardoyēt  
à leur coustume d'auoir le poisson en grand



## SIXIESME

usage. Il se trouua vn disciple de mōsieur Syluius, qui nous va asseurer que son maistre se moquoit de ces Medecins à l'estuuee, ne sçachant qu'une leçon & routine de caballe, qui deffendent indifferēment tout poisson: & disoit que son maistre deffendoit seulement le poisson salé, la diuersité des metz de poisson, & la chair & le poisson ensemble, à cause de la diuersité de la concoction: & comme dit Stuckius, c'est mesler le ciel, la terre, & la mer, quād nous mettons en vn mesme lieu les oyseaux, les bestes & fructs, & les poissons, & qui sert de feu, qui est le quatriesme element, les vins forts, l'hypocras, & les espicerics. Parquoy les elemens ainsi meslez & confus, ne se faut esmerueiller s'ils engendrent diuerses tempestes & maladies en nostre corps. Et sur tous poissons nostre maistre estimoit ceux de roche, & ceux qui sont prins aux bords de la mer, estre de meilleure digestion que les autres, à cause qu'ils n'ont pas tant de viscosité que ceux qui sont en pleine mer, & aussi qu'ils sont plus friables. Et pour nous monstrier que le poisson estoit bien sain, il nous disoit qu'il n'y auoit point peuple qui vesquist plus long temps, & sans medecine, ne maladie, que les Islandois, & Ichtyophages, combien qu'ils ne mangent  
que



que du poisson. Je croy, va dire vn Drolle, que il n'y a que les auaricieux qui trouuent le poisson mauuais, & de dāgereuse nourriture, pour estre fort cher à ceux qui sont vn peu loing de la mer : car vous ne trouuerez iamais les gens chiches à la poissonnerie, mais ouy bien ceux qui se veulent bien traicter, qui n'y enuoyent iamais leurs femmes, s'assurās bien qu'à cause de la cherté elles diroyent à leurs maris, n'y auoir point de maree.

Et à propos de la cherté du poisson, ie vous diray ce qui m'arriua. Il n'y a pas long temps, commença il à dire, que ie trouuay vn mien voisin qui alloit à la poissonnerie, & i'en reuenois: il me demāde si i'auois achetē du poisson, ie luy di que non, parce qu'il estoit trop cher, & qu'il m'eust fallu mettre beaucoup d'argēt si i'eusse voulu que toute ma famille s'en fust sentie. Il me reprocha que i'estois trop chiche, & apres il me dict, veux tu bien faire, puis que le poisson est si cher, achete moy pour deux liards d'aulx seulemēt, ie t'assure que tu t'en sentiras plus, & tous ceux de ta maison, que pour vn escu de poisson. Je cogneu biē lors qu'il se moquoit : mais escoutez comme il en fut puni. C'est qu'apres m'auoir conuiē à disner, il s'en alla sur les ponts, où l'on vent le poisson d'eau

f



## SIXIESME

douce: le fuyuant de loing, ie le trouue nud teste, & à genoux sur les ponts. Je luy demande qu'il faisoit là, il me respond qu'il disoit graces & qu'il auoit disné. Puis me conta qu'ayant acheté vne carpe toute viue, & que voulant remettre le retour de son argent en sa bourse, il auoit mis sa carpe sur les accoudoüers du pōt, & qu'elle n'y auoit pas si tost esté, que faisant le faut de la carpe, elle n'eust sauté en la riuere: ay ie pas donc disné me demanda il. Me prenant à rire, ie luy di que i'auois acheté des aulx pour deux liards, comme il m'auoit conseillé, & que s'il vouloit venir disner avec moy, il s'en sentiroit plus que s'il auoit mangé sa carpe qui luy coustoit trête sols. Quelqu'un demanda pourquoy les Pythagoriens ne mangeoyent point de poisson, puis qu'il est si bon & si delicat. Ce n'est pas, respond vn autre, que le poisson soit mauuais, & qu'on l'estime tel: mais c'est à cause du silence qui leur estoit commun avec le poisson: ou bien les Pythagoriens ne mangeoyent point de poisson, par ce qu'il est si goulü & si affamé qu'il se mange l'un l'autre, & que les grands mangent les petis: & pour ce vice là, ie croy qu'ils s'en abstenoyent, ne voulans seulement fuir ceste rapacité de s'entremanger l'un l'autre, mais cuitans aussi de participer & cō-



muniquer, en quelque sorte que ce soit, aux animaux qui de leur naturel estoient tels. Je croy, va dire vn autre, que les Pythagoriens n'vloyent point de poisson, à cause qu'il excite plus l'acte Venerien que la chair: d'autant que la semence qui en prouient est plus aiguë & picquante, dont elle sollicite plus la vertu expultrice: combien que le poisson n'engendre pas tant de semence que la chair, la chair nourrissant mieux, & la semence n'estant que superfluité de bonne nourriture. Et quelque bonté qu'aye le poisson, adioust il, si est ce qu'entre toute autre viande, dont nous vsons, ayons mieux la chair, & nous proufite plus, à cause, comme ie croy, que la chair fortifie plus, & remplit mieux nos corps, ou bien qu'elle approche plus de nostre substance. Et aussi que la continuation du poisson est plus fâcheuse & ennuyeuse que celle de la chair. Si vous m'en demandez la raison, disoit il, ie ne la sçay pas: non plus que ie ne sçay pas pourquoy les Anciens vendoyent le poisson *sonitu tintinnabuli*. Et q̄ cela soit vray, nous trouuons qu'un Philosophe se plaignoit de ses disciples qui l'auoyent laissé au milieu de sa leçon, pour aller acheter du poisson, fors d'un qui estoit demeuré tout seul, qu'il loüa beaucoup, disant qu'il luy

f ij



## SIXIÈME

estoit plus agreable que tous les autres: mais il se trouua qu'il estoit sourd , & qu'il n'auoit point ouy le son de l'instrument auquel on vendoit le poisson, comme auoyent faict ses compagnons, ce qui l'auoit retenu là. Je ne sçay, dit vn de la Serree, si autresfois en Poictou on n'a point vendu le poisson au son & cri du cornet, qui seruoit de tintinnabule dont vsoyent les Grecs en la vente de leur poisson: car on dit en ce pays que le poisson corne, quand il est gasté puant & corrompu. Ceste derniere question nous arresta tout court: & fut cōclud que monsieur de l'Escalle, qui estoit lors par deçà, en seroit consulté, comme celuy qui n'ignore rien. A ce propos, va il dire en cōtinuant, ie ne sçay non plus, pourquoy le poisson de mer, estant hors de l'eau, est plus tost corrompu & gasté, que celuy d'eau douce, veu que l'eau dont est sorti le poisson de mer est salee: qui ne se corrompt pas si tost que l'eau douce. Vn de la Serree, qui se vouloit retirer, va dire qu'il s'en alloit en sa maison consulter ses liures, & que si on le vouloit attendre à retourner, il leur en rendroit si bonne raison qu'ils s'en contenteroyent. Et quant & quāt leur diroit pourquoy il faut plus saler le poisson de mer en le cuisant que celuy d'eau douce: & aussi pourquoy le



poisson salé, ou la chair falee, se dessalēt mieux & plustost en l'eau de mer qu'en l'eau douce: & d'auantage leur diroit pourquoy le poisson est beaucoup meilleur cuit en son eau, là où il a esté nourri & pris, qu'en vn autre. Vne fesse-tō due va dire alors, le poisson donc d'un lac, qui s'appelle *lacus Dumenfis* en latin, deuoit estre bon: car nous trouuons dans Gaguin, que l'eau de ce lac par vne grande chaleur vint tellemēt à boüillir, que le poisson tout cuit venoit au riuage, dont ceux du pays mangeoyent, & sans l'accoustre autrement le trouuoient si bō que ils ne s'en pouuoÿēt saouler: & c'estoit à ee que vous dictes, parce que ce poisson estoit cuit en l'eau où il auoit esté nourri. Encores, repliqua quelqu'un, ceste chaleur fit plus de bien aux habitans de ce pays, que ne fit pas la froideur du temps de Phocas Empereur: car Blōdus & Nicephore disent qu'en ce temps, le froid fut si grand, que la mer deuint toute gelee, & que par apres elle ietta le poisson tout mort. Puis en continuant, & se remettant encores sur les doubtes, va demander pourquoy le poisson se corrompoit par la teste, & tous les autres animaux par le ventre. Ne seroit ce point, luy fut il respōdu, que le poisson ne digerant point ee qu'il mange, d'autant qu'il n'a qu'un intestin,



## S I X I E S M E

où ce qu'il prend passe, il rend ce qu'il mange tout crud, & avant qu'il soit alteré & corrompu? Et par ce ne se gaste le poisson par le vêtre, à cause que la nourriture qu'il prend n'y demeure gueres: & n'en estant pas beaucoup nourri, ne gardant qu'un peu ce qu'il mange, & le rendant crud, ne faut s'esmerveiller si le poisson aussi a tousiours vne auidité de māger: qui est cause, comme il a esté dict, que les Pythagoriens n'en vouloyent iamais māger, de peur de participer à leur rapacité. Les Rhodiens, adioustoit il, estans bien de contraire opinion à ces Philosophes, qui tenoyent ceux qui ne māgeoyent point de poisson, & aymoyent mieux la chair, pour sauuages & goulus, ce dict Æliā: lesquels auoyent le poisson en si grande recommandation, que le peuple aymoît ceux qui l'aymoient, & en mangeoyent, & les estimoit liberaux, sobres, & humains. Vn des nostres s'aduança de dire qu'il n'auoit point aymé le poisson d'eau douce, depuis qu'il auoit veu vn pescheur en la riuere de nostre Clā, qui auoit mis au fondement d'un cheual Reistre mort, vne poche, & que le pescheur pressant le ventre de ce cheual auoit faict sortir autant de poissons, comme il sortit de souldats du cheual de Troye. Possible, va dire vn autre, que



ces poissons ne naissoient point de la pourriture de la beste morte: mais s'estoyent retirez là dedans, pour euitier que les autres poissons ne les mangeassent: ne pouuans pas voler, cōme font ceux de l'isle Occidentale: car i'ay leu, adioustā il, en leur histoire, qu'il se trouue là vne sorte de poisson qui a des aisles, & qu'il fait à chaque vol cent & deux cens pas, n'estant iamais à repos: d'autant que les autres poissons de la mer les voulans manger, ils pēsent se sauuer au vol, mais ils trouuent des oyseaux de mer & plongeurs, qui sont prests pour les empoigner en volant, de sorte qu'ils ne sont asseurez ni en l'eau nien l'air: viue image, disoit il, de la vie des hommes. Ils disent, adioustā il, que ce poisson volant est presque de mēme forme que le haranc, avec petits barbillons souz la gorge, & les aisles comme vne chauuesouris, & presque aussi longues que tout le corps, & faououreux pourtant à manger. Et pource qu'ō n'en a point veu au de là le Tropique de Cancer, aucuns estiment que ce poisson aymant la chaleur, & se tenant souz la Zone bruslante, n'outrepasse de là ni deçà le Pole. Quelqu'un prenant la parolle, va dire qu'il ne laisseroit à manger de ce poisson qui sort du ventre d'un cheual, non plus que du poisson,

f. iiij



## SIXIESME

qui est en la riuere de Smede, encor que l'eau en soit noire, ce dit Olaus, & que tout le poisson qui est dedans, soit aussi noir que les cassérons, car il ne laisse pour ceste couleur d'estre fort bon. Et ma raison, disoit il, est que le poisson ne vient point de pourriture & putrefaction, n'y ayant que deux especes de poissons: l'une qui engendre des œufs, & l'autre celle qui porte & engendre vn animal viuant, comme le chat & chien de mer, le daulphin, & les marsouyns, & generalemēt tous ceux qui ont cartilages: desquels on escrit, que quand leurs petits estans encores ieunes & foibles, sont espouuantez de quelque chose en la mer, que leurs meres les reprēnent & resserrent en leur ventre, pour les cacher. Et n'y a forte de poisson que ie ne mange, adiousta il encores, hors vn poisson qui se prend en la mer Oceane enuiron le temps de Pasques, que l'on nōme Megre, qui est grand comme vn petit enfant: car en ayāt mangé vne fois, tout le corps, les mains le visage me vindrent à peler, & ne fus iamais si estonné, disoit il, car ie pēsois bien cela estre venu de la chair plustost que du poisson. C'estoit, luy fut il respondu, pour auoir mangé du foye de la Megre, & non pas du reste: & dict on que cela se faiēt quand ce poisson se



prend estant en chaleur : car on mange bien d'aucunes Megres que cela n'arriue point. La fin de la Seree fut la fin de nostre sçauoir : car l'vn d'icelle commençant à parler despoissons armez de coquilles, & soubtenant l'opiniõ de Bernard Pallissy, dit que les coquilles qu'on trouue de pierre bien loing de la mer, sont venues des riuieres, & depuis se sont petrifices: & que les tais & coquilles qu'on trouue en des pierrieres peuuent auoir esté engendrees sur le lieu mesme, pendant que les rochers n'estoyent que de l'eau & de la vase, lesquels depuis ont esté petrifiez avec lesdits poissons. Que s'il se trouue, disoit il, des coquilles mesmes dans les pierrieres, & de toute espece de poisson portant coquilles, c'est qu'il y auoit en ces pierrieres quelque receptacle d'eau, auquel estoit vn nombre de poissons armez de coquilles, engendrez là par la chaleur, & depuis petrifiez & congelez. Je croirois plustost, repliqua quelqu'vn, que ces coquilles ont esté iettees en la terre, apres auoir mangé le poisson, & estans en terre par leur vertu falsitiue ont peu faire attraction d'vn sel generatif, qui estant ioinct avec ccluy de la coquille en quelque lieu aqueux ou humide, l'affinité desdites matieres estans ioinctes à ce corps mixte, ont



## SIXIESME

endurcy & petrifié la masse principale. Que s'il se trouue de ces coquilles de poisson petrifiées és montagnes, aussi bien qu'és vallees, ce n'est pas à dire, selon Pallissy, qu'elles y soyent du temps du deluge, comme tient Cardan: car és Ardennes tu trouuerras de ces coquilles petrifiées iusques dans le beau milieu de ces rochers, encores qu'ils soyent continuz & bien ioincts: & ne scauroit on pēser par quelle porte entra la mer en ces rochers. Il faut donc dire, va dire vn autre, selon Pallissy, qu'au parauant que cesdictes coquilles fussent petrifiées, que les poissons qui les ont formées estoient viuans dedans l'eau qui reposoit dans les receptacles desdictes montagnes, & que depuis l'eau & les poissons se sont petrifiez en vn mesme temps, par la vertu de l'eau cōgelatiue, qui a penetré tout au trauers des coquilles en les changeans de nature en autre, sans oster rien de leur forme: ces formes ne se pouuans faire, sans estre formées par choses animees. Que si vous trouuez, adioustoit il, bien loing de la mer des coquilles de poissons, semblables à celles de la mer Oceane, qui n'ont point encores esté petrifiées, ains sont encores telles comme elles estoient quand le poisson estoit dedans: cela doit faire à croire qu'il y a autre-



foiseu des eaux en ce lieu là, qui produisoient les poissons qui ont formé lesdictes coquilles: melmes qu'il se trouue des poissons aussi bien petrifiez que la coquille. Ceux de la Seree trouuerent ce propos si nouueau, qu'il fallut venir à ce qu'en dit Pline, qui escrit de ces coquilles petrifiees, que c'est Mature qui semble se iouer: mais vn de la Seree, approuuant l'opinion de Pallissy, se iouë aussi de ce que Pline en dit. Et pour prouuer que la mer en beaucoup d'endroiets s'est reculee de la terre, & qu'elle a laissé là les coquilles, il le prouua de ce qu'à Puzoles, dicté autrefois *Puteoli*, il y a quelques annees que la mer se retira de la terre d'enuirō vne lieuë & demie: du haure d'Ambrace de mille pas, & d'Athenes de cinq mille, aussi bien que d'Ephese, & d'aupres de Troye. Pindare tient, adioustoit il, que Rhodes apparut par le retirement de la mer. Quant est de la region d'Ammon, où estoit le magnifique temple de Iupiter, Strabon apres Eratosthene en faiët mention, disant que tout le long de trois milles stades on vcoit vne infinité d'escailles, esparles par cy par là. Croiriez vous bien, demanda quelqu'un, que le poisson meurt du son de l'artillerie, & que le son des harquebuzes de ceux qui



## SIXIESME

tirent au gibbier faict mourir le poisson? Parquoy ceux qui ont des estâgs & riuieres, doyuent bien empescher ces gibboyeurs. Iay veu, adioustoit il, qu'en nostre país de Poictou on amenoit force Saumons, & y estoit aussi commun que l'Aloze: mais depuis que les galeres furent à Nantes, le son de l'artillerie les a faicts mourir, ou pour le moins si bien estrangez, que nous auons esté plus de dix ans sans en auoir, ou pour le moins si peu que rien. Chacun se retiroit, n'eust esté quelqu'un qui nous assura auoir ouy dire à plusieurs, qui auoyent voyagé aux Indes Occidentales, qu'il se trouue là vn poisson, appellé Chasseur, avec lequel on pesche, & qu'on s'ayde en ce país là de ce poisson à en prendre d'autres, comme pardeçà on se sert de quelque oyseaux à en prendre d'autres. On tient, ce disoit il, ce poisson appriuoisé en quelque vase plein d'eau, comme nous tenons les Esparuiers sur le poing. Et depuis qu'il est priué, on luy attache vne corde fort longue au chaignon du col, & deuant que les pescheurs le mettent dans la mer, ils luy font feste, luy disant qu'il ne prenne pas des petis poissons: ce faict, ils le laschent avec la corde, iusques à ce qu'ils sentent la prinse: car il s'en va au ventre de quelque poisson des



plus grands, & s'y attachant, il demeure prins, en sorte que les pescheurs sentans cela, tirent ce poisson à eux, qui iamais ne laisse sa prinse. Le reste de la Seree se rioit de ce poisson, quād celuy qui l'auoit conté leur va dire: Vous croirez facilement mon conte, si vous croyez ce que dit Pline du poisson Anthias, que nous appellons Barbier de mer: vn desquels le pescheur remarque, sachant bien que c'est le capitaine & conducteur des autres: & ce poisson congnoissant le pescheur, prent à manger de sa main, & en recompēse ne faut tous les iours ce capitaine de luy amener vn esquadron de barbiers, qu'il prent avec vn peu d'amorce: mais sur tout ce pescheur se dōne bien de garde de prēdre ce cōducteur & moyēneur de sa pesche, attendu que c'est luy qui amene les autres à la boucherie. Et dit on, ce dit Pline, qu'un pescheur qui vouloit mal à son compagnō de pescheur, pour luy nuire, remarqua le maître Barbier de son armee', & de faiēt, le luy print, pour luy deffaire son armee, & que l'autre pescheur recongnoissant à la poissonnerie son capitaine Barbier, fit conuenir celuy qui l'auoit prins: lequel par arrest fust condamné à dix liures enuers partie. Ce qui sembla si estrange à ceux de la Seree, qu'ils estimerent



## S E P T I E S M E

estre vn songe. Et cela les ayant faict souuenir du dormir, s'y en allerent : car comme l'exercice est bon auant le repas, il est bon apres le souper de se mettre à dormir : le dormir aydant, selon l'autorité des Medecins, à la digestion & concoction des viandes, le ventricule estant rendu plus chaut par le sommeil: & c'est pour cela que les anciens apres le souper auoyent de coustume *facere libamina* au Dieu Somnus & à Mercure: & que Homere descriuant le banquet des Dieux, adiouste qu'ils se retirerent, & s'en allerent dormir, cōme nous fismes tous. Et aussi que plusieurs disent que quand on se va coucher bien soul, & incontinent apres le repas, qu'on ne resue point toute la nuit.

## S E P T I E S M E   S E R E E.

### *Des Chiens.*

**E**N l'annee mil cinq cens soixante & dixhuit, il fut vn grand bruit, en ce pais de Poictou, des Chiës, des Loups, & autre animaux enragez : si bien que plusieurs laissoyent d'aller



à leurs affaires , pour le bruit , qui estoit toutesfois plus grand que l'effect. Voila qui fut cause que durant le souper, & apres, on ne parla gueres d'autre chose , que de la rage , & des Chiens , qui entre tous animaux y sont les plus subiects. Et aussi que j'auois vn Espagneuil qui durāt le souper ne voulut boire ne manger , & craignois fort qu'il ne fust enragé: car outre cela , il bauoit , & au lieu de boire , il gratoit des pieds en l'eau. Quelqu'un me dit qu'il n'estoit point enragé, & que c'estoyēt des cordonniers qui s'esbatent à bailler à māger aux chiens de leur poix meslee avec de la gresse , qui leur paue si bien le palais & le gosier qu'ils ne peuuent les desprēdre & separer. Je ne scay si cela estoit vray ou non: tant y a qu'il en guerit: dont ie fus bien ioyeux , estant mon chien beau & bon , & encores meilleur la nuit que le iour , car la nuit il ne despendoit rien. Et combien qu'aucuns se moquans de ceste Seree, diront que c'est vne belle Seree de chien, si ne laisseray-ie à vous conter ce qui fut dit des chiens , & de leur rage. Aucuns dirent que la rage des chiens frequente denonçoit la peste: parce qu'ils deuiennent enragez ou par l'air , ou par les eaux , l'un ou l'autre estat corrompu. Les autres trouuoient estrāge



## S E P T I E S M E

ce qu'Aristote a escrit, qu'entre tous les animaux qu'il n'y auoit que l'homme seul, qui mordu d'un chien enragé, ou d'une autre beste qui le soit, n'enrage point, & n'en meurt point aussi: veu que par experience on sçait que l'homme mordu d'une beste enragee, enrage, & si en meurt. Combié qu'il fut repliqué, deffendât Aristote, que ce qui arriue à l'homme par la morsure d'une beste enragee, n'estoit pas rage, mais vne manie:& alleguant Festus disoyent que la rage proprement est la maladie des chiens:& qu'il falloit bien dire que du temps d'Aristote ce mal n'auoit point encores apprehendé les hommes:mais que depuis on s'estoit apperceu qu'ils en estoient attains aussi bié que les autres animaux:comme nous trouuons que deuant Pompee on n'auoit à Rôme iamais ouy parler de ladrerie. Ou bien, ce disoyent aucuns, si la rage estoit vne maladie du temps d'Aristote entre les hommes, comme elle est maintenant, elle n'auoit point esté congneuë pour estre rage. Adioustant qu'encores aujourd'huy les effects de la rage sont si incertains, que Galien dit qu'ayant vn homme esté mordu d'un chien enragé, qu'on ne peut enrager si huit mois sont passez, & pour le plus vn an: combien qu'Auicenne  
soub-



soubtiène qu'õ peut enrager iusques à la douzième. Puis on demanda s'il estoit vray que les chiens de la premiere ventree ne valussent rien, & s'ils sont plus subiects à la rage que les autres, d'autant qu'on iette la premiere portee: mais parce qu'on n'en bailla point de raison que la coustume, il n'en fut dit autre chose. Mais fut mis en dispute pourquoy les chiens estoient plus subiects à la rage que les autres animaux. Et il fut respondu, que c'estoit à cause que les chiens estoient fort chaults & secs de nature, qui les faict abonder en cholere, & à cause de ceste cholere, ils ont les sens & l'ouye fort aigue: dont vient que si vn chien iappe, les autres l'entendent de bien loing, & en font autant: estans donc chaults & secs, ne faut s'esmerveiller s'ils ont beaucoup d'humeurs melancholiques bruslez, principalement durant les grandes chaleurs des iours Caniculaires, & es grandes geles, la chaleur du chien s'augmentant par les subites mutations. Car l'Automne brusle les humeurs, qui estoient rendues chaudes & augmentees par l'air de l'Esté, penetrant iusques au dedans, qui cause vne fièvre ardente & phrenesie dans le corps du chien, que nous nommons rage. Et l'Hyuer les humeurs se bruslent par l'abondā-



## S E P T I E S M E.

ce de la chaleur du dedans: laquelle y estât repoussée à la raison de l'air froid, s'augmēte & s'allume & avec soy faiēt allumer les humeurs pourries, lesquelles lorsfont plus dangereuses, d'autant que ne pouuās s'euaporer par les pores, & pertuis du cuir, qui sont tousfermez par le froid, elles demeurent au dedans, & font les mesmes accidens que la chaleur de l'Esté. Et combien qu'aucuns voulurēt dire que la rage se faisoit en Hyuer par la vertu de la froidure, qui gele le sang, cela pourtant fut reprouué, parce que le froid engourdiroit plustost les esprits, que d'esmouuoir vne telle fureur: & qu'aussi le sãg ne se gele point tãt que l'animal est en vie, encores que le sang puisse pourrir à cause qu'il n'est point esuenté, le froid resserrāt les pores & cōduits. Quelques vns pourtāt doubroyēt si les chiens estoient si chaults & si secz qu'õ disoit, veu que quand on demande la raison pourquoy les chiens ne voyēt que douze iours apres qu'ils sont nez, & que celui qui veoit le dernier est le meilleur, on dit que leur trop grande humidité en est cause: ce que demontre bien leur nez qu'ils ont tousiours froid: car d'où viendrait cestē froideur sinon d'humidité? Laisāt ce doubte, on demãda s'il estoit vray que l'escume d'un chiē enragé sans



morfure ne piqueure, peult faire enrager: d'autant que le venin est contagieux & malin, qu'ô dit que les verges d'un cornoiller, & l'herbe *sanguinaria*, qu'on appelle à Paris de saint Innocent, vulgairement la renouë, eschauffées en la main, reuoquent la rage à ceux qui ont esté autrefois mordus par des chiens enragez, qui autrement estoient deliurez du peril. Il fut dit qu'ô trouuoit escript que la salive d'un chien enragé versée sur la main de Socrates, luy fit oublier toute sa sagesse, le rendât insensé & que l'escume seule d'un chien enragé, & sans blessure, pouuoit faire enrager touchant seulement à la peau: pour autant que ceste baue, retenant la nature des parties dont elle procede, porte ce venin tellement subtil, que facilement il passe par les pertuis du cuyr, & étant attiré dans les arteres, par le continuel mouvement d'icelles, il est conduyt à la fin au demeurant du corps. Cela s'entendant, si la baue faisoit long sejour sur la peau: car si elle est esfuyee, & le lieu promptement lauë d'eau salee, ou d'vrine, la baue ne feroit nulle nuisance. Or le venin étant entré, ou par la subtilité de ceste escume, ou par la playe faicte par vne morfure, ou piqueure d'une beste enragee, gagne peu à peu, sans s'arrester aux parties où



SEPTIESME

il passe , tellement qu'on est bien quarante iours, deux mois, vn an, sans rien y apperce- uoir: la rage estant vne espee de melancholie operant tardement, qui se peut cacher long temps. Car selon la disposition de l'air, la ve- hement du venin, le lieu de la morsure, la force de ceux qui sont mordus, selon l'habitu- de, & que les humeurs sont preparez à estre pourris, les accidens apparussent plustost ou plus tard. Et lors que ce venin aura apprehen- dé l'animal, il entre en fureur quand il fuit l'humidité, & les choses resplendissantes, à cause de l'horreur qu'il a de soy-mesme, ayant vne grande soif sans vouloir boire, son corps ayant prins vne affection contraire à la natu- relle, dont il aduient qu'il ne desire les choses qui naturellement appaisent la soif. Or pour- ce qu'ils ont l'eau en grande horreur, disoyent ils, encores qu'ils soyent bien alterez, ceste maladie s'appelle *Hydrophobie*, c'est à dire crain- te d'eau, & ceux qui sont tombez en *Hydropho- nie*, iamais ne guerissent: & est plus cruelle en vne beste sauuage, laquelle de soy-mesme est seche, la rage estant vne putrefaction seche. La meilleure raison, dont il me souuienne, qui fut donnee de ce que ceux qui sont enragez craignent tant les eaux, estans si alterez, c'est



qu'à cause de la continuelle imaginatiō qu'ils ont du chien qui les a mordus, il leur est aduis que l'eau soit toute pleine de chiens: car en leur esprit animal, qui est instrument de la vertu imaginative, la figure du chien y est imprimée, & parce ils iappent comme vn chien: & à cause de ceste vehemente imagination, qui est en l'esprit naturel & humiditez du corps, en leur vrine se representent semblances de chiens, la vertu naturelle obeissant à la vertu animale imaginative, imprimant ces figures es humiditez, & en l'vrine. On s'esbahissoit comme les chiens sur tous les autres animaux estoient les plus subiets à ce venin, veu que leur lāgue tire tout le venin à la viscosité d'une playe, & que sa teste a des sutures (contre l'opinion d'Aristote) par lesquelles ces vapeurs cholériques peuuent s'euaporer. Quelqu'un demanda s'il y auoit des remedes escripts contre la rage, puis qu'elle est si commune. Il fut respondu que Serapion & Galien auoyent laissé par leurs receptes, que la rage suruenüe par la morsure d'un chien enragé se guerit, si ccluy qui en a esté mordu boit du sang d'un chien: la rage facilement apprehendāt ce sang canin, & se conuertissant en luy, & ce pendant laissant le sang de l'homme en paix: & cōa



cause de l'affinité qui est entre le sang du chien & la rage. Comme aussi on tient que le poil du même chien, qui vous aura mordu, mis en cédre, & beu avec du vin, peult guerir vn enragé, & empescher qu'il n'enrage: ce venin prins le dernier, combat & chassant le premier. Les autres tiennent que la rage est guerie si on fait des pillules du crane d'un homme pendu. Les autres assureoyent q l'eau de la mer guerissoit les enragez, si on les iette dedās: & de faict on les mene maintenant à la mer, comme le plus assure remede, & les guerit par vne vertu salatiue, comme fait le lard vieux, & comme la morsure des serpens se guerit par la salie, à cause du sel. Combien qu'aucuns ont voulu dire, que ce n'estoit point la vertu de l'eau de la mer qui les guerissoit, mais que cela se faisoit par vne crainte qu'on leur donne quand on les iette à l'impourueuë dans l'eau, qui chasse vn autre peur qu'ils ont de l'eau: car nous trouuons plusieurs maladies se perdre par vne soudaine frayeur: à cause que les amas d'humeurs fest-cattans çà & là, se euacuent plus facilement, l'humeur euacué la maladie s'appaisant. Les autres disent que les enragez estans plongez par sept fois en l'eau la teste la premiere, n'ayans plus peur de l'eau, qu'ilz appetent



toutesfois, ils viennent à en boire à bõ esciēt, ce qui les faiēt guerir. Ou bien c'est que par ceste apprehension & mutation subite, les mettans la teste la premiere en l'eau, se faiēt vne commutation & transport des matieres, estans en la teste, aux autres parties, comme il se faiēt aux insensez, qui se precipitent dans l'eau, ou se iettent par les fenestres, qui guerissent. Si est ce qu'on repliqua, que Ferrand Pōzet Cardinal, en son liure des Venins, auoit dit plusieurs auoir esté plongez en la mer, qui n'ont laissé à estre surpris de la rage: & que s'ils beuoyent de ceste eau de la mer, ou d'un autre, qu'ils gueriroyēt plus tost: pour ce que *Æce* raconte d'un Philosophe, qui voulant resister à ce mal de *hydiophonie*, entra dans le bain, & en beut, dont il guerit. Et aussi si nous voulons croire Pausanias, il dit qu'il y a en Arcadie vne fontaine, que si ceux qui sont mordus des bestes enragees en boient de l'eau, ils en sont gueris: ce que demōstre le nom de la fontaine, qui s'appelle *Alyssō*. Cōme aucuns tiennent que la rage est guerie, & la morsure des chiens enragez, en vsāt de la cēdre des chācres marins. Aucuns ne se fiāsen ces remedes, ont recours aux charmes & aux enchāteurs: mais ie ne sçay commēt avec leurs

t iij



coniuurations ils pourroyent guerir vn tel mal, veu qu'ils mettent seulement dans vn morceau de pomme ces mots, *Hax, pax, max, Deus, adamax*. On mit aussi en auât si la rage pouoit suruenir d'elle-mesme, sans auoir esté mordu d'une beste enragee. Il fut arresté que puis que la rage estoit vne espeece de manie, qu'elle pouoit suruenir sans aucune morsure: estant la rage vne sorte & espeece de melancholie, qui peche par vne qualité seche, maligne, & veneneuse: & que tous animaux pouuoient enrager à cause de mauuais regime: ou en vſant de viandes trop chaudes & seches, & demeurans en lieux chaults, la chaleur multipliant la melancholie par aduſtion, ou au contraire en vſant de froides & seches par trop, & habitant en lieu beaucoup froid, le froid multipliant la melancholie par voye d'ingrossation, cōgelation, & inspissation: tout ainsi que les humeurs se bruſlâs peuuent causer vn chācre, ou ladrerie, principalemēt aux melācholiques. Quelqu'un adiouta que les maladies, & rage des chiens, venoyent de la rate: que si les prebstres Egyptiens vouloyent dire vn homme estre sple-netique, le signifioyent par le chien: ceste maladie estant si contagieuse en vn chien, que si aucun le veut guerir de la rage, ou qu'il en



face ouuerture estât mort, il sera en danger de prendre le mal, ou d'estre splenetique, par l'exhalation. Mesme, on dict que si vous marchez sur l'vrine d'un chien enragé, & que vous ayez un vlcere, cela vous nuira beaucoup: & encor qu'il ne soit enragé, l'vrine du chien est si dangereuse, que si vostre vrine en pissant où il a pissé se mesle avec la sienne, vous ne serez apte à la generation. Il fut bien dict d'auantage, car quelqu'un assura que si un homme a esté mor du d'un chien, ne fut il point enragé, que cest homme par vne cōtagion nuira aux œufs que la poule couuera, fera auorter les oüailles, & s'il suruiuent à un accouchement, causera l'auortement de la femme, & augmentera les playes à un vlceré par sa presence. Un de nostre Seree se faschant d'ouyr parler d'une maladie si estrange, & à craindre, & apres auoir ouy conter que Balde Iureconsulte en estoit mort, va dire, que pour resioüir la compagnie qui estoit toute troublee d'ouyr parler de si estrange maladie, il vouloit faire un petit conte d'un grand seigneur, & de ses chiens. Le seigneur à qui estoient ces chiens, commença il à conter, auoit en son chasteau une chapelle, en laquelle son chapelain qui luy seruoit aussi de veneur, disoit ordinairement la messe. Ce



## S E P T I E S M E

prestre estant vn iour en la chapelle, en attendant son maistre se va reuestir, prest à dire la messe. Le seigneur arriué, commanda à son prestre de commencer la messe. Le prestre voyant qu'il n'y auoit point de feu, pria son maistre d'aller querir du feu pour allumer vn cierge, parce qu'il estoit reuestu: ce que son maistre refusa, disant, ie ne vous seruiray pas, puis que ie vous paye. Dont le chapelain fut cōtrainct, tout chappé qu'il estoit, d'aller querir du feu en la cuisine. Les chiens le voyant ainsi accoustré, le mescongneurent aussi bien que les chiens d'Acteon, de telle sorte qu'ils mirent & sa chappe, qui estoit de velours rouge, & son aube, & son omitton, en cent pieces, & le goussepillèrent de sorte que ses habillemens mesme estoient tous à lambeaux, & sans son tison de feu qu'il auoit prins pour allumer le cierge, ie croy qu'ils l'eussent mis en pieces. Estant sauué avec peine, il se renferme dans la chapelle, & reuenu à luy, & ayant prins haleine, il demande à monsieur s'il vouloit pas ouyr la messe. Ce monsieur le voyant ainsi haillonné, respond que non, & qu'il ne vouloit point de demeurant de chiens. Le pauvre chapelain n'ayant pas grand peine à se deuestir, se retire en sa chambre, où il fut plus de quinze iours



sans se monstrier, tant pour le mal qu'il auoit, que de ses habillemens qui estoient tous deschirez, que pour la moquerie. Si ce chapelain, va dire vn autre, eust esté bien aduisé, il se deuoit assoir, voyant les chiens venir contre luy: car on tient qu'un chien ne mord iamais vn homme quand il est assis, & qu'il perd sa cruauté tant qu'on sera assis. Et conseilerois, adiouta il, à ceux qui craignent les chiens, & aux pauvres, & à ceux qui sont mal vestus, car les chiens sont mauuais principalement à ceux là, de porter avec eux vn siege pour se seoir, si d'aventure ils rencontroient de mauuais chiens qui les voulussent mordre. Et moy, repliqua vne Fesse-tondue, ie leur persuaderois plustost de porter de l'eau, pour la ietter sur les chiens s'ils vouloyent mordre, comme on fait pour les departir, car l'eau estant froide, elle amortist la chaleur, & fede la cholere. Vn Drole prenant la parole, va dire qu'il le croyoit bien, pourueu que l'eau fut chaude: & que quand on leur en auroit ietté sur eux, qu'ils seroyent bien enragez s'ils auoyent enuie de mordre. Et pource qu'il n'en voudroit pas ietter que sur les enragez, & qu'il en vient de grandes querelles (car quand on veut mal à vn chien, on dit qu'il est enragé) il priquit la compagnie de luy dire comment il pourroit congnoistre si vn chien est enragé.



## S E P T I E S M E

Si vous voulez cognoistre, luy fut respondu, si le chien qui vous a mordu est enragé, baillez luy vous mesmes du pain, que s'il le prend & qu'il le mange, assurez vous qu'il n'est aucunement enragé. Quoy, va il repliquer, que ie donnasse du pain à vn chié qui m'auroit mordu? ie meriterois que tous les chiens du pays me vinssent mordre. Bien, luy fut il respondu, si ne voulez essayer cestuy là, il y a assez d'autres moyens pour recognoistre le chien enragé: comme s'il n'abbaye point, & qu'il soit muet, & s'il tremble quand il voit de l'eau, s'il ne boit, ni ne mange, s'il ne cognoit point son maistre, combien qu'il l'ayme tant que pour l'auoir perdu & esgaré, il peut de fascherie enrager: à cause que courant çà & là, il laisse le manger & le boire, dequoy s'ensuit ebullition de son sang, qui se tourne puis apres en melancholie. Si la playe, adiousta il, qu'aura faict vn chien est frottee de pain, & vn autre chien n'e veule manger, le chien qui a mordu est enragé: aussi bien comme quand vne poule meurt dans vingt quatre heures apres auoir mangé le pain qui aura touché à la blessure: ce que Paré nie toutesfois, l'ayant souuent expérimenté. Mais pourquoy, demanda quelqu'un, est-ce que les iours ardens sont les plus dangereux, &



que communement les chiens enragent quād la Canicule ou petit Chien se leue? C'est, va dire quelqu'un, qu'environ le seziesme de Iuillet la Canicule se leue, & durant son cours, qui est de six sepmaines, qu'on appelle les iours caniculaires, la chaleur se renforce: cela se faisant à cause que plusieurs estoiles chaudes se leuēt lors avec le Soleil, & augmentent la chaleur d'iceluy: car toutes les estoiles soubz le signe du Lion sont chaudes & martiales, comme est ce signe. A ceste cause il est fort bon pour peur de la rage des chiens, les faire souuent baigner durant la Canicule. Ne faut donc s'esmerveiller si la chaleur augmentee brusle la cholere du chien, en laquelle humeur il abonde. Mais adioustail, il ne s'ensuit pas qu'encores qu'un homme soit mordu d'un chien enragé, que pourtant il enrage necessairement: car tous animaux mordus de bestes enragees n'enragēt pas, seulement ceux qui sont disposez à recevoir ce venin, comme nous voyons que tous ne prennent pas la peste. Apres il fut dict que pour euitier la rage, il estoit bon d'estuuer la playe avec du vin-aigre, & du nitre, puis faire vn cataplasme de noix, d'oignons, de miel & de sel cuits ensemble, & pestris avec farine de froment: ayant auparauant dilaté la playe, sca-



## S E P T I E S M E

rifié la peau, & appliquer ventoses, sans saigner & ouurir la veine, en luy faisant prédre du theriaque & mitridat. Quelque autre prenant la parolle va dire, qu'il y auoit à vne lieuë de Poitiers, pres de Croutelles, vne famille qui par grace speciale de pere en fils, guerissoit la morsure des chiens enragez, non seulement és hommes, mais aussi à tous animaux, & aussi empeschoit le venin de la morsure des serpens. Ne feroient point ces gens là, repliqua quelqu'un de la compagnie, de ceux qu'on appelle Sauueurs? Ce qui est aisé à sçauoir, car on diët que ces gens là ont la roüe de sainte Catherine au palais de la bouche: & possible, adiousta il, que c'est la raison pourquoy ce village où demeure ceste famille, s'appelle le Palais, pour auoir ceste roüe au palais. Mais pour vous en dire la verité, ceux de ce village sont gens de bien, & Dieu peut auoir departi ses graces à ceux cy, qui sauuent & remediët à vn si grand mal que celui de la rage, & aux morsures des serpens. Et si me souuient que ces guerisseurs demandoyët à ceux qui auoyët esté mordus de chiens ou de serpens, s'ils auoyent tué le chien ou le serpent, & qu'ils gueriroyët plustost s'ils ne les auoyët point tuez. Il y auoit en ceste Serree vn petit bon homme qui va cōfirmer tout ce qu'o



auoit dit de ceste famille, qui demeure au Palais, & qu'il auoit esté en ce village, & auoit parlé à vne bõne fême, qui estoit de la lignee & famille de ces medecins de rage, & sauueurs, pour luy demander moyen de pouuoir guerir & pouruoir à de pauures filles ses voisines: ceste bõne femme luydemãde, si ces filles estoient enragees, le bon hõme luy respond que non: mais qu'elles estoient sur le poinct d'enrager. Ceste bõne femme voyant qu'il vouloit rire, luy dit qu'il ne les sçauroit guerir, & qu'on ne luy sçauroit apprẽdre à guerir ces pauures filles, par ce qu'il estoit trop vieux. Ils vouloyent rire, quãd quelqu'un va dire qu'Albert le grãd escrit auoir veu vn hõme, qui ayant esté mordu d'un chien enragé à vn bras, qu'à sept ans apres la cicatrice se vint si biẽ enfler qu'il mourut de là à deux iours. Il ya biẽ d'auantage adiousta il, c'est que si vn chien vous mord, encores qu'il ne soit point enragé, & que puis apres il vienne à enrager, vous serez en danger de l'estre, encores que la playe de la morsure soit guerie, & consolidee, & qu'il y ait long tẽps qu'il vous ait mordu. Parquoy seroit bõ, disoit il, en temps dangereux, & iours Caniculaires, de faire tuer le chien, ou autre beste, qui vous auroit mordu: de peur qu'elle



## S E P T I E S M E

enrage, & vous aussi: combien qu'il en puisse arriuer de grandes querelles, car qui m'ayme, il ayme mon chien. Aussi, adiousta quelqu'un, il est bien à aymer, ne laissant iamais son maistre, tant pauvre soit il, pour en suyure vn plus riche: faisant tousiours la sentinelle pour son maistre, quelque mal que son maistre luy face: à ceste cause Platon compare le bon soldat au chien, pour ce qu'il faut & à l'un & à l'autre verser de grãde fidelité & diligẽce. Et si les Grecs & les Latins ont eu les chiens en si grande recommandation, que de coustume ancienne ils entroyent aux assemblees publiques, & aux conuocations du peuple avec les Heroës. Les Lares des anciens, c'est à dire, dieux domestiques, estoient vestus de la peau des chiës: parce qu'ils gardẽt les maisons, & veillent la nuict pour la deffence de ceux qu'ils ont entrepris garder, comme les chiens. Ciceron appelle les chiens garde fidelle par dessus tous autres animaux. Les femmes accouchees qui se veulent faire tarir, font bien cest honneur aux petits chiës que de se faire teter à eux. Les Egyptiës pour le hieroglyphe d'un noble courage, qui recherche plus volõtiers l'honneur que le profit, ont mis le pourtraict d'un chien, qui se tiẽt coy aupres d'un lieure mort. Les Bactriens & Caspiens



Caspiens les ont tant honorez, qu'ils ont voulu que les chiens leur seruissent de sepulchre, nourrissans leurs sepulchres, & appelloyēt tels chiens, sepulchraux : au contraire de ceux de l'Isle de Corse, qui mangent & se nourrissent de chiens, si nous croyons Cardan: qui dit cela apres Strabo & Pline, lesquels asseurent que les Ethiopiens vsoyent entre autres viādes de la teste des chiens. Hercule auoit vn chien qui le suyuoit d'ordinaire, qui fut cause de l'inuention du pourpre. Nostre fesse-tondue va repliquer qu'il sçauoit bien pourquoy le chien suit tousiours son maistre. Et quand on luy eust demandé, pourquoy? Il va respondre, le chiē suit son maistre, pource que le maistre va deuant. Aussi l'obeissance du seruiteur au maistre, est representee par vn chien destournant la teste, selon les lettres sacrees des Egyptiens. Puis se met à faire vn conte qu'il commença ainsi. Ie fus n'a pas long temps assailli du chien de mō voisin, d'auanture i'auois vne pertuisane, dont ie me deffens contre ce chien seulemēt de la hante : mais ie ne sçeu si bien faire qu'il ne me baillast vne dentade, & que les dens ne me fissent grād mal. Lors ie ne me peu tenir de tourner la poincte & le trēchant de ma pertuisane cōtre le chien, si bien que ie le blessay. Le mai-



## S E P T I E S M E

stre du chien me va dire qu'il me deuoit suffire de frapper son chien du manche & derriere de la pertuisane . Je luy respons , il ne me deuoit donc mordre aussi que de la queue. Quelqu'un prenant la parole va dire , qu'à cause des querelles qui viennent des grans chiens qui mordent, & qu'on se fait bien mordre à son chien, qu'il aymeroit mieux auoir de ces petis chiens de l'isle *Melita*, que nous appellons Malte : car ces petis chiens ne mordēt point, & s'ils mordent ils ne font nul mal, dont il n'en arriue pas tant de querelles que des grands, & si les petis chiens se vēdēt mieux que les grās, ce qui trōpa le Limosin. Que si on veut empescher, disoit il que des chiens deuiennent grans , il faut tout incontīnēt qu'ils sont naiz qu'on les lie estroitement de bandes & linges, ou bien les mettre en vn petit vaisseau, où ils soyent bien serrez, car ils croissent plus icy qu'en l'isle de Malte, & avec cela ne les fault gueres nourrir si vous voulez qu'ils demeurent petis . I'ay veu, fut il repliqué, autant de querelles pour les petis chiens que pour les grands, pour ce qu'on les desrobe plus aisément, & ne retournent point à leurs premiers maistres cōme font les grans. Toutesfois i'ay vn mien voisin qui sçait si bien traiter les chiens qu'il desrobbe, que iamais ne



retournent à leurs premiers maistres, de quelque ordre puissent ils estre, encores qu'on leur ait baillé à manger des grenouilles cuites, ou du sel broyé, ou du pain long temps tenu souz les aisselles: car on dit que cela sert à vous faire suyure de vos chiens. Je voulus sçauoir, disoit il, de quelle recepte il vsoit, non pas pour soustraire les chiens des autres, mais pour me garder de luy, & d'autres qui font mestier de les desfrober, sans que les chiens facent conte de reuenir où ils ont esté esleuez & nourris petis. On m'assura que quād il pouuoit empoigner quelque beau chiē, il le réfermoit en vne chambre, & le faisoit ieufner tant qu'il pouuoit porter la faim, le visitant tous les iours, luy bailloit vn peu à manger à chasque fois, tellement que le chien recognoissant le bien qu'il receuoit de cestuy cy, qui luy bailloit tous les iours à manger en sa grande faim, l'aymoit à iamais, iusques à ne le plus laisser, & à oublier son premier maistre: car le chien n'oublie iamais le bien qu'on luy a faict: parquoy il signifie hieroglyphiquement celuy qui n'oublie iamais le bien faict qu'il a receu: & aussi represente la memoire, dont nous trouuons que Socrates in *Phædro*, iure par le chien, apres qu'il pense auoir bien appris l'oraison de Lyfias.



## S E P T I E S M E

Et vrayement, va dire quelqu'un, le Magistrat devoit auoir esgard à ceux qui font ainsi endurer la faim aux chiens, pour les retenir, sans auoir la peine de les esleuer: car si nous voulons croire à ce que dit Eusebe, les chiens peuuent enrager par la faim, & à faute de boire: & afin que le croyez, il escrit que souz l'empire de Maximinus y eut si grande famine, qu'on fut cōtrainct de tuer tous les chiens, de peur que par la faim ils ne vinssent à enrager, puis apres à mordre, & à manger les hommes. Celuy qui auoit conté comment son voisin gaignoit ainsi les chiens, va dire que depuis qu'il eust sçeu cela, ne voulut iamais hanter avec ce voisin: tant pource qu'il faisoit tort à beaucoup de personnes, que pour la cruauté qu'il exerçoit enuers les chiens, si fideles gardiens & compagnons des hommes. Et tant s'en faut, disoit il, que ie voulusse faire comme mon voisin, que ie me repens de vous l'auoir dit, de peur que quelqu'un s'en serue, l'ayant appris de moy. Mais ie m'asseure, adiousta il, que tous ceux qui sont icy ne sōt pas pl<sup>s</sup> cruels que les Turcs, qui sont si eslongnez de faire endurer les chiens, qu'encores qu'ils ne soyent pas à eux, ils leur donnent du pain pour l'honneur de Dieu, & des Trespassez: comme aussi ils achètent des



oyseaux, qui sont prisonniers en cage, leur bail-  
lant liberté par la mesme raison qu'ils donnent  
du pain aux chiens. J'ay leu aussi qu'un Duc de  
Silesie dota un certain lieu pour nourrir les  
chiens qui n'auoient point de maistre, & à qui  
leurs maistres auoyent donné congé, ou qui  
les auoient perdus. Que si i'en estois creu, ceux  
qui font ainsi ieusner les chiens, seroyent pu-  
nis ou bannis, comme fut celuy qui creuoit les  
yeux aux corneilles, ne pouuant rien esperer  
de bon de telles gens. Et vous assure, disoit il  
en cōtinuant, que j'ay un parent qui ne se fei-  
ndroit point de tuer ceux qui commettroyent  
telle cruauté enuers ses chiens : car il les ayme  
tant, qu'il n'en a pas un, voire le plus chetif,  
qu'il n'ait un collier, que les Latins appellent  
*Millus*, tout garni de cloux & poinctes aigues,  
qui sert tant à se deffendre des autres chiens,  
qu'à les offenser: ce qui a meu la maison de Pe-  
tillan à prendre ce *Millus* pour le corps de leur  
deuise, avec ce mot qui luy sert d'ame, *Saucriat*  
& *defendit*. Ce mien cousin, adiousta il encore,  
ayme tant les chiens, que si ses voisins ont des  
chiens qui ayent les oreilles vlcerees de mous-  
ches, il les frotera avec amādes ameres broy-  
ees : & si fera mourir leurs puces, frottans les  
chiens avec eau de mer, ou de saumure avec



## S E P T I E S M E

eau, ou de vieille lie d'huile d'oliues. On ne luy  
 ſçauroit faire à croire, que Cerbere, dit Medu-  
 ſeen, Triple-chef, Portier d'Enfer, ſoit vn chië:  
 & que cela eſt faux de dire que c'eſt vn chien  
 qui produit l'aconit de ſa baue, & qu'on le dō-  
 ne au Dieu de l'Enfer, quelque choſe qu'en  
 dient les ſtatues des dieux. Et dit auſſi qu'A-  
 cteon ne fut point deuoré par ſes chiens, &  
 que ce ne ſont que fictions Poëtiques: encore  
 qu'aucuns ayent voulu dire que les chiens de  
 Acteō eſtans enragez, & ne recognoiſſant leur  
 maĩſtre, l'ont peu manger, il diſoit cela eſtre  
 faux, pource que les chiens, encor qu'ils ſoyēt  
 enragez, ne font nul mal à leur maĩſtre, ni à  
 ceux de la maiſon. Et ne pouuoit croire auſſi  
 ce que diēt Suidas, que Heraclitus Ephesien  
 ait eſté deuoré par ſes chiens, qui penſoyent, le  
 trouuant en vn fumier, que ce fuſt vne beſte  
 ſauuage: là où il s'eſtoit mis au Soleil, eſtant  
 oingt de fient de beuf, ou de ſon ſuiſ, pour ſe  
 guerir de hydropiſie. Et que les Latins faiſoiēt  
 fort mal d'offrir vn chien à leurs dieux, & ap-  
 pelloyēt la feſte *Catulatio*, auant que tondre les  
 ouailles, veu que les chiens les gardent des  
 Loups. Puis nous va dire que ce couſin gar-  
 doit cōme l'or l'hiſtoire d'un chië qui fut ſi fi-  
 delle à ſon maĩſtre apres ſa mort, que toutes



les fois qu'il trouuoit celuy qui l'auoit assassi-  
né & occis de guet à pent, il l'affailloit, & se  
ruoit sur luy, si bien que par ceste cōiecture, &  
que le chien alloit souuēt où auoit esté enter-  
ré son maistre, qu'on trouua là, il fut conuain-  
cu d'homicide: cōme il se trouue escrit & pour  
traict en vne sale de Montargis. Tout cela est  
aisé à croire, luy fut il accordé, à ceux qui ont  
leu que le chien du Roy Lyfimachus, aussi biē  
que celuy de Pyrrhus, se ietterent dans le feu,  
où les corps de leurs maistres furent bruslez.  
Ie ne vous diray point, adiousta il, pour estre  
assez commun, cōme ce mesme Pyrrhus trou-  
ua vn homme mort, ayant son chien aupres de  
luy, qui n'auoit m̄agé il y auoit trois iours. Le  
Roy Pyrrhus faisant enterrer cest homme, re-  
tint le chien pour luy, qui puis apres reconnut  
ceux qui auoyent tué son maistre, le chien se  
iettant sur eux en vne reueuē que fit ce Roy:  
tellement qu'estans prins ils confessèrent le  
meurtre, & furent punis. Le sacrilege n'en eust  
pas meilleur marché, lequel fut suyui par vn  
chien qui gardoit le temple, de si pres toute v-  
ne nuit, que le larrō avec des pierres ne le pou-  
uoit esloigner de luy: & s'il demeueroit en vn  
lieu, aussi le chien, & si ne iappoit qu'à ce sacri-  
lege, sans vouloir m̄ager. Le larrō estant prins,



## S E P T I E S M E

ce chien garde-temple commença à se resioüir & à manger, & ne jappa plus. A ceste cause il fut ordonné que ce chien qui auoit nom Caparus (il meritoit bien d'auoir vn nom) seroit nourri du public, & que les Prestres auroyent fouci de luy. Cedrenus raconte, adiousta-il encor, qu'un hostellier trouua vn passât mort, qu'on auoit volé & tué, ayant son chien aupres de luy qui le gardoit. Cest hôte meü de pitié fist enterrer ce mort, le chien le gratifiant se donne à luy, & le suit, demeurant avec luy en l'hostellerie. Il arriue qu'un iour le meurtrier de son maistre arriue là dedäs pour loger, ce chien luy faulte au visage, ayant accoustumé de faire bonne chere aux autres hostes. Cela dōna si grande presumptiō à l'hôte, qui auoit faict enterrer le maistre au chiē, que ce brigād estāt prins fut cōuaincu d'auoir fait le meurtre, & condamné d'estre roué. Cælius aussi escrit, continuoit il à dire; qu'un Nicias chassant avec ses chiēs poursuuoit vne beste de si grāde ardeur qu'il tōba en la fournaise de vn charbonnier, & là se brusta, cōbien que ses chiēs estäs tous autour de luy, le prenāt par ses habillemēs, le voulussent sauuer. Xätipus recō pensant la fidelité de son chiē, qui l'auoit suyui d'Athenes nageāt iusqu'à Salamine luy feit



eriger là vn sepulchre, qu'on appella *Cynotaphium*. Alexandre le grand, ce dit Theopôpus, ayant perdu sa chienne Perthas, fit bastir vne ville qu'il nomma de son nom. Les Egyptiens ont erigé aux chiens des monumens, & magnifiques sepulchres, & les ont tenuz en telle estime & reuerence (comme ont escript ceux qui ont interpreté leurs lettres Hieroglyphiques) que par l'effigie du chien, ilz entendoient l'interprete des choses diuines, leurs prophetes, qui deuoient crier apres les vices, comme le chien iappe & est mauuais aux estrangers, & doux aux domestiques. Pour ceste raison, on le mettoit gardien des temples & des simulachres des Dieux, qu'il semble auoir en admiration, les regardans bien souuent. Les Ptamphaoniens, peuple d'Affrique, n'auoyent pas seulement en reuerence l'effigie du chien, mais en choisissoient vn viuant pour leur Roy: le mouuement & inclination duquel ils obseruoient, & entendoient, par vn sacré augure, ce qui leur estoit besoin de faire, où ils deuoient demeurer, & en quel lieu ils se deuoient transporter. On pensoit estre sorty de l'amour & fidelité des chiens enuers leurs maistres, quand quelqu'un de la Scree commença à parler des trois pucelles violees, & iettees en vn



# SEPTIESME

puits, qui y furent trouuez de leur pere, par le cry du chien, qui alloit & venoit du puits au pere, & du pere au puits. Et du chien d'un poëte, qui se laissa mourir de facherie de la mort de son maistre. Et puy nous dit que, si nous voulons croire à *Ælianus*, la fidelité des chiens ne s'estend pas seulement à leurs maistres, mais ont soucy de ce qui leur appartient: quand il dit qu'un marchand allant à ses affaires, & sortant du chemin, oublia sa bourse; que le chien garda iusques au retour de la foire, où son maistre n'auoit rien fait par faulte d'argent: ayant le chien tant enduré de faim qu'il mourut tantost apres: le maistre estant plus fasché de son chien que ioyeux de son argent, retrouvé. Puy nous va conter deux histoires des chiens, vne ancienne & l'autre morderne. Nous trouuons, commença il encores à dire, que du tēps que *Apus Iunius* & *Publius Silo* estoient Consuls à Rome, un cheualier fut condamné à mort, qui auoit un chien qui l'accompagna prisonnier, & quand il le vit mort, & qu'on le tiroit de la prison, c'estoit pitié de veoir ce chien, & de l'ouyr encores plus. Et cōme on iettoit à ce pauvre chien à manger, il prenoit la viande, & la portoit à la bouche de son maistre. Et quand le corps, fuyuant la sentence,



fut ietté dans le Tybre, le chien se mit à nager, & soubtint le corps de son maistre dessus son dos, tant qu'il l'attira au bord de la riuere. Ce conte attrista si bien aucuns, qu'on le pria de ne dire point la moderne histoire: mais la plus part l'en sollicitèrent, si bien qu'il ne laissa à reciter que Dom Alouise. Comte de Beneuët, auoit vn chien, qui s'appelloit Melchorique (indigne de mourir sans nom, & digne d'en auoir encores vn plus long) qui l'aymoit tant, que quand ce chien vit son maistre mort, il ne voulut iamais manger, & demeura ainsi trois iours, iusques à tant que quelqu'un estant en la maison, contrefaisant le Comte en la parole & le semblant de visage, & de toutes choses, se desguisa avec les habits du deffunct, & entra en la chambre où estoit le chien, l'appellant par son nom, & luy faisant feste, ny plus ny moins que le Comte auoit accoustumé de faire. Le chien de grād aise fit plusieurs faults, & māgea de ce qu'il luy bailla: mais depuis cōgnoissant qu'il auoit esté deceu, il retourna en la premiere tristesse, & ne voulut plus manger. & mourut en peu de temps. Il y a des chiens, va dire vn autre, qui n'ayment & ne congnoissent que leurs maistres, sans se soucier de ceux de la maison, si vous voulez croire Plin, qui



# SEPTIESME

raconte que la femme de Nycomedes, Roy de Bythinie, fut tué du chien du Roy, follatrant avec son mary. Il y auoit des chiens, adiousta il, au mont d'Ætna, qui est en Sicile, qui gardoyent là vn temple, lesquels chiens applaudissoyent les gens de bien, & ceux qui venoyent là en bonne intention d'accomplir leurs vœus: que s'ils estoient vitieux & meschans, & sans deuotion, ils les mordoyent: comme il y en auoit à Rome gardans le Capitole, qui ne disoyent mot à Scipion l'Africain. Cardan dit, adiousta il, qu'en Escosse il y a des chiens qui congnoissent les larrons, & les poursuivent: si bien que ceux qui habitent entre les Escossois & Anglois, n'oseroient fermer leurs portes à ces chiens, que s'ils les ferment, & qu'ils ne les veulent recevoir en leurs maisons, on les estimera larrons. Diogene, acheua il de dire, estima tant les chiens, qu'il ne se facha point d'estre appelé chien: & pource qu'il y a plusieurs sortes de chiens, quand on luy demandoit quel chien il estoit: si i'ay faim, leur respondoit il, ie suis Melitee, car ie flatte: si ie suis repu, ie suis Mollosse, car ie mors. Franciscus Dandalus estant crée Duc de Venise ne trouua point mauuais qu'on le nommast chien. Et qui luy fit donner ce nom, c'est que luy e-



stant ambassadeur des Venitiens, & ne pouuât faire la paix avec le Pape Clemēt, pource que les Venitiens auoyent receu les Ferrarois en leur protection: durant le souper du Pape, ce Venitien se mit à quatre pieds sous la table, comme vn chien, ayāt vne chaine au col, Dequoy estonné le Pape, il le receut en grace, & pardonna aux Venitiens. Le chien estant remply de si grande fidelité, que d'ancienneté il a esté tousiours receu à la table de son maistre: mesmes nous trouuons, selon Plutarque, que les Roys de Perse auoyēt accoustumé de leur table de bailler à souper à leurs chiens. Sur la fin on se mit à parler de la generosité, noblesse, & hardiesse des chiens. Le premier qui en parla, commença en ceste sorte. Les chiens les plus mauuais & furieux, qui soyent en tout le monde, sont en Albanie, si courageux & presumptueux, dy-ie, qu'ils desdaignent combattre les bestes les moins fortes & furieuses. Solin escript que le Roy d'Albanie enuoya deux chiens à Alexandre, passant pour conquerir l'Indie: l'vn desquels ne voulut combattre vn ours, ne contre vn sanglier: dōt Alexandre se fascha, & le fit tuer. Mais ceux qui les auoyent amenez aduertirent Alexandre que le chien desdaignant vne si petite prinse, n'a-



# SEPTIESME

uoit voulu employer ses forces , & que mettât autres bestes plus furieuses deuant le chien qui estoit demeuré , il en verroit l'experience. Alexandre commanda qu'on le mit deuant vn Lion merueilleusement furieux : lequel il combatit & tua facilement. Curtius dit , adiousta il , qu'Alexandre, en ce mesme voyage, auoit plusieurs fois veu, que quand ces chiens ont vne fois prinse, que vous leur couperiez plustost les iambes l'vne apres l'autre, que de la leur faire laisser. Les chiens estans si hardis & courageux que la furie en laquelle ils sont, quand ils combattent quelque beste sauuage, leur esblouit si fort les yeux, que le plus souuent ils en perdent la veüe, par mutuelle affection de l'esprit & du corps. Mais laissant les choses antiques, poursuyuoit il, que peut on iuger du chien appelé Leoncique, qui passa avec vn soldat, quand Colom commença à descouurir les Indes Occidentales? Ce chien combattoit de si grand courage, que les Indiens le craignoyent plus que vingt Chrestiens : & qui est bien plus, si quelque Indien de ceux que l'on prenoit estoit eschappé, on le disoit à Leoncique, & il le suyuoit à la trace, & s'en alloit droict à luy, combien qu'il fust entre mil autres indiens : & si ce prisonnier



Indien eschappé se laissoit mener, il ne luy faisoit point de mal : s'il se deffendoit, il le mettoit incontinent en pieces. Diego de Salazar, adiousta il encores, à la conqueste des Indes, auoit vn chien nommé Bezerillo (digne de ce nom) de couleur rouge, & gueule noire: lequel recognoissant ses Capitaines, & y obeissant, tiroit commune paye de soldat, pour ce bien porter contre les Indiens, qu'il desmembroit. Si bien que les Espagnols auoyent à la conqueste des Indiens, plusieurs tels chiens, qu'ils auoyent accoustumé contre les Indiens, comme à la chasse d'autres bestes : & pource ne les nourrissoient que de chair d'hommes, qu'ils mettoient en quartiers comme chappons. Mais, demanda quelqu'un, qu'est deuenue la race de ces grands & genereux chiens? Car combien, disoit il, qu'en Angleterre se trouuent de grâds & puissants chiens, & en la Bretagne, que nous nommons Dogues, si ne sont ils pas tels que le temps passé : parce que nous trouuons Heliogabale, qui en vn sien triôphe se faiët tirer, estant en vn char, à quatre chiës. Et nous trouuons que Iuba Roy de Mauritanie, fit amener de grans chiens des Canaries, ce païs nommé Canarie, pour la belle race de chiens qu'il produit. Toutefois les Espagnols,



## S E P T I E S M E

qui depuis peu de temps ont subjugué ce païs de Canarie, disent qu'on ne voit en ces Isles aucuns chiens. On luy va respondre, qu'il ne falloit s'esbahir si les chiens n'y sont plus telz: veu qu'il n'y a rien qui ne se perde, & que les accidens depuis suruenuz en ont peu faire perdre l'engeâce & la memoire. Et, cōme disent les trois môdes, si on n'entretenoit songneusement la race des cheuaux d'Espagne, & chiës dogues d'Angleterre, la race s'en perdrait biē tost. Vous ferez voz chiens, respōd quelqu'un, tant vaillans & hardis que vous voudrez, mais s'ilz estoient aux montaignes que les Grecz appellent Mænalos, pourfuyans les bestes sauvages, si n'entreroient ilz pas dans ces mōtaignes: car toutes sortes de bestes s'ont là en si grande seureté que les chiens n'y entrent iamais. Possible, luy fut il dit, que c'est à cause que les chiens par la grand odeur des fleurs, qui surmonte leur odoremēt perdent tout sentiment des bestes qu'ilz pourfuyent: dont ne se faut esmerueiller s'ilz ne les pourfuyent plus. Ou bien que les chiens sont enchantez: car il se trouue quelquefois que les chiens ne prendront rien: & lors les chasseurs vsent d'un approuué remede, c'est qu'ilz fendent par le milieu vn arbrisseau de chesne, & font passer  
tout



tout au trauers d'iceluy tant les chiens que les chasseurs: ce qu'estât fait il leur est aduis qu'ils ont rompu toute sorte de charme. Vn de nostre Serece en sortant du logis où auions soupé, tira de sa poche vn lopin de pain, qu'il y auoit mis apres s'en estre nettoyé les mains, au lieu que les autres du conuy festoyent lauez & essuyez. Apres luy auoir demâdé qu'il vouloit faire de ce morceau de pain, il nous dit qu'il auoit apprins des anciens, & qu'Erasme en auoit faict mention en ses Chiliades, que cela seruoit contre les esprits & Daimons qu'on trouue la nuict és carrefours, & contre les chiens qui sont aux places publiques, qui la nuict se mettent à assaillir les passans, & que deux ou trois fois ils l'eussent affollé sans ce remede: & qu'ayant ouy parler de la rage des chiens en ceste Serece, il les craignoit plus que iamais. Mais à la verité c'estoit qu'au departir de la compagnie, il faisoit estat d'aller veoir vne sienne maistresse, & qu'il craignoit les chiens, qui volontiers sont cōtraires & importuns aux amoureux. Car depuis on m'a dit qu'il auoit tasché à auoir vne beste qui s'appelle Hyene, qui frequente les cemetieres & tombeaux, & que par son attouchement les chiens, malgré qu'ils en ayent, cessent leurs abbois,



## HVITIESME

Et aussi que pour n'estre assailly des chiens, ny abbayé, on ne le trouuoit gueres sans tenir en sa main l'œil d'un chien noir arraché de son viuant, ou l'œil & le cœur d'un loup, ou la langue d'une louue.

## HVITIESME SEREE.

*Des Cocus & des Cornards.*

**O**N tomba à parler en ceste Seree d'une grande querelle, avec un long procez: entre gens de qualité, pour auoir appelé un homme marié, Iâ, Sot, Cocus, Cornard, Becco-cornuto. Puis fut disputé si c'estoit une iniure de delay & atroce, d'appeller par ces beaux noms un homme marié: soit que sa femme soit impudique, ou qu'elle soit chaste. Un de la Seree voyant qu'on s'en alloit parler des Cocus, se prenant à rire, va dire, Messieurs, ie vous prie, si nous auons à parler de ces gens là, que nous y allions sagement, & que parlions correct, car estans mariez, pourrions parler de nous-mêmes, & en faire des contes, sans en sçauoir rien, & sans y penser en mal: tout homme ma-



rié estant cocu *actu vel potentia* : & comme dit Rondibilis à Panurge, qui se vouloit marier, coquuage est naturellement des appennages de mariage, & quand vn homme est marié, il a esté, ou est, ou sera, ou peut estre cocu. En premier lieu il fallut sçauoir dont venoit ce mot de cocu, estant le plus cōmun. Il fut dit, qu'on appelloit vn hōme marié cocu, qui auoit vne femme impudique, d'vn bel oyseau qu'on appelle le cocu, les autres l'appellēt couquou, ainsi nommé de son chant. Et pource que ce bel oyseau, si renommé, va pondre au nid des autres oyseaux, estant si sot qu'il n'en sçauoit faire vn pour luy, par antithese & contrarieté on appelle celuy là cocu, au nid duquel on vient pondre, c'est à dire faire des petis. Puis fallut apprendre dont venoit ce mot de Becco-cornuto, & de ce qu'on dit que les cocus ont des cornes, & pour cela sont appelez cornards. On dit que les Italiens appellent celuy de qui la femme s'esbat Becco-cornuto, de ce que le bouc ne se soucie, & n'est nullement ialoux, si vn autre bouc va à sa cheure tout deuant luy, estant entre tant d'animaux seul sans ialouzie. Combien qu'Ælian tienne du contraire: quand il dit qu'vn bouc ialoux, conducteur du troupeau, fit sortir la ceruelle du pa-



## H V I T I E S M E

fleur Calabrois, avec ses cornes, pour autant  
 que ce pasteur aymoît sa cheure: ce que Vola-  
 terran & Cælius escriuent aussi. Quelqu'un va  
 dire qu'il trouuoit bonne ceste raison d'appel-  
 ler Becco-cornuto celuy qui est Ian de luy-  
 mesme, sa patience estant vn consentement:  
 mais celuy qui est Ian de contraincte, & qui  
 empesche par tous moyens de n'auoir point  
 de compagnon, qui luy ayde à faire sa beson-  
 gne, ie ne voy point, disoit il, puis qu'il ne res-  
 semble point le bouc, qui n'est nullement ia-  
 loux de sa femelle, qu'il doye porter des cor-  
 nes: trouuant vn grand deshonneur à de pau-  
 ures Ians mariez, les faire cornuz comme be-  
 stes brutes: qui mesmes sont desplaisantes de  
 les auoir: car nous voyons que la Licorne, le  
 Cerf, & l'Elephant cachent leurs cornes, afin  
 que les cachans ne reste memoire d'icelles. Ce  
 qui nous enseigne, adiousta il, qu'à leur imita-  
 tion, si nous auons des cornes, qu'il les faut ca-  
 cher le mieux que nous pourrons. Mais i'ay  
 peur que les animaux qui ont des cornes, que  
 tout le monde veoit, les puissent mieux ca-  
 cher, que ceux qui en ont, encores qu'on ne  
 les voye point. Vn autre de la Seree repliqua,  
 que becco venoit plustost du cropiõ, qui s'ap-  
 pelle en Italien becco, à cause d'un bec qui y



est, que du bouc: parce que ce mot becco en Italien signifie & l'un & l'autre. Auquel il fut respondu, que puis qu'on appelle vn homme cornard, & qu'on baille des cornes à celuy qui a vne femme qui se fait seruir à couuert, le mary le sache ou ne le sache pas, qu'il falloit bien que ces cornes prinsent leur origine du bouc, qui les porte grandes. Et que ce n'estoit pas vne inuention tant nouuelle, qu'elle ne ressentit son antiquité, d'appeller bouc celuy qui est mary d'une femme adultere: parce qu'anciennement, disoit il, on vsoit de cest hieroglyphique, & de cest adage, contre les bastards, si quelqu'un d'auanture s'enqueroit de leur pere: en disant, Il va de la mere comme de la cheure, à cause de l'incertitude du pere: la cheure estant mobile & legere, & pourtant le cheureau ne peut estre congneu que de la mere. C'est donc à bon droit, que l'on appelle l'homme bouc, duquel la femme seule peut recongnoistre les enfans. Si on baille des cornes à ceux qui sont cocus, va repliquer quelqu'un, il faut donc bien dire que les Diables sont tous cocus: car à tous on leur baille des cornes: & veritablement en portent sur la teste, comme assurent les peintres & ceux qui en ont veu. Toutefois, les cocus estans si bon-



## H V I T I E S M E

nes gens, & les Diables si meschans, il me sem-  
 ble qu'il ne les faudroit pas merquer de mes-  
 me merque & enseigne. Combien que i'esti-  
 me heureux ceux qui portēt des cornes, si el-  
 les leur demeurent tousiours, d'autāt que les  
 Diables ne leur feront nul mal, pēsant que ce  
 soient de leurs compagnōs. C'est volontiers,  
 va dire vne Fesse-tondue, quelques ialoux qui  
 ont fait & peint les Diables cornuz, & ont as-  
 seuré qu'ils i'estoient: cōme voulans dire, que  
 c'est le plus grand mal & malheur qui puisse  
 arriuer à vn homme que d'auoir des cornes:  
 & pour ceste cause, afin que tout le monde sa-  
 che que les Diables sont les plus meschans,  
 miserables & infortunez qu'on sçauroit trou-  
 uer, on leur a baillé des cornes aussi biē qu'aux  
 cocus. Ce seroit bien plustost, repliqua quel-  
 qu'un, qu'on faict porter les cornes aux Dia-  
 bles, par ce que le bouc est prins pour le Dia-  
 ble, pour peché, & pour toute chose mauuai-  
 se, estant fort lascif, infect & puant: dont il e-  
 stoit en l'ancienne Loy sacrifié pour tout le  
 peuple, en le maudissant, & mettant tous leurs  
 pechez sur sa teste. Seroit-ce point, demanda  
 vn autre, que les Diables en faisant vn homme  
 cocu luy baillent leurs cornes? Parce que les  
 Diables, qu'on dit & croit estre cornus, peuēt



auoir copulatiō charnelled'vne femme qui est forcieriē, & s'est donne à eux. Et Philostrate tiēt que *Lamiæ* sont esprits, ou pour mieux dire mauuais Daimons, paillards outre mesure. Iacobus Ruepff, adiousta il, tesmoigne que de son temps vne femme forcieriē eut affaire à vn esprit malin, & que les entrailles luy en tombèrent, & qu'vn boucher forcier ayant affaire à vne Diablesse, ces parties genitales luy enflerent de telle sorte qu'il en mourut. Vne fille de Constāce forcieriē disoit que le Diable l'auoit engrossée, & de faict ayant le ventre grand, elle fut mise en garde, & sortit de son ventre des cloux de fer, des pierres, des os, & autres choses. Puis adiousta que ce qu'ō dit, les Diables engrosser des fēmes, les femmess'addonner aux Diables, & les hōmes à des Diablesses, que cela ne se fait qu'être les Diables, Sorciers & Sorcieres, Dieu le permettant, s'estās mis à leur seruice. Quelqu'vn repliqua q̄ cela estoit malaisé à croire, que les Diables peussent congnoistre les femmes charnellement, & que s'il n'y auoit que ceux là, il n'auroit point peur d'estre cocu, & ne craindroit point leurs cornes, craignans plus les vifs que les morts : les Diables & les Daimōs estās de nature spirituelle, n'ayans chair ny sang. Et aussi que les Diables



## H V I T I E S M E

n'ont point necessité de successiō, parce qu'ils sont immortels, & estans immortels, ils n'ont besoing d'engendrer, & n'en ont nul desir. Que si ainsi estoit, disoit il, que les Diables peussent engendrer, il y auroit bien de la Diablerie par les champs. Mais que ie parle à mōsieur Bodin, va dire nostre Fesse-condue, ie luy demanderay, si les Diables, pour les punir du tort qu'ils font aux maris des forcieres, ne peuuent pas prendre la verolle. Et qui me fait croire qu'ouy, c'est qu'on dit, le pauvre Diable a la verolle. De la bailler, ie n'en fay point de doute: & croy que ce sont eux, & les Sorciers, leurs grands amys, qui l'ont apportee au monde, & qu'ils l'ont baillee aux femmes: veu qu'encores aujourd'huy quand on veoit quelqu'un qui en est malade, on dit. il est enforcelé, c'est vne maladie qu'on luy a baillee. Ie demanderay aussi à Bodin, si les Sorciers, qui ont cōpagnie de leurs Diablesses de femmes, font les Diables cornus, & si pour cela on leur baille des cornes. Quelque autre prenant la parole va dire, qu'on ne bailloit pas des cornes aux Diables pour estre cocus, mais que c'estoit parce que bien souuēt ils prenēt la figure d'un bouc, qui a des cornes, & se font en ceste sorte adorer, & baiser le cul, où il y a encores



vne petite corne: comme tesmoignēt tous les Sorciers par leurs depositions, qui appellent ce diable desguisé en bouc, *Melampyge*, qui est autant à dire comme cul noir: au moins, disoit il, on me l'a fait à croire, car ie ne suis point sorcier pour entendre ce langage. Puis continuāt confessa qu'il ne sçauoit pourquoy on bailloit des cornes aux diables, mais qu'il sçauoit bien pourquoy on dict que les cocus ont des cornes. C'est, commença il à dire, que quand ils arriuent pres de leur maison, ils commencent à corner, afin de ne trouuer ce qu'ils ne cherchent pas, & qu'on ne les estime point estre Ians d'eux mesmes. Ou bien c'est, adiousta il, qu'on les appelle cornus, de ce qu'ils sont cōtrains de baisser la veuë & la teste, comme font les beufs & les toreaux, & autres animaux à corne, quand ils combattent. Ou bien on baille des cornes aux cocus, parce qu'ils deuiennent furieux (au moins aucuns) & dangereux, ainsi que sont ordinairement les animaux armez de cornes. Ce n'est point pour tout cela, va asseurer quelqu'un, qu'on dit les cocus porter des cornes, mais c'est parce que les cocus sont faciles à se laisser persuader, & tourner de çà & delà, comme les cornes, qui mises au feu prennent telle forme qu'on veut. Et de faict,



## H V I T I E S M E

adiousta il, il y a des personnes qui meritēt biē qu'on leur face porter des cornes: par ce qu'ō les tourne comme on veut, & quelque chose qu'on leur puisse dire de leurs femmes, ils ne le croient, & si leur baillent tant de liberté, qu'ils meritent estre appelez par leur nom, comme vous entendrez. Il n'y a pas long tēps, disoit il, qu'un de mes voisins, homme d'estat & d'aage, remonstra à un sien amy la trop grande licence qu'il bailloit à sa femme, & que le monde en parloit en mauuaise part. Ce bon homme de mary n'en voulant ouyr parler, ce mien voisin fut contrainct de luy dire comme il auoit trouué sa femme avec un homme, & de luy declarer par le menu tout ce qu'il auoit veu, qui estoit suffisant pour l'asseurer d'estre cocu. Ce mary s'asseurant du contraire, va dire à son voisin, que les gens vieux de maintenant sont si soupçonnex que s'ils voyent parler un homme & une femme ensemble, ils y pensent en mal, & qu'on se peut bien approcher l'un de l'autre sans offenser Dieu, ne son honneur, ne son mary. Ce voisin tirant sur l'aage, le voyant opiniastre, & qu'il auoit ie ne sçay quoy en la teste, qu'on ne luy pouuoit facilement oster, luy va dire ainsi: Si on le faict comme on faisoit de mon temps, ie vous puis assseurer que



vous estes cocu, & que vous auez des cornes. Ce conte acheué, on se remet encores à rendre raison des cornes qu'on baille à ceux de qui les femmes se font seruir à couuert, & qui s'esbatent, & resioüissent avec leurs amis. L'un disoit, que c'estoit pour ce que la coustume & naturelle façon de toutes femmes est de charger les hommes en cerfs & moutons toutes les fois qu'il leur plaist, comme Diane fit Acteon. L'autre asseuroit qu'on attribue les cornes aux Ians, parce qu'on sacrifie le bouc, qui a des cornes, à Minerue: estant chasteté mortelle ennemie des cornes. Vn autre qui auoit veu le monde des cornus, nous va dire, qu'il y auoit leu, que celuy qui par le moyen de sa femme porte les cornes, n'est dict cornu pour autre raison, que pour autant que les cornes sonnent & publient par les carrefours son deshonneur & infamie, comme les autres choses publiques: parce qu'anciennemēt l'on auoit accoustumé de faire les trôpettes de cornes. Je sçay bien, va dire vne fesse-tôdue, pourquoy on baille aux cocus des cornes: c'est que les ioüeurs d'instrumēs & les musiciēs sont subiets à les porter, & les femmes qui aiment & suyuent la dāse, & ne demādent qu'estre où il y a des menestriers (ayans leurs lyres & violons faicts de corne)



## H V I T I E S M E

sont subietes à faire porter les cornes à leurs maris . Et cela sera aisé à croire, si vous considerez que les Anciens bastissoient la lyre avec deux cornes d'un sommet ou coupeau, & d'un taiz vulté, comme Philostratus escrit parlât d'Amphion: ces cornes estans prinſes d'une cheure sauvage, dont les musiciens vſoyent pour faire leurs instrumens, deuant qu'ils euſſent l'vſage du bois . Vn Drolle prenant la parole, repliqua qu'au contraire c'estoit vn bon heur que d'auoir vne belle femme, qui n'ait point d'ennemis, pour viure à ſouhait, & en honneur, car il ſe peut vanter d'auoir la corne d'abondance. Vn bon mary, adiouſta il, ayant vne belle femme, & en veut faire part aux autres peut dire qu'il a en ſa maiſon la corne de ri cheſſe, & la corne d'Amalthee, qui eſt touſ iours le ſymbole & enſeignement d'abondance . Et ceux qui portent ceſte corne, comme faiſoit Hercules, ont toute abondance & fertilité, & ſe peut appeller corne de copie & de ri cheſſe, là où tout ſe trouue . Et auſſi les Egyptiens en leurs Hieroglyphiques & ſacrees lettres, par la corne d'abondance, ont remarqué vne grande liberalité & largeſſe, eſtant volontiers touſiours miſe dans les mains des dieux: & en toutes les medales où elle ſe voit, c'eſt



pour représenter tout bon heur, tout bien & commodité. De là est venu qu'on appelle vn homme cocu, Ian, qui est à dire en langage Ethiopien, puissant, & leur Roy s'appelle Prète-Ian. Theuet dict qu'il se voit en l'isle de Moluque vne beste amphibie, qu'il nomme Camphurch, dont le Roy de l'isle porte volōtiers le nom, & ce pour la reuerence d'une seule corne de trois pieds & demi, qu'elle porte au frōt. Le plus grand honneur que les Indois du Calcuth peuuent faire à leur dieu de diable, c'est de luy bailler vn diademe à trois cornes : les cornes de toute ancienneté remarquans vne dignité, puissance, force, autorité & empire en tous les liures hieroglyphiques. Et aussi que la demonstration d'une vie longue, se faiēt par les cornes des cerfs longues & ouuertes. Que si ie suis destiné, adiousta il, en continuant, à porter des cornes, ayant ce bō heur d'estre cocu, ie voudrois bien en auoir d'aussi belles & bonnes que celles des Elephans, pour estre les plus grandes & riches cornes de tous les animaux: combien qu'aucuns tiennent que les Elephans n'ont point de cornes, mais des dents. Si est ce, luy fut il repliqué, que Pausanias soustient que les cornes naissent ou au sourcil, ou au nez: & outre cela, ces cornes tombēt à cer-



## H V I T I E S M E

tain temps, au lieu desquelles reuiennent d'autres, qui s'amollissent au feu, ce qui ne se pourroit faire des dents : ioinct qu'elles sortent & prouiennent du crane ou test. Soyent cornes, ou dents, va dire quelqu'un, si ie dois estre cornu, j'aymerois mieux auoir vne corne de Licorne, que les Grecs nommēt *Monoceros*, & les Latins *Vnicornis*, pource que c'est la plus digne, riche, & precieuse, & de plus grand prix: & aussi que ie ne serois beste qu'à vne corne, & ainsi à demi cocu. Il luy fut respōdu, qu'il n'y auoit point de petis cocus, & de demi cocu: & que la maison de celuy qui se marie est toute entiere: à ceste cause Iuno est tousiours dictē par *Æschyle Telia*. Et aussi que la plus part tient, qu'il n'y eut iamais de Licorne, ne beste qui n'eust qu'une corne, & que c'est vne chose imaginee: car il ne se trouue hōme, tant ait il voyagé, qui en ait veu, si bien que Theuet dict que les cornes, qu'on assure estre de Licornes, se contrefont par ceux du Leuant, & ne sont autre chose que cornes d'Elephant creusees & allongees. Et à la verité, adioustoit il, quād on brusle vne de ces cornes, qu'on dit estre de Licorne, elle rend semblable odeur que l'yuoire. Et quand tu ne serois qu'à demi cocu, luy fut il encores repliqué, n'ayant qu'une corne de Li-



corne, penſes tu que ta corne, & la corne de Licorne, ſoyent de telle vertu cōtre les venins & poiſons que tu eſtimes, & que les Medecins ceremonieux qui l'ordonnent, font à croire aux plus grans, & ſimple peuple? Car quant à moy, adiouſta il, ie tiens avec Rondelet, que toutes cornes en general n'ont ni ſaveur ni odeur pour ſeruir en medecine, ſi ce n'eſt pour deſſecher. Car ie ne puis croire que le parfun des cornes puiſſe chaffer les ſerpens, & que la peſte en ſoit chaffee, ſi vous faiçtes bruſler des cornes en voſtre chambre, combien qu'il y ait des animaux qui ont toute leur force aux cornes. Parquoy il cōcluoit de n'aymer point les cornes, puis qu'elles n'auoyent les proprietez & vertus que beaucoup leur donnent. Et que le plus grand bien qui vint iamais des cornes, c'eſtoit d'auoir ſerui aux Anciens de vaiſſeaux pour boire, beuuās en des cornes: à ceſte cauſe le bon Denis eſtoit peint cornu, & appellé cornu: ou biē c'eſt que ceux qui aymēt à boire en ces vaiſſeaux, eſtās bōs ſuppots de Bacch<sup>o</sup>, ſont dignes de porter les cornes. Si eſt-ce, luy fut il repliqué, que les anciēs beuuoÿēt en des cornes, pour autāt qu'elles auoÿēt vertu & cōtre le venin, & contre les maladies: tellement qu'ils meſuroÿent leurs liqueurs & medecines



## H V I T I E S M E

en des vaisseaux de corne, & en bailloyēt leurs clisteres, ce dit Calien: n'estimās rien de la porter, & d'y boire, s'ils n'auoyent la corne au cul. Les cornes furent si bien cornees, que nous demeurāmes tous escornez, & n'y auoit celuy d'entre nous, qui ne se frotast deux ou trois fois le front: les vns souhaitans en auoir, à cause du bien qui en prouient, les autres n'en vouloyent en façon du monde, combien qu'on ne sçauroit trouuer de meilleures gens que ces porte-cornes. Vn autre de la Serree, depeur que on s'accrochast à ses cornes, nous va faire vn conte d'vn sien voisin, qui ne demande autre chose que d'auoir des cornes, ayant quelque fois ouy discourir toutes les commoditez qui en prouiennent, & que pour l'en diuertir & empescher, on luy disoit qu'il ne se falloir point tant hastier, & qu'il se faisoit des mariages bien cornus le plus souuent: & que ce Ian futur respondit à ses parēs, que si on ne se marioit, il n'y auroit point de Ians, & que le monde periroit. Quand on luy disoit, vous estes bien vieux pour celle que voulez prendre: il repliquoit luy auoir bien dit, qu'il estoit bien vieux pour fournir aux charges de mariage, & au deuoir que le mary doit à sa femme, & que celle qu'il pretendoit, luy auoit respondu, mon amy,



amy, ne vous souciez de cela, laissez m'en faire  
i'y pouruoiray bien. Quand on le menaçoit  
que s'il se marioit en ceste maison, qu'il seroit  
marié en vne corniere de la ville, & que la vai-  
selle qu'on luy donneroit en mariage seroit de  
Cornoüaille. Si ie suis marié en vne corniere  
de la ville, disoit il, tant mieux: ie n'ayme pas si  
grand bruit, ma femme ne sera pas si cogneuë,  
& si commune. Qu'on me baillera de l'e-  
stain de Cornoüaille, on ne me fera point de  
tort, c'est le meilleur. Quand on luy demandoit  
en quelle sorte il vouloit estre marié, il disoit,  
côme les autres Ians. Puis il disoit à ces beaux  
persuadeurs, que la fortune auoit plus de lieu  
& effort au mariage que la prudence: & qu'il  
suffisoit, sans tant faire de recherches, à yeux  
clos se laisser conduire au sacrifice, puis qu'il a-  
uoit ce malheur pëdu au col. Que voulez vous  
plus, adiousta celuy qui faisoit le conte, il luy  
arriua d'estre cocu, comme il estoit destiné, le  
sçachât par sa femme mesme: qui estât de bõ-  
ne conscience, & se voyant preste à mourir, où  
il n'est pas à croire qu'on voulust mentir, luy  
dict qu'ils auoyent vne petite fille, qui n'estoit  
pas à luy, & qu'elle faisoit conscience de la fai-  
re heriter à son bien, n'estant pas sa fille: par-  
quoy elle luy en demande pardon, en deschar-

y



## H V I T I E S M E

geant son ame. Ce bon homme de mari ne s'e  
 fascha nullement, car elle luy auoit bien dict,  
 quand il luy disoit qu'il estoit vieux pour faire  
 bien les besongnes de la maison, qu'on la lais-  
 fast faire, & qu'elle remedieroit biē à cela. Puis  
 demande à sa femme, à qui est donc ceste fille?  
 Elle luy respond, qu'elle l'auoit fait faire à leur  
 iardinier: le mari, pour la reconforter, luy re-  
 demande, & ce iardinier estoit il pas à nostre  
 iournee? Elle respond qu'ouy. Tout ce qu'il a  
 donc faict, va dire son mari, est pour nous, puis  
 qu'il estoit à nostre iournee. Que si i'ay vne ca-  
 ualle, disoit il à sa femme, & vn cheual la saillit,  
 à qui est le poulain, ou la pouldre? ne sont ils  
 pas au maistre de la iument? Et ainsi mit hors  
 de scrupule la cōscience de sa femme, & la siē-  
 ne aussi: l'assurāt que la fille estoit à eux deux,  
 & qu'il y auoit part, puis que ce iournalier e-  
 stoit à leur iournee. Vous me faictes souuenir,  
 repliqua quelqu'un, d'une autre femme qui a-  
 uoit douze enfans, laquelle estant en vne ex-  
 treme maladie fit venir son mari, auquel elle  
 dict: mon amy Guillaume, il n'est plus temps  
 de se moquer, sçachez que de tous ces enfans,  
 le seul premier est vostre fils, entant que la seu-  
 le annee premiere ie vous ay esté fidelle. Puis  
 raconta par ordre sa vie, & les noms de ceux



qui s'estans ioüez à elle, estoient peres de ces enfans. Le plus petit de tous, comme il ouyt cecy, ioignit les mains, & tout tremblant dict à sa mere, ah, ma mere mamie, ie vous prie donnez moy vn bon pere. Escoutez, adiousta il, d'vn fascheux, qui voyant sa femme tenant vn sien petit enfant, luy va dire, ie voudrois auoir payé la moitié de mon bien, & estre assure que cest enfant fust à moy, comme vous estes certaine qu'il est vostre. Sa femme sans s'estōner luy va dire, qu'il luy donnast seulement cinq cens ducats, & qu'elle le mettroit hors de doubte, ce que le mari promist. La dame lors prenant son enfant entre ses bras, s'adressa à son mari, auquel elle dict: Seigneur, me confessez vous pas que cest enfant est à moy: ouy vrayemēt, repliqua il, mais que s'ensuit il pour cela? Elle alors luy presentant, luy dit, tenez donc, car ie le vous donne, or estes vous tout assure qu'il est vostre. Et Dieu sçait si ceux qui estoient presens se peurent tenir de rire de la sorte curiosité de ce mari. Si ne fault il pas, repliqua quelqu'un, croire à vne femme mariee, qui dict que tel enfant n'est pas à son mari: car le Iureconsulte dict, que le fils est tousiours presumé estre au mary, encores que la femme soit publique: combien que trouuons par



## H V I T I E S M E

escrit, l'enfant aîné d'une Royne auoir renon-  
 cé à la couronne, parce que sa mere luy auoit  
 dit qu'il n'estoit pas fils du Roy son mari, mais  
 d'un gendarme. A ceste cause, adiousta il, en  
 Calecuth le fils de la seur vient à la couronne,  
 & non pas les enfans des freres: & les Lyciens  
 faisoient porter à leurs enfans le nom de leur  
 mere, comme le plus assuré, encores que par  
 leurs loix ils se declarassent cocus: confessans  
 librement estre fort difficile deuoloir garder  
 vne chose dont tout le monde pretend auoir  
 la clef. Ayant acheué, vn autre luy demanda,  
 qui estoient ceux qui auoyent les plus gran-  
 des clefs, sçachant bien, disoit il, ceux qui a-  
 uoyent les plus grandes poches: ie n'exprime-  
 ray les mots François, parce que les femmes  
 ne les sçauoyent lire. Vn qui auoit perdu son  
 procez en vne Cour de Parlement, s'auançant  
 de parler, va dire qu'il n'y auoit natiõ au mōde  
 qui eust plus grand chose, que celle où il auoit  
 failli à gagner son procez: parce, disoit il, qu'ils  
 engrossent leurs femmes encores qu'ils en  
 soyent loing de vingt lieuës. Puis continuant,  
 va dire que les gens de ce pays là l'auoyent iu-  
 gé à estre cocu à poids de marc, luy reprochāt  
 qu'il en auoit l'encoleure, mais qu'il auoit res-  
 pondu qu'il s'en garderoit bien, parce qu'il ne



se marieroit pas en leur pays . Outre , nous va conter qu'il auoit esté contrainct de mener en ce pays là sa femme (les procez y estās immortels) avec ses enfans , & que les dames se moquoient de sa femme, qui auoit de chetifs enfans, maigres & regroüis , au lieu que les leurs estoient frais, gras, & biē potelez: & luy demādoient comment elle faisoit ces petits auortons , si minces , foibles, & desnuez: & qu'elle leur auoir respondu, que son mary & elle les faisoient tous seuls , sans appeller personne à leur ayde . Ces contes ne peurent empescher qu'on ne reuint encore aux cocus, chacun s'auançant d'en parler, afin qu'on ne pensast qu'ō le fust, pour n'en oser riē dire. Car vn de la Serree va demander , mais s'il est vray ce qu'ō dit, que si vous touchez la robbe d'un cocu, sans qu'il s'en aduise, que vos verrues se perdront? Et si vous auiez des verrues, luy demanda nostre Fesse-tōduc, & que sans y penser vous touchissiez à vostre robbe, si vous en gueririez aussi bien qu'en touchāt à la robbe d'un autre, & si vous mesme seriez vostre medecine? Je vous entens bien , replica ce demandeur à nostre Fesse-tonduc, qui luy va dire, Dieu soit loüé, que ie ne parle point à vn sourd . Il arriua durant le souper de ceste Serree , qu'un bō Drolle

y iij



## H V I T I E S M E

ne pouuoit trouuer la ioincture d'un chapon en le voulant decouper: celuy qui estoit assis le plus pres de ce Drolle, voyant la peine où il estoit, luy va dire, pense à vn cocu, & incontinent tu la trouuerras. Le Drolle en se riant luy va dire, & si ie pensois en vous, ou en moy mesme, seroit ce pas tout vn? De peur qu'on entrast en debat, quelqu'un commença à dire: Il n'y a pas trois iours qu'un mien voisin se vint plaindre à moy de sa femme, qui luy auoit mis ie ne sçay quoy en la teste, qu'on ne pouuoit pas facilement luy oster. Je le prie de me dire que c'estoit, & que ie luy conseillerois ce qu'il auroit affaire. Il me dict, ie le vous conteray comme à mon amy. Et commença à me dire: Un iour estant ma femme & moy avec quelqu'un de nos voisins, on vint parler des cocus: les uns disans, qu'il y auoit des Ians qui le vouloyent estre, les autres qui traitoiēt si mal leurs femmes, qui ne se falloir esbahir si elles se defendoyent, en baillant à leurs maris quelques coups de fourches: d'autres disoyent que les cocus estoient les meilleures gens du monde, mais que pour rien du monde pourtant ils ne voudroyent pas l'estre. Moy me faschât d'ouïr tant parler de ces cocus (car à la verité ie ne sçay si ie le suis ou nō) ie vois dire à ma femme



& à mes voisins: Je vous prie laissons là ces cocus, ie voudrois que tous les cocus fussent en l'eau. Ma femme lors me va demâder, ie ne sçai à quel propos, si ie sçauois biē nager. Que veut elle dire par sa belle demâde? Lors ie cōmence à luy interpreter, le mieux qu'il me fut possible, cōme elle entendoit son interrogatiō, cōbien que i'eusse grande enuie de rire, mais ie cogneus bien qu'il estoit vn peu opiniastre, & qu'il auoit quelque chose en la teste, qu'on ne luy pourroit iamais oster: nō plus qu'a vn miē voisin, qui pourtant n'a pas si grande occasion de se scandalizer de sa femme, pour luy auoir demâdé que c'estoit que fornicatiō. Car quād à moy, disoit elle, ie ne sçay que c'est que fornicatiō, & pourtant ie ne laisse tousiours à m'ē confesser, à toute aduventure. Ce conte acheué quelque autre nous conta d'un sien voisin, que quand il se tāsche avec sa femme il l'appelle tousiours putain, & sa femme luy diēt, & bien ie suis putain. Son mari luy replique, par Dieu nō es, tu n'es pas putain, tu en as mēti. Puis elle replique, biē donc ie ne suis pas putain. Il diēt bien que sa femme est putain, mais il ne veult pas confesser qu'il est cocu. Tous ces petis cōtes acheuez, quelqu'un s'auāça de parler ainsi: Il n'y a pas long temps qu'un gentil-hom-

y iij



## H V I T I E S M E

me estant arriué en vne hostellerie de ce pays, bailla assignation à son hostesse aux priuez, tāt à cause du mary qui estoit vmbrageux, qu'à cause du peuple qui estoit logé là dedans: car encores qu'on les eust tous deux trouuez en ce lieu, on n'eust sceu dire, au moins honnestement, autre chose, sinon qu'ils estoient à leurs affaires. Or n'y faisoient ils gueres que d'entrer, que voicy le mary, qui ne pensant en rien que d'aller aussi à ses affaires, va trouuer la porte des priuez fermee: & estant pressé par la faculté expultrice, va crier qu'on luy ouure. Le gentilhomme en aussi grād peine que son hoste, qui estoit bien empesché avec son hostesse, respond ie ne puis. Pourquoi, dit le mary, en rechignāt & serrant les fesses, il y a deux trous? Il est vray, respond le gentilhomme, mais i'en occupe l'un, & l'autre est tout foireux. Ce pauvre mary tout honteux & foireux, serrant les ferrails de sa gibeciere, s'oste de là. L'hoste deuoit dire, repliqua quelqu'un, comme ie fis vne fois: car allant à mes affaires, & trouuāt vn autre qui auoit occupé le siege auant moy: ie luy dis, c'est la raison qu'il soit *primo occupanti*: celui qui presidoit en ce siege, me respond, vous diètes vray, aussi au cul pend-il. Dont ie me prins si fort à rire, que l'enuie d'aller à mes



affaires me passa. Il souuint à vn de la Seree de nous conter ce qui luy arriua, & à vn gentil-homme, estans logez en mesme logis. Et voycy comment il commença. Nous fîmes ma femme & moy vn assez long voyage, comme vous sçauiez tous, il arriua que ma femme me logea à la Corne, maugré moy: car i'auois tousiours fuy de me loger au Cerf volant, au petit Cerf, au grand & petit Mouton, au Bœuf couronné, au petit Diable: bref ie craignois tant les cornes que ie n'ay iamais pensé qu'on y fust bien logé ne bien traicté. Et si en l'enseigne où ma femme me logea pendoit vne corne, nostre hoste en auoit deux bien attachees: ainsi qu'il fit congnoistre à ceux qui ne les voyoyent point, comme vous oyrez. En ceste hostellerie de la Corne, y auoit vn gētil-homme aussi logé, qui estoit accort & bien lest: lequel apres disner se retirant, fut suiuy de nostre hostesse, qui estant familiere avec luy, cōme les Epistres de Cicero, voulant rire, prend son chapeau, son manteau, ses bottes, & s'en accoutre. Il print enuie à ce gentil-homme, voyant son hostesse gaillarde, ainsi habillée, de sçauoir si elle estoit encores femme, comme autrefois il l'auoit esprouuee, & si elle n'estoit point deuenue homme, cōme ils'en est trouué



## H V I T I E S M E

naturellement, & par magie. Et sans autre forme de proces, habillée en homme, la couche sur vn lit. Nostre hôte, monsieur de *Cornibus* doublement, cherchant sa femme, entre en la chambre où ils estoient: & voyant ce gentil-homme sur vn homme botté, ce pensoit il, sans dire mot, nous vint tous appeller, & sortant en la rue appella aussi tous ses voisins, leur disant, & à nous, mes amys, venez veoir chez nous vn de mes hostes qui est bougre, & cheuauche son valet: venez moy ayder, disoit il, & nous le prendrons sur le fait, & le ferons bruler comme vn bougre qu'il est. Nous y allons tous avec nostre hôte & ses voisins: mesmes les femmes, qui n'ayment pas ces gens là, disoient qu'ils les falloient tuer. Nostre hôte, qui alloit le premier, trouue, & nous aussi, & tous les voisins, que ce valet botté estoit sa femme, & que ce gentil-homme n'estoit point bougre. Je vous laisse à penser, adioustoit il, qui fut plus esbahy de la femme ou du mary, qui auoit esté querir tous ceux de sa rue pour leur monstrier que de sa teste rōde on en auoit faict vne fourchue, & qu'à bon droict il estoit maître de la Corne. Nous sortons tous de la chambre: les vns disans que le mary impunément les pouuoit tous deux tuer, les ayans trouuez



sur le faict. Les autres disoyent que la coustume d'Espagne estoit de mettre l'un & l'autre entre les mains du mary, pour en faire à sa volonté que ie trouuois le meilleur, & le plus asseuré: car du depuis i'ay ouy dire qu'elle estoit bien gouuernee, & que reprenant les imperfectiōs d'autrui, elle veut rabiller le monde: combien que ie sache qu'il est mal aisé à vne femme se contenter de peu, quand vne fois elle a fait bresche à son honneur: & que le plus souuent la plus part se repent de s'estre repentie. Ce que les Poetes, disoit il en continuât, nous ont bien baillé à entendre, en baillans de si beaux nōs à Venus la Deesse des Courtisannes, & en luy consacrans tāt de lieux, desquels elle a prins le nom: car tous ces lieux ont porté tesmoignage qu'ils luy ont seruy d'autant de bordaux. Le premier lieu, adioustoit il encores, où l'on dit que Venus fut menee si ieune, & dont on l'appella Cytheree, c'est le lieu où elle commença à exercer son mestier: aussi quand on l'appelle Cyprienne, Idaliene, & Acidaliene, ie presuppōse que c'est le lieu où elle a tenu boutique en Cypre, au bois d'Idale, & à la fontaine d'Alcidalie, ny plus ny moins qu'en Erice au païs de Sicile, dont elle porte le nom d'Ericine: & fina-



## H V I T I E S M E

lement en Syrie, dont elle est appellee Syrienne: en Affirie, dont on l'appella Mylitte: en Arabie, dont elle fut nommee Alytte: en Perse, dont elle a nom Mitre: en Isthme, dont elle est surnommee Isthmienne: & en Pyre, au moyen dequoy on luy donna le nom de Pyrenee. Et pourtant ie pense qu'il n'y a coing dont Venus, qui est la plus chaste des Courtisannes, & reuersee pour leur Deesse, n'ait rapporte quelque trophée, avec sa marchandise. Personne ne prenant le party des femmes, vn Drolle nous va conter comme il auoit honnestement appelle vn sien voisin cocu, qui vouloit tuer tout le monde avec ses cornes, quand on le saluoit tenant son chapeau avec deux doigts, combien qu'il le fust à vingt & quatre carats: & voicy comment. Ie vy vn iour ce Fier-Abras de cocu avec ses voisins, & les miens: or estant familier & amy avec vn de ceux là, ie luy demande: & que fais-tu là cocu? Il me respond, ie suis icy avec les autres. Puis ie pren vne pierre, & faisant semblant de la ietter, ie luy dy, ie m'enuois te monstrier vn cocu: mais voyant que tous les autres, aussi biẽ que luy, auoyẽt baillẽ la teste, ie vois dire tout hault, ie ne pensois monstrier qu'vn cocu, mais à ce que ie veoy il y en a bien d'autres. Penſez,



va dire quelque autre, qu'il feroit beau veoir aujourd'huy la compagnie des Cornuts, qui gaignoit la soulde fous la charge du maistre de camp dit Presential. Je ne doubte point, respondit vn de la Seree', qu'il ne fist beau veoir ceste bande, & qu'elle ne fust bien complete & bien grande. On peut euter coquage, repliqua vn autre, si nous nous aydons d'un arbuste qu'Aristote dit croistre en Colchos: duquel si le mary en rompt vne branche, & la mette au lit de sa femme, cela la rendra pudique. Il y auoit en ceste Seree vn douteux & umbrageux, qui va dire en ceste sorte. Pensez vous que i'estime moins vn homme pour estre cocu? & que la vertu, la sagesse, & tout le bien, & bon heur d'un homme depende du cul d'une femme? Il n'y a, disoit il, que les fols qui les en prisent moins, & des mutins, qui leur reprochent: cōme vous entendrez par vn vieux conte d'un fou qui s'en vint à vn Magistrat luy dire: Monsieur, on dit qu'il y a en ceste ville deux Dominiques, dont l'un est fol, & l'autre cocu. Ce Iuge fasché au possible, luy va dire, va, va, tu es vn fol. Pardieu, repliqua ce Dominique, si ie suis le fol, tu es donc le cocu. Et c'est cestuy cy de qui on fit vn quatrain: parce qu'à tous propos il se vantoit d'estre person-



H V I T I E S M E

ne publique: & si i'ay bōne memoire le voicy:

*Dy ? pourquoy te vantes tu tant,*

*Par tiltre si magnifique,*

*D'estre vne personne publique?*

*Ta femme en peut bien dire autant.*

Il ne se doit fascher, va respondre vn autre,  
s'il est cocu, ie le congnois bien: car la femme  
auoit tousiours bien dit qu'elle ne seroit ia-  
mais mariee avec homme qu'il ne portast la  
cornette (c'est à dire vne petite corne) & le  
bonet cornu. Et voila pourquoy on appelle  
maistres ceux qui portent ces beaux accou-  
stremens: *unde versus,*

*Ils sont maistres seulement*

*Pour auoir communement*

*Quatre cornes sur la teste:*

*Voire aucuns d'eux sont tenus,*

*Outre les bonnets cornus,*

*D'auoir aussi la cornette.*

Toutefois, va il dire en continuant, il y a des  
personnes de diuerses complexions & hu-  
meurs: les vns ne prenans pas les matieres si à  
cœur, & pour viure sans tourment, ne cher-  
chent iamais ce qu'ils ne voudroient pas trou-  
uer. Les autres sont si ombrageux & si despits  
d'estre cocus en propre personne, que vous ne  
sçauriez parler si correct, encores qu'on leur



die, sans parler de vostre femme, qu'ils ne l'interpretent en mauuaise partie, & s'ils ne vous outragent, ils vous mettront en procez, se faisans declarer cocus par arrest: & cuydants offer les cornes de leur sein, se les mettent au front. Et d'un de ceux cy, i'en ay veu vn Epitaphe, au liure des Bigarrures, qui m'a semblé bon de le vous reciter, pour vous monstrier qu'il se fit declarer cocu & durant sa vie, & apres sa mort. Son Epitaphe qu'on a mis sur sa tombe, dit ainsi:

*Cy deffoubs gist presque tout vſé  
En ſon viuant, maistre Iaques Caſſé:*

*A qui il conta maint eſcu*

*Pour ſe faire dire cocu.*

*Helas! ſon pere le fut bien,*

*Et pourtant ne luy conta rien:*

*De telles gens il eſt aſſez,*

*Priez Dieu pour les Treſpaſſez.*

Il y a vn proces indecis, diſoit il, qui tourmente bien les Iuges, d'un qui a dit à ſon voiſin, qu'il auoit la teſte faiſte comme vne fourche: ſe deffendant, il iure l'auoir dit ainſi qu'on parle communement quand on reproche à quelqu'un qu'il a la teſte faiſte comme vn crujon, ou comme vne courge, ou comme vne boule. Sa partie aduerſe inſiſte, diſant qu'il luy a dit,



## H V I T I E S M E

vous auez la teste faicte comme vne fourche, en se courrouçant, & en l'iniuriant: ne voulant rien prendre en payement, à cause qu'on luy a mis quelque chose à la teste que luy mesme dit qu'on ne luy sçauroit oster, & que cela luy demeurera tousiours, & tât qu'il viue. Les chābres se doyuent assembler, nous sçaurons bien tost qu'il en sera ordonné: aussi bien que d'un autre proces qui est sur le bureau, où il est question de mesme iniure. Car durant les guerres, vn Caporal faisant commandement à vn de son escoüade d'aller à la garde: le soldats'excusant qu'il n'auoit point d'armes, demanda à son Caporal: Dequoy voulez vous que ie me deffende? qui luy respond, des cornes. Ie croy pourtant, va dire vne Fesse-tondue, que c'est vne bonne deffense que les cornes: car nous disons celuy là estre demeuré escorné, ou auoir souffert vne escorne, qui ne se peut reuanger, & est demeuré sans deffense, les cornes augmentans la hardiesse: car si à vn mouton vous ostez les cornes, il deuient timide & doux, laissant sa hardiesse. Nous baillons, adiousta il, à Bacchus des cornes, pour monstrier que le vin prins sans mesure rend les personnes hardies & furieuses, comme les bestes qui portent des cornes. Et de faict ie ne trouue pas



pas vn homme sage d'iniurier telles gens : car estans conduits de rage , ils frappent de la corne. A ceste cause i'ay trouué vn de mes voisins bien aduisé , d'auoir dit à vn cornu, qu'il ne l'auoit point appellé cornard , touchant à l'honneur de sa femme , mais qu'il auoit dit qu'il estoit vn cault Regnard. Si ces facheux estoient à Naples durant les vendanges , replica quelqu'un , si faudroit il bien que ces gens là , qui ne veulent pas estre appelez par leur nom , endurassent ceste iniure , & d'autres , sans pouuoir auoir actiō : car alors il est permis sans reprehension , de s'entr'iniurier les vns les autres : mesmes les passans appelleront les vendangeurs becco - cornuto , poltrons , & les vendangeurs ne faudront à leur respondre de mesme , tant grands seigneurs qu'ils soyent : afin de ne retrancher rien de la liberté du pere *Liber*. On peut adoucir les bestes à cornes , respond vn autre , si on leur perce les cornes : car on assure que si vous auez vn Taureau indomptable , lequel on ne puisse appriuoiser , on le rend fort doux en luy perçant les cornes bien pres des oreilles. Mais il est malaisé , adiousta il , de les percer à ceux qui cachent leurs cornes , se sentans deshonnorez si quelqu'un les apperçoit : mais comme



H V I T I E S M E

il y a à la loüange des cornes , parlans aux  
cocus:

*Dequoy sert de vous fascher,  
Pour ne pouuoir pas cacher  
Les deux cornes qui vous sortent:  
Les Satyres demy-Dieux,  
Qui sont gaillards & ioyeux,  
En toute saison les portent.*

*Si vous esleuez les yeux  
Vers les signes radioux,  
Dont le Ciel faiEt si grand feste,  
Les plus honorez de tous  
Sont les trois, qui comme vous  
Ont des cornes en la teste.*

Après que la rime fut recitee, quelqu'un nous  
va dire, escoutez vn plaisant conte de deux  
miens voisins: qui vn iour estās ensemble aux  
champs en l'une de leurs maisons, vont veoir  
deux grands Cerfs, ayans de belles ramures,  
& les cornes bien grandes. L'un d'iceux sem-  
blant attaquer son compagnon, va dire, pleust  
à Dieu que tous les cocus eussent d'aussi belles  
cornes: celui à qui il sembloit parler, luy dit:  
& comment mettrions nous nos chappeaux  
sur nostre teste? Ayant ainsi rembarré son  
compagnon, voicy vn cocu, qui dans le  
bois, où ils estoient tous deux, va commen-



cer son chant ennuyeux, fascheux, mal plaisant, & de deux tons, troublant celuy du rossignol, plaisant, melodieux, & de diuers tons. Parquoy n'aymant pas le ramage de ce bel oiseau, & le prenant pour mauuais augure, de ce qu'il interrompoit le chant du rossignol, va faire ce Sonnet, qu'il engraua en vn tremble.

*Coquu ne vas troublant de ton villain ramage  
La mignarde chanson de ces Rossignolets,  
Qui degoisent tousiours en ces bois verdelets  
Le pouuoir de l'amour, qui les tient en seruage.*

*Ce Dieu, qui des coquus r'anime le courage,  
Se plaist icy d'ouyr ces petis oyselets,  
Qui louent son bel arc, sa trouſſe, & ses filets,  
Et le traiēt dont ſa main doucement nous outrage.*

*Coquu, veu que tu es à chacun odieux,  
Pour n'aigrie contre toy le grand maistre des Dieux,  
En ſon bois amoureux deſormais ne t'arreste:*

*Mais vole vers ceux là qui t'ayment, & qui ont  
Engraué ton beau nom au plus hault de leur front,  
Tu te pourras percher aux cornes de leur teſte.*

Ceux de la Seree prièrent celuy qui auoit fait le conte de ces deux voiſins, de leur bail-  
ler le double de ce Sonnet, l'ayant trouué af-  
ſez bon. Puis ſe vont mettre à dire que l'vn des  
plus grands maux qui procede de cocuage,



## H V I T I E S M E

apres l'offense de Dieu, venoit de ce que les enfans viennent à la succession de celuy à qui ils ne sont pas enfans, aussi bien que ceux qui sont à luy. Ce qui n'arriue pas, disoient ils, quand vn mary a des bastards, ne succedans pas à son bien, ny au bien de sa femme. Si est ce qu'ils confessoient, que les illegitimes, qui sont nez en mariage, ne sont pas si mal complexionnez que ceux qui sont nez hors mariage: à cause qu'ils sont instituez avec les autres, & comme s'ils estoient legitimes: où aux chāpis, qui sont nez & faits hors mariage, à cause que l'education & institution en est negligee, il y a tousiours plus de meschanceté qu'aux autres. Et qui en partie en est cause, c'est la mere, qui le plus souuent sera vitiee, larronnesse, yurongne, & grand' paillarde, & aussi que l'amour & affection du pere, pleine d'amour meschant, & d'appetit brutal & immodéré, augmente leurs vices. Et c'est de ceux cy dont parle le commun prouerbe, quand il dit:

*S'ils font bien c'est auanture:*

*S'ils font mal, c'est leur nature.*

On adiousta, que cessant les choses qu'ils auoyent dictes des bastards, que le bastard seroit semblable és autres: voire qu'il s'estoit



trouué, & se trouuent encores des bastards mieux aduisez, plus spirituels, plus forts, & vaillans que les legitimes. Et cela vient, disoyent aucuns, de la vehemente amour, qui faiët que les semences sont bien entremeslees, & quand la semence de l'homme & de la femme conuient bien, l'enfant en est de meilleur esprit, pour le moins plus fort & robuste. Aussi que les bastards se font ordinairement de semence chaude & seche: de laquelle procede la vaillance & l'esprit. Et parce que la semence de celuy qui va chercher la femme qui n'est pas sienne, est plus cuite, & parfaictement meure, que celle des maris, qui ont tousiours leurs femmes à leur costé, ne se faut esmerveiller si les bastards sont plus vaillans & ont plus d'esprit que les legitimes: ressemblans aussi ordinairement à leurs peres, & les legitimes à leurs meres. Il fut dit que les Allemans, pour retirer les personnes de ces concubinages, ne permettent qu'un bastard puisse prendre aucun degré en toutes leurs vniuersitez, ne qu'il soit passé maistre en aucun mestier & art. Fut adiousté que les Venitiens ne recoiuent iamaïs les bastards en leur Cõseil, encores qu'ils soyent legitimez. On blasma fort la deffence que prennent les gens mariez, qui vont au chã-



## H V I T I E S M E

ge, de dire à leurs femmes que leurs bastards ne viennent point à leur succession: voulans dire par là, que leurs femmes doyuent estre chastes, encores qu'ils ne le soyent point, & qu'elles doyuent aymer leurs maris, encores que les maris ne les aymēt. Mais il semble, adiouſtoient ils, que l'homme n'estant pas sage & chaste, & veut que sa femme le soit, commāde à sa femme se combattre avec l'ennemy auquel il s'est desia rendu: ou que c'est autant cōme si en la guerre quelqu'un me vouloit empêcher de me rendre à l'ennemy auquel il auroit donné sa foy, & se feroit mis entre ses mains. Il me souuient, va dire vn autre, d'un bō mary de nostre Scree, qui soubtenoit que les maris, qui ayment le change, ne se doyuent plaindre: car comme disoit Ottocar, Roy de Boesme, à ceux qui luy parloyent de sa femme, la Loy de nature veut que ceux qui font des cornes aux autres, ne reffusent aussi à les porter. Le gentil-homme, adiouſtoit il, qui ces iours rescriuoit de Flandres à sa femme, s'accordoit bien à ce Roy, ne voulant point auoir plus de priuilege que sa fēme: lequel mandoit à sa femme, luy estant en Flandres, & elle estant de pardeça, entre autres choses: Nous nous portons bien de pardeça, fors que nous



ne besongnons point: ie prie Dieu qu'ainsi soit de vous. Vn de la Serée se print si fort à rire de ceste lettre, qu'il nous asseura auoir peur de mourir de trop rire, aussi bien que le Cardinalin, voyant vn Singe qui s'aydoit de la patte d'un chat pour tirer des chastaignes du feu. Et puis nous va dire que ceste lettre le faisoit souuenir d'une autre lettre (encores que ce ne fust pas à propos de la Serée) par laquelle vn pere rescriuoit à son fils, sur la fin de la lettre, Dieu te donne ce que ton cœur desire, ma vie sauue. Quelqu'un voulant se remettre au chemin, dont il sembloit qu'on fust sorty, commença à remōstrer qu'il n'y auoit rien qui fust plustost oublier la femme de son deuoir, & la mette plus en phrenesie & fureur, puis en ialousie, que quand elle se veoit mesprisee de son mari, & qu'il en ayme vne autre. Et comme dit vn docte homme de ce temps:

*Il n'y a rien qui plus luy eschauffe le cœur,  
Qui plus allume en elle vne iuste rancœur,  
Ne qui d'un fier desdain plus la rende embrasée  
Que de se voir ainsi laschement mesprisee.  
Si bien que son courage à vengeance irrité,  
Vous recompensera de mesme indignité:  
Et dira desormais, qu'elle n'est plus tenue  
De vous garder la foy que vous auez rompue.*

Z iij



## H V I T I E S M E

Le sanglier, dit vn Poëte, pourfuiuy des chiës, la lionne affamee, le tygre à qui on a desrobé ses petis faons, ne sont pas plus terribles qu'une femme offensée en cela. Et n'y a chose au monde pour laquelle les femmes se facent plustost ennemies de leurs maris, que pour les veoir amoureux d'une autre. Toutes debtes, disent les femmes, reçoient compélacion en diuerses manieres, amour ne se paye que de vray amour. Que si d'auanture les femmes s'abstiennent de semblable excez & vengeance: elles cacheront la fureur de leur courroux & ialousie aux fonds de leurs estomachs, & chercheront tous les moyens de vous fascher: tellement qu'il vaudroit mieux au pauvre mary estre tout à faict cocu, que d'estre tourmenté de la sorte que i'en ay veu: vne obscure prison luy estant plus plaisante que sa maison: & pensant aller en son liët pour se reposer, qu'il s'arme hardiment de patience. Aussi saint Hierosme dit, adiousta il, Ce qui n'est permis aux femmes, n'est non plus loisible aux hommes: & pareille obligation lie par raison autant l'un que l'autre. Et comme dit Lactance, la femme doit estre enseignée à honnestement se comporter, par la continence du mary. Et n'y a rië, dit il apres, qui donne plus d'occasion à la



femme de s'oublier en son honneur, que quād elle voit que son mari en ayme vne autre, s'en-  
nuyant de garder la foy à celuy qui ne luy rēd  
pas l'amitié mutuelle. Si est-ce, luy fut il repli-  
qué par quelqu'un (qui aymoît autant la fem-  
me de son voisin que la sienne) que pour peu  
que la femme soit sage, elle entend bien que la  
coustume donne vne telle liberté aux maris.  
De faict la femme estant d'ailleurs bien trai-  
ctee, elle en faict plus de plainte de bouche  
que de cueur. Pource que la raison enseigne  
(ce que les femmes doiuent entēdre) que, fem-  
me, est vn nom d'honneur, & amie, vn nom de  
plaisir. Ce que a bien declaré Spartian, disant,  
que Elie Vere Empereur, respondit à sa fem-  
me, se plaignant à luy qu'il s'accostoit d'autres  
femmes, Souffrez moy faire mes folies avec  
autres dames que vous: car le nom de femme,  
est nom d'honorable dignité, non pas de plai-  
sir. Ce qu'a bien monstré Liuia, femme de Ce-  
sar Auguste, qui voyant son mari aymer les fil-  
lettes, les alloit chercher pour luy donner cō-  
tamment. Et encor aujourd'huy, disoit il, les  
Sauuages pour plaire à leurs maris, tāt elles les  
aiment, mettent peine d'auoir plus de compa-  
gnes qu'elles peuuent, pour monstrer que ce  
n'est point le plaisir qui les mene: là où nos



# H V I T I E S M E

femmes empeschent tant qu'elles peuuent de nous accoster d'autres que d'elles. Vne femme qui estoit de la Seree luy va respondre, que c'estoyent aussi des Barbares. Il luy fut repliqué, nous les pouuons appeller Barbares eu esgard aux regles de raison, mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

Après tout cela on va faire vn conte d'un Docteur, qui vouloit bien persuader à sa femme qu'il estoit chaste, afin de la tenir en son de uoir, & qu'elle ne fist comme luy. Ceste femme sçachant que ce Docteur aymoit sa chambriere, & qu'il luy vouloit auancer son seruice pour neuf mois, pria sa chambriere, qui se plaignoit à elle de son maistre, de luy donner assignation, pour donner à cognoistre à son mari qu'il n'estoit pas si chaste qu'il disoit. Ce Docteur se trouua à l'assignatiō que sa chambriere luy auoit donnee, tout en chemise : laquelle blutoit, qui va dire à son maistre, mōsieur prenez ce tamis & tamisez, ce pendant que i'iray voir si madame dort, car vous la pourriez bien auoir resueillee en vous leuant, elle se doute bien fort de nous. La chambriere s'en va à sa maistresse, luy disant, madame, oyez vo<sup>r</sup> point monsieur le Docteur, qui tamise plus que qua-



tre, ie vous prie venez voir sa grace, & s'il est bon bluteur. La maistresse descendant avec sa chābriere, va dire à son mari: Je ne m'esbahis pas si estes Docteur, car vous sçavez beaucoup de choses, & estes bien sage de vous estre ainsi mis en chemise, de peur qu'on cogneust qu'eussiez iouïé avec la boulāgere. Le bon estoit, qu'ē blutant il tiroit bien fort le cul arriere, d'autāt que son pistolet estoit bandé, & prest à faire feu si la pouldre n'eust esté mouïllée, qui fut cause que la maistresse & la chābriere se prendrent si fort à rire, qu'il trouua moyen de s'oster de là. On conta que la femme de ce Docteur, le trouue encores bien souuent à dire la nuit, & qu'il se desrobe d'aupres d'elle, & que pour y remedier, quand il dort, elle coult la chemise de son mari avec la sienne: & se sentāt prins, sa femme dict qu'il ne bouge, & qu'on diroit que c'est vn loup qui est prins au piege. Quelqu'un prenant la parolle cōmença à parler ainsi: Je vous assure qu'il y a des maris qui sont si subiets à leur plaisir, qu'ils baillent occasion à leurs femmes de faire comme eux: & si en y a, tant ils ayment leur plaisir, qu'ils se font eux mesmes cocus. Ce qui arriua à vn de nos voisins, qui ayant promesse de coucher avec sa seruante, coucha avec sa femme, pēfant



## H V I T I E S M E

que ce fust sa chambriere, la femme s'estât mis au lieu de sa seruant, comme elles auoient accordé entre elles. Ayant fait ce qu'il auoit voulu, il en fit part à vn sien compagnon d'armes, & l'enuoya d'où il venoit, si bien que la femme pensoit que ce fut encores son mary qui estoit retourné: dont elle s'esmerueilla, pensant en soy mesme, comme nous sommes plus ardens à ce qui nous est deffendu, & à chose nouuelle, qu'à ce qui est accoustumé, & auons en nostre liberté. Que voulez vous? Le lēdemain la femme luy conta le tout. S'il se trouua esbaïhi & fasché, ie vous laisse à penser si vous le seriez.

Ce ne sera hors du propos des cocus, va dire vn autre, si ie vous recite vn conte d'vn ialoux: car on dit que les ialoux & les cocus sont souz vn mesme predicament. C'est d'vn gentil-homme, qui ayant ouy parler de la beauté d'vne femme mariee, enuoya en sa maison vn peintre pour en auoir le pourtraict. Ce que son mari ne voulut iamais permettre, tant il estoit ialoux de sa femme, disant que possible ce grād seigneur de gentil-homme ayant eu la copie de sa femme, voudroit puis apres en auoir l'original. Je ne trouue pas mauuais, repliqua vn autre, qu'vn homme qui a belle femme se gar-



de que sa teste ronde ne deuienne fourchue: c'est vne espouuantable metamorphose si elle estoit visible & apparente: encores ne peut on si bien s'en prendre garde qu'on n'y soit surpris: tout chasteau estât difficile à garder, quelque bon guet qu'on y face, quand il est assailli de beaucoup: estant victoire desesperée à celui, qui estant seul, est contraint de combattre contre plusieurs. Et puis, disoit il encores, on voit tant de femmes hypocrites cheminer le iour avec des chappellets, & le Pater noster, le soir avec l'Aue Maria, & la nuit avec *Exultemus & letemur in ea*. Tellement qu'il n'est pas de nouveau de voir croistre la nuit des cornes à tel qui ne les auoit pas en se couchant: car quelqu'un par la force de l'imagination se sont trouuez des cornes en la teste, comme il aduint à Cippus Roy d'Italie, ce dict la Montagne, pour auoir assisté au combat des Taureaux, & auoir eu en songe toute la nuit des cornes en la teste. Je veux bien, luy repliqua quelque autre, que le mari se donne de garde de sa femme: car à la verité il en y a qui ne sont pas consentans à leur coquuage, & ne trouuēt pas bon si leurs femmes se font seruir à couuert: mais ils baillent occasion à leurs femmes de faire comme eux, ou bien ne regardent



# H V I T I E S M E

point à ce qu'elles font , leur baillant trop de liberté: mais aussi ie ne les voudrois pas estre si passionnez & tourmentez comme i'en ay veu aucuns. Car vne des plus violentes passiōs qui regnēt en l'hōme, est la ialousie, laquelle suit amour, estāt vray le prouerbe cōmun qui dict:

*Iamais dame, ne seigneurie,*

*Se peult tenir sans ialousie.*

Que si vne fois ceste ialousie s'enracine au cœur, prenant pied au cerueau, elle faict faire de grandes follies. Croiriez vous biē, adiousta il, d'un mari quideuint si extremement ialoux, & fut si tourmenté de ce mal, que pour s'asseurer de sa femme, & sçauoir si elle estoit impudique, il se fit chastrer? afin que si sa femme se ruoit ailleurs, & en deuint grosse, il la peust iustement conuaincre d'adultere. On dict d'un peuple, que les Latins appellent *Nigri*, & les François les Negres, qui est si enforcelé de ialousie, qu'ils gardent la virginité de leurs filles, & la pudicité de leurs femmes, par futures & autres œuures chirurgiques. Et nedoute point qu'il ne se trouuast aujourd'huy des maris si ombrageux, qui voudroyent practiquer ceste recepte, si les femmes le vouloyent endurer, & qu'on peut trouuer des Chirurgiēs qui le voulussent entreprēdre. Apres auoir esté assez par-



lé & de ceux qui ne gardēt pas assez leurs femmes, & de ceux qui les contreroollent de trop près, & entōbent en phrenesie: on va dire que les ialoux estoient assez punis & affligez par eux mesmes: & que les maris aussi qui laschoyent trop la bride à leurs femmes, estoient en quelque pais punis, afin qu'ils s'en prinsent garde de plus pres: & qu'à Catalogne le mari cocu paye au fisque certain tribut: en vn autre pais, il est mené par toute la ville sur vn asne avec sa femme. La peur de ceste peine & infamie les contraignant de bien garder leurs femmes, & de ne frequenter point ceux qui pourchassent leur deshonneur. Je m'enuois vous faire le cōte d'vn lourdaut, va dire quelqu'un, qui meritoit bien d'estre puni pour bailler occasion à sa femme de le faire cocu, permettant à vn forain, qui luy apportoit souuent du porc & des tripes, de coucher avec luy & sa femme. Ce qui continua si long temps que quand le mari le voyoit arriuer, il ne faisoit que luy dire, vous auez tué vos pourceaux, vous apportez du bodin à ma femme. Il arriua que ce mari estant couché avec l'apporteur de bodins & sa femme se resueillant en sursaut, & cherchant ce qu'il ne vouloit pas trouuer, va dire à son compere, qui faisoit semblant



## H V I T I E S M E

de dormir aussi bien que la femme, mon compere oste ton cas de là, car si ma femme se reveille, ie m'assure qu'elle enragera, & qu'elle t'arrachera les deux yeux de la teste. Les femmes scandalizees de ce conte, prennent congé, & ce pendant qu'elles disent adieu à toute la compagnie, & à leur hôte, & à leur hostesse, en les remercians, on conta de deux Drolles qui auoyent appresté à rire quasi à tous ceux de la ville. Le premier fut d'un seruiteur nouvellement marié, lequel estant rencontré par son maistre, & ayant un chapeau autre que l'accoustumé, son maistre, luy va dire, Gilet (ainsi auoit il nō) qui t'a assorti de ce beau chapeau, voila vn vray chapeau de cocu: ce seruiteur s'as y pēser en mal, ou se sentāt piqué luy va respōdre: he! monsieur, c'est vn de vos chappeaux que madame m'a donné. La seconde drollerie estoit d'un bon Drolle, qui à vn iour de marché, prenant vn panier tout plein de cornes, couuert d'une seruiette, s'en va par toute la ville, criant à mes beaux fruit̃s nouveaux, à mes bons fruits, qui dit, qui dit i'en veux. Plusieurs l'appellerent: l'un luy disoit, l'homme au fruit̃ venez icy: l'autre, approchez vous que nous voyons ce beau fruit̃. Estans approchez, ils ostoient la seruiette, & descouvrant le panier,

ne



ne voyans que des cornes dedans, luy disoiēt, tu te moques de nous, vraiment voila de beaux fruits, tu en dois bien faire feste. Le Drolle les regardant l'un apres l'autre, leur respondoit: Je ne m'esbahis point si ne faites pas grād conte de ma marchandise, & n'estimez gueres mes beaux fruits, en ayans bonne prouisiō en vostre maison. Afin de ne descrier ceste belle marchandise, & que s'ils se fussent faschez cōtre ce marchand, on eust peu penser qu'ils en auoyent leur prouisiō en leur maison, ces marchans firent semblant de n'auoir rien veu, qui ne fust bon & beau, & regardoyēt quelle mine feroient les autres, qui descouvroient le panier où estoient ces beaux fruits. En sortāt de ceste Seree, on va demander à vne de nos Fesses-tondues, que s'il auoit à estre cocu, lequel il aymeroit mieux, ou estre cocu en herbe, ou en gerbe. Qui va respondre, ne l'un ne l'autre, combien qu'il le fust en l'un & l'autre. C'est de luy de qui on chantoit:

*Il se maria Icudy,*

*Estant cocu dés Mardy,*

*Tout au rebours des autres.*

Or cestuy cy n'estant gueres que marié, & voyant que sa femme estoit desia grosse, s'en alla plaindre au pere & à la mere de sa femme:

A



# H V I T I E S M E S E R E E .

leur disant, & cōment, ma femme vostre fille, est grosse: qui n'eust autre responce d'eux, si nō: tu es biē gasté, si elle ne l'eust esté, tu ne l'eusse pas euë. Puis apres on va faire vn conte d'un qui à ce matin auoit fait amende honorable, pour auoir mal parlé d'une fēme, & dit ce que il auoit veu. Lequel estāt deuant les Iuges pour s'en desdire, va dire, ie vous prie messieurs ayez pitié de moy. Le Magistrat luy respond, la Cour te faict grace, on te deuoit faire pendre: faut il ainsi diffamer vne femme de bien? Pardonnez moy, messieurs, va repliquer ce pauvre homme, car ie pensois que ce que j'auois veu, fust veritable. Ce conte m'a faict souuenir, va dire vn de la Serec, d'un autre qui est assez cōmun: lequel fut aussi condamné à faire amende honorable, & à se desdire de ce qu'il auoit appellé vne femme putain. Parquoy deuant la iustice va dire, j'ay appelé vne telle putain, il est vray, elle est femme de biē, ie m'en desdis. Ces deux contes firent tellement rire la cōpagnie, qu'il ne fut plus possible de deuiser, mais se retirerent avec le bon goust de ces deux dernieres rencontres.



## NEVFIESME SEREE.

*Des Iuges, des Aduocats, des Procez,  
& plaideurs.*



N plaisant conte fut recité d'un procez intenté par vn Aduocat en action d'iniure, contre vn hoste, cabaretier & tauernier, de Poictiers, lequel auoit acheté l'ã mil cinq cens soixãte & dixsept, que le Roy y estoit, vn tableau où il y auoit vne drollerie assez ioyeuse. C'est qu'en ceste pourtraicture estoit peint vn Aduocat, à qui vn homme de village bailloit d'une main vn teston, & de l'autre de ses mains luy dõnoit vn lieure, que l'Aduocat prenoit aussi de ses deux mains, tout en vn coup, & si ne laissoit à prendre vn clistere que luy donnoit vn apothicaire. Et ceste drollerie faisoit dire à l'Aduocat, pour le moins il estoit escrit: Je suis du mestier, ie prens à toutes mains, & si près par le deuãt & par le derriere. Pour tout cela il n'y eut point d'instãce ni cõtre l'hoste qui auoit acheté ce tableau, & mis en l'une de ses chambres, ni contre le peintre: car encor que la drollerie fust publiee par toute la ville, les Aduocats en rioient aussi bien

A iij



## NEUVIÈME

que les apothicaires. Mais il arriua qu'une Fef-  
 fe-tondue, voulant rire, apres auoir beu au ca-  
 baret où estoit ce tableau, va mettre le nom du  
 villageois, qui bailloit des deux mains, qui à la  
 verité ne bougeoit de la grande boutique, le  
 nom de l'Aduocat, qui prenoit veritablement  
 à toutes mains, & par deuant & par derriere, &  
 estoit vn des grâs chiquanoux qui fust en tout  
 le pays des Chaffourrez, & le nom de l'apothi-  
 caire, qui estoit vn grand mouueur. Cela eſtât  
 venu à la cognoiſſance de l'Aduocat, qui en  
 prenoit où il en falloit pluſtoſt mettre, Dieu  
 ſçait s'il y eut faute d'adiournemēs, de relatiōs,  
 de deffaux, d'adiournemens personnels, cōtre  
 ceſt hoſte à qui estoit le tableau, & le tout o in-  
 timation, & en adherant, pour auoir reparatiō  
 de ſon honneur, & de ce qu'on luy faiſoit mō-  
 ſtrer le cul tout barboüillé de registres & de re-  
 queſtes, & chaffourré de ſentēces, biē ſignées  
 & ſcelles. Ceux qui alloient boire là dedans,  
 furent ouys par information, & n'y eut qu'ad-  
 iournement personnel. L'aduocat concluait à  
 l'amende honorable, & au fouet, & qu'en ſa  
 preſence la drollerie fut biſſee & laceree, tant  
 pour auoir achetē ce tableau diffamatoire, ſcā-  
 daleux & ſeditieux, & de mauuais exēple, que  
 pour l'auoir mis à la veuē de tout vn peuple.



L'hoste se deffendoit, disant qu'il n'auoit pas peint le tableau, & que ce n'estoit pas luy qui y auoit mis, ne faiët mettre le nom de l'aduocat, ne de l'apothicaire, ni du client. L'aduocat repliquoit, que l'hoste deuoit respondre de ce qui se faisoit en sa maison, & qu'il estoit à presumer que c'estoit luy qui auoit escrit les nōs, s'il n'informoit de ceux qui les auroient mis. Mais que le procez soit vuidé, disoit celuy qui faisoit le conte, & que cest Aduocat ait vuidé son clystere, & que la sentence en soit donnee, ie vous diray le nom de l'Aduocat, celuy de l'apothicaire, & du villageois, cela s'entend si l'hoste gagne son procez: que s'il le perd, vous n'en sçaurez autre chose, tant ie crains mesfieurs les chiquanoux. Ce conte pleut tant à la cōpagnie, qu'ō ne parla en toute ceste Seree q̄ de procez, de plaideries, & de Iuges, & principalement on en vouloit aux aduocats, & si ne sçait on pourquoy on les appelle plustost larrōs, que tous les autres de Iustice: car quand on diët Breton larron, il y a de la rime: quand on diët larron musnier, il y a de la raison, que les musniers ont en leur moulin: mais quand on diët Aduocat larron, il n'y a ne rime ne raison. A propos d'Aduocats, va dire quelqu'un, i'ay eu vne fois en ma vie vn procez, & encores que

A iij



## NEVFIESME

i'eusse bon droict, & fusse demãdeur, si ne lais-  
 sois ie pas à auoir besoin de conseil, & de m'es-  
 mayer qui estoit l'Aduocat de Poictiers qui a-  
 uoit le plus grand bruit. On m'enseigna vn,  
 qui à la verité auoit le plus grand bruit de Poi-  
 ctiers, estant logé au marché de la ville, pres  
 d'une Eglise où il y auoit de grosses cloches, &  
 vne femme qui parloit bien haut. Vrayement,  
 luy repliqua vn de la Seree, vous auez donc ga-  
 gné vostre procez, ayât tel aduocat. Celuy qui  
 auoit le procez va respondre, qu'il n'auoit per-  
 du ne gagné, & que le procez estoit pendu au  
 croc: car, disoit il, encores que i'eusse vne bon-  
 ne donation, en bonne forme & authentique,  
 bien signee du donateur, bien insinuee: mes  
 parties aduerses disoyent, que celuy qui m'a-  
 uoit dōné n'estoit pas sage, ni en son bon sens:  
 n'estant pas sage, qu'il ne pouuoit disposer de  
 ses biens, & encores moins donner, & que les  
 Loix deffendent à vn homme qui n'est pas sa-  
 ge de donner son bien. Lors ie pensay que ie  
 pourrois bien perdre mon procez, d'autant  
 qu'on ne voit gueres de gens sages qui don-  
 nent leur bien: considerant aussi qu'on seroit  
 en grande peine de trouuer des personnes sa-  
 ges, pour iuger si celuy qui m'auoit faict le  
 don l'estoit, veu qu'en toute la Grece, comme



dict monfieur Bodin, il ne s'en trouua que fept  
encores ne ſçait on au iugement de qui ils fu-  
rent trouuez ſages. Je laiſſe là toutes mes pro-  
cedures, voyant que ſi les iuges euſſent eſté re-  
cuſez, ils n'euffent pas iuré qu'ils eſtoient ſa-  
ges. Vous ne ſemblez pas, va dire vn autre,  
ceux qui ſur vn pied de mouſche fondent vn  
procez, comme vous pourrez apprendre par  
deux iugemens qui furent donnez à ce pro-  
pos. Le premier eſt qu'on marchanda à vn  
peintre de pourtraire en vn tableau vn che-  
ual eſtant à l'enuers, & ayant les pieds contre-  
mont, & l'eſchine en bas. Le peintre figura  
treſ-bien le cheual en ce tableau, mais ou par  
oubliance, ou que cela ne feroit pas beau, &  
que le peintre n'y auroit point d'honneur, il le  
pourtraict ſur ſes pieds, comme on a de con-  
ſtume. Celuy qui auoit commandé le tableau,  
ne le vouloit prendre: & encores moins payer:  
parce qu'il n'eſtoit pas ainſi qu'il l'auoit deuſé  
au peintre. Le Magiſtrat pour faire cognoiſtre  
que le plus ſouuent on diſpute de peu de cho-  
ſe, & comme on dict, de la chappe de l'Eueſ-  
que, prenant ce tableau, ne faiſt que le tour-  
ner, monſtrant à celuy qui ne vouloit payer  
le tableau, que le cheual eſtoit comme il le  
demandoit, c'eſt à ſçauoir, à l'enuers, & les

A iij



# NEUVIÈME

iambes contremont: le condamnant de prendre le tableau, & payer le peintre le prix qui estoit accordé entr'eux. Si i'eusse esté le iuge replica vn autre, ie l'eusse condamné à en payer deux fois autant, comme ayant deux pourtraictures de cheuaux en vn mesme tableau: l'vn d'vn cheual sur ses quatre pieds, l'autre d'vn cheual ayant l'eschine cōtre la terre. Le secōd iugement, va il dire en continuant, fut du mesme Iuge, mais d'vn autre cheual qu'on deuoit pourtraire aussi en vn tableau: estant conuenācé, & le marché fait avec le peintre, que le cheual seroit pourtraict en petit volume & espace, le plus furieux qu'ō le pourroit peindre, n'ayant ne selle, ne mords, ne bride. Le peintre tira ce cheual si au vif, que les cheuaux naturels voyans ce cheual artificiel, hannissoient apres luy, & si furieux qu'ils s'ostoyent de son chemin, pensant qu'il deust sortir hors de son reclos, tant il sembloit furieux: toutesfois celui qui l'auoit cōmandé ne le vouloit prendre ne payer, par ce que le cheual auoit vne selle, vne bride & vn mords, & il le vouloit tout nud cōme il l'auoit cōmādē au peintre. Le peintre disoit au Iuge que le cheual se mōstroit beaucoup plus furieux ainsi, cōme sa partie aduersē vouloit qu'il fust, que sans bride ne mords.



Le Iuge ordonna que le peintre seroit payé, d'autant, disoit il, qu'il estoit fort difficile de retenir vn cheual si furieux, comme on le demandoit, en vn si petit lieu & espace, sans mords ne bride. Ce Iuge, adiousta quelqu'un, vouloit monstrier par là, que l'office d'un bon Magistrat n'est d'attirer ou nourrir les hommes en procez, ains'pluïst les en reculer par tous moyens: comme Cato Censorius le declara bien quand on deliberoit au Senat de faire orner la court & auditoire de Rome, estans aucuns d'aduis de construire des galeries pour tenir les parties à couuert: disant Cato, qu'il falloit pluïst pauer les cours & auditoires de chausses-trappes, affin d'en esloigner les personnes le plus qu'on pourroit. Vous me faictes souuenir, va dire vn autre, en parlant des procez, qui s'intendēt pour moins que rien, de deux gentils-hommes qui consumerēt tout leur bien & leur temps en vn procez: qui tourna à la fin en risée, mais non pas pour eux. C'est que l'un disoit ses armoiries auoir esté vsurpees par l'autre: le deffendeur au contraire soutenoit que le demandeur auoit occupé les siennes. L'un & l'autre se disans porter d'azur vne teste de bœuf en son naturel. Toutesfois apres auoir bien plaidoyé &



## NEVFIESME

chiquané, il se trouua q l'un portoit vne teste de bœuf, & l'autre vne teste de vache: & qui eust fait encores vne bonne enqueste, il se fust trouué que tous deux portoyent vne teste de veau avec ses cornes. Quelqu'un luy va repliquer, que ce n'estoit pas petite chose, que le point d'honneur entre les gentilshommes: & qu'il n'y auoit pas long temps qu'une damoyelle auoit intenté vn procez de moindre chose, contre vn gentil-homme, qui l'auoit appelée foireuse. Le deffendeur, qui entendoit la chiquanerie, estant deuant le Iuge, & la demanderesse aussi, assistez de leurs Aduocats & Procureurs, voyant qu'il vouloit iuger ce different, requiert auant que ietter la sentence, auoir monstree: & que sans cela il ne pouoit faire sa preuue. La demanderesse resistoit fort à ceste monstree, disant au Iuge que sans cela il pouoit biē donner la sentence. Le deffendeur disoit que sans cela on ne pouoit bailler sentence qui vallust: autrement protestoit d'en appeller: & si leurs Aduocats n'estoyent pas sans repliche. Le Iuge Pedanee ordonna que le tout seroit mis par deuers luy. Je ne sçay quelle bonne sentence on pourra asseoir en vn subiect si caché, obscur & tenebreux. Je m'esbahis, repliqua quelqu'un, cōme



il se trouue des Aduocats & procureurs qui soutiēnt des causes si friuoles, comme i'ē ay veu. Auquel il fut respōdu, ie suis biē pl<sup>e</sup> esbahy dequoy ils se trouue des gēs si sotz, & de si peu d'esprit, & si opiniaſtres, q<sup>u</sup> mettēt les Iuges, les aduocats, procureurs, greffiers, sergēs, & autres de leur boutique, en beſōgne, & ſe deſtruiſans les enrichiſēt, ayās le pl<sup>e</sup> ſouuēt mauuaiſe cauſe, cōſumāt leur vie & leur bien pour accroistre celuy de ceux qui ne viuēt q<sup>ue</sup> du malheur d'autrui. Et le pis eſt, qu'ēcores qu'on ait obtenu & gagnē ſō procez, on peut ſeulement dire cōme fit Panurge. I'ē ay fait dire, mais il me couſte bō: ſās cōſiderer que Proces eſt vne beſte farouche, & difficile à manier, ayāt l'iſſue auſſi douteuſe que la guerre: chacū pouuāt cōmēcer à ſa diſcretiō de plaidoyer, mais y mettre fin n'eſt point en ſa puiſſance. Vn de la Scree, qui eſtoit de la grāde boutique, voulāt deſendre les Aduocats & Procureurs, va cōmēcer à dire qu'aucū, ſuyuāt l'opiniō du Stoique Panetius, ſuiuie par Cicero, ſoubtenoyēt que c'eſt au Iuge de ſuiuie la verité, mais qu'aux autres, ſuffit auoir la couleur du vray ſemblable. Mais quant à moy, adiouſta il, encores que ie ſoye du meſtier, ie penſe pourtāt tous les miniſtres de iuſtice eſtre aſtraints à la loy de verité:



# NEUVIÈME

autrement ils font cause de grands maux, principalement les Aduocats, qui sont bons orateurs, quand ils sont malins, par leur beau parler & doux babil font de grandes meschâcetez: faisans absoudre les vitieux, & condamner les innocens, trouuer le bon droict mauuais, & le mauuais bon. Le mal que font ces babillards de harangueurs, disoit il, a donné iuste occasion à Euripide d'escrire ces vers:

*Que pleust à Dieu que l'humaine semence  
Fust sans parolle, & sans point d'eloquence.*

Et ces autres:

*O Dieux, que n'ont les affaires du monde  
Voix pour parler, afin que la facunde  
Des harangueurs ne seruiſt plus de rien.*

On ne trouueroit point tant d'Aduocats abusans d'Eloquence, va dire quelque autre, pour cacher la verité, & surprendre les Iuges, & tellement les esblouir qu'ils ne puissent en iugeant mettre difference du iuste avec l'iniuste, si l'exemple des Atheniens estoit renouvelé: lesquels apres le iugement donné, informez qu'ils estoient d'auoir esté surprins, ils s'adressoyēt aux Aduocats, & les punissoyēt rigoureusement. Mesme le Senat Athenien dit Areopagus, permettoit aux Aduocats alleguer seulement le faict des parties, sans vser



d'aucun fard pour circonuenir les Iuges. Quād ils faisoient entrer l'Aduocat, l'huissier luy defendoit de ne mouuoir les affections des Iuges. Et afin que les Iuges ne peussent estre detournez par quelque affection de la verité, ils cōgnoissoient des causes criminelles la nuit, & en tenebres. C'est vne chose esmerueillable, disoit il, qu'il ne s'est trouué pas vn, qui estant esleu Areopagite, n'ait laissé son vice, s'il en auoit: ses cōpagnons Areopagites estans si vertueux, qu'il auoit honte d'estre tout seul vitieux entre tant de gens de bien. Le grand Roy François fut contrainct d'oster aux accusez de crime tout ministere d'Aduocats, à ce que leurs artifices ne fussent instrumens pour detourner iustice. Il seroit necessaire qu'en toutes causes, où il est question d'un faict, que les parties fussent ouyes par leur bouche, cōme il se pratique aux marchands. Toutes ordonnances, repliqua vn autre, seroyent inutiles si tous Aduocats estoient imitateurs de la saincteté de Papinian, qui refusa de defendre son Empereur Caracalla, qui fut accusé au Senat d'auoir massacré Geta son frere. Mais aujourd'huy les mœurs sont si corrompues, ce dit François Grimaudet, qu'il n'y a si meschât meurtrier, voleur, brigand, larron, de quelque



## NEVFIESME

condition qu'il soit, pourueu qu'il ait de l'argent, qui ne trouue vn Aduocat, qui hardiment se presentera à la deffense de sa cause. Et s'il ne la peut faire trouuer bonne, la fera durer si longuement, qu'on n'en verra iamais la fin. Et à ce propos, adiousta il, il me souuient d'un homme des champs, qui me demanda vn Aduocat, dont il ne sçauoit pas bien le nom: luy en ayant nommé cinq ou six des plus fameux, il me dit que ce n'estoyent point ceux là: mais que c'estoit vn si bon Aduocat, qu'il luy auoit promis que de sa vie il ne seroit contrainct de payer de l'argēt qu'il deuoit à vn homme, qui l'auoit faict adiourner. Je luy dy lors que cest Aduocat deuoit auoir bonne pratique, aussi bien qu'un Aduocat de Milan, qui estoit si rusé que les procez duroient tant qu'il vouloit. Dequoy aduerty Galeace, Duc de Milan, se conseilla à luy, disant qu'il deuoit deux mille escus à son boulanger, dont il estoit conuenu, & qu'il voudroit bien trouuer moyen de ne payer point si tost. Cest Aduocat l'asseura qu'il ne payeroit de dix ans, tant il feroit durer la cause. Le duc fit pendre son Aduocat, apres auoir congneu comme il vsoit de fuytes. Il est vray, disoit il en continuant, que nous accusons tousiours les Iuges, & les Aduocats &



procureurs quand nos procez ne vont pas bien : mais bien souuent la faute vient de la mauuaistié des parties , qui sont si malicieuses & opiniaistres , que les Iuges , ne leur conseil, n'y peuuent rien faire , tant ils ont mauuaise conscience. I'ay vn mien voisin , va dire vne Fesse-tondue, grand chiquaneur , qui m'a dit, n'y a pas long temps, qu'il auoit eu beaucoup de procez, mais, me disoit il , ie n'en ay perdu, Dieu mercy , pas vn de ceux où i'ay esté receu à faire preuues, & là où on s'est rapporté à mō serment. Quand ils sont receus à iurer, adioustoit il, & le serment est decisoire , ils ne font que dire, bride les cheuaux, tant la pieté & religion sont en mespris. Et si ay veu ces iours passez vne partie, à qui le Iuge faisoit leuer la main, qui leuoit la gauche: le Iuge luy ayant dit, ce n'est pas celle là, leuez la droicte: il fut si impudent de luy respondre , c'est tout vn, monsieur, ie iure bien à toutes mains. Regardez, va dire vn des nostres, là où nous sommes tombez , que de se moquer d'une chose qui a esté estimee si saincte & religieuse, qu'anciennement il n'estoit pas permis au prebstre Flamin de iurer, & n'y estoit point cōtrainct. Mesmes en la religion Chrestienne, les prebstres ont esté long temps sans estre cōtraincts



## NEVFIESME

de iurer, encores aujourd'huy les gens d'Eglise ne iurent point sur les Euangiles, & ont iurement separé du commun: car ils mettent la main *ad pectus*, que les anciés François disoyét au py. La raison de tout cecy estoit, & est encores, qu'on estime vne chose absurde de douter de la foy de ceux entre les mains desquels nous auons laissé toutes les choses diuines. Aussi disoit il, qu'il me semble qu'on faict tort à vn homme de bien de le faire iurer, & que le iurement à vn homme libre, qui est homme de bien, est vne peine, & vne espeece de torture: le Iurisconsulte ayant eu le iurement en si grande reuerence, qu'il n'a pas voulu que les pariures fussent punis: mais a dit qu'ils auoyét assez de Dieu pour vangeur de leur pariure. Puis que les plaidoyeurs d'aujourd'huy sont si cauteleux & fins, & de si mauuaise conscience, repliqua vn de la Seree, il ne faut trouuer estrange si aucuns officiers de Iustice ne sont pas plus gens de bien qu'eux. Et me souuient d'auoir demãdé vne fois à vn Aduocat, pourquoy il perdoit ses causes, & que tous ceux qu'il accusoit estoient absouz: pource, me dit il, qu'il ne vient pas vn à moy de ceux qui ont bon droit. Et lors il me souuint d'un Crassus qui perdoit tous ses procez, & estoit si malheureux



heureux en ses accusations, que iamais n'auoit accusé personne, qui ne fust enuoyé absouz. A ceste cause l'Empereur Auguste ayant entrepris vn grand palais, dont il ne pouuoit venir à bout, va dire de cest Aduocat: Pleust à Dieu, qu'il eust accusé ma maison. Il est vray que la rencontre ne vaut rien en François: mais en Latin elle est excellente: car *absoluere* signifie absouldre & acheuer. Et l'Empereur l'étédoit en sa derniere signification, qui est acheuer & mettre à fin, Quelque autre prenant la parolle, va dire, (sans sortir hors du propos de la Serree, & de la precedente rencontre) qu'un honneste homme du bas Poictou, auoit faict bastir vne grâce si spacieuse & large qu'il ne pouuoit trouuer de bois de cherpâte pour la faire couvrir: en sorte que son logis demeura long tēps descouvert. Quelqu'un de ses amys deuisant avec luy, raconta qu'il venoit de parler à vn Magistrat & Iuge des premiers des grans iours de Poictiers, fort gracieux, qui n'auoit iamais voulu permettre qu'il parlast à luy la teste nue. Mais à chacune fois qu'il ostoit son chapeau, autāt de fois il le faisoit couvrir. Pleust à Dieu, dist cestuy-cy, que ma grange peust aller vers luy, & qu'il luy en eust autant faict. Il vouloit dire que ce Seigneur eust aussi faict couvrir sa

B



grange. Or parce, commença à dire 'quelqu'un, qu'on met tout ce qui arriue és procez sur les Aduocats, escoutez qu'il arriua à vn Aduocat és grands iours de Poictiers : c'est que se complaignant deuât messieurs, d'une partie qui ne luy vouloit pas communiquer vne piece, cōmença à dire, *malum est quod regitur*. Le Presidēt luy va dire, couurez vous donc Aduocat. Ils sont si accoustumez à estre blasmez, & principalement à estre appelez larrons, qu'ils n'en font autre compte : comme ie vous feray entendre par ce qui fut dit à vn Aduocat des plus fameux, qui estoit venu en son pais de Poictou. Il s'en vint vn iour à luy vn homme en consultation, pour intenter vn procez contre vn sien voisin qui l'auoit appellé larron. Cest Aduocat luy dit, qu'il ne falloit point pour cela plaider, & que c'estoit peu de chose, & que tout l'argent qu'il y mettroit seroit perdu, n'estant rien que d'appeller vn homme larron : & quant à luy, qui estoit bien d'autre qualité, il ne passoit iour que quelqu'un ne l'appellast larron, & qu'il auroit beau à en faire des procez. Ce villageois luy replique, ouy bien vo<sup>9</sup> qui estes du mestier, mais moy qui n'ē suis point ? pensez vous qu'il soit de moy cōme de vous ? Et ainsi s'en va fort mal content de son



Aduocat, & sans le payer: parce qu'il luy auoit dit qu'il perdrait tout ce qu'il y mettroit. Ce rustique trouuoit fort estrange qu'on appellast vn homme de bien larron, sans punition: car combien que l'iniure soit fausse, toutefois il en peut demeurer quelque impression à ceux qui l'auront ouye: d'autant qu'encores qu'un homme soit guery d'une playe, si est ce que la citatrice luy en demeure tousiours: Ce villageois deuoit payer cest Aduocat au double, va dire vn autre, qui pour s'enrichir ne faisoit point vn grand cas de rien. Car ie n'estime pas vn Aduocat, comme aucuns font, pour faire d'une petite chose vne grande: non plus que ie trouue qu'un cordonnier soit bon maistre, qui fait & chauffe de grâds souliers à vn homme qui a les pieds petis. Esoutez vn petit cote, va dire quelqu'un, d'un villageois qui s'en vint à vn Aduocat, luy disant qu'il vouloit auoir vne consolation. Puis va coter à son Aduocat son fait, tout ainsi. I'estois appuyé ces iours passez contre la muraille d'un mien voisin, & sentant & voyant qu'elle trembloit, ie me suis osté de là: l'Aduocat luy va dire qu'il auoit bien fait de s'oster de là. Le bon homme replique qu'il le scauoit bien, & qu'il ne luy auoit rien dit de nouveau. Et laissât là son Aduocat, ne luy bailla rien,

B ij



en disant, ie scauois bien que i'auois faict sage-  
 ment de m'oster d'aupres d'une muraille qui  
 tomboit, sans que l'Aduocat me le dist. Je vou-  
 drois, repliqua vn autre, que toutes leurs con-  
 sultations fussent aussi cleres & faciles, & leur  
 responcez aussi aisees à entendre, que ceste cy:  
 car nous trouuons des consultans qui desgui-  
 sent si bien les matieres, qu'ils mettent les par-  
 ties en grand dāger, comme vous entendrez.  
 Il y auoit, commença il à dire, vne Loy en vn  
 pais, au moins ce dit monsieur Bodin, qui por-  
 toit que celuy qui seroit autheur d'une seditiō  
 seroit puny de mort, & que celuy qui l'appai-  
 seroit, auroit cinq cens escus. Il aduint que ce-  
 luy mesme qui l'auoit faicte, & l'auoit aussi ap-  
 paisée, vint au conseil. Les Aduocats luy di-  
 rent que l'argent promis à celuy qui appaise-  
 roit la sedition luy estoit deu, encores qu'il  
 l'eust commencee: ayans plus d'esgard au bien  
 qui estoit prouenu d'auoir appaisé la sedition,  
 qu'au mal qui estoit adueni de l'auoir esmeuë,  
 & qu'il falloit estendre les faueurs, & restrain-  
 dre les choses odieuses. Avec ceste consulta-  
 tion bien signee, il s'adresse aux Magistrats:  
 qui ordonnerent que puis qu'il falloit auoir  
 esmeuë la sedition auant que l'appaiser, qu'il  
 seroit puny de mort par la rigueur de la Loy,



puis apres qu'il pourroit demander le salaire que la Loy balloit à celuy qui auoit appaisé le tumulte. Ceux de la Seree, à propos de cest exemple douteux, & ayant veu monsieur Bodin en sa Republique, vont proposer des questions douteuses & difficiles, pour mon-  
strer quels Iuges il conuiendrait aujourd'huy mettre, attendu la malice & subtilité des esprits de maintenant. La premiere questiõ fut, si Auguste fit bien de sauuer la vie à Crocatas, chef des voleurs en Espagne, & outre de luy bailler les vingt & cinq mil escus qu'il auoit promis à celuy qui luy apporteroit sa teste, quand luy-mesme se presenta à Auguste? Car Auguste luy bailla sa grace, afin qu'on ne violast point la foy promise à celuy qui se representoit à Iustice: & le pris promis, à celle fin qu'on ne pensast point qu'il l'eust faict mourir pour gagner les vingt & cinq mil escus. Le second doute estoit, si les Venitiens firent bien de remettre le fils en ses biens & liberté, ayant apporté la teste de son pere, qui estoit banny comme luy: comme la Loy le permettoit à celuy qui apportoit la teste du banny. Le tiers proposa, si le marchand deuoit encourir la peine de la Loy, laquelle deffendoit de n'amener en leur Republique des laines estrangeres, en



## NEUVIÈME

y amenant des moutōs, avec leur toison. Pour  
 vuidier ces differens, va dire quelqu'un, il fau-  
 droit des Iuges de bon esprit, & sçauans, & biē  
 versez aux affaires, comme estoit ce Iuge qu'  
 sauua vne pauvre femme d'un procez intentē  
 contre elle: & voicy que c'est. Deux estrangers  
 auoyent baillé en garde à ceste femme de l'ar-  
 gent à la condition qu'elle ne le rendroit à  
 l'un que l'autre ne fust present. De là à quelque  
 temps, l'un s'adressant à ceste femme, l'assura  
 que son compagnon estoit mort, & en bailla  
 de si bonnes preuues, qu'elle luy rend tout  
 l'argent qu'eux deux luy auoyent mis en de-  
 post. Depuis celuy qu'on disoit estre mort re-  
 uenu, faict conuenir ceste femme, disant qu'el-  
 le ne deuoit bailler cest argent à l'un sans l'au-  
 tre, comme elle auoit promis quand on luy  
 mit entre les mains, & comme elle le confes-  
 soit. Le Iuge condamna ceste femme à rendre  
 cest argent à ce nouveau venu, pourueu qu'il  
 amenaist son compagnon avec luy, & qu'elle  
 ne s'en defferoit point qu'ils ne fussent tous  
 deux ensemble, selon la conuenance. Claude  
 l'Empereur, va dire vn autre, ne tira il pas vne  
 bōne preuue d'une mere, qui ne vouloit recō-  
 gnoistre son fils, quand il luy cōmanda de l'es-  
 pouser? Aussi bien que fit Alphonse, Roy de



Naples, quãd sur la denegatiõ que le pere faisoit de recõgnoistre son fils, cõmanda qu'on le vendist à vn marchãd de Barbarie? Ayant mis fin à ces questions, on retourne d'où on estoit venu, & à demander dont pouuoit proceder la multitude des proces, & la grãde longueur d'iceux. Aucuns tiennent que cela vient de l'ignorance des Iuges, les autres de l'affluence & grand nombre des Iuges, Lieutenans, Cõseillers, Aduocats, procureurs, sollicitateurs, notaires, greffiers & sergens, qui sont en plus grand nõbre en France, que tous les autres peuples n'en ont: si nous en voulons rapporter à monsieur Bodin. Mais qui me reconforte, disoit il, c'est qu'il en y aura tant qu'ils se mangerõt les vns les autres. En adioustant, que le prouerbe ancien montroit biẽ le mal-heur où nous sommes: quand il dit, vn Aduocat en vne ville, vn noyer en vne vigne, vn pourceau en vn bled, vne taupe en vn pré, & vn sergẽt en vn bourg, c'est pour acheuer de gaster tout. Cõbien qu'il en y a aucuns qui ne trouuent point mauuais la multitude des Iuges: d'autant, disent ils, que le iugement de plusieurs est plus prudent, aussi est il moins subiect à la corruption, qui plus difficilement entre en vne grande compagnie d'hommes, qu'en vn seul, estant meil-

B iij



## NEVFIESME

leur que plusieurs soyent proposez à l'observation de la Loy, qu'un seul: Ce qui est confirmé par Aristote, qui dit qu'un peu d'eau est plus aysée à corrompre que beaucoup. Et aussi que nous voyons l'opinion des hommes estre incertaine & variable. Vous gagnerez un proces en vne Iurisdiction, ou en vne chambre, & le perdrez en l'autre: parquoy il est permis apres l'Arrest donné en vne Court de Parlement de proposer erreur, & faire reuoir vostre procez par deuant autres Iuges. Mesmes il se trouue que les Romains se pensoient bien gratifiez de leurs Empereurs, quand à leur nouveau aduenement ils permettoient de mettre le procez deuant le Senat, encores que la cause eust esté iugée par cinq fois: qu'ils appelloient *ius quintæ relationis*. Il fut mis en auant, pour approuuer la multitude des Iuges, que quand un criminel est coupable, qu'à grand' peine peut il s'accorder de Iuge, & que celui qui accuse quelqu'un faulsemēt, en fait de mēme, l'un & l'autre recusans les plus gēs de bien, parquoy il semble que la multitude des Iuges est necessaire en ce temps. Les Romains pourtant, va dire quelqu'un, auoyent vne grande deffiance du defendeur, qui recusoit tant de Iuges, aussi bien que de celui qui accuse, & les choisist. Et



cela a aydē à Rome à condamner beaucoup de gens accusez , pour auoir recusé Cato Vticense: d'autant qu'on ne pouuoit penser ceux là estre innocēs, mais plustost coupables , qui recusoyent le iugement d'un si iuste & homme de bien de Iuge. Je penserois plustost, repliqua vn autre, la multitude & longueur des procez estre venue des loix Romaines, & des escholes de droict, que de toute autre chose , ayans appris de là le mestier de plaider , disant la Loy ab Anastasio , que ceux qui sont grands plaideurs, & en font profession, scauent beaucoup de maux & de meschâcetez. Aussi nous lisons, adiousta il, que Ferdinand Roy d'Espagne, enuoyant Pedrarias gouuerneur és isles Occidentales nouvellement descouuertes , luy deffendit de mener ni Iurisconsulte, ni aduocat, afin de ne porter la semence de procez, où il n'en y auoit point. Car on dict qu'en ce monde nouveau , où ils vivent sans lettres , magistrats , ne loy , qu'ils vivent plus legitiment & droictement que nous . Encores en tout l'Orient y a si peu de procez , qu'en la province de Guzala la populace cree, seulement aux iours de foire, vn iusticier, pour asseurer le cours de la traffique: & aux lisieres du royaume de Fez, les habitans de la montagne Magnan,



NEUVIÈME

arrestēt les passans pour receuoir iustice d'eux. Nous trouuōs aussi, adioustoit il encores, que Basile Macedonien, Empereur de Constantinople, descendant *ad Diatribam*, où l'on rédoit la iustice, le plus souuent n'y trouuoit personne qui l'a demandast, parquoy enuoyoit par la ville pour sçauoir s'il y auoit personne qui eust affaire de luy, tant il y auoit peu de procez. A ce propos, il me semble que les grans seigneurs de France, & les gentil-hommes qui ont iurisdiction, ont fort mal faiēt de se demettre de la iustice qu'ils doiuent à leurs subiets, & se rendre iusticiables aux enfans de leurs fermiers. Regardez, disoit il encores, quelle douceur & clemence deuoit estre en nos Magistrats, puis que nous la voyons telle aux Empereurs? I'ay veu vn Magistrat si graue, adioustoit il, qu'il ne vouloit iamais respondre, ni mesme donner audience à aucune parolle de ses citoyens, disant que la dignité du Magistrat ne permettoit telle humanité, & se persuadoit que sa robe d'escarlatte l'auoit transformé en vne autre espece. Avec tout cela il faisoit l'habil-homme & le sçauant, & se mesloit de reprendre & corriger tout: tellement que lisant en son liure, *Iustitia est ars boni & equi*: il disoit qu'il falloit lire, *Iustitia est ars bonis & equi*. Ils vouloyent rire



de ce ſçauant Magiſtrat, mais ils en furent em-  
peſchez par quelqu'un, qui commença ainſi. Il  
feroit bon pour obuier à la multitude des pro-  
cez, & à la longueur, & afin que iuſtice fuſt e-  
quitablement & eſgalement rendue à tous, &  
aux plus pauvres comme aux plus riches : que  
les grands ſeigneurs, qui laiſſent tout faire à  
leurs iuges, ouyſſent vne fois ou deux la ſep-  
maine, les plaintes des plus pauvres de leurs  
ſubiets, & leur rendiſſent iuſtice: comme nous  
trouuons d'Alphonſe Roy d'Arragõ, qui tous  
les Vendredis rendoit aux pauvres la iuſtice:  
la reuerence que nous deuons à nos ſeigneurs  
empescheroit les riches & les grans de mole-  
ſter les pauvres. A ceſte cauſe, diſoit il, on  
ſçait qu'Aſtree, qui eſt Iuſtice, ſe mit entre le  
Lion & la Balance, quand elle vola au ciel,  
pour monſtrer que le iuge doit eſtre d'un ver-  
tueux courage; & auoir la force, & peſer les cri-  
mes d'un chacun, ſans reſpecter perſonne: c'eſt  
pourquoy on peint Iuſtice cachant la teſte d'as  
les cieux, aduiſant à Dieu ſeul. Puis que ce  
mal-heur, va repliquer vn de la Seree, eſt en  
noſtre France, qu'un procez en engendre v-  
ne douzaine, par la ſubtilité de ceux de ce  
temps, il feroit bon d'eſlire des Magiſtrats  
de bonne conſcience, ſages, & ſçauans,



# NEVFIESME

& qui fussent riches: les Carthaginois estimās que tout homme qui est assailli de pauvreté ne peut fidèlement administrer iustice. Et pour trouuer tout cela en vn iuge, il me semble qu'il feroit bon de les eslire, & prēdre des plus vieux & anciens, comme ont faict les Romains, qui baillèrent ce titre de Sénateur, signifiant vieillard, à leurs magistrats souuerains. Combien qu'Aristote reprouue les Lacedemoniens, de ce que leurs Sénateurs iugeoyēt de toutes causes tant qu'ils viuoiet: disant qu'il y auoit grād danger de commettre les grans affaires, & les grans iugemens à l'opinion des vieilles gens, à qui le plus souuent l'esprit s'affoiblist aussi bien que le corps. Et pour confirmer cela, les anciens ont tousiours dit, œuvre ou labeur du ieune, conseil de ceux qui sont entre les ieunes & les vieux, & prieres des vieux: encore aucūns ont mis en lieu de *preces senum*, *crepitus senum*. Qu'on doieue mettre des gens de bien aux offices de iudicature, disoit il en pourfuyuant, les Hebreux nous l'ont bien monstre, qui ont esté si iustes iuges qu'ils disoyent les anges de Dieu estre presens aux iugemens. Aluarez escrit que encores auourd'huy en Ethiopie, les iuges se mettent aux bas sieges, & laissent les chaires hautes vuides, & assurent que ce sont les sie-



ges des Anges. Mais en ce temps que tout le monde est reçu aux offices de iudicature indifferemment, les Magistrats bien souuēt sont aussi vitieux que ceux qu'ils veulent iuger, qui est la cause qu'on n'a nulle reuerence au Magistrat. A ce propos, disoit il, n'y a pas long tēps qu'un iuge confrontoit des tēmoins à un criminel & larron, auquel le iuge disoit, que dites vous à ce tēmoin, quel reproche luy voulez vous dōner? Il dict, luy disoit le iuge, que vous estes vn meschāt homme, & vn larron. Le criminel va respondre à ce iuge, que voulez vous que ie die, monsieur? Il ne parle pas à moy, il parle à vous. Vous pourrez iuger, commença à dire vn autre, par vne grande meschancetē faicte par vn Iuge, comme d'un eschantillon, que peuuent faire les Magistrats qui n'ont Dieu ne leur honneur en recommandation, quand ils ont l'esprit pour conduire leur mauuais & malheureux dessein. Il aduint, disoit il, du temps du Roy Philippe le Lōg, qu'un Preuost de Paris, nommé Henry Lapparel, fit executer à mort vn pauvre homme prisonnier au Chastellet, luy imposant le nom d'un riche hōme coupable & condamné, lequel il deliura. Pensez vous, adiousta il, combien il importe que les premiers iuges, qui sont les Notaires,



# NEVFIESME

foient gens de bien? Vous ne verriez autres procez que d'inscription en faux, de faux cōtraicts, resiliemens, & testamens, produits deuāt les iuges: puis ceux qui les ont produits disent qu'ils ne s'en veulent pas ayder, quād ils voyēt qu'il n'y faiēt pas seur. Si i'estois leur iuge, di-foit il, ie ferois bien trouuer à ceux qui produisent ces beaux cōtraicts leurs fabricqueurs: & qui leur a baillé ces belles pieces en main. Mais laissant ces mal-heurtez là, ie vous diray ce qui arriua entre vn Notaire & vn villageois, n'y a pas long temps. C'est qu'un homme des champs, qui ne sçauoit pas signer, s'adressa à vn Notaire de ceste ville, & luy apporta vn beau leuraut, & deux chapons. Le Notaire ne vouloit prendre ce present, ne cognoissant ce-luy qui luy donnoit: disant au villageois, ie ne sçay pourquoy vous me voulez donner cela, ie n'ay rien faiēt pour vous. Le bon homme contrainēt le Notaire de prendre ce qu'il luy auoit apporté: & le Notaire en le remerciant luy va dire, ie suis vostre obligé, ie ne sçay cōment ie vous pourrois recompenser: regardez si ie vous puis faire plaisir. Le bon homme lors luy respond, si pouuez bien si vous voulez. Et quoy? ce dist le Notaire: c'est, respond le villageois, que ie vous prie, si me voulez faire vn



grand plaisir, de ne m'obliger point que ie n'y foye, vous ne me sçauriez faire plus grand biẽ & seruice. Tous ceux de la Seree se prindrent à rire, & eussent rit d'auantage, n'eust esté que vn de nos Magistrats, qui estoit en ceste Seree va parler ainsi. Il seroit bon que tous officiers de iustice fussent subiets à correction, & à rendre raison de leurs actions & syndiquez, comme il se faisoit anciennement en Grece par deuant les Nomophylaces, & à Rome par les Censeurs, en Lacedemone par les Ephores, en Athenes par les Areopagites, en Espagne par les Visiteurs, & à Venise par les Aduocateurs. Il y a vn pays, adioustoit il, là où le Prince est tenu à la partie de tout l'interest, si le iuge qu'il a esleu a faict iniustice à quelqu'vn de ses subiets, ou si par ignorance il a mal iugé, & faict perdre le procez à celuy qui le deuoit gagner: & n'est pas excusé le Prince, de dire qu'il a esleu les plus idoines. Que si le Magistrat, qui iugeroit mal par ignorance, estoit maintenant puni, & deuoit respondre de son iugement, comme par le passé, les offices ne seroyent pas à si haut prix, & à grand peine trouueroit on qui les voulust accepter. Que voulez vous? repliqua vn autre, c'est le malheur de ce temps, que tout le monde veut estre iuge.



# NEUVIÈME

S'ils ont si grande enuie d'estre iuges, luy fut il respondu, ie m'esbahis qu'ils ne s'en vont à vn ieu de paulme, & là ils iugeront sans appel, à la simple voix d'un rapporteur: ou qu'ils ne se font marchands, & ils seront iuges & Consuls encores qu'ils ne le veulent estre. Que si ceux, disoit il, qui embrassent les affaires publiques, & achètent les offices, sçauoyent les inconueniens qui leur en arriuent, n'acheteroyent pas leur seruitude à si haut prix: d'autant qu'aucun n'est si tost esleué en dignité entre ses citoyés, que les yeux de tous ne se iettent sur luy: de sorte que non seulement les grandes & publiques actiōs, mais aussi les moindres & priuees, sont si diligēment obseruees en luy, qu'ē tēps du monde il ne peut estre seigneur de soy mesme. Ce qui luy est, cōme dict le seigneur Paul Paruta, autant plus grief & difficile, qu'il differe aux premieres esperances, desquelles l'ambition est coustumiere cōbler l'esprit de ceux qui s'acheminent en ses sentiers. Outre cela, disoit il, il faut pour exercer le Magistrat, & auoir lieu és affaires publiques, suyure les vestiges du Prince & du peuple, & priser non les meilleures choses & coustumes, mais celles qui sont plus estimees d'eux, & chercher par vne superstitieuse vie de leur complaire. Toutes



res ces cōsiderations, va dire nostre Magistrat prenant la parole, ne peuuent empescher l'ambition de' maintenant. Et pour l'empescher, disoit il, ie voudrois, comme ie vous ay dict, que les iuges qui iugent par ignorance, fussent punis, ou pour le moins qu'ils fussent tenus de respondre & soustenir leurs iugemens, à peine de tous despens, dommages, & interests. L'ay veu vn iuge, adiousta il, qui differra l'execution d'un criminel cōdamné à estre pendu & estrāglé, parce que le malfaiçteur auoit recusé le bourreau ordinaire de la ville, & enuoya querir vn autre executeur de haute iustice, en vne autre iurisdiction, & pource que c'estvne mort d'auoir affaire à eux, il n'en peut fournir si tost: qui fut cause que le prisonnier eschappa. Ce iuge monstra bien vn iour son sçauoir, en vne compagnie où on louoit Brutus d'auoir deliuré son pays de tyrannie, reprenant celuy qui en disoit tant de bien, disant que Brutus ne meritoit point d'estre tant recombādé, & que c'estoit vn grand adultere, & le prouuoit par ce vers:

*Obrutus insanis esset adulter aquis.*

Ce iuge estoit si cōscientieux, qu'encor qu'il fust bien riche, il ne voulut iamais auoir de cuisinier, disant qu'il estoit deffendu aux iuges

C



NEUVIÈME

d'auoir vn cuyfinier par disposition du droit,  
*tit. ut indices sine coquo*. Le Clerc de ce mesme  
 Magistrat bailla bien à entendre à son maistre  
 sa suffisance. Car vn iour bien matin ce iuge s'ē  
 allant au palais, suyui de son Clerc, se laissa tō-  
 ber par terre, au moins, afin que ie ne mente,  
 sur le paué. Son Clerc en le releuant luy de-  
 mande, & bien, monsieur, ne vous estes vous  
 point faict de mal? Le Conseiller luy ayant re-  
 spondu que non: son Clerc va dire, & Dieu  
 soit loué, & S. Eloy, de ce que n'estes point rō-  
 pu de la cheute. Son maistre luy va dire, va, va,  
 tu n'es qu'un sot, tu ne sçais que tu dis: S. Eloy  
 est pour les cheuaux: & aussi pour les asnes,  
 monsieur, luy respond son Clerc. Ceux de la  
 Seree ayans ris, ils mirent en auant vne que-  
 stion de l'Anacrise, à sçauoir s'il estoit meilleur  
 que le Iuge & l'Aduocat fussent sçauās, & euf-  
 sent bonne memoire, sçachans toutes les loix,  
 ou qu'ils eussent bon entendement & iuge-  
 ment, & peu de memoire. Pour la memoire on  
 alleguoit que les Legistes doiuent construire  
 le texte de la loy, & prendre le sens qui resulte  
 de la construction, & non autre, sans opiner se-  
 lon son entendement: qu'ils ne doiuent affer-  
 mer aucune chose s'ils n'ont la loy, & pour ce-  
 ste cause on dit, *Erubescimus sine lege loqui*. Que si



l'autorité des loix, & ce qu'elles decernent, a plus de force & vigueur que toutes les raisons qui se peuvent alleguer au contraire, il semble qu'il est meilleur au Legiste d'auoir grãde memoire, & sçauoir les loix, & auoir peu d'entendement, que beaucoup d'entendement, & peu de memoire : d'autant que l'aduis d'autrui ne doit auoir plus d'efficace que la decision de la loy. Parquoy le Legiste, le Iuge, & l'Aduocat ont congé de dire, ie regarderay à mes liures sur ce faict, & ne faire pas comme le iuge, qui apres auoir prononcé vne sentence, demanda à son Greffier, viença, di moy la verité, ay ie pas donné vn bon arrest & appoinctement sans y penser? Ceux qui tenoyent qu'il valoit mieux que les Iuges & Aduocats eussent plus d'entendement & iugemēt, que de sçauoir & memoire, le prouuoient de ce que Plato dict auoir veu par experience, que ceux qui estoient lettrez & sçauoyent beaucoup de loix, n'estoyēt pas si bons iuges & Aduocats comme il sembloit, n'appliquans pas le droict comme il estoit conuenable. L'Espagnol en rend la raison, que Plato a obmise, supposant que la memoire est contraire à l'entendement, & que la vraye interpretation des Loix & restriction se fait en distinguant, inferant, discourāt,



# NEVFIESME

iugeant & eslisant, qui sont œuures de l'entendement: lesquelles le lettré, ayant grande memoire, ne peut faire aucunement, la memoire & l'entendement prenans leur force de qualitez contraires. Et aussi que l'astuce & cautelle des mauuais est plus grâde pour inuenter faits, que la prudence des bons pour se preualoir de deffence: & les loix ne pouuans tout comprendre, le bon entendement est grandement requis au iuge & à l'Aduocat, se trouuant plus d'affaires & de faiçts que de loix. Le bon entendement estant comme le bon cousturier, qui a les ciseaux en la main, & la piece de drap en la maison. Et aussi qu'il y a beaucoup de remedes pour suppleer à la memoire, & estre sçauant: mais à la faute de l'entendement & de iugemēt, il est impossible d'y remedier. Parquoy le Magistrat & Aduocat de grand entendemēt & iugement, encores qu'il n'ait la loy devant soy, & toute preste, ne fault gueres, ayant avec soy l'instrument duquel les Iureconsultes & Empereurs ont faiçt les loix: les Anciens appellans la loy, raison & prudence. Le iuge, repliqua quelqu'un, sera de si bon entendement que vous voudrez, si est-ce qu'il trouuera des questions si doubteuses, le *pro* & le *contra*, remplis de si bonnes raisons, qu'il ne sçaura quelle



part incliner. A ce propos, adiousta il, le seigneur de la Montagne dict auoir veu vn iuge, qui mettoit à la marge de son liure, Question pour l'amy, quand il trouuoit quelque matiere agitee de plusieurs contrarietez. Et vouloit dire que quelques fois il y a tant de raisons d'un costé & d'autre, & la matiere si embrouïllée & debatue, qu'en pareille cause, il pourroit en saine conscience favoriser à celle des parties que bon luy sembleroit. Cela n'est point nouueau, repliqua quelqu'un, car nous trouuons que le iugement du Senat d'Athenes, appelé Arcopagite, trouua vne matiere si difficile & si douteuse, que ne la pouuant iuger, ordonna que les deux parties, à sçauoir l'accusateur & l'accusé, comparoistroyent deuant eux de là à cent ans. Depuis n'aguères vn iuge ne sçauoit qu'ordonner entre vn mary & vne femme qui auoyent procez par deuant luy: car quand le mary se plaignoit de sa femme, la femme disoit au iuge, monsieur, ie ne sçay qu'il me demande, ie veux ce qu'il veut. Le iuge prenant droict de la deposition de ceste femme, les met hors de cour & de procez, & sans despens: par faulte d'auoir veu Henry Estienne, quand il dict:

*Quid de me queritur coniux? quod vult, volo, dixit:*

C iij



## NEVFIESME

*Imperium is sibi vult, id volo & ipsa mihi.*

A ce mesme propos, va dire vn autre, vne femme faict conuenir son mary pour l'auoir outragee. Le mary va dire au iuge, monsieur, ie vous diray la verité: Ma femme & moy estans à table, nous entrons en quelque debat: elle me dict que resoluëment tout iroit à sa teste, ie luy dis, puis qu'elle le vouloit que ie le voulois aussi. Je croy bien que tout ce que ie trouuay sur la table alla à sa teste. Quel tort luy ay-ie faict, puis qu'elle vouloit que tout allast à sa teste? Vn iuge pedance, adioust a vn autre, qui auoit ouy parler de la peine du Talion, fut bien empesché à la vuidage d'un procez qui est tel. Il y auoit vn recoureur, qui en recouurant vne maison, tomba sur vn homme qui passoit la rue, de telle sorte que cest homme fut griefuement blessé de la cheute de ce recoureur, & s'adressant au iuge demandoit alimens & medicamens, & reparation à l'encontre de ce recoureur, qui en tombant l'auoit offensé, & ne s'estoit faict nul mal: disant au iuge qu'il ne deuoit pas se laisser tomber, & le blesser, veu que c'est son mestier de monter sur les maisons, & de se tenir bien, & que ce n'estoit qu'un esuenté, qui par sa faute & coulpe s'estoit laissé tomber sur luy, possible luy voulant mal. Le pau-



ure recoureur alleguant son innocence, disoit qu'il n'estoit en aucū dol, & qu'il n'y auoit aucune faute de son costé, & que les meilleurs maistres de leur estat estoyēt subiets à tels accidens. Le iuge apres meure deliberation, va ordonner que celuy qui auoit esté blessé par la cheute du recoureur, luy estant gueri, mōteroit sur la mesme maison, & que de la mesme hauteur, & du mesme lieu, tomberoit sur le recoureur qui auoit tombé sur luy. Je vous laisse à penser si le deffendeur appella de ceste sentence. Escoutez encores, adiousta il, qu'il arriva à ce iuge *à quo* depuis. C'est que deuant luy comparurent vne hostesse & vn passant, à qui ceste hostesse auoit baillé à disner, laquelle demandoit à son hoste qu'il eust à luy payer vn lopin de pourceau, que le passant auoit faiēt mettre au feu, & estant cuiēt l'auoit tresbien mangé. Ce qu'il confessoit, mais il disoit, que le prenant au crochet, & quand elle le mettoit en la broche, il auoit dict à ceste hostesse qu'il ne payeroit rien de ce que les mousches auoyent mangé, par ce n'en vouloit pas tant payer. Ceste hostesse luy accordoit sa protestation, mais qu'il n'en deuoit moins payer pour cela. Ce iuge va condamner ce passant à payer ce que son hostesse demandoit, sans

C iij



## NEUVIÈME

auoir esgard à la confession de ceste femme, qui luy auoit accordé qu'il ne payeroit rien de ce que les mousches auoyent mangé. Ce passant se voyant condamné, va dire au iuge: Au moins, monsieur le iuge, permettez moy donc de tuer toutes les mousches quelque part que elles soyent, puis qu'il faut que ie paye pour elles. Le iuge luy respond, hélas, mon amy, tant que vous voudrez, & fussent elles sur le grand autel. Ce deffendeur voyant vne mousche sur la iouë du iuge, s'approchant luy bailla si beau soufflet qu'il tue la mousche, & demeura esclafée: le iuge fut si estonné du coup, que ce tueur de mousches eut loysir de s'en aller hors de là: disant n'auoir fait aucun tort au iuge, puis qu'il luy auoit baillé permission de tuer les mousches quelque part qu'il les trouueroit disant que ceste beste estoit si fascheuse, principalement aux banquets, que les Anciens en leurs festins auoyent des chasse-mousches. De ce conte il s'esmeut vne dispute: à scauoir, si vne maniere graue & quelque peu difficile, ou l'humaine & facile, cōuient au iuge & Magistrat. L'vn disoit que la dignité du Magistrat ne permettoit telle familiarité, & que l'humanité leur fait perdre la reputatiō: cōsidéré que la populace n'entend le mystere de la vertu



d'humanité, estimant vn chacun autant qu'elle le veoit s'estimer soy mesme. L'autre au contraire soubtenoit que tant plus la personne est en degré plus grād, d'autāt plus la vertu d'humanité & affabilité le fait reluire: qui est vn instrument pour luy donner vne vraye seigneurie, c'est à sçauoir, celle des amys: laquelle ne se peut acquerir par force, ains par humanité & courtoisie. Ce mesme Iuge, à qui on tua vne mousche sur sa ioüe, va dire quelque autre, no<sup>o</sup> appresta bien à rire. Car vn iour en plene audience, ayāt ordōné qu'une partie seroit ouye sur quelque different, on luy dit, monsieur, il n'a garde d'estre ouy: car ie vous assure qu'il est mort. Le Iuge va dire que cela estoit faux, & que si ceste partie eust esté morte, elle l'en eust bien aduertty. Le vy ce Iuge, va dire vn autre, vn iour en son siege biē empesché: car ayāt deuāt luy deux parties, il ne sçauoit qu'ordōner. Le demandeur disoit au deffendeur, ie demande auoir reparation de ce que tu m'as appellé larron. Le deffendeur disoit, ie ne t'ay point appellé larron, i'ay seulement dit & le dy encores, que si tu ne fusse point venu avec moy pour m'ayder à chercher ma bourse, que ie l'eusse trouuee, & qu'elle ne se fust point perdue. On se douta biē aussi, adioustoit il, que ce



# NEUVIESME

Iuge deuoit estre quelque ſçauant homme, car meſſieurs de la Cour le voulant interroguer, ſ'eſtant preſenté pour eſtre receu Lieutenant, leur va dire, que par la paix il eſtoit dit expreſſément qu'on ne ſ'entredemanderoit rien l'un l'autre: & qu'eſtant ſeruiteur du Roy il vouloit obeyr à ſon Edict. Vn marchand, qui eſtoit en ceſte Seree, & pour lors Conſul en la Iuriſdiction des Marchands, voulant conter ce qui eſtoit arriué en la deciſion d'un procez, fut interrōpu par vn de la grande boutique: qui luy va dire que pour ſon hōneur, & celuy des marchands, il n'eust à mettre en auant leurs belles ſentences & arreſts. Le marchand ſoubtenant la Iuriſdiction qu'il a pleu à la Maieſté leur dōner, va dire à celuy de la grande boutique, que la Iuriſdiction des marchands eſtoit ſi bonne & ſi equitable, & bien adminiſtree, qu'il vaudroit mieux y perdre ſon procez, que de le gagner ſes Cours Preſidiales & Parlemens: à cauſe des fraiſ & de la longueur. Et que pour defendre les Marchands de l'ignorance de quoy on les accuſe, il eſtoit apres à rediger leurs ſentences les plus notables, & leurs arreſts les plus ſignalez, pour les mettre en lumiere, afin qu'o iuge ſi la Juſtice y eſt bien rendue. Ceux de la Seree faiſans ceſſer ce debat, prient le Conſul



de poursuyure ce qu'il auoit commencé. Ce qu'il fit, en disant. Les Iuge & Cōsuls des marchands, ayans condanné vne partie à payer vne iument qu'elle auoit, par sa faute, laissée manger aux loups, demandent à la partie aduersé, qui en demandoit la valeur, si la iument estoit bonne. Laquelle va respondre, que la iument estoit si bonne que les loups l'auoyent toute mangée, & qu'il n'en auoyét laissée pasvn morceau. Nostre Consul voyant qu'on auoit trouué bonne ceste rencontre, leur va promettre de leur en dire vne douzaine à la premiere Serree. Et puis va faire vn vieux conte d'un supposit de la grāde boutique, à qui vn cliēt auoit escript, ie vous enuoye mon sac, avec vn double du cas, ie vous prie voir bien tout, & me faire vn ample aduis: l'Aduocat estant bien trompé, lequel pensant auoir vn double ducat pour son salaire d'un gros proces qu'il auoit feuilletté, il ne trouua que le double du cas posé, & s'æquiuoca sur la lettre de son client. Sur ce, vn de la compagnie se leuant dit, messieurs, ie suis d'aduis de n'en dire plus: car puis que les Aduocats ont esté trompez, il n'y a celui de nous autres qui ne le peust estre.



## DIXIESME SEREE.

### *Des Medecins & de la Medecine.*



N facetieux conte qui arriua le iour de ceste Seree, fut cause que durant le souper & apres, on ne parla que des Medecins, & de leurs medecines. Ce conte consiste en vne responce gaillarde que fit vn Medecin à vn Chanoine qui vouloit rire & se moquer: comme de tous temps les Medecins ont esté subiects à estre calomniez. Mesmes ceux de ceste Seree ne peurent se contenir d'èdire leur aduis. Et le premier commença ainsi. Nous trouuons que les Romains chasserent de Rome tous les Medecins par l'espace de six cens ans, & n'vserent en tout ce temps là, d'autre medecine que de choux en toutes maladies qui ne se trouua iamais si saine, & ayans remis les Medecins, tout alla de mal en pis. Les Sycioniens ne permirēt iamais qu'il y eust des Medecins en leur Republique, de peur de tuer les sains. Herodote dit que les Babyloniens n'vserent iamais de medecines, & n'eurent aussi iamais de Medecins: lesquels Cato hayssoit, ce dit Plutarque en sa vie, aussi bien que Solon.



Plato dit que Socrate deffendoit la multitude des Medecins en vne ville. A ceste raison la Loy *Si duos*, à son exemple, limite le nombre des Medecins, & combien il en doit auoir en chaque ville selon la grandeur d'icelle, & la quantité du peuple: comme estant vne charge inutile au peuple, & qui nuit plus qu'elle ne profite. Aussi ie ne voy nulle race de gens, dit le seigneur de la Montaigne, si tost malade, & si tard guerie, que celle qui est soubs la iurisdiction de la Medecine: leur santé mesme estant alteree par la contraincte des regimes: les Medecins ne se contentans point d'auoir la maladie en gouuernement, ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en nulle saison eschapper leur autorité. Et n'y a nation qui n'ait esté long temps sans Medecins & medecines: & du monde la dixiesme partie ne s'escart pas encores à ceste heure. Infinies nations ne les congnoissent pas, où l'on vit plus longuemēt & sainemēt qu'icy. Si on faisoit cōme Herodote dit que fait vn peuple des Indes, où ceux qui sont malades sont tuez & māgez, il ne faudroit point de Medecins, car on ne confesserait point estre malade, d'autāt qu'ils les tuent encores qu'on n'en n'estre nullement malade. Je ne sçay pas, repliqua quelque autre,



## DIXIESME

qui mouuoit les Anciens à mespriser les Medecins : mais ie sçay bien que si on les blasme de ce temps, ils en baillent bien les occasions. Où trouuerez vous gens d'un mesme estat de profession honorable, qui se portent plus d'euie, & qui detractent plus les vns des autres que les Medecins? Où prendrez vous des personnes de mesme vocation qui s'accordent moins ensemble? Comme fera ce que le peuple les estimera experts & sçauans, veu qu'eux mesmes s'entr'appellent ignorans & asniers? Qu'ils soyent appelez à vn malade, l'un apres l'autre, vous les trouuerez du tout contraires, aussi bien que tous ensemble, & à la congnoissance de la maladie, & à la guerison. Iamais vous ne verrez Medecin se seruir de la recepte de son compagnon, sans y retrancher ou adiouster quelque chose. Et ne s'en faut pas esbahir, car la plus grand part des Medecins ne congnoist ne les simples ne les composez, & laissent cela aux Apothicaires, aussi habiles qu'eux. Mais, ie vous prie, qui ne se moqueroit de celuy, qui voulant faire quelque chose, ignoreroit l'instrument avec lequel il la voudroit parfaire? De ce aduient, que la plus part des bien aduisez de nostre temps, ne veulent se fier à des remedes & personnes où il n'y a



nulle certitude : comme ceux là mesmes le mōstrent tous les iours qui practiquent, quād ils blasment ce qu'vn autre aura possible bien faict : ne voulans mettre leur vie, qui consiste en vn accord, entre les mains de ceux qui sont à eux mesmes tousiours contraires : & n'est dit sans cause, qu'on doit plustost auoir peur du Medecin que de la maladie. Vne des plus grandes fautes qu'ils font, à mon aduís, c'est d'ordonner auant que congnoistre la maladie, car ne la congnoissant, ils ne sçauroyent sçauoir la curation : mais de peur d'estre trouuez ignares, & estre sans remedes, & afin d'attrapper argent, ils ne sont iamais sans ordonnances & receptes : qui sont bonnes, & indifferentes à toutes maladies, ce disent ils, comme leurs clysteres, leur Catholicon, eau beniste de la Medecine: lesquelles toutefois le plus souuent sont contraires à la maladie qu'ils ignorent: maladie congneue, dit le prouerbe, vaut presque guerrie: estant necessaire de congnoistre plustost les maladies que les remedes d'icelles. Que le plus souuent ils ne les congnoissent, il appert en ce qu'ils medecinent quasi toutes maladies d'vne mesme façõ, & de mesme medecine, les mesurans toutes à vne mesme aulne. Premièrement marche



## D I X I E S M E

le clystere, le lendemain vne saignée reiteree, qui est vne nouuelle pratique, pour auoir double salaire: puis apres vient la purgation, qui n'est gueres sans reubarbe. Et encores en ces choses tant communes ils ne s'accordent pas: car aucuns purgent avant que saigner, & les autres saignent avant que purger: Cela fait, ils sont au bout de leurs fusees, & sans qu'il arriue quelque nouveau accident, le plus souvent sont contraincts d'essayer des remedes contraires aux premiers. Et tout cela par faute d'auoir congneu la cause de la maladie. Et si vous n'en voulez rien croire, que le cadauer soit ouuert, avant que la terre couure leur faute & ignorance, & on verra au doigt & à l'œil, que les remedes qu'on luy aura baillez, estans tous contraires à la guerison, auront causé la mort à ce pauvre patient: & qu'il eust mieux valu le laisser à la Nature: qui guerit plus de maladies que ne font toutes les medecines: la Nature estant assez forte pour se deffendre, & à maintenir ceste contexture, dequoy elle fuit la dissolutiō. Je voudrois, adioustā quelque vn, qu'on fist comme en vn certain pais, là où si les malades meurent, on faict payer les medecines à leurs Medecins: ou cōme portoit vne Loy en Egypte, par laquelle le Medecin prenoit



noit son patient en charge les trois premiers iours, aux perils & fortune du patient: mais les trois iours passez, c'estoit aux siens propres. A vne fois q le malade se portera mal, les Medecins ne sachans où ils en sont, diront qu'il a faiët quelque excez: car les Medecins accusent tousiours l'intemperance des malades, & des morts. Si d'auanture, ayans ordonné vne medecine<sup>1</sup>, en venant veoir son operation, ils trouuent leur malade mort, ce sera à dire que ce sont les maladies de ceste annee là, qui sont si estranges & fascheuses à congnoistre qu'ils n'y entendent rien, ayans ces maladies avec elles quelque venin caché. Et me souuient, adioustoit il, d'un Medecin qui me venoit veoir, moy estant malade, & ne sachât où il en estoit, non plus que moy, me dit que c'estoit vne maladie de ceste annee là, fort estrâge & differēte des autres precedentes maladies. Je ne me peu tenir de rire, & de luy dire: vrayement ie croy biē que c'est vne maladie de ceste annee, car ie ne l'auois pas l'autre. Vne autre faute biē lourde, disoit il en continuât, que font les Medecins, & où on ne regarde point, c'est de charger tāt les sains & malades de medecines, que quand il est besoin de leur en bailler, elles ne seruent de rien: car l'accoustumance & fami-

D



## DIXIÈME

liarité des medecines les rēd sans effect & force: cōme il aduint à vn qui n'estoit point purgé par l'ellebore, encores qu'il en print plus qu'on n'eust osé bailler à quatre, à cause qu'il festoit accoustumé par les menuz à en prendre beaucoup. Tellement que plusieurs ont dit, qu'on se pouuoit de petit à petit si bien accoustumer à vser de poison, qu'à la fin on n'en pourroit point mourir, combien qu'Auerrois le nie. Mais laissant ceste dispute si ancienne, & si debatue, assauoir si la medecine profite plus qu'elle ne nuit, si elle faiēt pl<sup>r</sup> de mal que de bien, & si ceux qui ne prennent point de medecine ne sont pas aussi sains, & de longue vie, que ceux qui font de leur estomach vne boutique d'apothicaire: quelque vn prenant la parole cōmença à nous faire le conte du Medecin & du Chanoine, qui bailla tout le subiect de ceste Scree, comme ie vous ay dit cy dessus, lequel il fit ainsy. Ce Chanoine, dōt est question, ayant rencontré par la ville vn Medecin, l'arreste, en luy demādant conseil en ceste sorte. Monsieur, de grace, ie vous prie me dire, & ie vous cōtenteray bien, dont viēt que biē souuēt quād ie pisse & tōbe de l'eau, ie petre aussi, & ne puis gueres faire l'vn sans l'autre? Ce Medecin, qui n'ēdure pas facilement vne



supercherie, & vn affront (comme l'on dit) voyant que son Chanoine vouloit rire, & se moquer de luy: sans s'esmouuoir, & comme le voulant asseurer de ce doubte, luy respōd, mōsieur le Chanoine, cela n'est rien, ce n'est point maladie, n'en ayez point de peur: c'est vne chose naturelle & cōmune à to<sup>9</sup>, mesmes les asnes en font bien autant. Mon Chanoine, ayant eu son change, sans dire mot s'oste de là. Toute la ville fut tantost abreuee de ceste matiere, le vent s'en espendant par tout, & sautant autant que la puce, & s'allongeant comme la main. Vous ne vistes iamais tant d'Epigrammes Latins & François, qui furent faictz sus cela: lesquelz ont seruy depuis à la matiere dōt ilz traictoyent. Apres que le conte eust esté conté à l'entree du souper, & que chacun en eust riz, encores que le subject fust vn peu sale, si est-ce que ceux de la Seree ne laisserent à en tirer quelque sens. Car vn d'icelle voulant rēdre raison pourquoy on n'en pouuoit gueres auoir ne tirer sans vêt, va cōmēcer à parler en Medecin, c'est à dire naturellemēt & propremēt, sachāt vn chacū estre subject à cela aussi biē que le Chanoine. La proximité des vases vrinaux, cōmēça il à dire, q̄ sōt ioinctz aux cōduictz du siege & fōdemēt, est cause qu'en ef-

D ij



## DIXIESME

forçant les vaisseaux seruans à expulser l'vrine, on efforce aussi ceux qui seruent à l'expulsion des excremēs: tellement qu'encor que ne vouliez, en vous efforçant de tomber de l'eau, il sortira d'un autre costé du vent: n'estans gueres l'un sans l'autre. Et aussi que les muscles superieurs du ventre, avec le *septum transversum*, ou diaphragme, qui seruent à l'expulsion de l'un, seruent à l'expulsion de l'autre. Et ne sçay, adioustoit il, si sans cela les Turcs ne pisseroient point par les rues contre les murailles, comme nous faisons, ou si leurs grandes robes boutonnees par le deuant en sont cause: ou s'ils ne pissent point en public par vne pudicité & honnesteté, que mesmes ils blasment nos braguettes que nous portons, comme lasciuues & impudiques. Celuy qui parloit en Medecin, nous ayant baillé à sentir, avec ses raisons, & apres auoir allegué ce vers Leonin: *Mingere cum bombis, res est suauissima lumbis*, sans le mettre en autre rime ne langage, fut prié de laisser vn si sale subiect, & qu'il y auoit bien autre chose à dire sans cela. Nostre Medecin va repliquer, ce sera d'un pet ce que voudrez, si est ce que nous trouuons que l'assemblée des Aruspices estoit vitice, & estoit remis leur deuinement, qui se faisoit par le vol ou cris des oyseaux,



par le son qui sort du ventre : aussi bien que le mal comitial faisoit cesser l'assemblée des Comices. Combien que les Grecs, disoit-il, ne s'accordent pas avec les Aruspices Romains, car ils tenoyent l'esternument & vn pet pour vn bõ augure, & pour vn signe que tout se porteroit bien. Et voicy qu'en dit Cato : Quand en nostre maison nous contemplons les oyseaux en l'air, si quelqu'un des seruiteurs & seruantes a faict vn pet soubz la couuerture du lict, que les Latins disent *sub centone*, ce que ie n'ay point senty, cela ne me rompt point mes auspices. Nous trouuons aussi que l'Empereur Clodius estima si grande chose vn pet, & pouuant tant nuire quand on retient son vent, qu'il fit vn Edict, par lequel il estoit permis, sans infamie, à chacun de laisser aller son vêt. Mesmes qu'il s'est trouué plusieurs grans personages, qui ne s'osoient trouuer és assemblees publiques, où ilz eussent peu seruir : pource qu'ils estoient subjects à peter, principalement en parlant & disputant. Vne Fesse-tondue, qui auoit estudié en la Philosophie Cynique, va dire au Medecin, que si on auoit esté escholier en l'escole des Cyniques, on ne se sentiroit point soulagé de la Loy de l'Empereur Clodius, & qu'on ne craindroit

D iij



## DIXIÈME

nullement de faire les choses naturelles. Puy  
 sans sortir hors du propos du vent & des Me-  
 decins, & de la medecine, pria la compagnie  
 d'escouter ce qui estoit arriué à vn Medecin.  
 Il y auoit, commença il à dire, vne ieune fille  
 de damoiselle, qui auoit si fort la colique, que  
 sās auoir esgard au Medecin, aussi qu'il luy cō-  
 seilloit, ne à ceux qui estoyent en la chambre,  
 elle va faire vn fort petit pet, pardonnez moy  
 si i'vse des propres vocables, ne sachant pour-  
 quoy on n'ose nommer par leur nom, & crain-  
 dre à dire, ce qu'il nous est permis de faire. Le  
 Medecin qui luy auoit conseillé de ce faire,  
 voyant qu'elle n'auoit pas faiēt cela de sa teste,  
 estant fort ayse de ce pet, & pensant en faire  
 son profit, va dire que ce petit pet valoit plus  
 de cent escuz. Vne grosse chambriere, ayant  
 ouy ce qu'auoit dit ce Medecin, en va faire vn  
 aussi gros que ceste damoysele en auoit faiēt  
 vn petit, en disant, celuy en vault donc bien  
 deux cens. Ceste pauvre fille coliqueuse se  
 print tant à rire, qu'elle guerit tout sur l'heure  
 de sa colique. Le Medecin attribuoit la santé  
 au petit pet, & à sa medecine: quand à moy ie  
 soubtenois par viues raisons que la guerison  
 estoit pl<sup>r</sup> tost venue du gros pet que du petit:  
 car la honte du petit pet auoit pl<sup>r</sup> tost refroy-



dy la damoyſelle que de l'auoir eſchauffee : là où le ris , à cauſe du gros pet , auoit ſi bien eſchauffé les parties du dedans de ceſte fille malade , en répliffant tous ſes conduicts d'eſpritz & vapeurs , qui procedoyent de force de rire , qu'en eſtans eſchauffez & eſlargis , la chaleur peut ayſément chaſſer les ventz , qui luy cauſoyent la colique , prouenāt d'une chaleur imbecille. Et auſſi , diſois-ie à ce Medecin , que le ris peut exciter & releuer la nature accablee & abbatus du mal , eſmouuāt la chaleur languifſante , qui ſe met à combatre le mal procedant par faulte de chaleur : cōme pourrez veoir au liure du Ris de monsieur Ioubert. Si vous me dictes , adiouſta il parlant à ce Medecin , que la modeſtie d'une ieune fille ne permettoit pas vn ris ſi effrené de choſe ſi ſale , qui luy peuſt tant eſchauffer les parties qui ſeruēt à l'expulſiō , q̄ le vêt qui la tourmētoit en fuſt chaſſé. Je m'e-uois vo<sup>r</sup> montrer que ceſte damoyſelle eſtoit des pl<sup>r</sup> hōteuſes & pudiques. Car ce Medecin meſmes vn iour entrāt en ſa chambre , où elle eſtoit malade de ceſte colique , s'apperceuant qu'il auoit ſa main froide , la voulant mettre en vne decente temperature , la met en ſa braguette , la voulant eſchauffer par vne chaleur naturelle , puis en tirant ſa main luy veut

D iij



## DIXIESME

taster le pouls: mais elle ne luy voulut permettre, & retira sa main dedans le liēt toute honteuse, & muant de couleur. Ce Medecin auoit tort aussi, luy va repliquer quelqu'un, car estāt en vne chambre où il y auoit du feu, il deuoit laisser eschauffer sa main tout à l'aise. Et aussi qu'en entrant, le Medecin ne doit taster le pouls au malade, qui voyant à l'improuiste le Medecin, se trouble & s'esmeult, ceste perturbation pouuant augmenter ou diminuer le pouls. Et parauanture, disoit il, cecy est vne des causes qui faict que les Polonois malades, voire a l'extremite, se leuent & vestent à l'heure que les Medecins les doiuent visiter. Si les Medecins, va dire vn autre, ne faisoient point de plus grandes fautes, que de mettre la main en leurs braguettes, on n'auroit pas tant d'occasion de se plaindre d'eux. Il y auoit en ceste Seree vn Medecin, qui va respondre que personne ne se plaignoit de luy. Vn sien familier luy dit: & vrayemēt ie le croy bien, car tu les as tuez: & cōme dit Nicocle, adiousta il, les Medecins sont heureux, de ce que le Soleil regarde leurs belles cures, & la terre couure leurs fautes: & si les plus sçauās & experimentez ne laissēt point lāguir & pourrir leurs malades. Le Medecin luy repliqua, qu'il s'esbahissoit de-



quoy il parloit mal des Medecins, luy qui ne les auoit iamais experimētez. Son voisin luy respondit, si ie les auois vne fois essayez, & mis en besongne, ie n'aurois garde d'en dire mal, car ie ne serois pas en vie. Puis va dire en continuāt, que ce n'estoit pas de maintenant qu'ō blasmoit les Medecins & la medecine: car Platon diēt qu'il n'y a rien qui demonstre mieux vne Republique corrompue & vitice que la multitude des Medecins & Magistrats. Le Medecin repliqua, que quand on vouloit faire peur aux petits enfans, on alleguoit Plato ou Aristote: mais en tout cas, disoit il, Plato n'escrit rien contre les Medecins & Magistrats: d'autant que la multitude des vns & des autres ne venoit pas de leurs abus, ne de leur ignorance, ne de leur faute: mais que le grand nōbre des Medecins est entretenu par la gourmandise des hommes, comme l'affluence des Magistrats est nourrie par leur desloyauté. Il y auoit en ceste Serce vn Aduocat, lequel nous va conter ce qui l'auoit vne fois gueri estant malade. Et commença ainsi. Je fus n'y a pas long temps si malade que tous les medecins de nostre ville me venoient voir deux ou trois fois le iour, & me traictoyent sans aucun signe de guerison. Ayant peur de mourir, ie



## D I X I E S M E

m'aduise vn iour de demander à quelqu'un de ma maison, si les Medecins prenoient de l'argent: qui me respond que non, & que iamais il ne leur en peut faire prendre, combien qu'il leur en presentast, voire deux fois le iour. Le cōclus par là, que ie me portois bien: & n'y eust chose qui me baillast plus grande assurence de ma guerison, ni qui aydast plus à me guerir, en me redant les forces & les esprits, que de m'asseurer qu'ils ne prenoyēt point d'argent. Car ie syllogisois en moymesme, ces Medecins ne prenans rien, pensent vn iour auoir affaire de moy, ou qu'estant gueri ie les puis recompenser: c'est donc signe qu'ils ont bonne esperance que i'en reschaperay: au contraire, si ie me portois mal, ie m'assure qu'ils eussent prins, comme d'une beste morte, & comme de celuy qui n'eust iamais sceu recognoistre le biē qu'ils m'auoyent faict. On demanda à cest Aduocat, si c'estoit point plustost la ioye qu'il eust de n'auoir rien despendu durant sa maladie aux Medecins, qui luy auoit donné bonne esperance, & encouragé de guerir, que toute autre consideration: veu qu'on trouue d'un autre Aduocat malade, lequel commençant à guerir, & voyāt que les Medecins & medecines payees, il ne luy restoit plus rien, ayma mieux se laisser



mourir que de viure pauvre. Nostre Medecin s'adressant à l'Aduocat, va dire, si est-ce que Hippocrate tient que le Medecin doit commencer sa cure en prenant de l'argent: d'autāt que le malade pensera que le Medecin estant bien payé, ne le lairra point. Et aussi que le Medecin estant bien salarié, trouue plusieurs remedes: à cause que la faculté de l'ire, laquelle reside au cœur, estant contente, donne de bon cœur les esprits vitaux & la chaleur naturelle, par la lumiere desquels se doiuent voir les figures qui sont en la memoire, autrement l'art les fuit: aussi bien qu'au Legiste, auquel s'offrent plusieurs loix quand il est bien payé: & s'il n'est satisfaiēt, vous diriez qu'il a tout oublié. Au contraire, repliqua l'Aduocat, voyāt que mes Medecins ne prenoient rien, & considerant pourquoy ils ne vouloyent rien prendre, cela me bailla si bon courage, & si grand espoir de ma guerison, que renforçant mes forces, qui estoient au parauant debiles & petites, de la peur que j'auois de mourir, ie me portay tousiours de là en auāt mieux, & fus par cest espoir si bien fortifié que ma maladie en fut chassée: car il n'y a rien, à mon aduis, qui affoiblisse tāt la nature q̄ la peur & le desespoir qu'ō a de pouoir guerir. Vous voudriez donc dire, repliqua



# DIXIESME

le Medecin comme celuy qui a affermé, il y a desia long temps, que la medecine ne seruoit si non qu'ayant esperance en elle, personne ne desespere de sa guerison: & que la medecine ne guerit point, mais que tout ce qu'on a opiniõ qui puisse guerir soit medecine? Car ceux qui approuuent les herbes & enchantemens portez sur soy, disent profiter plus par l'imagination & confiance du malade, que par leur propriété naturelle & occulte. Parce, disoit il, que quand le patiēt imagine en soy que telles drogues & enchâtemens ont puissance de le guerir, alors la vertu naturelle obeissant à la faculté imaginatiue, meut & eschauffe tellement la chaleur naturelle, & les esprits contre la maladie, qu'elle la cõsume & deschasse. N'est-ce pas cela que vous voulez dire? demanda le Medecin à l'Aduocat. Ouy, dit l'Aduocat: car i'ay veu des personnes qui guerissoient des maladies, apres les auoir asseurez qu'ils gueriroient, toutesfois on les estimoit Sorciers, & pourtāt ne l'estoyent point.

A ce propos, va dire vn de la Seree, i'ay leu en Vierus d'vn bon compagnon, qui guerit vne femme de la chassie, pour l'asseurer sur sa vie qu'il luy bailleroit vn escriteau, lequel porté à son col, la gueriroit, mais qu'il ne fust ouuert



ne leu. Sur ceste assurance, & la femme se fiât à ce breuet, elle ne pleure plus, si bien qu'elle se trouua guerrie. Il aduint que ceste femme perd son papier, auquel estant ouuert, on trouua en Allemand (pardonnez moy si ie traduis fidellement) Le Diable te puisse arracher les yeux, & qu'il les remplisse de sa merde. Estant aussi vne grande folie de penser qu'on peut estre guerri par parolles: tellement que nous lisons qu'il fut deffendu à Athenes par vne loy expresse, que personne n'eust à faire profession de guerir par certains mots. Ainsi, adiousta il, és pays des Barbares & Canibales, les prestres qui y sont Medecins, demandent seulement aux malades s'ils croient qu'ils les puissent guerir: puis barbottēt pour les guerir certains mots par vne cane & sarbataine: & sont gueris par ceste imagination & opinion, d'autant que la fiance qu'a le malade au Medecin, le peut aussi biē guerir que la medecine mesme: & celuy est bon Medecin qui guerist plusieurs malades, & en qui plusieurs se fient. Et pourquoy est-ce que l'opinion que le malade s'est phātasié du Medecin, ne luy seruira à sa santé, & que ceste imagination ne le pourra aussi bien esmouuoir, que quand nous conceuons en nostre esprit quelque chose aspre & forte, nos



# DIXIESME

dens ne s'agaçent elles pas? Je di donc, adiouta il, que le malade ayant fiance que son Medecin est habile homme, sçauant & expert, & qu'il a gueri plusieurs fois d'autres maladies, ceste imagination réforce de telle sorte la vertu naturelle du patient, qu'elle debilite la cause du mal: si bien que la nature bataillant contre la maladie, voyant l'ayde du Medecin, se rend plus forte à debeller & chasser le mal: ce qu'elle faiët avec ses esprits & chaleur naturelle: la vertu naturelle motiue esmouuant les esprits selon le commandement de la vertu imaginative. Et fault que le Medecin baille tousiours bon courage au malade, & qu'il l'assure de sa santé, & ne faire pas comme vn Medecin qui descouragea si bien vn hydropique qu'il luy auança ses iours: cest hydropique ayant respondu à son Medecin, qui luy auoit demandé comme il se portoit, hélas, monsieur, ie m'en vois: le Medecin, au lieu de luy donner vn bon espoir de sa guérison, luy va dire: vous y ferez tantost, vous vous en allez par eau. Et ceste assurance fit guerir Alexandre, lequel se fioit tant à son Medecin, qu'encore que Parmenio, vn de ses plus fauorits, l'eust aduerti de se donner garde de ses medecines, ne laissa d'aualler ce que luy auoit ordonné son Medecin, luy



monstrant par apres la lettre de Parmenio. Mais quand on n'a pas confiance au Medecin, cela est cause que la vertu naturelle n'est pas obeissante à la vertu imaginative, pour faire bonnes operations, & pour reduire la medecine *de potentia ad actum*, comme les Medecins parlēt. Ne faut donc trouuer estrange, repliqua nostre Medecin, si nous autres Medecins mentōs bien souuent, n'estāt permis qu'aux Medecins le mentir: & auons vne escriture & vn langage à part, ne parlans pas aucunes fois clairement quand allons voir les malades, & se moquer si nous sçauons quelque mot de Grec de l'alleguer, & si nous nommōs les maladies, les herbes, les simples, & les composez, & les remedes, par noms incognus, Grecs, Arabes, ou barbares. Ce que plusieurs toutesfois blasment & reprennent, disans que nous faisons cela par ostentation. Mais cela se fait, disoit nostre Medecin, afin que les malades ayēt meilleure fiance aux remedes de la medecine: d'autant que si nous appellions vne racine, vne herbe, ou vne fleur, ou vne escorce, de son commun nom, & en François, & ils l'entendent, & sçauent que c'est vn simple, & vn remede qui croist en leurs iardins, ils n'y auront pas si grande fiance: par ce que, comme dict Plinc, les hom-



# DIXIESME

mes ont moindre foy & confiance és choses qu'ils entendent. Que si vous parlez en langage estrange, & qu'on n'entende point vos remedes, le malade & les assistans penseront ces medicamens diuins, & venans d'un autre monde: ce qui fortifiera si bien la nature du malade, qu'elle en pourra chasser & surmonter le mal. Vn autre de la compagnie, pour confirmer ce qui auoit esté dit, que bien souuent autre chose peut guerir que les Medecins & medecines, va faire vn conte en ceste sorte, ou au plus pres.

Il y auoit ces iours passez vne damoiselle, fille de grande maison, qui estoit en grand dâger de mourir, à cause d'une areste de poisson que elle auoit en la gorge: & laquelle tous les Medecins, ne leurs remedes, n'auoyent peu mettre hors, ne faire aualler, ne faire pourrir & consumer, quelque peine & diligence qu'ils y eussent mis: soit en faisant aualler à ceste pauvre fille vn morceau de pain mollet, ou vne figue seche vn peu maschee, ou la faire vomir avec vn porreau huylé, & vn peu courbé, luy ayant coupé le bout de la teste, ou luy iettant dans le nez vn sternutatoire, ou luy prouoquant la toux avec choses aigres. Les Medecins de tout le pays estans hors de leur Catholicon & Caballe,



le, dirent aux parens qu'il falloit laisser faire à nature, & au vouloir de Dieu. Nonobstant cela, l'oncle de la fille s'aduisit d'appeller vn Medecin d'assez loin, qui se nōmoit messire Grillo: toutesfois apres auoir enchanté par charmes les arestes & les petits os arrestez dedans le gauion, & en la gueule, selon que Aëtius, excellent Medecin autrement, l'a escrit & practiqué. Ce messire Grillo auoit vn grand bruiet en toute la contree, & voyci commēt. Il auoit vne estude secrette bien pres de la porte de sa maison, & par vn petit trou voyoit venir ceux qui luy apportoyent des vrines: & estans entrez en la court, sa femme bien instruite, se venoit asseoir pres de l'estude, disant au porteur d'vrine que son mary ne demeureroit gueres à venir: ce pendant ceste Medecine l'interrogeoit du iour de la maladie, en quelle partie du corps estoit le mal, & consequemment de tous les effets & signes de la maladie. Parlans ensemble, le Medecin escoutoit tout par ce trou de son estude: & sortant par la porte de derriere, entroit par le deuant: où ayant regardé l'vrine, faisoit le discours de la maladie, comme il auoit entēdu par son estude. Le porteur d'vrine estant de retour, contoit comme le Medecin auoit cogneu toute la maladie.

E



Or ce messire Grillo ayant acquis ainsi ce bruit, arriué qu'il fust, alla visiter la pauvre malade, qui n'en pouuoit plus. Apres auoir entēdu son mal, va entreprendre sur sa vie de la guerir, & de faire sortir ceste areste de sa gorge. Ce Medecin asscura ceste malade que ce n'estoit rien, & que s'il eust esté appellé plustost, qu'il y a long temps qu'elle ne fust pas là, & que les Medecins qui l'auoyēt traictee n'y entēdoyēt rien, & si n'estoyent qu'asnes. Il va sur l'heure demander du beurre fraiz, & de ce beurre, sans autre mystere, va oindre & greffer toutes les parties basses & honteuses de ceste pauvre fille. Ceste pauvre damoysselle estant près de la mort, & ne demandant que santé, se laisse aysemēt manier & greffer là où le Medecin vouloit. Mais elle voyāt que le Medecin ne faisoit autre chose que la greffer & frotter en ces parties, où elle n'auoit point de mal, se prēd si fort à rire, q̄ de force de rire de la sotie du Medecin, & de sa recepte, elle ietta l'areste hors de sa gorge, dōt elle fust incontīnēt guerie: à cause du ris qui eschauffa si bien toutes les parties de son corps, que la chaleur dilatant, mesmement la partie où estoit l'areste, qui est plus esmeuē par le ris qui en sort, qu'autre qui soit: ceste chaleur, di-ie, dilata si bien tous les conduicts &



pores, & furent si ouuerts, que l'aresté estant esmeuë & poussée par le ris, se laissa aysément pousser hors: les vapeurs & esprits qui vindrēt du ris, remplissans & eslargissans de telle sorte les conduits de la gorge, que l'aresté eut moyē de facilement sortir. Et aussi que ceste esmotion par tout le corps esbandue, à cause du ris, esmeut tellement nature ia affoiblie, qu'elle en recouura santé: estant rompu le lien duquel les forces de nature estoient empeschees, par l'impetuosité causée du ris. Aucuns estimoient que ce n'estoit pas le ris qui estoit la principale cause de la guerison, mais que c'estoit l'assurance que messire Grillo auoit donnée à ceste fille, ayant si bien fortifié sa nature, ia affoiblie, qu'elle fut assez forte pour chasser le mal, & l'aresté qui estoit cause de son mal. Les autres disoient que le beurre pouuoit biē auoir gueri ceste fille, à cause de quelque vertu occulte & latente, ou bien à cause de quelques esprits harmoniques, ou bien à cause de vne similitudē & semblance du beurre à l'aresté du poisson. Quoy qu'il en soit, va il adiouter, ceste onction ayant si bien succédé à messire Grillo, il fut estimé & sçauant, & expert, tellement qu'il estoit appelé à toutes maladies, principalement des femmes & des filles:

E ij



## D I X I E S M E

ausquelles il ne faisoit que greffer leur derriere, & leur ie ne sçay comment, de beurre fraiz, quand autrement elles ne pouuoient recourir leur santé. Depuis que i'ay leu, va dire vn autre, le liure du Ris de monsieur Ioubert, ie n'ay nullemēt douté, qu'il n'y ait des maladies qui peuuent estre gueries par le ris. Car il afferme en ce liure, qu'vn Medecin de Montpellier, estant bien malade, se print si fort à rire de son Singe, qui s'estoit saisi & coiffé de son chapeyron rouge & fourré, imitant ses autres seruiteurs qui prenoient tout son bien, que le ris, causé d'vn plaissant acte, & de la bonne mine que faisoit ce Singe avec son capuchon, excita & releua la nature accablee, & cōme estouffée de mal, de telle sorte que ce Medecin fust du tout gueri, au moyen de la soudaine & inopinée ioye, qui rectifia si bien le sang, & reuigora les esprits, que les humeurs se remirent en leur place, tant que le mal se perdit. Car telle ioye esmouuant la chaleur languissante & enseuelie, la respend par tout le corps, & la fait venir au secours de nature: laquelle empoignant ce moyen, & propre instrument, se recognoist & renforce de tel secours, qu'elle combat la maladie avec plus de hardiesse, iusques à ce qu'elle ait surmonté le mal. Sans bouger le



bonnet, va dire vn autre, ie vous conteray d'un Medecin, qui sans beurre, sans medecine, ne sans rire, guerit vne femme paralytique de plus de cinq ans, & voyci comment. Vn iour ce Medecin apres auoir essayé plusieurs remedes à la santé de ceste femme, sans aucun profit, va faire fermer les fenestres de la chambre, où estoit, il y auoit cinq ans, ceste paralytique, & tout soudain s'allumant vn grand feu, il faict voir à l'improuiste à ceste malade son mary, qui faisoit semblant d'accómoder sa chābriere. Ceste paralytique voyant cela, en fut si esmeuë & irritée, que la chaleur s'espandant en tous ses membres, les nerfs qui estoient refroidis, furent si biē eschauffez, qu'ils rentrerēt en leur premiere action, & se leuant du liēt pour empeschier son mari de ce qu'elle pensoit, fut restituee en sa premiere santé. Il me souuient, va dire vne Fesse rōdue, d'un gentilhomme assez signalé, qui fut gueri quasi par mesme moyen. Ce seigneur reuenant de la guerre, demeura malade sur les chemins, & ayāt à quelque peine vn Medecin, auant que ce Medecin entrast en la chambre de monsieur, les seruiteurs luy content que leur maistre n'estoit malade que de fascherie & cholere, & de despit de quelque supercherie & affront (comme on parle) qu'on

E iij



## D I X I E S M E

luy auoit fait. Ce Medecin entrant en la chambre du malade, n'oublia pas ce qu'on luy auoit dit de la cause de la maladie de ce seigneur. Et apres luy auoir fait la reuerence, & tasté le pouls au bras droict, comme la partie plus chaude, & veu de son vrine: pour faire l'habile-hôme, luy va dire que sa maladie ne venoit que de cholere, & qu'il estoit despit cōme vn chat borgne. Or ce Medecin n'auoit pas apperceu que ce gentilhôme fust borgne: lequel se leue en grād cholere, pēfant que ce Medecin se voulust rire de luy, & en prenāt son espee court, tout malade qu'il estoit, apres luy, qui auoit desia gagné la porte, si bien que ceste boüillāte cholere appaisa & chassa la precedente, qui causoit sa maladie: de telle sorte qu'il mōta à cheual de là à vne heure. Cela se fit, adiousta il, ne plus ne moins qu'au fils de Cresus, muet de nature, à qui la frayeur rōpit l'empeschement de sa langue, voyant que l'on vouloit tuer son pere: car la frayeur cōposée de tristesse & cholere, & la chaleur boüillante au cœur, soudain reuenant au dehors, peut rōpre & dissiper ce qui l'empeschoit de parler. Quelqu'un repliquant, & sostenant le Medecin auoir biē fait de s'estre esmayé du malade qu'il alloit veoir, va dire que bien souuent les maladies viennent de l'esprit,



& que les bons Medecins bien experimentez, ont accoustumé de coniecturer & cognoistre les affections des malades, cōme Galien a touché en son traicté de guerir les maladies de l'esprit. Et adioustoit, qu'en ceste façon Eristrate Medecin descouurit l'abominable amour dōt Antioque estoit espris à l'endroiēt de sa marastre Stratonicé. Car ce Medecin estāt assis aupres de ce ieune Prince, & luy maniāt le poux, il print garde que son poux & battement d'arteres, estoit fort vehement & vigoureux quād Stratonicé entroit en la chambre du malade, & quād elle sortoit il demeueroit affoibli & languissant: il apperçeut aussi comme il rougissoit en la presence d'elle, & si tost qu'elle estoit absente, il pallissoit, dont il cognut aysement la cause de la maladie. Nostre Medecin qui auoit assez à faire à deffendre les Medecins des fautes qu'ō leur attribue, va dire que biē souuent on accuse les Medecins sans grande occasion, & que Razis luy mesme cōfesse auoir failli à la curation d'un malade, luy baillāt à māger, là où il falloit plustost ieuner, ce qu'il auoit fait pour euitier le mauuais bruiēt que donne le peuple au Medecin: car si le patiēt de Razis fut mort, la cōmune eust dit qu'on l'auoit fait mourir de faim. Que si vous trouuez, disoit nostre Mede-

E iij



## DIXIESME

cindans les liures, qu'on blasme les Medecins,  
 ils ne parlent que des Empyriques. Car anciē-  
 nement il y auoit trois sectes de Medecins: les  
 Empyriques, qui rapportoyent tout à l'expe-  
 rience & vsage, & non à la raison: les Methodi-  
 ques, au flux, & à son empeschement: & les Lo-  
 gistiques & Rationnels, qui avec l'experiance  
 mettoient la raison. Or parce que les Empy-  
 riques, disoit il, se messent de deuiner, la popu-  
 lace ne pense pas qu'on sceust estre bon Mede-  
 cin, si on ne deuine tout ce qui concerne le  
 malade, & la maladie: combien que la loy soit  
 pour nous, qui dit, *Diuinare nemo tenetur*. Il n'y a  
 pas long temps, adiousta nostre Medecin, qu'à  
 ce propos vn villageois m'apporta de l'vrine:  
 à qui ie demanday de quel pays estoit ce ma-  
 lade, lequel se moqua de moy de ce que ie ne  
 cognoissois pas à l'vrine de quel pais estoit ce-  
 luy qui l'auoit faite. Vn autre n'e fit pas moins  
 se moquant de moy de ce que ie demandois  
 de quel estat estoit celuy qui auoit faict vne v-  
 rine teinte & couloree, qu'on m'auoir presen-  
 té: car ayāt sceu qu'il estoit teinturier, ie di que  
 son vrine ne denotoit point sa maladie, mais  
 qu'elle estoit ainsi teinte, parce qu'il auoit tenu  
 en la main de la Garance, dicte en Latin *Ru-  
 bia*, en Grec *Erythrodanum*, & que la chaleur



de la main l'auoit mise en operatiō, qui estoit cause qu'elle auoit penetré iusques en la vessie, par vne proprieté occulte, & si auoit ainsi coloré son vrine, se communiquant sa couleur par le dedās de nostre corps en noz humeurs. A propos des Medecins Empyriques, va dire vn autre de la Serree, escoutez deux ou troys vieux contes de ces Medecins, qui ne sçauent qu'une recepte pour toutes maladies, où vous trouuerrez plus de sens que de raisō. Il y auoit vn pauvre homme, qui ayant perdu son asne eut recours à vn de ces Medecins deuineurs, pour le recouurer. Ce Medecin luy baille cinq pillules, qu'il aualla affin de trouuer son asne. Ce bon homme retournant en sa maison, les pillules commençans à operer, il se met hors du chemin pour aller à ses affaires, & là il trouue son asne, qui sans cela estoit en danger d'estre perdu. Ce qui bailla si grand bruyt à ce Medecin, que plusieurs eurent enuie de son sçauoir, & sur tout pour apprendre à deuiner. Il conuint de marché avec vn, & ayant prins argent d'auance, il bailla à son escolier, qui vouloit apprédre à deuiner, trois pillules communes, il est vray qu'il y entroit vn peu de diamerdis. Ce medecin mettant la premiere pillule en la bouche de son disciple, luy deman-



## DIXIESME

de: que vous ay - ie baillé & mis en la bouche? deuinez que c'est. Ce mache-merde, de peur de perdre son argent, & à cause de la grande enuie de sçauoir deuiner, n'osa cracher, mais il ne l'eust pas si tost sur la langue, qu'il commença à deuiner, & dire à son maistre, c'est de la merde. Et bien, va respōdre son maistre, tu n'as point perdu ton argent, tu deuines déjà: es tu pas content? Voila pas, adjousta celuy qui faisoit le conte, vne bonne recepte, qui faict si tost deuiner, encores qu'elle ne soit que sur le bout de la langue? Regardez s'il eust maché ceste pillule, ou qu'il eust prins les deux autres, que c'eust esté? On luy va respondre qu'il n'eust sçeu mieux deuiner, encores qu'il en eust eu la bouche toute pleine, d'autant, disoit il, que le goust vient de la premiere partie de la langue, combien qu'aucuns veulent dire qu'il vient de la racine de la langue. Voyez, ie vous prie, commença à dire quelqu'un, comme ces Charletās baillent leurs pillules & autres drogues, en nombre impair, aussi bien que noz Medecins Theoriques: cōme s'il y auoit quelque raison en ceste obseruance, & quelque secret comme en la Magie. Et non seulement les Medecins, adjousta il, ont estimé que Dieu print plaisir au nombre impair, mais aussi les



bons peinturs de Grece en leurs chãsons defendoyent de boire quatre fois, estant en ceste superstition que le nombre impair estoit plus fortuné en toutes choses. Et Pline dit que Democrite cõposa vn liure, où il reprouua le nōbre quaternaire, & rend la raison pourquoy il ne faut point boire quatre, six, ne huit verres de vin. Et Toxitus en Plaute cõseille de boire sept septiers de vin. Nostre Medecin voyant qu'on s'attaquoit à luy, & à son nōbre impair, va soustenir que cela ne se faisoit sans cause & raison: d'autant, disoit-il, que le nombre impair est masle, & est honoré du nom de pere: & pair feminin, qui est honoré du nō de mere. Il n'eust pas quasi acheué de parler, qu'un de la Seree, qui auoit leu Bodin, luy va dire qu'il estoit Sorcier, & tous les compagnōs de Medecins, de mettre quelque vertu & force au pair ou à l'impair, au masle ou à la femelle, & de faire le choix de leur drogues misterieux & diuin: comme de prẽdre le pied gauche d'une tortue, du sang, tiré de l'aile droicte d'un pigeon blanc, le foye d'une taupe, des crottes de rat puluerisẽes. Parquoy le medecin fut contrainct d'amener autre raison, touchãt les pilules qu'on baille en nombre impair, disant que quatre se separent facilement, mais non



# DIXIESME

pas cinq ou trois: car si vous donnez les pillules par vn nombre pair, elles opereront d'elles meſmes en s'accordant enſemble, ſans qu'aucune choſe les y pouſſe: mais ſi entre le pair y a vn impair, ce moyen empeschera l'accord du pair, & pouſſera l'vn & l'autre: ſi bien que ces pillules en nombre impair feront plus grande operation. Mais n'eſt ce point auſſi vne ſorcellerie, demanda quelqu'un à noſtre Medecin; que quand vous baillez vne portion à vos malades, vous la meſlez avec le doigt medicinal de la main gauche? Noſtre Medecin, qui auoit de quoy payer, va reſpondre que de toute antiquité ce doigt, le plus proche du petit, auoit eſté honoré avec vn anneau d'or, & par ce appellé *digitus annularis*, à cauſe d'une artere (& non pas d'un nerf comme tient Aullugelle) qui vient du cœur, y ayant telle affinité par ceſt artere du cœur à ce doigt, qu'il ne peut endurer aucune poiſon. Et voila pourquoy nous meſlōs nos medecines avec ce doigt pl<sup>uſ</sup> toſt qu'avec les autres. Et afin que m'eſ croyez, vous verrez les chiragres auoir douleur & tumeur en tous les autres doigts, ſans que ce doigt medicinal s'eſ ſente. Que ſi vous le voyez offenſé, dictes hardimēt que toute vertu naturelle eſt aſſopie & eſteinte. Rentrant en noſtre



premier propos de medecins, quelqu'un nous va dire que le vulgaire pense que le Medecin doit tout sçauoir & deuiner, & que le malade ne doyue pas faire vn pet qu'ils n'en sentent quelque chose. Puis commença à dire: Il n'y a pas six iours qu'un villageois vint demander à vn de noz Medecins conseil pour vn sien parent qui estoit malade. Le Medecin luy va dire, apportez moy de son date. Ce rustique luy demande, qu'est ce que du date? Le Medecin luy respōd, apportez moy de ce qu'il faict. Le pitault retourné prent des estoupes, faict faire les affaires du malade là dedans, enuoloppe si bien le tout qu'il ne s'en pert pas vn morceau, cōme luy auoit dit le Medecin: auquel il apporte & les estoupes, & ce qui estoit dedans. Ainsy que le Medecin commençoit à desployer ce paquet, celuy qui l'auoit apporté luy demande, Ne sçauriez vous congnoistre quelle maladie a mon parent & deuiner qu'il y a dans ces estoupes, sans veoir le dedans? Le Medecin accoustumé à telles senteurs & odeurs, luy respond, c'est de la merde: le pied gris luy va dire, vous estes vn habile homme, vous auez fort bien deuiné. Nostre Fesse-tondue, sās vouloir entēdre le reste, repliqua qu'on n'auoit point faict de deshonneur à ce Mede-



# DIXIESME

cin de luy apporter de la matiere fecale, puy  
que cela leur sert à iuger de la maladie, ou de  
la santé, aussi bien que l'urine, & puis leur mai-  
stre Hippocrate, prince des Medecins, en a  
bien tasté, affin de congnoistre mieux la natu-  
re de la maladie: dequoy on a faiët deux vers:

*Quum dicam culo merdam ægotante cacatam,  
Non ementito merdicus ore vocor.*

Et à la verité, adjousta-il, nous auons des Me-  
decins qui meritent bien d'estre moquez, &  
qu'on leur responde selon leur demãde, pour  
ne s'accommoder au commun, & parler à des  
personnes ignorantes, & qui ne furent iamais  
malades, comme à gens sçauans, & qui ne vi-  
uent qu'artificiellement. Ce que verrez par vn  
Medecin qui estant chez vn malade du popu-  
laire, apres l'auoir veu & visité, tasté le poux,  
luy va demãder, mō amy, auez vous rien prins  
du iourd'huy? Le malade luy va respōdre, mō-  
sieur, ie n'ay rien prins qu'une mouche. Ceux  
de la Serce vouloyent rire, mais ils furent em-  
peschez par cestuy mesme qui auoit fait ce cō-  
te, qui leur en promet vn autre, afin de rire de  
to<sup>3</sup> les deux. Ce mesme Medecin, cōmēça il à  
dire, estât cōsulté pour vn malade, va dire à ce  
luy qui faisoit la cōsultation, ie ne sçauois iu-  
ger de la maladie, & ordōner, si ie ne voy de sō



vrine: qui luy demâda, qu'est ce à dire de son vrine? est ce pas à dire de son pissat? Le Medecin luy replique il ne faut pas dire ainsi: c'est que m'apportiez de l'eau qu'il fait. Et cōment vous apporteray-je de l'eau qu'il fait, repliqua le consultant, veu qu'il n'en boit point, & qu'il ne boit que du vin: Iamais le Medecin ne peut faire à croire à cest homme que son malade pouuoit faire de l'eau, puis qu'il ne beuuoit que du vin, & que le vin se peust conuertir en eau. Ceux de la Sere ayans ris vn peu, il se va leuer vn de nostre compagnie, lequel n'ayant iamais esté malade, ne prins medecine, va dire que les Medecins ne l'aymoient gueres, n'aymans les sains ne les saincts: ils n'ayment pas, disoit il, les sains qui sont en vie, car ils ne gagnent rien avec eux: ny les saincts de Paradis, d'autant qu'ils guerissent les maladies. Puis parlant librement, comme n'ayant que faire d'eux, il va adiouster, que *ut plurimū*, comme ils prennent leurs Aphorismes, les Medecins sont naturellement auaricieux, tescmoin le Medecin du Roy Louys xj. ne daignans faire vn pas si ce n'estoit pour l'argent, ou qu'on les cōtraigne, comme fit Minos, qui mit prisonnier Æsculape, le contraignāt de luy faire reuiure son fils. Aussi le nom de leur Prince ne viēt pas de



## DIXIESME

l'aquiuoque de ce cul hape, mais d'escu hape.  
L'epitaphe qu'on mit sur le Medecin Syluius,  
le montre bien:

*Syluius hic situs est, gratis qui nil dedit vnquam:  
Mortuus at gratis quod legis ista dolet.*

Et ce qui arriua n'y a pas long temps entre vn  
Medecin & vn gentil-homme, vous fera sça-  
uoir que les Medecins ont l'argent en recom-  
mandation. C'est que ce Medecin estant tom-  
bé malade se fachoit tout plein, non pas tant  
du mal, que de ce qu'il ne gaignoit rien. Le gē-  
til-hôme, qui aymoît ce medecin, parce qu'il  
estoit habile homme, & congnoissant son na-  
turel, l'alloit tous les iours visiter, & en sortant  
laissoit secretement de l'argent sur le liêt du  
Medecin: mais ayât long temps continué on  
luy demande pourquoy il faisoit cela. Lequel  
respond, qu'il ne sçauoit point de meilleur  
moyen pour guerir son Medecin, que de luy  
bailler de l'argent. Ilz font, disoit il encores,  
glorieux & superbes, tesmoin Menecrate, qui  
s'accomparageoit au Roy Philippes, & disoit  
que le Roy gardoit de mal seulémēt ceux qu'il  
pouuoit faire mourir, mais que luy il gardoit  
les sains de mal, & guerissoit les malades, & les  
preseruoit de la mort. D'auantage ce Mene-  
crate disoit que Philippes estoit Roy de Mace-  
doine,



doine, mais luy qu'il estoit Roy de la Medecine. Dont le Roy luy escriuant fut cōtrainct mettre en vne Epistre qu'il luy enuoyoit, *Philippus Menecrati sanitatem*. Ilz sont ordz & sales, quelque veloux & taffetas qu'ilz portent: car il est force que quiconque naist escarbot, se veautre & fouille en la merde. Et si sont lunatiques, d'autant qu'il n'y a mousche qui osast approcher du lieu où ilz escriuent leurs receptes & ordonnances. Athencee dit, adjousta-il encores, que s'il n'y auoit point de Pedantes. & Grammeriens, qui sont la mesme arrogāce, qu'on ne pourroit trouuer des gens plus sotz que les Medecins. Et vous diray encores des Medecins ce mot, *Pedagogicum & Medicinale iudicium ferre non possunt*. A ceste cause, les Medecins ont este à Rome si peu recommandables, que ceux qui l'estoyent & l'exerçoyent, estoyēt ou Barbares, ou Grecz, ou venuz d'esclaves. Ayant ainsi parlé librement contre les Medecins, il se prent à rire, & regardant nostre Medecin, qui estoit vn des plus frequents de noz Serees, luy va dire qu'il ne parloit que generalemēt, & nō particulierement, & qu'il sçauoit biē des Medecins aussi sages & hōnestes, & aussi bien complexionnez qu'autres, & qu'il n'auoit dit tout cela des Medecins, que

F



pour en blasmer la plus grand part, afin qu'on les congnoisse, & qu'ils se corrigent de quelques imperfections qu'on ne peut endurer, & qu'il n'arien dit qui ne soit écrit en bons auteurs. Vn autre prenant la parolle, nous va dire vne chose estrange, que ces Medecins, qu'on auoit blasmez & accusez de tout plein de vices, estoient meilleurs Medecins, que ceux qui n'ot point ces deffaux, si le proverbe est veritable, qui dit, qu'un homme de bien le plus souuent n'est point bon Medecin, & qu'un bon Medecin au contraire est communement vn mauuais homme & vitieux. Mais laissans là ce proverbe douteux, ie vous diray bien adiousta il, ce que plusieurs ont dit, que les Medecins les plus sçauans n'estoyent pas les plus heureux, ne les plus habiles à faire la medecine, & à guerir les malades : confirmant leur dire de Ian Argétier, l'un des plus doctes & meilleurs Medecins de nostre tēps, qui toutefois estoit infortuné en la pratique. Si vous me demandez, va respōdre quelqu'un, pourquoy les Medecins fort lettrez, bien qu'ils s'exercēt toute leur vie à guerir, ne seront iamais bons praticiens : & autres ignorans avec trois ou quatre reigle de medecine, sçaurōt mieux practiquer & faire la medecine. Ie vous responds, afin que



les ignorans Medecins, gaignent auffi biẽ que ceux qui font doctes, (encores qu'il me fache de fauorifer l'ignorance ) qu'Aristote dit que cela venoit de ce que les Medecins logistiques & raisonnables, qui sont les sçauans, auoyent vne commune congnoissance de l'homme, & qu'ils ignoroyent la nature du particulier, que l'empirique, & celuy qui n'en sçait, s'estudie de sçauoir, sans s'addonner à l'vniuersel. Aussi, adiousta il, que l'Espagnol en son Anacrise dit qu'une partie de la medecine consiste en raison, à quoy est requis l'entendement, l'autre en experience, où est requise la memoire : & parce, dit l'Espagnol, qu'il est difficile d'assembler ces deux puissances, & auoir bon entendement, qui consiste en chaleur & siccité, & bonne memoire ensemble, qui consiste en humidité, l'une qualité destruisant l'autre, il est malaisé d'estre bõ theoric & bon practic: parce aussi qu'il y a repugnãce entre l'entendement & l'imagination, de laquelle le Medecin se sert à la congnoissance du particulier, & non pas de l'entendement. Il s'ensuit donc bien, acheua il de dire, que le Medecin qui sçaura beaucoup de theorique, ou pource qu'il aura beaucoup d'entendement ou grande memoire, sera indubitablement mauuais practicien, parce qu'il

F ij



## DIXIESME

doit auoir faulte d'imagination: & au contraire celuy qui sera grand praticien, par consequent sera mauuais theoricien: l'art de medeciner s'apprenant par vne puissance, & par vn autre ce mesme art se met en execution: la grande imagination ne se pouuant assembler avec beaucoup d'entendement & de memoire, prouenans de qualitez cōtraires. A ce propos, adjousta-il, il se veoit par experience que les Medecins guerissent mieux le menu peuple que les grās Seigneurs: à cause de la crainte du Medecin, laquelle par sa froideur offense l'imagination, qui cōsiste en chaleur: la pratique de medecine appartenant plus à l'imaginatiō qu'à la memoire & entendemēt. Vne fesse-tondue qui n'entendoit rien en tout ce discours, s'adressant à nostre Medecin, luy va dire, que toute la medecine de ce tēps, & tous les Medecins, avec leurs Apothicaires, ne tendēt qu'à vne fin, qui est de faire biē chier (ainsi parloit il) & sans cela, ie ne voy point à quoy seruent leurs receptes & drogues. Qu'il soit ainsi, adjousta-il, ces iours passez vn miē voisin, se courrouçant à vn Medecin, ne luy dit autre chose, sinon, monsieur le Medecin, ie ne te crains en rien, que me sçauois tu faire, ny toy, ny ton Apothicaire? vous ne me sçauriez



rien faire que de me faire bien chier. Il y auoit en ceste Seree vn Apothicaire, lequel voyant que ceste Fesse-tondue l'attaquoit, sans occasion, va repliquer, regardez à qui vous parlez: ie metz la main en des lieux, où vous n'oseriez mettre le nez. Cela n'empescha point que ceste Fesse-tondue poursuyuant son propos ne vint à dire: Aussi en sommes venuz iusques là, que si le malade, qui a prins vne medecine, ne rend force excremens, il iugera qu'il est mort, ou pour le moins que la medecine ne vault rien, & qu'il a perdu son argent, mesme le Medecin faisant de l'entendu, en accusera l'apothicaire qui n'en pourra mais. Si biē que j'ay veu plusieurs malades à qui il falloit apporter le poneau pour veoir s'il y auoit bonne operation, & s'il en y auoit assez pour leur argent. Entre autres, deux Medecins trouuerent leur malade, qui visitoit sa matiere fecale, & luy demanderēt, que faictes vous là, mōsieur? Les excremēs sont aussi fallacieux que les vrines, luy dirent ilz. Le malade, fasché de ce que la medecine n'auoit point faict bonne operation, comme il luy sembloit, leur respōd, ie regarde s'il en y a assez pour vous deux. Nostre Medecin se prenāt à rire, va dire, apres ces Medecins, tant qu'ilz dureront: n'y a il plus rien?

F iij



# DIXIESME

Si a ce dit vn autre, de mon Medecin, lequel m'ordonna vn iour vne medecine, dont m'estant biẽ trouuẽ, aduint que pour mesme maladie, ie prins la mesme medecine, qui ne fit rien. Je demande à mon Medecin, pourquoy à ceste fois la medecine ne m'auoit faiẽt aussi grand bien qu'à la premiere fois. Il me respõd brusquemẽt, parce que ie ne l'ay pas ordõnee. L'autre fois ayant mon Medecin long temps estẽ sans me veoir, & sans rien m'auoir ordonnẽ, me va dire, mon Dieu que vous estes deuenu vieil: ouy, luy dis-ie, d'autant que ie ne me suis seruy de vo<sup>r</sup>, ne de voz medecines. Apres toutes ces rusees, quelqu'un commença à dire, que veu l'ignorance de noz Medecins, il seroit de besoin que chasque Medecin ne guerit que vne maladie, ou de la maladie d'un seul membre, comme faisoient les anciens: encores, disoit-il, seroyent ils bien empeschez, veu que Galiẽ dit que l'œil, qui est des plus petites parties du corps, peult estre molestẽ de cent douze manieres de maladies. Pour vous montrer la suffisance d'aucuns Medecins, va il dire, escoutez vn vieux conte d'un vieux Medecin, qui apprenant la pratique à vn ieune Medecin, aussi sçauant que luy, parla ainsi à ce ieune Medecin. Vne des choses, luy disoit il, qui



faict plus admirer le Medecin, c'est le prognostique, & quand il iuge bien de la maladie, & de les symptomes, & accidens. Par ainsi, disoit il à son disciple, quand tu entreras en la chambre d'un malade, regarde si tu verras point en sa chambre quelque chose pour asseoir tō iugemēt: comme si tu veois sous la table quelques pelures de poires ou de pōmes, ou quelques noyaux de prunes ou pesches: ayant veu cela, dy au malade qu'il est en partie cause de son mal, ayant mangé telle chose & telle, selon que tu auras veu en sa chambre. Alors le malade & les assistans te trouuerront plus diuin qu'humain, si bien que mettans leur espoir sur toy, ilz t'estimerōt bon Medecin, & ne faudront à te bien payer. Ce ieune Medecin mettant cela en la gibbeciere de sa memoire, allāt vn iour veoir vn malade, & regardāt par tout, comme luy auoit dit son maistre, il ne voit en sa chambre autre chose, dont il peust faire son profit, que le bast d'un asne soubz le lit: parquoy pēlant auoir trouué la febue au gasteau, va dire au malade, qu'il ne s'esmerueilloit pas s'il se trouuoit si mal, veu qu'il auoit faict excez, ayant mangé d'un asne, car, dit il au malade, i'en voy là le bast. Tous ceux de la Seree se prindrent à rire, fors nostre Medecin, qui fit

F iiii



semblant de vouloir deffendre l'asne & son  
 bast. Parce, disoit il, qu'on permet bien aux  
 malades, principalement és longues maladies,  
 de manger des choses dōt les malades ont en-  
 uie, encores qu'elles ne soyent bonnes. Car  
 par l'ardeur qu'a le malade de manger telle  
 chose, la force & vertu de nature, parauant en-  
 dormie, est tellement resueillée, que prenant  
 ses forces elle combat mieux son mal. Toute-  
 fois, nous va dire nostre Medecin, ie croy le  
 maistre & le disciple estre quelques Medecins  
 d'eau douce. Il n'eust pas si tost acheué ce mot,  
 qu'il se leue vne question, pourquoy c'estoit  
 qu'ō appelloit vn Medecin d'eau douce, celuy  
 qu'on mesprisoit, & qu'on estimoit gueres sça-  
 uāt & expert. Quelqu'un va respondre, qu'ap-  
 peller vn Medecin d'eau douce, que c'est autāt  
 que qui diroit, c'est vn asne: pour autant qu'il  
 faudroit luy faire aualler force eau douce, &  
 de fōtaine, avec des roses fraisches, & de l'anis  
 & des feuilles de l'aurier, à celle fin qu'il ne fust  
 plus asne, selō l'antidote d'Apulee: aussi qu'au-  
 cuns tiennēt que l'hōme tourné en beste, pert  
 sa figure bestialle estant baigné en eau viue.  
 Vne Fesse-tondue va asseurer qu'ō appelle les  
 Medecins d'eau douce, parce que quasi en tou-  
 tes maladies ils deffendēt le vin, & font boire



aux malades de belle eau douce & claire, & q̄ c'est la premiere & plus grande chose qu'ils sçachent faire. Ne vous moquez point de cela, luy repliqua quelqu'un, car nous trouuons que Celse guerissoit les fieures avec de l'eau froide, aussi bien qu'un Medecin passant guerissoit toutes les femmes & filles par un seul simple ingrediant, principalement celles qui languissoient, & auoyent la iaunisse, & qu'on laisse là flestrir pour graine. On luy demanda, comment ce Medecin appelloit ce simple, dōt il guerissoit les filles. Celuy qui faisoit le conte respond, que le Medecin l'appelloit *Grossellon*: & qu'il ne vouloit que ce seul simple pour guerir les femmes & filles: car il disoit que le meslāge de tāt de simples empeschoit la vertu de l'un & de l'autre. Mais il arriua q̄ beaucoup de femmes & filles ne guerirēt pas, à cause de l'ignorance des apothicaires, & de ce qu'ils n'entendoyent pas, & ne cognoissoient pas ce simple de *Grossellon*, qui faisoit prendre à l'apothicaire un *qui pro quo*. Possible que ce Medecin ne s'estoit pas adressé, repliqua un autre, à une bonne boutique d'apothicaire. Le mal, va respondre celuy qui faisoit le conte, ne venoit pas de là: car à son attriuee, apres auoir demandé la meilleure boutique de la ville, on luy en



## DIXIESME

enseigna vne comme la meilleure: d'autāt que  
 il y auoit à besongner pour vn maistre & cinq  
 compagnons. Mais tout le mal, & ce qui em-  
 peschoit la santé de ces pauvres femmes & fil-  
 les, c'estoit de ne cognoistre pas, & de n'enten-  
 dre pas ce mot latin de *Grossellon*. Car à la veri-  
 té, disoit il, la science la plus importante qui  
 soit en nostre vsage, comme celle qui concer-  
 ne nostre santé & vie, est de malheur la plus in-  
 certaine, la plus troublee & agitee de plus de  
 changement. A ce propos, adiousta il, le sei-  
 gneur de la Montagne me plaist bien, quand il  
 dict, que meslans leurs ingrediens ensemble, il  
 est malaysé à croire qu'ils puissent faire quel-  
 que chose de bon, & que cela puisse seruir, &  
 ne croit pas ce que les Medecins disent de  
 tous ces ingrediens, que l'un eschauffera le  
 cerueau, l'autre rafraischira le foye: que l'un hu-  
 mectera le poulmon, l'autre asséchera l'esto-  
 mach: l'un a sa charge d'aller aux reins, l'autre  
 au lieu où il est destiné: ce simple, *aspicit illam*  
*partem*, l'autre, *aspicit aliam*: si bien que ce breu-  
 uage mixtionné confus triera & diuifera ses  
 vertus selon leurs charges diuerses, & selon la  
 propriété qu'a chacun simple par sa vertu oc-  
 culte. Mais, comme il dict, il est à craindre que  
 tant d'ingrediens, & si diuers, ne perdent ou



changent leurs ethiquetes, & troublent leurs quartiers. Comme aussi la Montagne reprouue le Methridat, lequel Mithridates ne cōposa que de quatre simples, ou maintenant il entre de trois cens sortes de drogues pour le composer, & ne peut penser que tant de sortes de simples puissent loger ensemble dans vn estomach, sans ce faire ennuy l'vn à l'autre: & ne sçauroyent faire meilleur accord que troiscēs musiciens chantans tous ensemble. Il y a bien plus, disoit il, en ce Methridat du iourd'huy, il y entre du gist & de l'alebastre, l'vn & l'autre estant indigestif, & quand ils sont calcinez, ce n'est autre chose que plastre, qui est mortel, estoupans les conduicts. Par mesme raison il blasmoit la sottise & auarice des Medecins en leurs restaurans d'or, qu'ils ont prins des Arabes, en leur or potables, & Electuaires, qui sont faits de pierres pilees: car ce qui ne se digere point, ne peut seruir à l'estomach: ce qui ne se putrifie point & consomme au corps de l'hōme, ne peut seruir de medecine ne de restaurant: or est il qu'ils tiennent que l'or ne se consōme point, car il ne diminue iamais de sa bōté ny de son poix aux restaurās. Je m'esbahis, repliqua vn autre, que puis que ces cōpositiōs ne seruent de rien, & content tāt, comme il se



# DIXIESME

trouue des Medecins qui les ordonnent : si ce n'est pour se rendre admirables , & que le malade pense que l'or & les pierres, tant estimees & cheres, ont plus de vertu que toute autre chose , pour ce qu'on ne les donne qu'aux riches. Vrayement, adioustâ il encores, j'aymeroïs mieux le Medecin que ie rencontray chez vn malade, d'autant qu'il ne met point les patients en fraiz , & en danger , les chargeans de beaucoup de medecines & fortes, comme fait la plus part. Car quand le malade luy disoit, la fieure m'a prins en vn grand froid, il ne faisoit que dire , tant pis : puis quand il disoit, elle ne m'a gueres duré, il respondoit, tât mieux, & nō autre chose . Si le malade disoit , ie boy du vin qui n'est gueres bon , tant pis , disoit le Medecin: j'en ay bien de meilleur , disoit le malade, tant mieux, respondoit le Medecin. Ce Medecin estant appellé à vn malade , & ne sçachant qu'y faire, pria vn sien voisin qui se mesloit de bailler quelques receptes, d'ordonner quelque chose: qui luy va respondre, qu'il n'en feroit rien, par ce disoit il à ce Medecin , que ie n'ay pas lettre de tuer comme vous . Nostre Fesc-tondue nous va faire vn plaisant conte d'un Medecin passant, appelez-le Charletan si vous voulez, qui se mesloit de bailler ie ne sçai quels



morceaux de papier, mis en petits rouleaux, dont il asseuroit guerir toutes maladies, & plusieurs autres. Or couroit-il de ce temps vne maladie populaire, qui molestoit fort les femmes & les filles, assez fascheuse, dont le peuple couroit apres ce trôpeur, lequel leur mettoit au col vn breuet, avec du filet non encore mis en œuvre, iargonnant ne sçay quelles paroles: mais sur tout leur deffendoit de n'ouurir le breuet, que les quinze iours ne fussent expirez, autrement il leur disoit qu'il perdrait toute sa vertu, dans lequel temps il s'en alla. Or comme les femmes sont curieuses de sçauoir ce qui leur est deffendu, plusieurs leurent les breuets, & y trouuerent ces mots: Dame, si tu filles, & le fuseau te chet des mains, lors que tu te baisses, tiens le cul clos. Voyla pas vne tromperie digne de ceux qui s'y fient? Si les Loix des Romains, disoit nostre Medecin, estoient bien obseruees, il n'y auroit pas tant d'Empyriques & Charletans, & nos Medecins regarderoient mieux à leurs affaires, & à celles du peuple: parce qu'ils seroyent tenus de leur ignorance par la loy *illicitas*, l'ignorance tenant le lieu de coulpe, par la loy *Imperitia*, encores que le Medecin fist la medecine *gratis*, ce dict Accurse. Et le chapitre *Exhibita*, dict que plu-



# DIXIESME

fleurs meurent par la faulte & ignorance des  
 Medecins : lesquels, disoit nostre Medecin, ie  
 prie regarder bien à ceque dict Celsus au liure  
 troisieme, où il blasme fort les Medecins, en-  
 cores qu'il fust de nostre mestier. Et aussi à la  
 verité, adioust il, ie ne m'esmerueille point de  
 nostre ignorance, veu que nous laissons Hip-  
 pocrate, Galien, Nicander, Aëtius, Scriboniã,  
 Largus, Seranus, Paul Æginete, pour suyure  
 Auicenne, Auerrhois, Serapion, Mesué, & les  
 autres Arabes, ou bien Apponense, ou *Iacobus*  
*à partibus*, à cause de la plus part de nos Mede-  
 cins, qui ne sçauent rien en Grec, & gueres en  
 Latin. La statue d'Esculape, adioustoit il enco-  
 res, qui estoit en Epidaure ville de Grece, mō-  
 stroit bien quelles parties doit auoir vn Mede-  
 cin. La statue de ce lieu, comme Pausanias a  
 descrit, estoit assise en vn beau siege, avec vne  
 grande barbe, pour desseigner que le Medecin  
 doit estre experimenté : ayant vn baston en v-  
 ne main, qui estoit tout plein de nœuds, qui si-  
 gnifie la difficulté de la medecine : & tenant  
 l'autre main sur la teste d'un serpent, pour au-  
 tāt que c'est vn animal fort vigilant, comme il  
 est necessaire que soit le bon Medecin : avec vn  
 chapeau de laurier, à cause que cest arbre sert  
 & est bon cōtre plusieurs maladies. Les autres



baillét à Esculape en vne des mains deux coqs  
aussi pour la vigilance. Et voila la raison, disoit  
nostre Medecin, pourquoy Platon laisse par  
son testamēt vn coq à Esculape. Sur la fin qu'ō  
se vouloit retirer, vn Drolle nous va cōter que  
vn sien voisin enuoya son seruiteur à son Me-  
decin, que ce Drolle appelloit son Medecin,  
cōbien qu'il n'eust iamais prins de medecine.  
Ce seruiteur monstra de l'vrine de son maistre  
à ce Medecin, lequel l'ayāt bien speculee, tour-  
nee & viree, avec des interrogatiōs qu'il auoit  
faites à ce valet, de la maladie de son maistre,  
va dire à celuy qui auoit apporté l'vrine, mon  
amy, dictes à vostre maistre qu'il est tout plein  
de flumes, qu'il est ethique, & que s'il ne prend  
garde à luy, il s'en va hydropique. Le seruiteur  
estant de retour en la chambre de son maistre,  
où i'estois, va dire: monsieur le Medecin dict,  
que vous estes plein de plume, & que vous es-  
tes heretique, & si vous n'y remediez, vous en  
allez estre hypocrite. Celuy qui pensoit estre  
malade, se print si fort à rire avec moy, qu'il ne  
fust ne plein de plume, ne heretique, ne hypo-  
crite, étant seulement malade par imaginatiō:  
& Seneque dict que nous sommes plus sou-  
uent en peine, & malades par opinion qu'à la  
verité: & que plus de choses nous espouuātent



## DIXIESME

que d'autres ne nous pressent & tourmentēt. Estans les hommes communement ennemis d'eux mesmes: sinon ceux qui sçauent resiouyr leurs esprits d'vn honnestre recreation, telle que celle qui se prenoit en l'assemblee de nos Serees: laquelle ayant sur ce prins fin pour ce soir, fut continuee au lendemain.

## VNZIESME SEREE.

*Des Cheuaux, des Iuments, des Asnes, &  
des Mules & Mulets.*



N des premiers de nos Serees, qui le plus souuent reuenoit des chāps, où il auoit vne belle maison, pour s'y trouuer, nous conuia vn iour tous d'y aller: & nous en pria de si bon cœur que luy accordasmes. Le lendemain estās tous à cheual, afin de vous aduertir qu'il y auoit bien des bestes, nous acheminons, & par le chemin voicy qu'il aduint. C'est que les eaux estant vn peu grosses, il fallut passer vn gué, dont vn chacun se tira le mieux qu'il peut: fors vn des nostres, lequel pensant estre le mieux monté, & le plus assuré pour



pour passer ceste eau, à cause de son cheual que il estimoit sur tous les autres, ne laissa à tomber luy & son cheual, si auant en l'eau qu'ils furent en danger de se noyer: vous assurens que l'un ne l'autre n'estoit point Sorcier, car ils allerent bien iusqu'au fonds, combien que Dieu mercy le maistre & le cheual se sauuerēt. Estāt remonté sur son cheual, vn de la compagnie luy va dire, l'ay veu que vous aymiez tant vostre cheual, que vous vantiez d'estre le mieux monté de toute la ville, & que tous les autres cheuaux n'estoyent que bestes au prix du vostre, mais ie croy qu'auourd'huy vous luy voulez grand mal. Le maistre du cheual en souz-riant luy va dire: non, ie ne luy veux nul mal, nous sommes appointez, nous auons beu ensemble n'ya pas long temps. Ceste responce & rencontre fut trouuee si bonne, qu'elle nous osta la souuenance de la peur (qui nous tenoit encores) qu'auions eu que le maistre & le cheual ne fussent noyez: & si fut cause qu'arriuez en ceste maison rustique, on ne parla en toute la Seree que des cheuaux, & autres bestes qui portent. Les vns disoyent qu'ils n'estimoyent pas moins le cheual qui estoit tombé pour cela, & qu'une fois n'est pas coustume, & qu'il arriuent des choses vn coup, qui n'arriuent ia-

G



## VNZIESME

mais par apres:& puis on dit, vn cheual de cēt escus tombe bien : & qu’il ne falloir que pour vne seule faulte son maistre le laissast, & qu’il luy voulust mal, puis qu’ils auoyent beu tous deux ensemble. Les autres disoiēt qu’il y auoit tromperie par tout, fort en femmes & en cheuaux. Et à ce propos quelqu’un nous va conter comme vn marchand & vendeur de cheuaux, estant de bonne conscience, en disant les vices des cheuaux qu’il vouloit vendre, tacitement disoit leurs bontez : & voyci comment. Vn grand Seigneur s’en allant à l’estable de ce marchand, marchande vn des plus beaux cheuaux qui y fust. Le courratier va dire lors, qu’il en auoit tant refusé d’un tel gentil-hōme, mais qu’il luy auoit tousiours gardé : car il est fort cōme vne tour, disoit il à ce seigneur, il va cōme vn garrot, il despeche comme vn moulin: & combien que soyez bien riche & grand seigneur, si tous vos cheuaux mangeoyent aussi bien que luy, ils vous destruiroyent. Mais par ce que ie ne voudrois pour rien du monde, disoit il à ce seigneur, vous tromper, ie vous diray ce que ie trouue de mauuais en luy: c’est qu’allant par les champs il ne faict que hannir: tellement que si vouliez parler de secret, comme vous autres messieurs auez de bonne cou-



stume, vous ne sçauriez en façon du mōde, tāt le cheual est gaillard & ioyeux, & ainsi il vous deceleroit si vouliez aller en embuscade, & bailer la diane: & s'il falloit aller à la guerre, & à la charge, ou passer vn gué, il vous mettroit en dāger, car il n'endurera iamais qu'un autre cheual marche deuant luy. Il y a biē plus, disoit ce marchand, il baue tousiours tāt soit longue la traicte, & parce que vous autres grās seigneurs estes le plus souuent habillez de soye, ce cheual en tournant la teste d'un costé & d'autre, comme il faict, il gasteroit de sa baue tous vos vestemens. Que si vous l'abbreuuez, il met si auāt le museau en l'eau, que vous penserez qu'il vous veuille noyer, & luy aussi. Quelqu'un de la Seree prenant la parole, nous va cōter d'un autre marchand de cheuaux qui voulant recōmander son cheual de courage & viftesse, & avec cela d'estre doux, disoit à celuy qui le marchādoit: voyez vous biē ce cheual, vous ne luy sçauriez si tost monstrier vn fossē, que le voila dedās, & est si doux que s'il est vne fois en vne fange ou en vn boubier, n'ayez pas peur qu'il bouge de là: & si ne fault point qu'ayez peur qu'il vous destruisse, car ie vo' assure qu'il ne va pas grād train. Ce mesme marchand vendāt vne haquenee, disoit à celuy qui la vouloit acheter:



## V N Z I E S M E

prenez la hardimēt, elle est bonne pour iouier à trente & vn, car elle ne passe point. Il y auoit en ceste Seree rustique vn des nostres, qui estoit venu sur vne Caualle, pourquoy il commença à preferer les iumens aux cheuaux, & comme Gargantua, homme d'esprit, choisit vne Caualle pour sa monture plustost qu'un cheual. Premièrement, disoit il, vne iument va plus viste, & si vous mettra mieux hors du danger qu'un cheual, faisant plus grande traicte & iournee, à cause qu'en vrinant elle ne laisse à courir, & le cheual s'arreste en vrinant: que si vous le pressez tant qu'il ne puisse pisser, il deviendra malade, & mourra d'une difficulté d'vrine. D'auantage, disoit il, les iumens vont communement plus doux, & si trebuchent moins que les cheuaux: car i'estime vn grand vice à vn cheual, le broncher, veu les inconueniens qui en arriuent tous les iours, & bien plus grand que ne signifiēt les hieroglyphiques & sacrees lettres, qui par le cheual bronchant, ne representent sinon qu'un mauuais commencement en affaires, qui le plus souuent monstrent la fin que le commencement. Aussi les iumens ne sont si difficiles à boire, ni à manger, ni à traicter, ni si subietes à morfondure, ni aux auies, à la morue, à la pousse, au farcin, & à estre re-



creuës, que les cheuaux: combien qu'on die  
que les iumens sont molestees d'une espeece de  
rage, quand elles voyët leur image dans l'eau,  
estans surprinſes d'amour, & par cela laiffans le  
boire & le manger. Si est-ce, luy repliqua vn  
autre, que les Anciens n'ont point tant parlé  
des femelles que des masles, car ils ont laiffé la  
memoire des cheuaux, & leur nom, en leurs li-  
ures, ce qui durera à iamais, ne s'estant trouué  
qu'un cheual malheureux, qui est le cheual de  
Scian. Que si la iument de Gargantua a esté  
renommee pour vn temps, elle n'a point pour-  
tant esté chantée comme le cheual d'Alexan-  
dre, auquel son maistre bastit vne ville, qu'il  
nomma Bucephale, du nom de son cheual, &  
là fut la sepulture du cheual, qui mourut en v-  
ne bataille contre les Barbares, aagé de trente  
ans, Alexandre l'ayant honoré de sepulture,  
comme aussi ont faict Cesar & Auguste. Ces  
gens là toutesfois estans dignes, en ce faict, de  
estre enseuelis avec tels animaux. Si est-ce, re-  
pliqua quelqu'un, qu'on trouue que Cimon fit  
vne sepulture honorable aux iumens, avec les-  
quelles il auoit gagné par trois fois la course  
aux ieux Olympiques, & que Poppea femme  
de Nero, ferra ses iumens de fers d'or. Puis ad-  
iousta, mais que diriez vous de Caligula, qui

G iij



## V N Z I E S M E

bailla vn nom à son cheual, & par ce nom le faisoit inuiter à souper, & là on luy bailloit de l'orge d'or, le designa Consul, & le fit son colleague au Pontificat? Il luy fut respondu, ie ne sçauois vous dire autre chose, sinon que c'estoyent deux bestes. Et les laissant là, ie vous prie de me dire pourquoy on imposa le nom de Bucephale au cheual d'Alexandre: car la dispute n'en est pas encores vuydec entre les doctes: L'vn disoit qu'on luy donna ce nom à cause qu'il auoit le regard de trauers. L'autre, pour ce qu'il auoit la teste faicte comme vn taureau. Le tiers affermoit que c'estoit à cause qu'on marquoit les cheuaux de Theffalie, qui sont bons & genereux, avec des fers chaults, où estoit engrauee vne teste de bœuf, qu'on leur imprimoit en la cuyssé, & que les cheuaux ainsi marquez estoyent appelez Bucephales. Et en quelle estime on auoit les cheuaux de Theffalie, vous le pourrez sçauoir, disoit il, par l'oracle Delphique: qui est en Strabo:

*Theffalius præstat sonipes, mulierque Lacena.*

Puis que nous sommes sur les bons cheuaux, va dire quelqu'vn, & sur les cheuaux qu'on marquoit par leur bonté, ie voudrois bien sçauoir pourquoy les anciens ont eu en recommandation les cheuaux qui estoient marquez avec



les dents d'un loup, qu'ils appelloient *Lycopsades*, c'est à dire recous & guarentis de la dent ou de la patte d'un loup: car encores aujour-d'huy on tient qu'ils sont meilleurs, & plus legers & courageux que les autres. Ne seroit ce point, luy fut il respondu, que se souuenans du danger où ils ont esté, ceste crainte les rende ainsi legers? Ou bien que s'ils n'eussent esté bons, courageux, & legers, ils ne se fussent iamais sauuez du loup? estans plus genereux & agiles quand ils se sont esprouuez à l'encontre du loup. Combien, adiousta il, que les cheuaux soyent rendus couards, pesans & tardifs, quand ils mettent le pied sur le vestige du loup: ayant si grande contrarieté entre eux, ce dit Pamphile, que le loup mort & enseuely fait peur au cheual, tant genereux soit il, & si le cheual ne passera iamais où les entrailles du loup soyent enseuelies. Qui est vn moyen dôt aucuns vsent enuers les grands seigneurs, qui veulent auoir les cheuaux des autres, car voyant cela, on pensera que le cheual soit retif. Et y a vn autre miracle de nature, adioustoit il encores, que le cheual ayant douleurs & tranches de ventre, se guerit quand on l'éuironne de l'intestin d'un loup: que Pierius dit auoir veu tenir prest à cest vsage en plusieurs

G iij



endroiets de Rome. Mais s'il est vray, demanda quelqu'un, ce que dict Cadamoſte, que les Magiciens & Sorciers peuuent rendre vn cheual plus viſte & leger? Ce qu'il ſemble aſſeurer, quand il eſcrit, que les cheuaux Negres ſont rendus plus forts, plus aſſeurez, & meilleurs, par le moyen de quelques charmes. Vne feſſetondue va dire, que ſur tout il vouldroit bien vn cheual tel que celuy qu'on trouua au pillage, quand Probus euſt vaincu les Alains: car au rapport des priſonniers, ce cheual faiſoit cinquante lieuës par iour, & continuoit huit iours: combien que l'Empereur n'en fit pas grand conte, & le refuſa, iugeant qu'il conuenoit mieux au ſoldat fugitif qu'au vaillât. Puis adiouſta, qu'il ne vouldroit point de ces cheuaux qui ſont ſi courageux ne ſi hardis, ne de ceux qui ſont ſi legers & viſtes, eſtans ſubiets à chopper, & qu'il ſe contenteroit d'un cheual qui ne laiſſeroit point tomber la ſomme, comme auoit faiet celuy du matin, & n'amafferoit point les bourſes, & qui ne ſeroit point retif: & ſur tout, diſoit il, ie n'ayme point les cheuaux qui ſont faſcheux au montoir, & qui mordent & qui ruent. A ce propos, va il dire en continuant, il me ſouuient d'un petit conte, que ie commenceray ainſi. Il n'y a pas long temps,



que i'estois en la maison de deux honnestes & sçauantes Dames, s'il en y a au monde, où les gens d'honneur de bon esprit & sçauoir sont bien venuz. Discourant avec elles, il vient en leur chambre vn villageoys pour quelque affaire: qui estant deiny entré, & n'osant approcher, commence à leur conter ce qui l'auoit amené là. Vne de ces Dames, accorte comme elle est, luy va dire: & dea, mon amy, approchez vous, ie ne rue ny ne mords. Cest homme des champs, que ie pensois rustique & simple, luy va dire en son Poiëteuin, Pardé, ô feroit d'oc bõ mōtre sur ine itau beste. Ie ne sçay qui trouua meilleure la rencontre, ou elle, ou moy: car nous nous prîmes à rire comme vo<sup>9</sup> faiëtes maintenant: d'autant qu'il ny a personne icy qui ne soubhaitast, sur tout, de trouver vne beste qui fust douce au mōtouer, sans ruer ne mordre. Et voyez vous pas, va il dire en cōtinuant, à quels gages on entretient les escuyers, pour dompter les cheuaux, & les rendre doux & paisibles, & de creance? Si bien que ceux qui les ont maistrisez, les faisans seruir aux hommes, ont esté estimez si courageux, pour auoir rāgé des bestes si furieuses, que les anciens ont estimé indomptables, qu'on les appellez Centaures. Vous vous trompez, luy



## V N Z I E S M E

fut il repliqué, vous trouuerez qu'ils n'ont pas esté appelez Centaures à cause de leur hardiesse & audace à dresser les cheuaux, mais de ce qu'ils ont esté les premiers qui les ont picquez : car *centao*, mot Grec, vault autant à dire que, *stimulo*, *pūgo*, ce dit on. Et ne trouue point, adjousta il, que les cheuaux ayent iamais esté si farouches qu'on les faiët, m'assurant tous les autres animaux n'estre que bestes aupres de ceux cy. Car il ne laisse par sa hardiesse à estre docile, & se soubmettant à la loy ne refuse la bride, comme dit Virgile :

*Ceneantmoins le cheual s'est offert*

*D'estre accouplé, & le mors a souffert.*

Et à cause de sa hardiesse les Egyptiës par leurs lettres hieroglyphiques, & escriptures sacrees, signifioyent par le cheual la guerre, & de son nom sont dits cheualiers, ceux qui estans dessus se sont portez vaillamment. Aussi les Poëtes reçoient le cheual comme dōné des Dieux : car Neptune en frappant sur le riuage de la mer Thessalle, le produit, comme seruāt grādemēt à la guerre, les meilleurs cheuaux estās ceux de Thessalie: que si nous trouuons qu'ils se troublent en vn grād bruit, comme en vne bataille, aussi faiët bien l'homme. Le cheual avec tout cela, ayme son maistre, & si le recon-



gnoist: cōme nous trouuons du cheual d'Alexandre, qui ne vouloit permettre qu'autre montast sur luy que son maistre: cela s'entend quand il estoit paré & sellé, car quād il estoit nud il enduroit bien que le parefrenier montast à poil dessus luy, autrement il eust fallu qu'Alexandre mesme eust abbreuue son cheual, ou qu'on le menast boire par le licol. Pline dit, adjoustoit il, que les cheuaux portent si grande affection à leurs maistres, qu'ils en font le ducil estans morts, & de regret iettent des larmes: comme Virgile dict de Palans,

*Depuis ayant laissé AEthon ardent destrier*

*Son harnois, va pleurant son vertueux guerrier.*

Et Homere dit que les cheuaux de Patrocle, apres sa mort ne voulurēt plus obeyr à Automedon, tant ils trouuoient estrange l'absence de leur maistre. I'ay ouy asseurer, adjousta il, que si vn cheual se trouue en quelque peril, ou en vne bataille, s'il n'a dessus luy son maistre, ou celuy qui a de coustume de le mener, deuiēt rebours & mauuais, & qu'on ne s'en peult ayder. Et si trouuons par la doctrine des Augures, que comme le cheual qui naquit en la maison de Cesar, ayāt la corne du pied fēdue en forme de doigts, luy predict sō Empire,



## VNZIESME

qu'aussi il luy predict sa miserable fin : car vn iour deuant sa mort, il trouua les troupes de cheuaux ( qu'il auoit consacrez passant le Rubicon, les enuoyans sans maistre) qui s'abstenoient de manger, & pleuroient. Combien que les deuins, repliqua quelqu'un, veulēt que les cheuaux emportēt signification d'Empire & maistrise, si est ce que les Onirocrites, & qui se meslent d'interpreter les songes, disent que si on songe auoir vne teste de cheual, que cela signifie seruitude & pauvreté. Celuy qui estimoit tant les cheuaux, reprenant ses premiers arremens, va dire que le cheual auoit quelque raison, & qu'il ratiocinoit entre toutes les autres bestes, à cause du temperamēt de son cerueau: d'autant, disoit-il, qu'on trouue des cheuaux qui sçauent combien de seaux d'eau ilz ont tiré ce iour, & cōbien ils ont accoustumé d'en tirer, si bien qu'ayant faict leur tasche, on ne leur en sçauoit faire tirer d'auātage. Si vo<sup>u</sup> n'estes content de cest exemple, adjoustoit il, nous trouuons qu'un cheual, avec sa charge de sel, tomba de fortune dans l'eau : estant rechargé, & trouuant que sa charge n'estoit pas si pesante que par auant, à cause que l'eau qui s'estoit meslee avec le sel en auoit faict fōdre vne partie, ne failloit iamais de se coucher en



l'eau quand il passoit les ruisseaux ou riuieres, se souuenant que sa charge diminueoit. Thales ayant entendu du maistre de ce cheual tout ce discours, se doubtant de la malice & de la ruze du cheual: le voulant corriger, & qu'il ne se couchast plus en l'eau, le faict charger de laines & esponges en lieu de sel. Le cheual ainsi chargé ne faillit comme de coustume à se coucher dans l'eau: mais estant releué, & rechargé, & sentant la charge pl<sup>9</sup> pesante qu'auparauât, là où il auoit accoustumé de la trouuer plus legere, par apres ne se coucha plus en l'eau. Ce Thales, adjousta il encores, auoit l'esprit bien percé aussi quand il cōgneut que les cheuaux qui portoyent le saffran deuenoyēt tous eslourdis par son odeur: parquoy il ne bailla gueres de saffrā à chasque cheual, & si vn en estoit chargé, il le faisoit aller le dernier: ce que noz muletiers font bien encores aujourd'huy. Vn autre prenant la parole, va dire qu'il ne se falloir esmerueiller de cela: veu que Amatus Portugais, sur Dioscoride, dit qu'un homme s'estant couché vne nuit sur vne balle de saffran, fut trouué tout mort le matin. Il fut repliqué, qu'on ne faisoit pas doubte que le saffran par son odeur ne peut eslourdir les bestes qui le portent:



mais que les'figues chargees sur asnes & che-  
 uaux les facent succomber au faix, & perdre  
 toute force, on ne le pouuoit croire. Pleust à  
 Dieu, commença à dire quelqu'un, qu'il y eust  
 vn autre Thales encores en vie : pour sçauoir  
 de luy pourquoy on pēd au col des bestes des  
 sonnettes, des cloches, des campanes, qui les  
 chargent beaucoup. Quant à moy, disoit il,  
 qui y vois à la bonne foy, & n'y prens garde  
 de si pres, ie n'en sçay autre raison, sinon que  
 c'est affin que les petis enfans s'ostent du che-  
 min, oyant ces campanes : ou bien affin que  
 les voituriers s'auancent ou retardent, de peur  
 que les muletz se rencontrent en vn chemin,  
 où ils soient contraincts l'un ou l'autre de re-  
 culer: comme és montaignes ils se trouuēt de  
 tels chemins. Seroit ce point, luy fut il repli-  
 qué, que les cheuaux & mulets de charge pre-  
 nent plaisir au son & musique de ces brimbal-  
 les? parce qu'on trouue en Strabo, que les Ele-  
 phans obeissent à leurs gouuerneurs par quel-  
 que chant, & par le son des tympanes. Que si  
 par vsage on a trouué que les bestes de char-  
 ge prenēt plaisir à la musique & accord de ces  
 campanes, la derniere en ayant vne si grosse  
 au col qu'elle sert de basse-contre, & les autres  
 estās de diuers tōs, tout son estat vniforme &



de mesme façon desplaisant à nature, on s'est apperceu aussi que ces bestes en endurent le trauail plus allegrement, ceste musique & son leur faisant trouuer le chemin plus court, & moins ennuieux, les bestes se resiouissās d'ouir des sons. Que si ces campanes ne seruoient que de piaffe, comme font les plumars, ce seroit grande folie de les charger de si pesantes brimballes. Vrayement, va dire vn autre, ie me suis trouué autrefois qu'en oyant ce tinta-marre, ie pēsois encores ouyr la feste des Ori-bantes, ou la Carauanne des Turcs quand ils vont au sepulchre de Mahumet. Et bien, adjoustoit il, que le son leur face trouuer le chemin plus court, & de moindre trauail, quand ils cheminent, si m'est il aduis que ces clochettes qu'on leur laisse la nuit, les empeschēt de reposer, si nous croyons ce qui est escrit d'un Roy, lequel eut si grand enuie de vaincre es jeux Circenses, qu'il commanda par ses soldats à tous les voisins, où estoit logé son cheual, de ne faire aucun bruit, affin que son cheual reposast mieux. Que si ces cāpanes soulagēt les bestes de charge qui les portēt, pourquoy n'en met on au col des cheuaux qui tirent vne charrette, ou vn coche, ou portent vn hōme? On demāda terme pour en venir: ce pendant



VNZIESME

quelqu'un va dire qu'il rendroit bien raison pourquoy les cheuaux attelez en vne coche, ou charette, ensemble & de front, tirēt mieux & de meilleur courage, que quand ils sont desaccouplez, ou qu'ils tirent l'un estant apres l'autre: parce, disoit il, que l'enuie qu'ils ont à qui courra le plus fort, leur eschauffe le courage, augmente la force, & leur faict oublier le trauail: non que ce soit comme aucuns ont voulu dire, que plusieurs cheuaux s'eslançans ensemble fendent mieux l'air, ne trouuans si grande resistance. Bien, va dire vn autre, ie reçois vostre raison, à la charge que vous me direz comment il se peut faire, qu'une herbe, dite en Latin *Lunaria*, en François Lunaire, puisse defferrer vn cheual tout à plat, s'il passe par dessus, tant bien ferré soit il, comme l'a escrit le seigneur du Bertas:

*Lunaire où cachez vous*

*Cet Aymant, qui le fer si puissamment attire?*

*Lunaire où cachez vous la tenaille qui tire*

*Les fers si dextrement? Lunaire où cachez vous*

*La mareschalle main, qui arrache les clous*

*Si doucement des pieds?*

Et comme il se peut faire qu'une femme ayāt son catamini face auorter vne iument pleine, en la touchant & regardant. Il luy fut respōdu  
que



que cela se faisoit par vne occulte & secrette vertu de Nature, aussi bien que infinies autres choses, dont la faculté demeure cachée: combien que plusieurs disent que c'est le pont aux asnes de recourir à ces vertus ocultes. Ceux de ceste Seree rustique, reuenans à leurs bestes, vont demāder pourquoy les mules & les mulets viuoyent plus longuement que les chevaux, estans aussi grans & gros les vns que les autres. Il fut respondu que c'estoit à cause de la sterilité des mules & mulets, qui ne perdent point de semence: les vns disans leur sterilité venir de ce que leurs conduis sont corrompus en leur geniture, les autres que c'est à cause de la mixtion des semences, qui sont de matiere trop liquide & molle, cōbien que Theophraste die que les mules de Cappadoce portent. Vn de nostre Seree, qui estoit des plus grands & des plus gros, prenant la parolle, va demāder, si on vouloit inferer que les plus grandes bestes & les plus grosses, viuoyent plus que les petites, pour ce que nous voyons que l'Elephant, la plus grande & grosse beste du monde, qui porte autant que trois mulets de ce pais, vit plus longuement que tout autre animal: les animaux tant plus ils sont grands & gros, tant plus ayans de chaleur, & en la cha-

H



leur consiste la vie. Que si cela est vray, disoit il, tant mieux pour moy. Mais qui m'en faiet doubter, c'est que ie trouue les hommes qui habitent le Midy, mesmement les Numides, viure plus long temps que les Septétrionaux, non pas que les vns soyent plus grands que les autres, & par consequent ayent plus de chaleur, où consiste la vie, mais c'est à cause de la chaleur de ce pais là, qui est cause que ceux qui y habitent n'ont pas grans excremens & superfluitéz : & aussi qu'on ne trouue que vers l'Auster des Elephans & cornices, qui vivent plus que toutes les autres bestes. Puis il va dire, pour reuenir au subject de la Serree, qu'il ne se sentoist point iniurié quand on luy disoit qu'il estoit vne grosse & grande beste : ven qu'encores que l'Elephant soit la plus grosse beste du monde, si est-ce qu'il approche plus de la raisõ que les autres, & qu'il s'appriuoise plus aysement. Il s'est trouué des Elephans, disoit il, qui ont mis hors de la bataille leur conducteur & cocher, estant tombé, & l'ont sauué. Que si d'auature par cholere ils ont tué leur gouuerneur, de facherie ils ne mangerõt point, & bien souuent en mourront. Et à propos de moy, adjousta il, ie trouuay vne grande beste qui faisoit bien du suffisant, ie luy demā-



de dequoy il guerissoit, & qu'il sçauoit faire, il me respond qu'il faisoit les mules & mulets: & ie luy dy, vrayement ie le croy bien car tu es vn bel asne. Ayant acheué son côte, & voyant qu'on ne rioit point, il en va faire vn autre, sans sortir du propos de la Seree rustique, commençant ainsi. Il n'y a pas long temps qu'un Prince de France demanda à vn gentil-homme Breton, s'il y auoit point moyen de luy faire recouurer de son pais de Bretaigne quelque petit cheual, pour se pourmener pres sa maison, ou estant en Court. Ce gentil-homme luy assura qu'ouy, & qu'il luy en feroit auoir de si petis qu'ils n'auroient que deux ou trois iours. Celuy qui auoit faict ce conte, regarda si vn de nostre Seree en auoit rit: d'autant qu'il ne rioit de chacun propos, mais seulement de ceux qui venoyēt bien à la rencōtre, & estoient aigus & subtils: car luy estant de grande imagination, il ne rioit de choses communes: mesmes encores qu'il fut facetieux, & eust grace à parler, il ne rioit iamais de ce qu'il disoit: parce qu'il auoit l'imaginatiō tant delicate & subtile, que la grace de ses parolles & gētils deuis, ne luy aggreoit & plaisoit comme il eust bien voulu: & aussi que celuy qui a telle imagination auāt qu'acheuer de parler, il sçait delia ce



## V N Z I E S M E

qu'il doit dire, & souuēt ce que les autres veulent dire, qui l'empesche de rire d'une chose qu'il sçauoit auant qu'elle fust dictē. Vn de la Serce ayāt ouy parler des petis cheuaux, nous va dire & asseurer qu'il estoit biē ayfē de iuger à la naissance des cheuaux, fils seront grands ou petis: car disoit il, Xenophon a escript, & ceux qui se messent de nourrir des cheuaux, disent, que le poulain qui aura les iambes hautes, estant sorty hors du vētre de sa mere, sera fort grand, que s'il les a petites, il sera fort petit: car les os des iambes des cheuaux nouuellement nez, mules, mulets, & asnes, ne leur croissent plus. Or celuy qui auoit faict le conte des petis cheuaux de deux ou trois iours, voyant que cestuy cy qui rioit peu souuent, l'auoit trouuē bon, en va faire encores vn autre, sans vouloir attēdre qu'on diroit d'une chose que beaucoup ne trouuent pas credible, qui est qu'un cheual est aussi hault des ossemens quād il naist, qu'il est en sa force. Ce conte fut d'un sien voisin qu'il auoit veu montē sur son cheual, si meigre, si despris, & si deshallē, qu'il s'ebahissoit comment il pouuoit seulement porter sa selle, à qui il auoit dit: Il en y a qui disent que pauureté ne se peult celer, mais ie veoy bien maintenant du cōtraire. Apres que ceux



de la Seree eurent ris de ce conte aussi bié que de l'autre, il fut conté d'un hôte, qui est sur les limites de Bretagne & d'Anjou, qui a nom Mico L'abesté, ainsi nommé par ce qu'il ne vouloit loger que ceux qui estoient abestez, c'est à dire, que ceux qui auoyent des bestes, & non les gens de pied, encores que de quatre ou cinq lieux de là il n'y ait pas une hostellerie. Arrivant un soir bien tard en son logis un homme de pied, bien las & mouillé, ce Mico, sans ouvrir ne porte ne fenestre, luy demande s'il estoit abesté. ce passant luy respond que non, mais qu'il payeroit aussi bien que s'il estoit de cheval: l'hôte Mico luy replique, que son logis n'estoit que pour ceux qui estoient abestez. Ce pignon fâché au possible, s'aduisa que la monture de Mico estoit dans les prez, ayant la bride à l'arçon de la selle: montant dessus, il retourne demander à loger. Mico luy demande s'il estoit abesté, ayant dit qu'ouy, il ouvre la porte, Mico luy-mesme prent son cheval, & l'estable, & le panse. Mico faict bonne chere à son hôte bien huit iours, n'ayant peur qu'il s'en allast sans payer, pensant auoir son cheval en l'estable. Les huit iours passez, son hôte s'en va sans luy dire à Dieu. Mico fut si bien abesté qu'il nourrist bié quinze iours son che-

H iij



VNZIESME

ual à l'estable sans rien faire: car il fut bien huit iours à le chercher, & autre huit iours sans le pouuoir recongnoistre, encores que le plus souuent il le pensast: & depuis a tousiours esté nommé Mico l'abesté. Cela estoit bien deu à Mico, & d'auantage, va respondre quelqu'un, pour faire coucher vn homme à lerte, ou sur la fretille, ou sur la dure, pour n'estre abesté. Et me souuient m'estre trouué en ceste peine. Car vn soir, deux ou trois de mes cōpagnons, & moy, sortans d'un basteau, nous allōs chercher à loger en vne hostellerie. L'hostesse no<sup>o</sup> va demander, messieurs, estes vous de pied ou de cheual. Je veois respondre, non, madame, nous sommes d'eau. Or ce nous dit ceste hostesse, en fermant la fenestre, puis que vous estes d'eau, retournez coucher dont vous venez. Et fusmes contraincts, parce que n'estiōs pas abestez, de retourner coucher en nostre bateau, & à la verité fusmes d'eau. S'il est vray, demanda vn autre, qu'un homme sentant la fiente des cheuaux puisse iuger de leur bonté, comme on peult faire par leurs couleurs? Car plusieurs iugēt des cheuaux s'ils sont bons ou mauuais par leur poil: parce, dit Columbre en son Hippiatrie, que les couleurs des cheuaux viennent de la domination & abondance de



quelqu'une des humeurs: tellemēt que le che-  
ual naistra rouge, si l'humeur sanguine domi-  
ne sur les autres: il sera noir, si l'humeur chole-  
rique, qui est chaude & seche, excède: il sera  
blāc, si c'est l'humeur flegmatique, qui est froi-  
de & humide: si les couleurs sont mixtes & bi-  
garrees, elles se font d'humeur melācholique,  
qui est froide & seche. Mais parce qu'on n'a-  
uoit iamais ouy parler de tout cela, on se mit  
à demander, dont venoit ce mot de Destrier,  
si frequent dans les vieux Romans. Quelqu'un  
respond auoir appris de la Montagne, que  
Destrier est venu des cheuaux que les Latins  
appelloyent *dextrarios*, qui se menoyent à dex-  
tre, ou à relais, pour les prendre au besoyn.  
Nostre Fesse-rondue va dire qu'il vouloit par-  
ler des asnes, aussi bien comme on auoit par-  
lé des cheuaux. I'ay trouué en Pline, disoit il,  
que si quelqu'un est mordu d'un Scorpion, &  
qu'en passant il die en l'oreille d'un asne qu'il  
est mordu du Scorpion, il sera incontinent  
guery. Car l'on tient que de toutes les bestes  
il n'en y a point qui entendent mieux, com-  
me l'asne d'Apulee dit de luy mēme. Aussi  
Cælius dit, que si vous trouuez un asne en un  
champ qui mange les bleds, si vous luy dite à  
l'oreille quelques parolles enchantees, il sorti-

H iij



## VNZIESME

ra à l'heure mesme du chāp, tant les asnes sont dociles & bons. Vn autre de la Seree soubtenoit que l'asne estoit vne beste mal-heureuse & dangereuse, parce qu'on dit que si vous tōbez de dessus vn asne, vous en sentirez plus tost le mal, que si vous laissiez choir de dessus vn grād cheual. Il y a bien plus, disoit il encores, quand on vult faire vne grande ignominie à quelqu'un, on le mene pourmener par toute la ville sur vn asne, estans ceux la infames toute leur vie : l'asne estant vn indice de mocquerie : d'autant qu'il semble se moquer quand il desnue ses dēts. Encores aujourd'huy si vne femme a battu son mary, on en cheuauche l'asne. Et y a vn peuple, qui s'appelle en Latin *Cumani*, qui ne punissent les fēmes adulteres qu'en les mettans sur vn asne, & les pourmenans estans dessus. Andronicus Tyrant fut mis sur vn asne par ignominie, aussi bien que Crescence Consul Romain, & que Beatrix Auguste, femme de l'Empereur Federicus AEnobarbus, par les Milannois, qui la mirēt sur vn asne, le visage vers la queue. Et à cause que l'asne est la beste la plus stupide de toutes les autres, il est prins pour l'ignorance : parquoy en memoire de ceste lourde bestise on feint que les oreilles de Midas, pour auoir mal



iugé, & estre ignorant, luy deuindrent oreilles d'asnes. Les Egyptiens auoyét l'asne en si grād mespris & ignominie qu'ils luy faisoient mille maux: & à cause de son impurité, il est consacré à Priapus. Vn Drole voyant que personne ne prenoit le parti des asnes, craignant qu'on pensast que ce fust le sien mesme, va dire: Si trouuons nous que l'asne, avec son cōducteur Nico, que rencontra Auguste allant à la bataille Actiaque, luy fut vn bon presage de victoire, & si les Molosses furent mis en fuite par le seul cri des asnes. Et trouuōs aussi qu'Ammonius Alexandrinus bailla à Origene & à Porphyre ses disciples, vn asne pour compagnon d'eschole: les Cabalistes le proposāt pour marque & enseigne de sagesse & sapiēce: à laquelle quiconque aspire doit endurer patiemment la peine, estre humble & sans malice, comme l'asne. Et si vous diray que les asnes sont grans Astrologues: car ils nous predisent infailliblement mutation de temps, & ne faudrons, ayās tāt soit peu de sympathie avec eux, de cognoistre à leurs oreilles si le temps se doit changer: car ils dressent plustost leurs oreilles lors qu'il veut plouuoir, qu'en autre temps, à cause de leur nature melancholique. Quelqu'vn va repliquer à ce Drolle, que s'il n'auoit autre



## V N Z I E S M E

chose à dire de son asne, qu'à le faire Astrologue, & à deuiner les choses à venir, qu'il luy monstreroit que la vertu de deuiner ne peut estre qu'à tort attribuee aux bestes: car leur chât & le geste de leus corps, comme l'asne dressant ses oreilles, ne denote rien à venir, mais seulement ce qui est present: à sçauoir vne humide influxion du ciel, que par vn instinct naturel ils sentent dans leurs corps, si tost qu'elle se cōcree en l'air: ce qui n'apparoist pas si clair és hommes, s'ils ne voyoyent quelque nuee, ou autre signe, qui a accoustumé d'accompagner la pluye. I'ay pourtant veu, adioustà il, vn aueugle de nature, à qui on demanda quelle chose du monde il aymeroit mieux voir, il respondit vn asne: d'autant, disoit il, que ie n'entens autre chose que dire, c'est vn asne, & quād ie suis par les rues, ie n'oy autre cas, sinon aueugle, garde l'asne: & chacun parlant des asnes, il faut bien, disoit cest aueugle, que ce soit quelque grande chose qu'un asne. Puis le laiët d'une asnesse est souuerain pour les tabides, gouteux, & enuenimez, cōme aussi pour rendre net, blanchir, & polir le teint aux femmes, comme nous lisons que Poppea, femme de Neron, en faisoit des bains pour auoir le teint plus beau & la charnure plus polie & blanche. L'ongle de l'asne



bruslee & puluerisee guerit le mal de S. Iean. Reuenans des asnes aux cheuaux, comme dict le Prouerbe, quelqu'un commença à parler ainsi. Je louë grandement les Anciens, qui estimoyent vn larrecin, & en donnoyent actiõ contre celuy qui auoit vsé d'un cheual, ou autre beste, à autre vsage qu'à celuy qu'on l'auoit prins: mesme Brutus cõdamnoit celuy de larrecin, qui eust mené vne beste outre le lieu que on auoit accordé, & luy auoir faict faire plus de chemin que de l'ordinaire. Et vrayement, adiousta il, il y a des personnes qui sont pires que les bourreaux: car si vous leur prestez ou louiez vn cheual, c'est grand pitié des excez & des iournees qu'ils font faire à vne pauvre beste, qui ne se peut plaindre: & regardez y bien, vous trouuerez tous ceux qui n'ont nulle pitié des bestes, & qui les traictent si mal, n'estre pas plus pitoyables ne meilleurs enuers les hommes. Et quand i'en serois creu, & que le tort qu'on auroit faict à vne pauvre beste seroit prouué, ceux qui l'auroyent faict en seroyent punis, aussi bien que Sforce Duc de Milan fit punir ceux qui desrobboyent l'orge & l'auoine qu'on deuoit donner aux cheuaux. Il me souuiét, va dire Franc-à tripe, d'un mié voisin, à qui ie dis q mō cheual estoit bien



las, lequel me demanda s'il estoit venu à pied. Ainsi qu'on rioit de ceste folie, quelqu'un comença à dire, qu'il ne sçauoit pourquoy les Egyptiens abhorroyent le cheual, animal tant genereux, vtile & familier: qu'en leurs lettres hieroglyphiques, & figures sacrees, il signifioit l'homme profane: & vn temps fut que les prestres ne l'eussent osé toucher, veu que les Perses ont tant estimé le cheual, que leur royaume fut donné à celuy de qui le cheual hanni- roit le premier, qui fut à Darius, par la finesse de son parestrenier. Il luy fut respondu, que cela procedoit de l'accoustumee superstition des prestres Egyptiens, parce que le fiel du cheual est veneneux: ou bien c'est pour monstrier que le prestre ne se doit iamais absenter: ou bien à fin qu'on entende que le prestre ne doit aller & suyure la guerre. Puis fut adiousté, que Modestinus faisoit si grand cas des cheuaux, qu'il manda à son maistre Vlpian estant Proconsul en Dalmace, quelle action il y auoit contre ce- luy qui auoit faict faillir sa iument à vn cheual d'autrui. Il faut que ie vous die, va dire vn de la Serree rustique, de la generosité & bonté d'un cheual, qui alloit sans picquer, & amena son maistre tout mort iusques dans vne hostellerie loin d'une demie iournee. Et afin que n'e dou-



tiez, Poge dict auoir veu vn cheual, qui entra en Constance, durant qu'on y tenoit le Concile, ayant sur luy vn homme mort de froid, lequel estoit aussi droict que s'il eust esté viuât: & ce cheual ayât accoustumé de loger en vne certaine hostellerie, le conduit iusqu'au dedâs: où l'on apperceut que son maistre, qui estoit dessus, estoit tout roide mort, par la force du froid. Sur la fin de la Serce, aucuns se souuenâs de la frayeur qu'ils auoyent eüe de la cheute d'un de leurs cheuaux, se mettent à discourir les piteux euenemens aduenus par le choquemēt, par la cheute, & peur des cheuaux, ou par leur restiueté & oppiniaistreté. Le premier fut du fils de Louys le Gros: lequel porté en bas par son cheual, ayant peur d'une truie, aux faulx-bourgs de Paris, mourut de la cheute. Vn autre fut de Loys de Bauiere, Empereur, qui tombant de cheual à la chasse d'un Ours, se tua. Le tiers euenemēt se cōta de Pribislaus, qui à son retour de la guerre de Hierusalem, publia vn tournoy, & en courant la lance, son cheual va faillir des quatre pieds, tellement que ce pauvre Roy fut tout froissé. Puis on adiousta que Casimirus second, Roy de Polongne, poursuyuant vn Cerf à force d'esperons, en vn lieu raboteux, par le chopement de son



## V N Z I E S M E

cheual, se rōpt & bras & iambes, dont il mourut. Alexandre le tiers, Roy d'Escoffe, en courant, son cheual & luy tombant de si grande roideur, qu'il se cassa le col. Iean premier, Roy de Cathalogne, se tua par la cheute d'un cheual. On n'oublia pas Foulques, Comte d'Anjou, lequelestāt en la terre saincte, & assiegeāt vne ville, se print à courir vn Lieure, dont la cheute de son cheual luy auança ses iours. Eufut dit que les cheuaux auoyent esté aussi bien cause de la mort des femmes que des hōmes. Et pour exemple, on amena Marie, fille de Charles de Bourgongne, femme de Maximilian premier, Empereur, laquelle estant grosse d'ēfant, & ne pouuāt moderer son cheual, qui vouloit courir avec les autres cheuaux, tombant à la renuerse, apres estre auortee, mourut de la cheute. De nostre temps, Loys Borgia, Cardinal & nepueu d'Alexandre sixiesme, faifāt voltiger vn coursier de Naples, le cheual le precipita en terre si rudement qu'il en mourut: comme aussi fit le Duc de Beau-preau, Prince de France, filz vnique de monsieur de la Roche sur-yon, en ioūant vn ieu qui se faict à cheual, par le chopement de sa mōture mua sa vie en la mort. Quelqu'un va dire qu'il ne se esmerueilloit point des cheutes qui arriuent à



ceux qui courent la poste, qui vont à la chasse, qui courent la lāce, veu que sans courir & allāt le pas, vn cheual peut en beau chemin tōber: & que bien souuēt aussi en la guerre les cheuaux causent la mort à leurs maistres, ou pour estre retifs, ou pour auoir peur, ou pour ne les pouuoir retenir, ou pour brōcher. Et croy, disoit il que c'est la seule cause pourquoy les Suisses n'ōt fait iamais la guerre qu'à pied, au cōtraire de plusieurs autres nations, qui la font plus à cheual qu'à pied, & trouuēt maniere de dōter, & mesmes sans bride ne selle, les plus furieux cheuaux. Iouio dit, adiousta il, qu'Ismaël Sophi, fit vne chasse aux cheuaux sauages, qui estoient en Perse, qu'il dōpta, & s'en seruoit à la guerre, & estoient de si grād seruice qu'ō les eut menez deux iours sans estre lassez. Les autres disent que les iumēs de Glauc<sup>o</sup> & les cheuaux de Diomedes roy de Thrace, qui estoient nourris de chair humaine, deuoient estre de ces cheuaux sauages, dont le Sophi faisoit la chasse: ce que ie croy, disoit il, parce que ie ne pense point que nos cheuaux, qui ayment leurs maistres, & les recognoissent, les voulussent manger, comme on dict que Diomedes fut mangé par ses cheuaux mesmes: & aussi ie ne croy pas qu'on puisse accoustumer les cheuaux à se



## VNZIESME

paistre de chair humaine: combien qu'il y a vn peuple qui s'appelle à ceste cause *Ippophagi*, qui vse de la chair des cheuaux, comme nous faisons de beuf & de mouton. Quelqu'un va dire qu'en ce pays on ne mangeoit point les cheuaux, mais qu'il y en auoit qui les desfrobboiēt d'une estrange façon: les autres ne les veulent desfrobber, mais si vous courez vn office, rendront & vostre cheual, & ceux de poste, inutiles & comme morts. Estant prié de reciter par quel moyen cela se pouuoit faire, va dire qu'il y auoit des hostes, lesquels voyans vn beau cheual en leurs estables, mesleront parmi leur foin d'une certaine herbe que les cheuaux ayment naturellement. Et peu apres que le cheual en a mangé, il tombe comme mort par terre, sans grouiller ne respirer aucunement: si biē que les medecins de cheuaux, & le maistre, le laisseront là pour mort. Ceste herbe ayant fait son operation, & sa vertu finie, le cheual reuiendra comme au parauant. Celuy qui iouera ce mystere, ne le fera pas escorcher, comme fit vn passant, à qui on vouloit faire vn tel tour: car estimant que son cheual fut mort, ne voulant tout perdre, le faiēt deferrer & escorcher. De là à quelque temps, l'herbe qu'il auoit mēgée, n'ayant plus de force, le cheual se leue, & com-  
mence



# S E R E E.

'mence à marcher, tout escorché qu'il estoit: ce  
 que ceux qui l'auoyent veu mort prindrent à  
 grand prodige. Et ne doubteray plus, adiousta  
 il, des Sorcieres de monsieur Bodin, qui avec  
 leurs greffes sont lōg tēps mortes, & sans senti-  
 mēt aucū. Puis va dire, ie vous prie ne me pres-  
 ser de vous reciter quelle herbe c'est dōt vsent  
 ces malheureux, car vous seriez cause de grād  
 mal, mais ie vo' diray biē le remede à cela: c'est  
 que si vous vous trouuez en ceste peine, il ne  
 faut que frotter les genitoires du cheual avec  
 vinaigre, car incōtinēt il se reuiēdra. Sur la fin  
 de la Seree il fut remarqué, que tout ce iour là  
 on n'auoit riē serui sur table, qui ne fut proue-  
 nu de la maison où nous estiōs: Horace loūant  
 la table sur laquelle il n'y a riē qui ait esté ache-  
 té. A ceste cause les anciēs, qui ne māgeoyēt q̃  
 ce qui croissoit principalemēt en leurs iardins  
 & en leurs chāps, & en leurs maisōs rustiques,  
 blasmoiēt le pere de famille qui achetoit quel-  
 que chose, laquelle il pouuoit auoir en sa mai-  
 son, & en son labourage. Ceste sentēce fut fort  
 approuuee de la cōpagnie: laquelle encor que  
 elle aymast à dire apres souper le mot pour ri-  
 re, viuoit neantmoins en toute frugalité, qui  
 estoit cause de faire durer plus lōg temps nos  
 assemblees, dont ceste derniere print icy fin.

I



## DOVZIESME SEREE.

*Des Babillards & des Causeurs.*



N ceste Seree il se trouua quel-  
qu'un qui parloit si haut, que no<sup>s</sup>  
pésionstous auoir la deesse Echo  
en nos oreilles, & ne semblâs pas  
les cheuaux de trôpettes qui ne  
s'estonnent point pour le bruit, il nous eslour-  
dissoit: & avec cela estoit si grâd babillard, que  
durât le souper il nous auoit si fort rôpu la te-  
ste, que nous fûmes contraints de nous leuer  
de table: car en vn bâquet on n'est point forcé  
d'endurer d'un hōme facheux, cōme on est en  
vn nauire. Or pour faire taire ce bauard, vn  
chascun se taisoit, afin de ne luy bailler point  
occasion de parler, ou biē nostre propos ne s'a-  
dressoit iamais à luy, & quād il parloit, on ne  
luy respōdoit point, & mettions en auant des  
discours où il n'entendoit riē, pensant que lors  
il se tairoit: d'autant qu'il ne faut iamais parler  
qu'en deux tēps, le premier, quād il est neces-  
saire de parler, ou qu'on parle à nous: l'autre,  
quād on parle des choses que cognoissons &  
sçauons asseuremēt. Que si quelqu'un parle de  
vne chose qu'il n'entēd point, il tōbera en l'er-  
reur d'Alexādre le Grand: lequel discourāt de



la peinture en la maison d'Appelles, & disant plusieurs choses hors de propos, & cōtraires à l'art, le sage peintre luy dit à l'oreille, qu'il cessast son discours, ou qu'il parlast plus bas, parce que les garçons de la boutique se moqueroient de luy. Et de vray, c'est vne grande folie, à qui que ce soit, se penser maistre, sans iamais auoir esté apprentif. Alexandre, comme il estoit homme d'esprit, cognoissant sa faute, ne parla plus de ce où il n'entendoit rien: mais nostre causeur encor qu'on luy eust dit cinq ou six fois, *Ne sumtor ultra crepidam*, ne laissoit à bauarder: tellement que nous fumes en deliberatiō de le laisser là tout seul: car il n'y a si fol, ne si grand babillard, qui estāt seul ne se taise. Toutesfois de peur de fascher nostre hôte, & aussi que c'estoit durāt le souper, où estiōs empeschez ailleurs, no<sup>s</sup> aduisames de le laisser parler tāt qu'il voudroit, les bāquetās ne doyuās estre ny trop grās iaseurs & parleurs, ny trop muets aussi: & qu'apres le souper nous parleriōs si biē des babillards que si ce causeur n'estoit du tout sans iugement, il congnoistroit sa faute, & possible qu'il iroit à l'eschole de Pithagore. D'entree le maistre de la maison en se riāt disoit qu'il n'aymoit point, principalement à sa table, les babillards, pour autant, disoit il, que le silence



# DOVZIESME

n'altere point, cōme fait le babil & le parler: & aussi que ceux qui parlēt beaucoup sōt chauds & ainsi boiuēt d'auātage, & ceux qui se taisent sont froids de cerueau, & ainsi ne sont gueres alterez. A qui il fut repliqué, qu'il deuoit plus tost souhaiter à sa table des babillards qued'autres, si la loy des Lacedemoniēs estoit gardee, qui ne donnoit point de vin à celuy qui parloit, de sorte que pour en boire il falloit garder silence: & que ceste loy seroit fort à propos en ce tēps, où les festins & bâquets sont si pleins de bruiēt qu'on ne s'entend point l'un l'autre: bien cōtraires aux conuis que faisoÿēt les Æginetes en l'honneur de Neptune, où dix ou douze iours en banquetāt ils gardoyēt si grand silence, qu'on les appella *Monophagi*, c'est à dire, viuans solitairement, comme on m'a fait à croire. Vn autre, afin de faire taire nostre bauard, mit en auāt ce que nous apprend Zenon, que ne dire mot à table estoit vne grande sagesse: cōme il fit entēdre à vn ambassadeur, qui luy demanda, voyant qu'il ne disoit riē en souppant, que rapporteray-ie au Roy de toy? Rapporte luy, va il respōdre, que Zenon estāt vieil se taisoit bien à la table. A mesme fin quelqu'un accōparagea les babillards & grans parleurs, que Platō appelle larrons du tēps, aux flustes:



que si vous en ostez la lāgue, tout le reste sera inutile, & ne seruira à rien. Et fut dit que mesme és choses bonnes on pouuoit trop dire, & qu'Alexandridas reprocha iustement à celuy qui tenoit aux Ephores de bons propos, mais trop longs: Tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut. Et fut adiousté, que le monde n'estoit que babil, & qu'on ne vit iamais hōme qui ne die plustost trop, que moins qu'il ne doit: & iamais parolle proferee ne seruit tāt, cōme plusieurs teuēs ont profité: car tousiours pouuōs nous bien dire ce qu'auons teu, & nō pas taire ce qu'auōs publié. Et pourceque n'auōs point de rencōtres & exēples modernes, pour faire cesser nostre mouueur, nous fusmes cōtraints nous seruir de l'antiquité. Parquoy vn de la Secee nous va cōter, qu'il y auoit en Macedoine vn barbier, grād babillard, qui demāda à Archelaus roy de Macedoine (pour ce que tous ne se faisoient pas tōdre de mesme sorte) comment voulez vous que ie vous tōde, sire? Le Roy luy respōd, sans dire mot. Vn autre voulāt reciter les maux qui viennent de trop parler, ou dire quelque chose hors propos, que les Latins appellēt, *non opportunè dictū*, va parler ainsi. Vo<sup>9</sup> sçauiez que cōme les gens sçauans & doctes se trouuēt souuēt chez les Imprimeurs & Librai-



D O V Z I E S M E

res, qu'aussi la populace s'assemblede en la boutique des Barbiers. Il arriua du temps de Dionysius le Tyrā, que quelqu'un va dire en la boutique d'un barbier, que sa tyrānie estoit bien assuree, mais que le maistre de la boutique ne se peut tenir de dire, ie m'esbahis comment vous dictez cela: veu que ie passe souuent le rasoir sur sa gorge. Ce n'estoit point, disoit il, que ce barbier voulust couper la gorge à Dionysius, ne que le Tyrā pensast qu'il le voulust faire, qui fist mourir ce barbier, mais ce fut son seul babil. Que seruit à Antiphon, adjousta il, voyant qu'on estoit en dispute lequel estoit le meilleur cuire, de dire que c'estoit celui dont les Atheniens auoyent fait des statues à Harmodius & à Aristogiton, pour auoir tue le Tyrā Pyssistratus? La ville d'Athènes fut prise par Sylla, estant aduertie par son espion du babil de quelques vieillards, lesquels deuisas en la boutique d'un barbier, auoyent parle de l'endroit de la ville le plus foible, & mal garde. Un seul homme, adjoustoit il, engarda par son trop parler, que Rome ne fut deliuree de la tyrānie de Nerō: car cest homme icy voyant un des prisonniers de ce Tyrā se descourager, il ne peut se contenir de luy dire, Prie Dieu qu'il regarde seulement iusques à demain. Nous apprenons à la verité, repliqua quelqu'un, des hommes à parler, &



des Dieux à nous taire. Et croyque c'est la seule & vraye raisõ par laquelle les Pythagoriens ne mägeoyët iamais de poissõ: leur portât ceste reuerëce, à cause de leur silëce, & qu'ils sõt muets. Et pour mōtrer qu'il est bië difficile de refrener nostre lāgue, adjoustoit il, Anacharsis à vn cōuy de Solõ estoit situë à table de sorte qu'il sēbloit de la main gauche cōprimee refrener les parties honteuses, & de la droiëte la bouche: pour nous bailler à entēdre qu'il faut vn frein plus fort à la lāgue. Il nasquit, disoit il, ie ne sçay en quel tēps, vn Philosophe parlant peu, qui nasquit ayāt les deux doigts si fort attachez à la bouche, qu'il fallut les couper & desioindre. Ce que nous auons deux yeux, adjousta il encores, & deux oreilles, & n'auons qu'vne lāgue, & que les enfans voyët & entēdēt premier que de parler, tout cela ne demōstre il pas qu'il no<sup>r</sup> faut ouïr & voir beaucoup pl<sup>r</sup> q<sup>d</sup> de parler? Zenõ estāt interroguë cōbië il y auoit d'espace du vray au faux, respōdit autāt q<sup>d</sup> il y a de la bouche aux oreilles. Quelqu'vn lors recita ce qui estoit aduenü de nostre tēps, pour auoir trop parlë. C'est qu'vn gladiateur & maître d'espee aprint si bië à escrimer & cōbatre à vn sië disciple, grād babillard & vāteur, qu'il eschapa. à son escolier de dire qu'il en sçauoit pl<sup>r</sup>.

I iij



# D O V Z I E S M E

que son maistre, & que pour le monstrier il ne demãdoit autre chose que venir aux mains cõtre ce maistre. Son maistre pour sauuer son hõneur & reputatiõ, & pour le punir de son ingratitude & gloire, & de son trop parler, l'appelle au combat, luy voulãt soustenir par les armes qu'il s'estoit vãté d'ẽ sçauoir plus que luy: mais le disciple ne s'en pouuãt desdire, cõbien qu'il le niaist, il fut arresté que le maistre & le disciple cõbattroyẽt en certain lieu: où tout le peuple estãt assemblé, le maistre s'y trouua le premier, qui s'aduise d'un stratageme, & d'une ruze (car à la verité ce disciple estoit bõ escrimeur, & bõ soldat) c'est que voyant venir son grãd babilard au cõbat, il luy va dire, ie n'ay pas entrepris de cõbattre cõtre toy & ton compagnõ que tu as amené. Ce pendant que son disciple regarde derriere luy pour voir si quelqu'un le suyuoit, son maistre s'auãçant, luy coupe la teste, en disant, pour le moins ie ne t'auois pas appris ce tour là, tu ne sçauois pas dõc tant que moy. Ce cõte acheuë, aucũs blasmoiẽt l'ingratitude du disciple, les autres disoyent que si ce maistre estoit si expert, & qu'il en sçeust plus que ce disciple, il ne deuoit pas y proceder par finesse, mais ouuertemẽt, attẽdu q son maistre disoit, que ce n'estoit que babil de tout le cas de



son disciple: ces grâds vâteurs & babillards en disent tousiours plus qu'ils n'en font: car, disoyét ils, où il y a moins de cuer, il y a plus de caquet & de babil, cōme on veoit par les femmes, qui estās troispeuēt faire vn foire. Mais ie vous prie, va dire vn autre, celuy là n'estoit il pas grand babillard, qui voyant vn hōme en l'eau prest à se noyer, s'amusoit à luy demāder, cōment il estoit tombé, & ce pendant ne luy aydoit à se sauuer? Quelqu'un demādād' où venoit ce mot de babil: à qui il fut respōdu, qu'ō tenoit ce mot du nō qui fut dōné à la tour de Babylōne, ainsi nōmee de l'ignorāce des langues, & de la confusion de parler, & qu'appellōs babiller, quād on ne sçait qu'ō dit, quād ce qu'on dit ne sert à rien, & qu'on ne s'entēd point. Vn autre pria ceux de la Serec de luy dire pourquoy on diēt que les babillards, & ceux qui ne peuēt se taire, ont la lāgue grāde. Il se cōtenta quād on luy eust dit, que c'estoit à cause que ceux qui ont la langue courte, & ceux qui ne peuvent pouffer la lāgue bien auāt hors la bouche, ne peuvent parler, ou parlent difficilemēt: à cause d'un ligament nerueux qui retiēt la lāgue, quād il est pl<sup>o</sup> court qu'il ne doit: & faut couper ceste attache nerueuse, diēte vulgairemēt le filet: & de là viēt quād vn hō-



## DOVZIESME

me parle beaucoup, on dict, il n'a point le fillet en la langue. Et que le Crocodil estoit aux Egyptiens pour hieroglyphe de filéce: à cause qu'il n'a point de langue. Sçavez vous pas qui me fasche, repliqua vn de la Serree, qui ne parloit qu'à tastôs, c'est quād vn hōme veult tousiours parler, veult dire tout, & n'escoute rien: & n'est sans propos que quelques vns ont tenu pour vne espeece de tyrānie parler tousiours, & ne vouloir entēdre les autres quād ils parlent. Il me fasche bien encores plus, repliqua vn autre, principalemēt en mangeant, quād ie veoy que les assistās parlēt tous ensemble, que quād vn seul parle, encores qu'il parle tousiours, car on est lors forcē pour ne se mōtrer trop particulier, de regarder ores l'vn, ores l'autre, & faire semblāt par signe de les ouyr tous. Et m'esbahis, entre amis, quand l'vn parle que l'autre ne luy cede, le laisāt parler: car si c'est vne chose hōneste, adjousta il, & ioyeuse entre amis de parler l'vn avec l'autre, de tāt plus on doit ceder la parolle aux amis. Mais i'ay peur, va repliquer quelque autre, qu'ē me taisāt on m'accusē d'ignorāce. C'est tout le contraire, luy fut il respōdu, car le propre d'vn ignorāt est ne sçavoir se taire: si biē q nous voyōs en toutes cōpagnies ceux là parler, crier, & cōtester le pl<sup>r</sup>,



qui ſçauēt le moins:auſſi dit on que la pl<sup>e</sup> meſ-  
chāte roüe du chariot,eſt celle qui mene le pl<sup>e</sup>  
grād bruit.N'eſt il pas eſcrit,adjouſta il,és Pro-  
uerbes,*Vbi verba ſunt plurima,ibi frequēter egeſtas.*  
Vous aſſeurāt qu'ō ne ſçaueroit arguer vn hō-  
me d'ignorāce pour ſe taire, & encores moins  
le peult on accuſer de follie, car vn fol ne ſe  
peult taire.Auſſi q̄ c'eſt,adjouſtoit il, vn traiēt  
de ſageſſe de pouuoir couurir ſa follie & ſottife  
ſoubs ſilēce, & vn grād ſçauoir de cacher ſon  
ignorāce en ſe taiſant: car aſſez ſçait celuy qui  
ſçait ſe taire.On dit,pourſuyuoit il,que iamais  
hōme ne ſçeut tāt qu'Epaminōdas, & que ia-  
mais hōme ne parla moins:tout au cōtraire de  
la plus part, qui parle le pl<sup>e</sup> & le plus hault tāt  
moins elle en ſçait:cōme faiēt le vaiſſeau vuy-  
de, qui a plus de ſon que le plein: mais ſi on y  
met quelque liqueur, dit Plutarque, à meſure  
qu'elle y entre, l'air vain en ſort,& lors le vaiſ-  
ſeau n'a pas le ſon ſi hault. Et cōme dit le ſei-  
gneur de la Mōtaigne,il aduiēt aux ſçauēts cō-  
me és eſpics de bled: qui vont s'eſleuāns & ſe  
haufſās la teſte droiēte & fiere, tant qu'ils ſont  
vuydes: mais quād ils ſont pleins & groſſis de  
grain en leur maturité, ils cōmēcēt à ſe humi-  
lier & à baiſſer les cornes. Et cōmēt eſt ce, di-  
ſoit il,que ceux qui parlēt touſiours pourroiēt  
ſçauoir quelque choſe, veu qu'ils n'entendent



# D O V Z I E S M E

point parler les autres, & parlât tousiours, cō-  
me apprendront ils des autres? Vn de la Seree  
prenāt la parolle, va dire luy souuenir auoir leu  
de deux architectes, qui estoient deuāt vn grād  
seigneur pour luy deuiser & faire vn superbe  
bastimēt: dōt l'vn parloit tousiours, & se vātāt,  
disoit à ce seigneur, ie feray cecy, ie feray cela:  
tellemēt q̄ s'il eut peu faire ce qu'il disoit & pro-  
mettoit, c'eust esté vn habile hōme en son art:  
l'autre architecte au cōtraire, l'oiāt ainsi babil-  
ler & se vāter, ne disoit riē. Le seigneur voyāt  
que cestuy cy ne parloit point, luy demāde, &  
vous que sçauiez vo<sup>r</sup> faire? Lequel va respōdre,  
ie feray tout ce que l'autre a dit. Voulant dire  
que ce babillard d'architecte n'eust sçeu faire  
ce qu'il disoit, & que luy, sātāt se vāter, le pou-  
uoit faire. Vrayement, fut il repliqué, ie loüe  
grādemēt la brefueté Laconiene de ce maistre  
massō, & blasme le lōg parler de l'autre: la bref-  
ueté approchāt du silence, & se taire estant vn  
grād bien. Que si le lōg parler, adjousta il, n'est  
biē seāt à vn artizā, regardez que ce sera des pl<sup>is</sup>  
sçauāts de ce tēps, qui sōt grādemēt rachez de  
ce vice? Lesquels prennent leur course de si loin  
qu'ōne les veoit point reuenir, & s'ils reuiēēt,  
sōt desia si las que mal aisēmēt ils frāchissēt le  
fault, & si ennuyēt tāt ceux qui les escoutent,  
encores qu'ils disent le mieux du mōde, qu'on



ne prêt pas garde à ce qu'ils disent: & cela procede de ne sçauoir pas que la mesure de parler consiste à ceux à qui on parle, & non à ceux qui parlent: & que ceux qui veulent auoir beaucoup d'auditeurs, tout le monde les fuit. Que si ces longs parleurs se faschoyent autant de parler, que les auditeurs s'ennuyent d'escouter, ils ne feroyēt leurs oraisōs si lōgues, & abbreviroyēt leur *Quamquam*: car cōme on cōmēce à parler avec raisō, il fault aussi finir à parler avec iugemēt & discretiō. Ne sçauiez vous pas, disoit il, qu'ō ne louē pas vn iouēur de violō, de luc, vn châtre, pour auoir lōguemēt ioüē & châté, mais biē? Aussi ne faut il pas estimer vn hōme pour auoir lōg tēps parlé, mais bien. Si est-ce que Cicero, luy fut il repliqué, dit à celuy qui luy demāda laquelle des oraisons de Demosthene estoit la meilleure, que c'estoit la plus lōgue. Si est-ce aussi, luy va dire celuy qui parloit auant luy, qu'ensi grād lāgage il est biē difficile qu'ō ne mēte, tāt le lōg parler & le mētir s'ētrefuyuēt. Et d'autāt que le Frāçois, adjousta il, est grād babillard, il a esté blasēmé aussi par Saluianus Malsiliensis qui estoit du tēps de Valētiniā Empereur, d'estre grād mēteur: si biē que i'ay veu quād vn Frāçois vouloit parler on le demētoit: & s'il disoit, ie n'ay encores riē dit, on luy respōdoit, de ce que tu diras par



# D O V Z I E S M E

cy apres. Et aussi, adjoustoit il, avec le mentir des grās parleurs, ils sōt le plus souuēt mesdisans, & ne sçauent faire autre office és compagnies où ils se trouuēt, q̄ d'y seruir de tesmoins de ce qui s'est faiēt ou dit, ou plus tost, à la maniere d'ũ Echo, rapporter tousiours les paroles d'autrui. Et ce sōt, va repliquer quelqu'un, à ces grāds babillards & mēteurs, à qui ie voudrois pl<sup>o</sup> tost dire tout mō secret, & declairer toutes mes affaires, d'autant qu'ils ne seront point creus en les rapportāt. Retournās aux orateurs & harāgueurs, il fut dit que la pl<sup>o</sup> grāde peine qu'ils doiuēt prēdre, c'est de retrancher quelq̄ chose de ce qu'ils ont à dire: car en beaucoup de langage, outre les choses superflues, sottes & ennuyantes, il y a tousiours quelque mēfōge ou absurdité, cōme il arriua à vn grāde parleur & vāteur, qui se vātoit par tout d'estre seul & premier en sō art. Et si fut dit que ces lōgues harāgues, tāt biē agēcees, polies & pleines de putes fleurs, sēblēt aux toiles des araignes, qui ont beaucoup d'artifice, toutefois sās vtilité ne profit. Pl<sup>o</sup>, on adjousta que les anciēns ont trouué la taciturnité de si grand prix, & chose si excellente, qu'ils daignerēt biē eriger vne statue sās lāgue, de la main d'Iphicrate, à Leæna, cōbiē que ce fust vne courtiāne. Que Hippocrate avec sermēt cōtrainēt les Mede-



-cins à taciturnité. que les Egyptiens adoré-  
rent le Dieu de Silence, la Statue tenant le  
doigt en la bouche: encore que chacun peut  
se taire quand il veut, mais il ne peut pas  
dire toujours ce qu'il veut. que le taire est  
une grande vertu, comme le montre minér-  
ve, chassant loing de soi la Corneille, qui  
est un oiseau lequel ne fait que jaser et ca-  
-queter: que si la Statue de minerve, adorée  
par les messéniens, tenait une corneille en  
sa main, c'étoit pour signifier que la parole  
doit être en la main de l'homme sage, en-  
-sorte qu'il la puisse retenir, allonger et  
abrégier selon qu'il verra bon, et que l'occa-  
-sion se présentera. que l'aronnette babil-  
-larde est le hiéroglyphique des jaseurs,  
qui ne font que caqueter: personnes qu'il faut  
fuir, ce dit Pythagore. que les anciens sur  
le soir présentèrent à leur Dieu des langues  
en leurs sacrifices, afin de leur être aydants



Deuxième

à garder Silence. Celui qui avoit parlé de Minerve, voyant que tous ceux de la Série attendoient qu'il se dussent mettre sur le babil des femmes, leur va dire; messieurs, ne pensez pas que j'entreprenne à blâmer le babil des femmes et à vous en faire des Contes: car Je. Serois plus grand babillard qu'icelles, Si Je voulois traiter de ce de quoi elles sont accusées. Je vous dirai seulement, ajouta-t-il, qu'on ne vult jamais permettre aux femmes d'aider à dire la messe, et à répondre aux Prêtres, parcequ'il n'y eust jamais eu de fin, d'autant qu'il n'y a que cinq Kyrie eleison, et le Prêtre le commence et l'achève, et la femme eust toujours voulu avoir la dernière parole; et ainsi on n'eust jamais trouvé fin.

Cette Série ne fut pas longuement continuée, personne n'osant plus parler, de peur d'estre réputé babillard, et tomber au Vice



quelques mesmes reprenoiens et blamoïens. qui  
fut cause que ceste-cy fin prendre fin, pour  
cette heure à toutes les autres: aydie en cela  
Des 'Ests', qui les surprins, leur ottant le feu,  
le bon et excellent vin doux, et les longues nuits:  
Sans lesquelles choses nos Séries ne peuvent  
estre. que si Dieu me fait la grace de  
vivre jusques à ce qu'elles reviennent en  
leur saison, je mettrai peine de vous en  
faire voir encore un pareil nombre, moy-  
ennant que je soie assuré de ne tomber  
point en la réprehension de ceste-cy: Crai-  
gnant surtout qu'on ne m'appelle babillard,  
mesmement parceque (si Claudian dit  
vray) Athamante condamne les grands  
causeurs à devenir poissons. Ceste pour  
rien je ne voudrais m'arriser, de peur  
que devenu poisson, j'époussé le moyen de  
vous en conter encore en mon second livre  
que je vous prépare, si je cognois que



Deuxième Serée.  
Ce premier vous sera agréable.

---

Fin du premier Livre.

---

Et nuptia seria ducunt.

---



132 d



